

Sicilia Archeologica

46-47

Anno 1981



**Rassegna periodica di studi, notizie
e documentazione edita dall'Ente
Provinciale per il Turismo di Trapani**

Sicilia Archeologica

Rassegna periodica di studi, notizie e documentazione edita dall'Ente Prov.le Turismo di Trapani

Direttore:

Antonino Boruso
Commissario Straordinario E.P.T. Trapani

*

Direttore Responsabile:

Vincenzo Tusa

*

Direzione, Redazione e Amministrazione: Ente Provinciale Turismo - Corso Italia - 91100 Trapani - Telefono (0923) 27273

«Sicilia Archeologica» è una palestra di incontro di uomini e di idee in un clima di obiettività e di libertà. Gli articoli firmati esprimono le opinioni scientifiche dei rispettivi autori e non impegnano che la loro personale responsabilità.

Una copia L. 4.000

Abbonamenti: Per l'Italia annuo L. 10.000 - Per l'Estero annuo L. 12.000 - Sostenitore annuo L. 20.000.

Pubblicità: in nero: 1 pag. L. 500.000; 1/2 pag. L. 300.000
a colori: 1 pag. L. 800.000; 1/2 pag. L. 500.000

«SICILIA ARCHEOLOGICA» è in vendita nelle Librerie CIUNI e FLACCOVIO (Palermo) e PONS (Trapani).

Per gli abbonamenti fare rimessa a mezzo assegno postale o bancario intestato all'Ente Provinciale per il Turismo di Trapani: Corso Italia - 91100 Trapani.

Spedizione in abbonamento postale - Gruppo IV - 2° semestre 1981

Tutti i diritti di riproduzione sono riservati

Manoscritti e fotografie, anche se non pubblicati, non si restituiscono.

Printed in Italy

Fondatore Gaspare Giannitrapani

Banco di Sicilia

Istituto di Credito di Diritto Pubblico
Presidenza e Amministrazione Centrale in Palermo

Patrimonio: L. 413.703.189.873

Azienda Bancaria e Sezioni speciali per il

Credito agrario e peschereccio, minerario, industriale e all'esportazione,
fondiario, turistico e alberghiero e per il finanziamento di opere pubbliche.

In Italia - Sedi e Succursali:

Acireale	Enna	Milano	Siracusa
Agrigento	Firenze	Palermo	Termini Imerese
Alcamo	Gela	Perugia	Torino
Ancona	Genova	Pordenone	Trapani
Bologna	Lentini	Ragusa	Trieste
Caltagirone	Marsala	Roma	Venezia
Caltanissetta	Messina	S. Agata Militello	Verona
Campobasso	Mestre	Sciacca	Vicenza
Catania			Vittoria

258 Agenzie



All'estero: Filiale a NEW YORK

Uffici di rappresentanza a: Abu Dhabi, Bruxelles, Budapest, Copenaghen, Francoforte sul Meno, Londra, Parigi, Zurigo

Partecipazioni bancarie: A.I.C.I. Holding S.A., Lussemburgo - Italian International Bank Ltd., Londra - Luxembourg Italian Bank, Lussemburgo - Euramerica International Bank Ltd., Nassau - Centro Internazionale Handelsbank A.G., Vienna - Bank of Valletta, Malta - Investment Finance Bank Ltd., Malta - Banco Financiero Sudamericano y Banco de Paysandu «Bafisud», Montevideo.

Anno 1981
nn. 46-47

sommario

Martine H. Fourmont	* Sélinonte: fouille dans la région nord-ouest de la rue F	Pag. 5
Madeleine Cavalier	* Villaggio preistorico di S. Vincenzo	» 27
Hans Peter Isler	* Monte Iato: undicesima campagna di scavo	» 55
Gaetano Pottino	* Monumenti funerari della prima e media età del bronzo nella Sicilia centro meridionale	» 73
Gianfranco Purpura	* Sulle vicende ed il luogo di rinvenimento del cosiddetto Melqart di Selinunte	» 87
Anna Maria Lopes Giuseppe Triolo	* Testimonianze d'età romana a Santa Marina Salina	» 95
Giuseppe Castellana	* Noterelle su alcune «sculture» della prima età del bronzo del Museo Civico di Caltanissetta	» 103
Pietro Villari	* I giacimenti preistorici del Monte Belvedere e della Pianura Chiusa di Fiumedinisi (Messina). Successione delle sculture nella Sicilia nord-orientale	» 111
Giuseppe Claudio Infranca	* I «Sesi» di Pantelleria	» 123
Franco D'Angelo	* Nota su due monete inedite della minore età di Federico II re di Sicilia	» 129
P. Bivona - F. Di Maria	* Ricerche in località Rocca Argenteria: Censimento delle zone limitrofe a Marinello di interesse storico-archeologico	» 131
Vincenzo Tusa	* Segesta	» 135
Vincenzo Tusa	* «Sicilia Archeologica», il terremoto del '68, archeologia nella Valle del Belice	» 145
	* Consuntivo 1981 dell'E.P.T. di Trapani: Rilevante incremento del turismo nella provincia di Trapani	» 151

In copertina:

Da Segesta, Grotta «Vanella», Testa di cavallo in terracotta (VII-VI sec. a.C.)

Stampato in Palermo con i tipi della Tipolito Priulla

SÉLINONTE: FOUILLE DANS LA RÉGION NORD-OUEST DE LA RUE F

di MARTINE H. FOURMONT

Dans la perspective de mieux connaître la topographie et la stratigraphie de la région située à l'ouest du grand axe de l'acropole de Sélinonte, un premier sondage exploratoire a été ouvert dès 1976 au nord de la rue F.F. I (partie ouest). Cette rue qui borde le téménos au nord et traverse l'acropole d'est en ouest est plus large que les autres artères transversales et semble avoir constitué jusqu'à la fin du Vème siècle, au moins, une limite importante entre la zone urbanisée, au nord, et la région sud où devaient être plus ou moins concentrés divers téménoi (1).

La présence d'une longue façade en bel appareil isodome avec cadre d'anathyrose, au voisinage de laquelle gisaient des fragments architecturaux intéressants (colonnes, demi-colonnes, triglyphe) a justifié l'implantation de ce premier sondage.

Trois campagnes se sont déroulées, en 1976, 1977 et 1979. A ce jour, la surface explorée est d'environ 280 m², mais tous les carrés ne sont pas encore fouillés jusqu'au sol vierge.

Les travaux accomplis ont permis de constater que la zone a été largement réoccupée à l'époque médiévale. A part les murs faits de remplois (fig. 1 et 31), on a pu recueillir quelques rares tessons de céramique (fig. 2 et 3), et des monnaies dont une date de l'époque de Manfred de Souabe (2). Cette phase tardive — généralement rencontrée dans la strate noire de surface — a souvent perturbé les niveaux immédiatement antérieurs. Comme pratiquement partout ailleurs sur l'acropole de Sélinonte, rien ne semble indiquer la présence d'un établissement entre 250 avant J.C. — date de la destruction de Sélinonte par les Ro-

ains et de la déportation des survivants à Lilybée — et la période médiévale. On trouve, en effet, au contact de la couche de terre noire de surface — qui correspond à ce niveau médiéval — une épaisse strate gris-blond clair, parfois chargée de poches de cendre, contenant un abondant matériel malheureusement constitué en majeure partie de céramique commune, avec une grande quantité d'amphores puniques à silure, d'amphores gréco-italiques, de vases «domestiques» courants, et, en moindre proportion, de fragments à vernis noir-brunâtre ou dans le style dé Gnathia. Ce matériel fut écrasé par la chute des murs et des tuiles lors de l'incendie qui ravagea l'édifice existant durant la destruction de 250 avant J.C.

La fouille n'étant pas terminée, nous ne ferons que proposer un certain nombre de points de réflexion qui se dégagent pour les périodes archaïque, classique, et enfin, hellénistico-punique.

On rencontre les niveaux archaïques au-dessus de la terre vierge faite en certains points d'un sable argileux jaune clair, chargé de rognons de roche et parcouru de veines d'argile verte, compacte et grasse, dans lesquelles deux puits ont été construits. Dans d'autres secteurs, par exemple en 1971/1, 1979/2 (entre X 935-945 et Y 515-520 environ.), le sol naturel est constitué d'un sable marron rouge foncé (3). Cette double nature géologique du terrain — qui semble antérieure à toute occupation — se retrouve en de nombreux points de l'acropole, en particulier dans les sondages exécutés dans la région de la rue E.E.2 Est, en cours d'étude pour la publication, et même sur la colline de Manuzza.

C'est dans cette couche vierge, jaune ou rouge, que s'implante tout un réseau de murs archaïques dont les fondations de petites pierres plates



FIG. 1 - Vue générale de la fouille depuis l'est. Au premier plan, les structures médiévales.

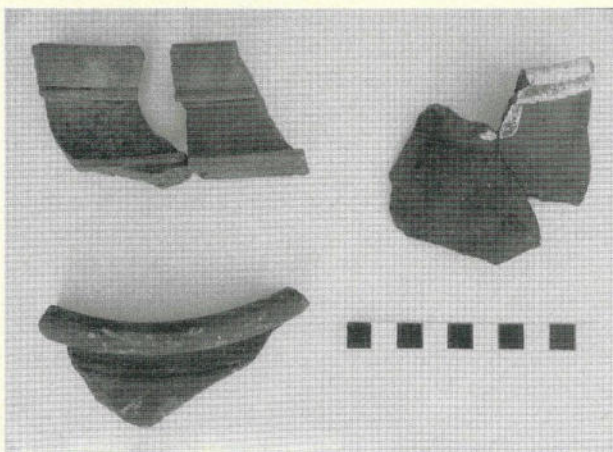


FIG. 2 - Céramique médiévale.



FIG. 3 - Céramique médiévale.



FIG. 4 - Vue depuis le N.-O.

liées à l'argile jaune devaient être surmontées d'une élévation en argile crue, comme semble bien le démontrer les taches rouge brique retrouvées autour des segments qui ont subsisté. L'exemple le plus évident se rencontre dans le carré 1979/9 (entre X 925-930 et Y 505-510 environ) (voir b sur fig. 7). Ailleurs, des traces de pisé ont également été recueillies, par exemple, à l'ouest de la fouille (4), en 1979/3 + 4 (vers X 920-925 et Y 510-520).

Les couches correspondant à ces premiers murs archaïques livrent un matériel particulièrement abondant.

En 1977/1, une quantité non négligeable de fragments mégariens de technique A ou B se trouve associée à une série notable de céramique de

Grèce de l'Est — bols rhodiens à stries et rosettes de points, coupes ioniennes de type samien et éolien — qu'accompagnent bien évidemment les importations corinthiennes parmi lesquelles on compte certains fragments de petits skyphoi à chiens courants datables du Corinthien Ancien.

L'ensemble des fragments recueillis dans le «carré 1979/3 + 4» (5) est révélateur. Bien que le travail doive y être poursuivi, cette zone a déjà livré, à partir de la cote 23.18 environ — niveau d'arasement de l'édifice postérieur — un très riche matériel qui, outre les productions attribuables à Sélinonte même et auxquelles j'ajouterais pour sa rareté un bord d'amphore punique archaïque dont l'argile rappelle celle de Mozia (fig. 9a et 10) atteste bien pour cette région de l'acropole



FIG. 5 - Vue depuis le S.-O.

l'importance en nombre des vases venus d'une part de la métropole mégarienne — coupes en technique A (6) (fig. 11), hydrie, calathos (7), etc ... en technique B (fig. 12) — et d'autre part de Grèce de l'Est — coupes ioniennes A1 (8), A2 (9), B1 (10), bucchero samien et éolien (11), assiette d'origine vraisemblablement samienne (12) (fig. 14 et 15), amphores (13) (fig. 9 et 13), vases rhodiens (14) (fig. 16d). Parmi les plus anciens fragments corinthiens provenant des mêmes couches, certains peuvent être attribués à la phase subgéométrique du Protocorinthien, datée par les auteurs de Mégara II de 710 à 625 av. J.C.; c'est le cas d'un skyphos à filets et traits verticaux (15) (fig. 17a et 18) dont la partie inférieure est manquante mais qui peut être rangé dans le type III des skyphoi

trouvés à Mégara. Si un tel exemplaire peut avec quelques autres (16) remonter au troisième tiers du VII^e s., d'autres datent du Corinthien Ancien (15-22) (fig. 16b, 17a et 18-24) et du début du Corinthien Moyen (23-24) (fig. 17c, 18 et 20b).

Cette situation de mélange par rapport à la chronologie traditionnelle offre un parallèle assez net avec les couches archaïques rencontrées lors des sondages effectués dans la zone de la rue E.E.2 (25); mais il n'en demeure pas moins que l'ensemble du matériel recueilli dans les carrés 1979/3 + 4 permet par ailleurs de reconnaître pour la région F.F.1 un faciès proche de celui défini par A. Rallo-Franco pour les premiers niveaux grecs de Manuzza correspondant à l'époque de l'établissement de la colonie mégarienne. La pré-

sence d'une petite coupe indigène (26) (fig. 14b et 25) non tournée, réalisée dans un impasto gris et décorée de triangles incisés ornés de poinçons ainsi que d'un autre fragment de technique comparable à celui issu du sondage B de la zone E.E.2 viendrait encore, si nécessaire, confirmer nos impressions (27).

Comme bien souvent pour les sondages pratiqués sur l'acropole, les niveaux classiques offrent au fouilleur de grosses difficultés. Dans la zone dont il est ici question, aucun sol ne peut pour l'instant être daté du Vème siècle, du moins par la céramique. A ce jour, seule l'étroite tranchée ϵ — située dans le carré 1979/1 et coincée entre un muret archaïque et un second mur très semblable à celui que E. Gabrici date du IVème s. à la Malophoros — livre un matériel du Vème siècle relativement abondant. Mais cette tranchée est située en un point presque extérieur à notre édifice dans sa phase tardive, puisqu'elle le borde au nord (fig. 25a).

Outre la céramique attique à vernis noir — skyphos (28), Kylix (29), «mug» (30), coupelle (31), etc... (fig. 27 et 28) — on y trouve une série intéressante de fragments dits ioniens ou d'inspiration ionienne (32) (fig. 29) dont Sélinonte semble particulièrement riche d'après les sondages que nous avons effectués (5). Nous mentionnerons enfin l'importante production locale qui fournit pour cette période des vases de fabrication très soignée (fig. 30).

L'édifice F.F.1 Nord, tel que nous l'appellons encore aujourd'hui, ne livre donc pratiquement pour l'instant aucune indication qui permette d'en remonter l'origine au plein Vème siècle. Nous pouvons par contre y définir deux phases d'occupation, très nettement attestées par la stratigraphie d'une part et par les modifications du plan d'autre part.

L'architecture suit la pente naturelle du terrain et l'on a relevé plusieurs niveaux de rez-de-chaussée. Cette situation est prouvée par l'adjonction d'un escalier (fig. 31a) qui, à la deuxième phase (33), permettra de circuler entre la partie ouest et la partie est du monument dont la façade se développe sur une longueur d'environ 25 m. Par ce passage, on pourra vraisemblablement gagner l'aire sacrée dégagée au nord-est (voir (b)

sur fig. 31 et fig. 32). Cette salle, dans son état final qui est le seul fouillé à ce jour, est construite sur plan barlong. Sur le petit côté est, trois bases d'autels ont été exhumées dont l'une — celle de l'angle N.E. — est malheureusement très endommagée. Les deux autres, à peu près carrées, sont particulièrement intéressantes (fig. 33). La base centrale occupe l'axe longitudinal de cette pièce cultuelle. Elle est constituée d'une âme de terre — comme la base de l'angle N.E. — enduite d'un stuc dont les moulures se retrouvent sur la base voisine (34), bâtie, elle, sur une structure de pierre. Cette dernière présente à la face supérieure un ressaut qui permet d'y replacer un autel circulaire dont nous avons tenté de recoller la centaine de fragments recueillis (fig. 34-35). Il s'agit d'un type à triglyphes et denticules qui rappelle d'assez près des exemples conservés au Musée de Syracuse (35). Sa restauration complète permettra d'en donner les dimensions exactes.

Ces autels s'adossaient au mur dont de très nombreux fragments de stuc — encore colorés de jaune au moment de leur découverte — ont été conservés, ainsi que des moulures. Il est regrettable que l'occupation médiévale ait profondément perturbé cette zone (fig. 1 et 31) et l'ait remaniée pratiquement jusqu'au niveau du sol antique. Cela explique sans doute la rareté du matériel qui y a été recueilli. Seule, une petite déposition votive (fig. 36-37) a été exhumée contre le piédroit est de la porte ouverte dans le mur sud de la pièce. De fabrication locale, les vases qui la composent n'offrent guère d'indication chronologique pour l'instant.

C'est en fait dans sa partie ouest que la fouille, plus avancée, permet de saisir la phase primitive de notre édifice. La suite des travaux démontrera peut-être que les deux parties, ouest et est (36), communiquaient dès l'origine du bâtiment; mais pour l'instant, nous pouvons définir un plan pratiquement carré — d'environ 15,5 m. x 15 m. — à l'intérieur duquel des pièces sont distribuées en Π sur les côtés est, nord et ouest, tandis qu'un large massif de fondations marque l'accès depuis la rue F vers le sud (fig. 32 et 38). Cette porte monumentale ouvrait sur une cour rectangulaire. Un autre massif barre le fond de cette cour vers le nord. On y reconnaîtra un portique à l'extrémité

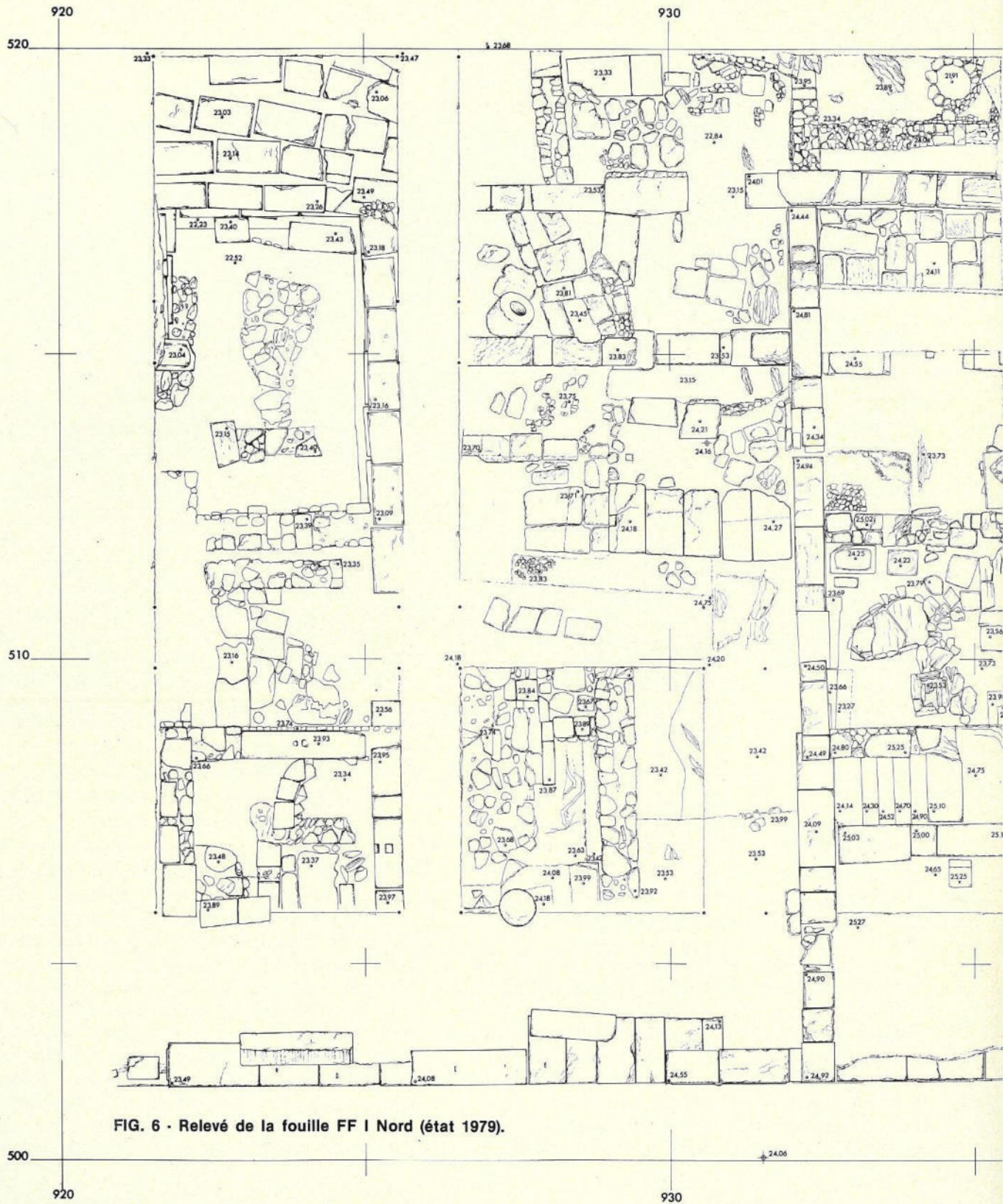
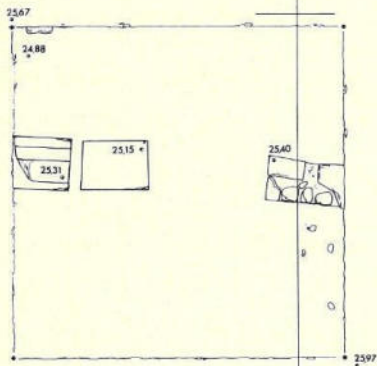
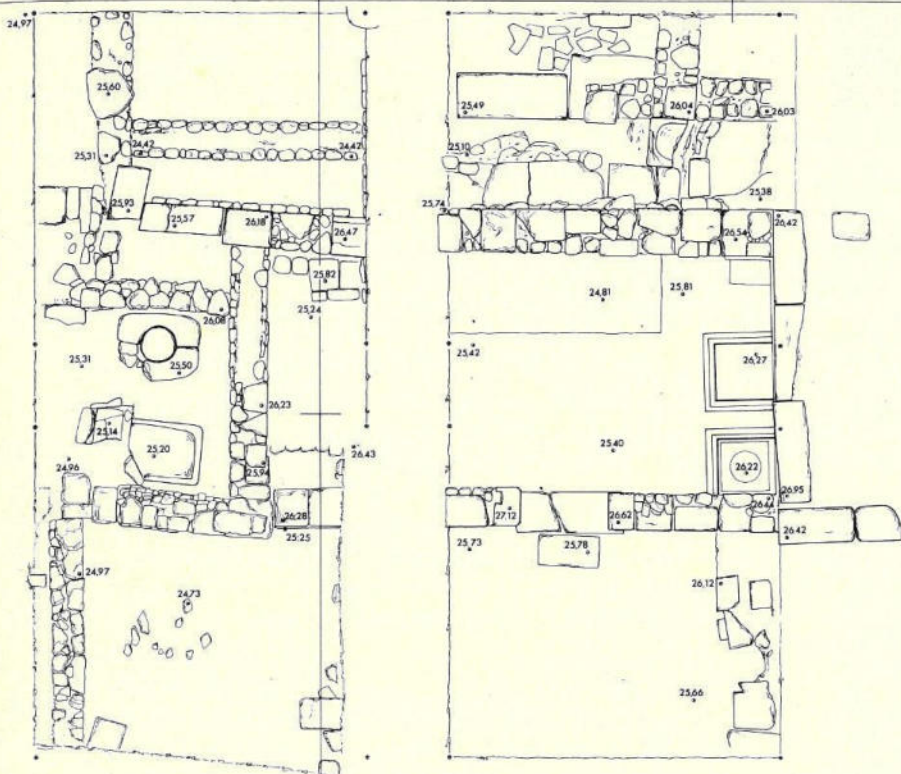


FIG. 6 - Relevé de la fouille FF I Nord (état 1979).

940

950

520



940

950

500

11



FIG. 7 - Carré 1979/9, depuis de nord; muret archaïque (a), chute de l'élévation en argile rouge (b), dallage (c).



FIG. 8 - Carré 1979/6. Les niveaux archaïques.

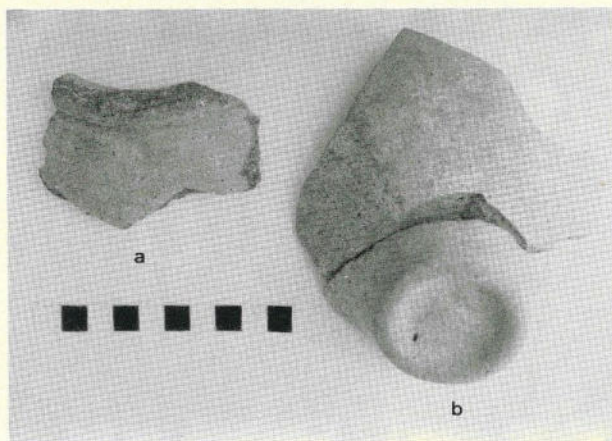


FIG. 9 - Bord d'amphore punique archaïque (a) et fond d'amphore orientale (b).

est duquel deux dalles de stylobate, conservées in situ, portent des traces de mise en place de colonne. Ces traces s'interrompent à la troisième dalle qui vient dans l'alignement des fondations de la porte au sud. C'est là que nous replacerons une colonne (37) dont le centre doit passer par l'axe médian des murs G et H (38).

Une deuxième colonne doit venir symétriquement s'aligner sur l'angle ouest de la fondation de la porte principale. Le portique distyle ainsi restitué ménage un entrecolonnement central qui mesure environ le double des espaces latéraux.

A ce rythme pourraient répondre deux autres colonnes si un tambour actuellement en position verticale (fig. 31) peut être mis en relation avec un massif qui apparaît dans la paroi qui marque à ce jour la limite de fouille. Sa position le placerait dans l'axe de la colonne ouest du portique nord et dans l'alignement du massif de la porte. Il validerait ainsi la restitution proposée.

Seule la poursuite de la fouille permettra de définir le dispositif de cette zone qui peut être mis en rapport soit avec la porte monumentale — on trouverait aisément des exemples comparables (39) — soit avec un arrangement intérieur de la cour, sous forme de baldaquin.

C'est non loin de ce tambour sud-ouest qu'a été repéré le triglyphe mentionné plus haut (40). Ces éléments invitent à restituer pour la cour un ordre dont il serait encore imprudent d'affirmer qu'il a fait partie du programme architectural initial de cet ensemble. Des demi-colonnes dont la largeur à la base est d'environ 0,62 m. viennent compléter cet ordre dorique. Trouvées à proximité de la porte principale, elles ont pu en orner les chambranles.

La cour ainsi définie est par ailleurs rythmée par les ouvertures de trois portes d'égales dimensions, très nettement conservées pour la partie est (41). Ces portes donnent accès aux pièces 6-8 de notre fig. 38. Le bloc conservé à l'angle des murs K et D nous a indiqué l'orientation de ce mur D qui délimite pour les pièces 6 et 8 un espace rectangulaire, tandis que la pièce 7 présente un plan pratiquement carré. Une distribution identique des volumes intérieurs se répète pour les pièces 1 à 3 situées sur le côté ouest.

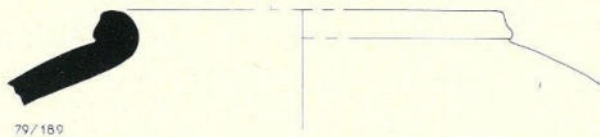


FIG. 10 - Amphore punique archaïque.

Après avoir franchi le propylon, la cour et le portique, on atteignait vers le nord les pièces 4 et 5 dont la situation axée par rapport au plan leur confère une position prépondérante (42). Elles étaient divisées par un mur de refend, réduit à l'état de trace (43). Les dimensions de ces pièces sont faibles par rapport aux autres, mais ce sont elles qui mettent en valeur l'ordonnement monumental de la cour.

Le plan défini pour la partie ouest de notre fouille ne ressemble guère aux structures rencontrées dans les sondages effectués à partir de 1973 à l'angle du grand axe et de la rue E.E.2 où nous avons constaté — après 409 av. J.C. — une réutilisation des constructions d'époque classique et leur transformation en un habitat sur l'arrière avec boutiques sur le grand axe. Il faut aussi reconnaître que la piètre qualité du mobilier que nous avons recueilli ne nous est pas d'un grand secours. Mais le plan carré et la distribution des volumes autour d'une cour monumentale nous amènent à comparer notre édifice à une série de plans de monuments orientaux, généralement identifiés comme sanctuaires, et dont un exemple

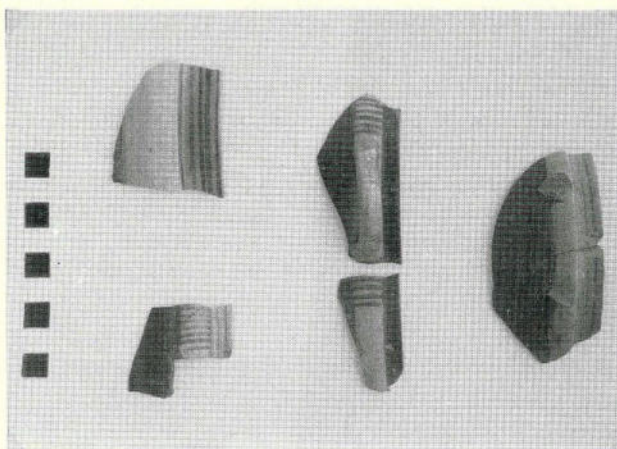


FIG. 11 - Fragments de quatre coupes mégariennes.

a été récemment étudié par Maria Luisa Famà à Solonte (44).

La mise en évidence de la salle cultuelle qui faisait partie de notre ensemble, au moins pour sa dernière phase, nous rappelle d'ailleurs la fonction religieuse qu'il abritait. A Sélinonte même, l'aire sacrée située à l'ouest du temple O et présentée par V. Tusa dès 1971 doit peut-être être replacée dans un bâtiment de même type. Nous y porterons bientôt notre attention.

La composition des sanctuaires orientaux sur plan carré est présentée et comparée par G.R.H. Wright dans son étude des temples pré-israélites (46). Au point actuel de notre étude, nous nous bornerons à citer quelques brèves indications de

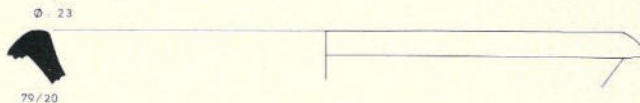


FIG. 12 - Calathos mégarien.

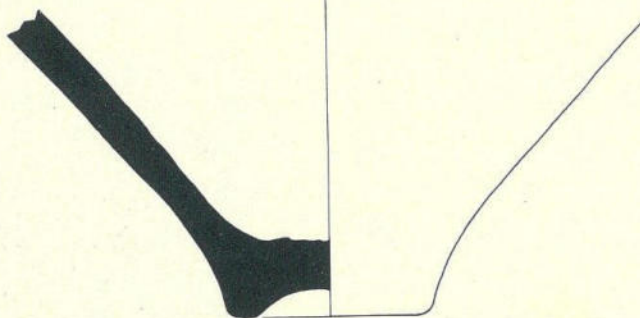
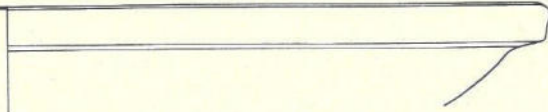
recherche qui, dans un premier temps, nous fournissent déjà des éléments de réflexion pour une enquête qui devra bien entendu être approfondie (47).

C'est à Chypre que nous avons trouvé nos premières références. Le sanctuaire E de Soli (48) offre en effet des points communs dans l'axialité, la symétrie et la disposition de ses chapelles cultuelles au fond de la cour, sur le côté opposé à l'entrée monumentale. La cour, de plan rectangulaire, s'agrémentera à une période postérieure d'un avant-corps, sorte de terrasse placée devant les trois chapelles, et d'un double portique de trois colonnes. Cette modification entraîne la couverture partielle de la cour jadis largement dégagée. Cette particularité ne devra pas être négligée lorsqu'il s'agira d'étudier plus à fond la chronologie du portique et du propylon qui ornaient la cour de notre édifice et dont nous ne saurions encore affirmer qu'ils font partie du programme primitif. A Chypre encore, l'Edifice Sud-Est de Kourion (49) est mis en rapport par R. Scranton avec les salles cultuelles du palais de Vouni et les sanctuaires E et F de Soli desquels il rapprocherait volontiers des exemples syriens. L'auteur revient sur l'identification de ce monument auquel les fouilleurs at-

Ø = 28,5



79/165

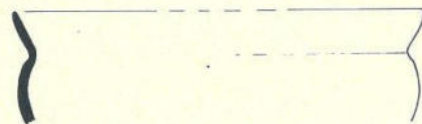
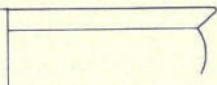


sac 79/43 79/188

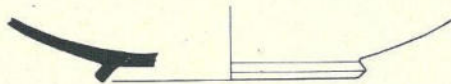
Ø = 11



79/560



79/427



79/163

Ø = 6,7

FIG. 13 - Importations de Grèce de l'Est, profils. Echelle 1/3

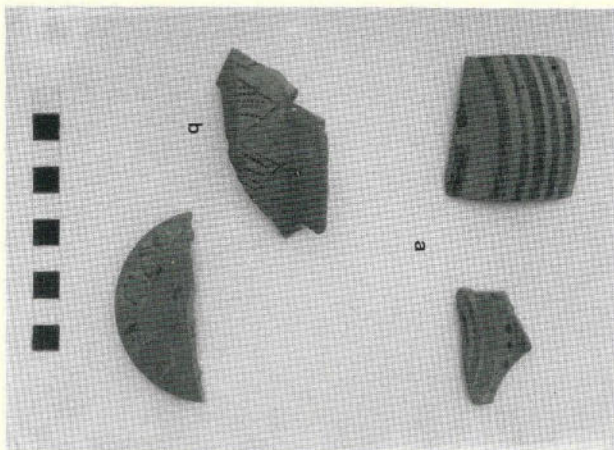


FIG. 14 - Assiette de provenance orientale (a) et coupe indigène (b).

tribuent la fonction de palestre. Ses comparaisons l'entraînent plutôt à y reconnaître éventuellement un lieu de culte.

Dans l'incapacité évidente de trancher aujourd'hui ce problème, nous remarquerons simplement que le plan de l'Edifice Sud-Est de Kourion offre certaines analogies avec notre monument sélinontin. Nous y retrouvons le plan globalement carré, l'axialité et le dispositif d'une entrée monumentale doublée d'un propylon; même si à Kourion il est placé à l'extérieur, la conception demeure identique. Les salles se développent en Π sur trois côtés et nous noterons que la colonnade péristyle qui orne la cour rectangulaire est ici encore considérée comme une adjonction postérieure.

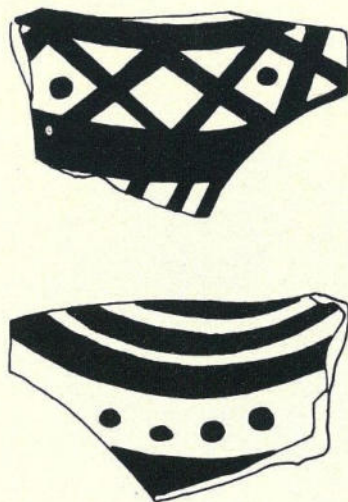
Le sanctuaire d'Aphrodite à Palae Paphos fournirait également des parallèles suggestifs (50). Il nous paraît aussi intéressant de mentionner le sanctuaire d'Atargatis à Doura-Europos qui, bien que moins proche, offre des éléments de comparaisons. Plus à l'ouest, nous signalerons le sanctuaire des Dieux Syriens de Délos (51) dont la construction remonte au dernier quart du II^e s. av. J.C.

Mais l'exemple géographiquement le plus proche est assurément l'enceinte sacrée de Solonte que M.L. Famà nous a présentée dans son récent article. A la différence des sanctuaires de Chypre et de Délos qui comportent généralement

trois pièces cultuelles — sur le côté opposé à l'entrée — l'ensemble de Solonte partage avec le monument de la rue F une caractéristique importante: malgré la différence de plan et la dénivellation entre ces deux parties qui semblent distinctes, il présente en face de l'accès principal un dispositif de deux petites salles jumelles dont la division suit la ligne axiale placée à la moitié de la longueur totale des édifices A et B qui, réunis, s'inscrivent dans un plan pratiquement carré.

L'Edifice F.F.1 Nord de Sélinonte dont nous devons très prochainement poursuivre le dégagement et l'étude nous paraît mettre particulièrement bien en valeur l'aspect punique de la ville d'après 409 av. J.C. La présence d'un monument de ce type vient encore affirmer le caractère oriental de cette colonie grecque désormais passée à l'éparchie carthaginoise, caractère sur lequel, dans ses articles et ses communications, V. Tusa a depuis longtemps mis l'accent.

Du point de vue de l'histoire de l'architecture de la Sicile occidentale, il permet de voir s'y définir un type monumental nettement apparenté à des édifices religieux phénico-puniques de Méditerranée orientale et désormais attesté tant à Solonte qu'à Sélinonte. Nous osons souhaiter que nos recherches nous mènent bientôt à en proposer d'autres exemples.



79/309

FIG. 15 - Assiette orientale 79/309. Echelle 1/1.

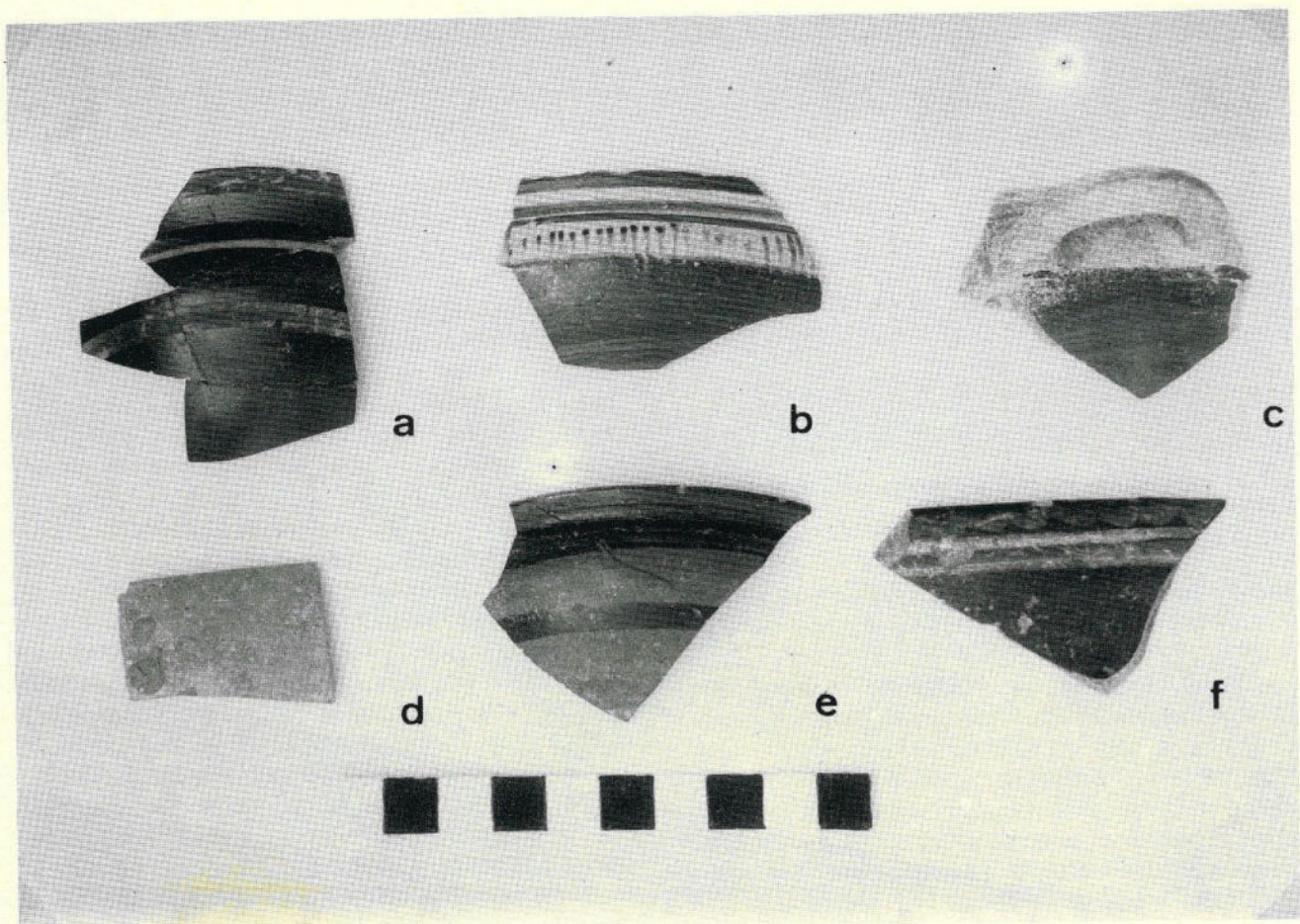
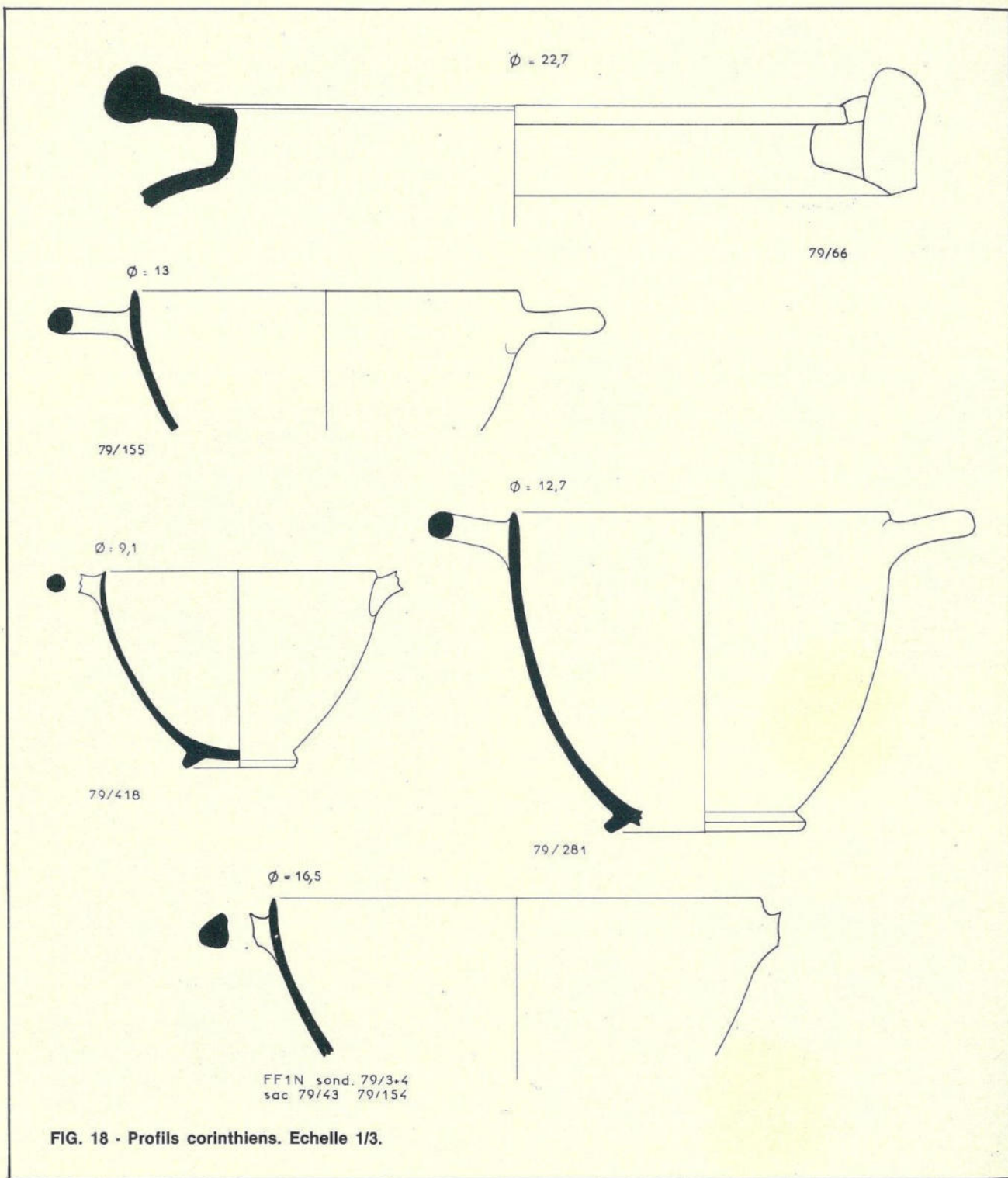


FIG. 16 - Coupes ioniennes (a, e, f), corinthiennes (b, c) et bol rhodien à rosette de points (d).



FIG. 17 - Importations corinthiennes (a, c) et imitation d'une forme de bucchero oriental (b).



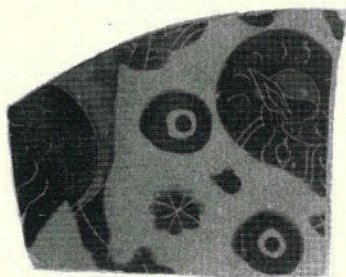


FIG. 19 - Fragments de skyphos (inv. 79/282). C. ancien.



FIG. 20 - Corinthien ancien (a); corinthien moyen (b).

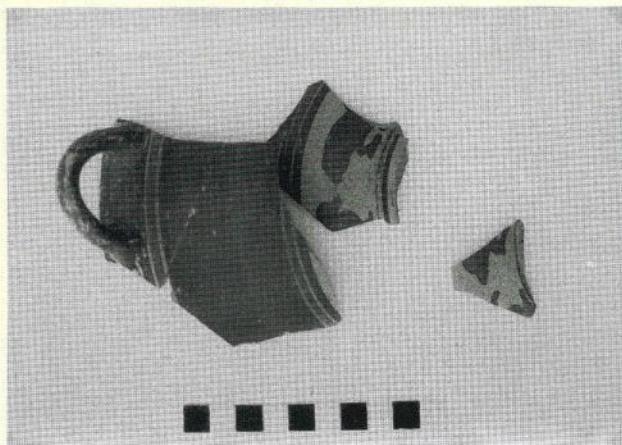


FIG. 21 - Skyphos aux canards (inv. 79/281). C. ancien.



FIG. 22 - Skyphos (inv. 79/418). C. ancien.

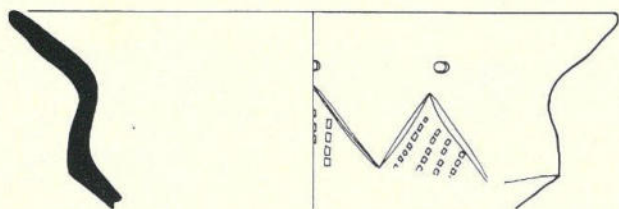


FIG. 23 - Cratère à colonettes (inv. 79/66). C. ancien.



FIG. 24 - Petit skyphos à chiens courants (inv. 79/246). C. ancien.

Ø = 11,4



79/352

FIG. 25 - Coupe indigène (inv. 79/352). Echelle 1/1.



FIG. 26 - Tranchée de fondation ε (a), au nord de l'édifice.

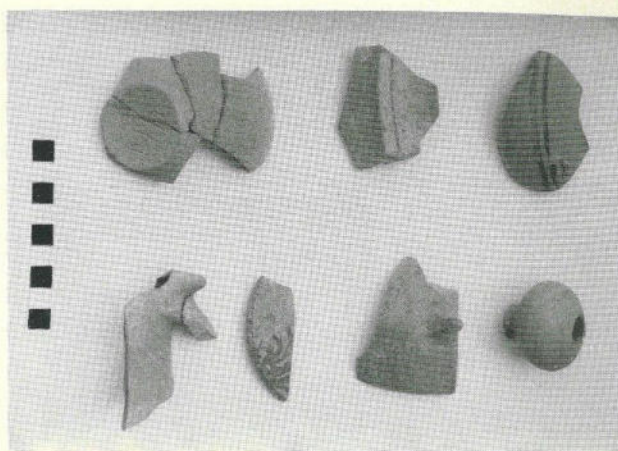
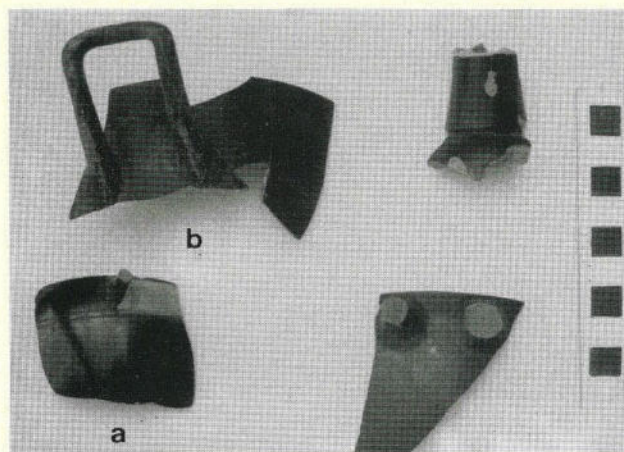


FIG. 29 - Céramique classique de tradition ionienne. Tranchée ε

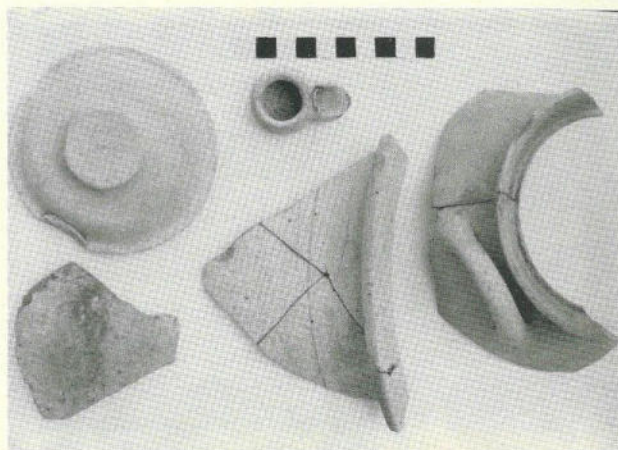


FIG. 30 - Céramique sélinontine classique. Tranchée ε.

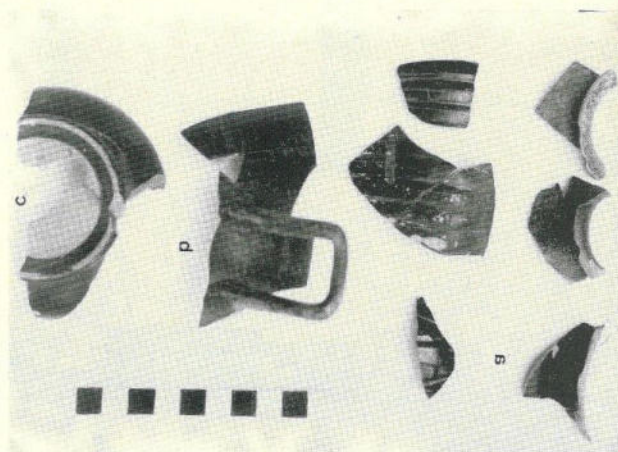


FIG. 27 et 28 - Céramique attique classique de la tranchée ε .

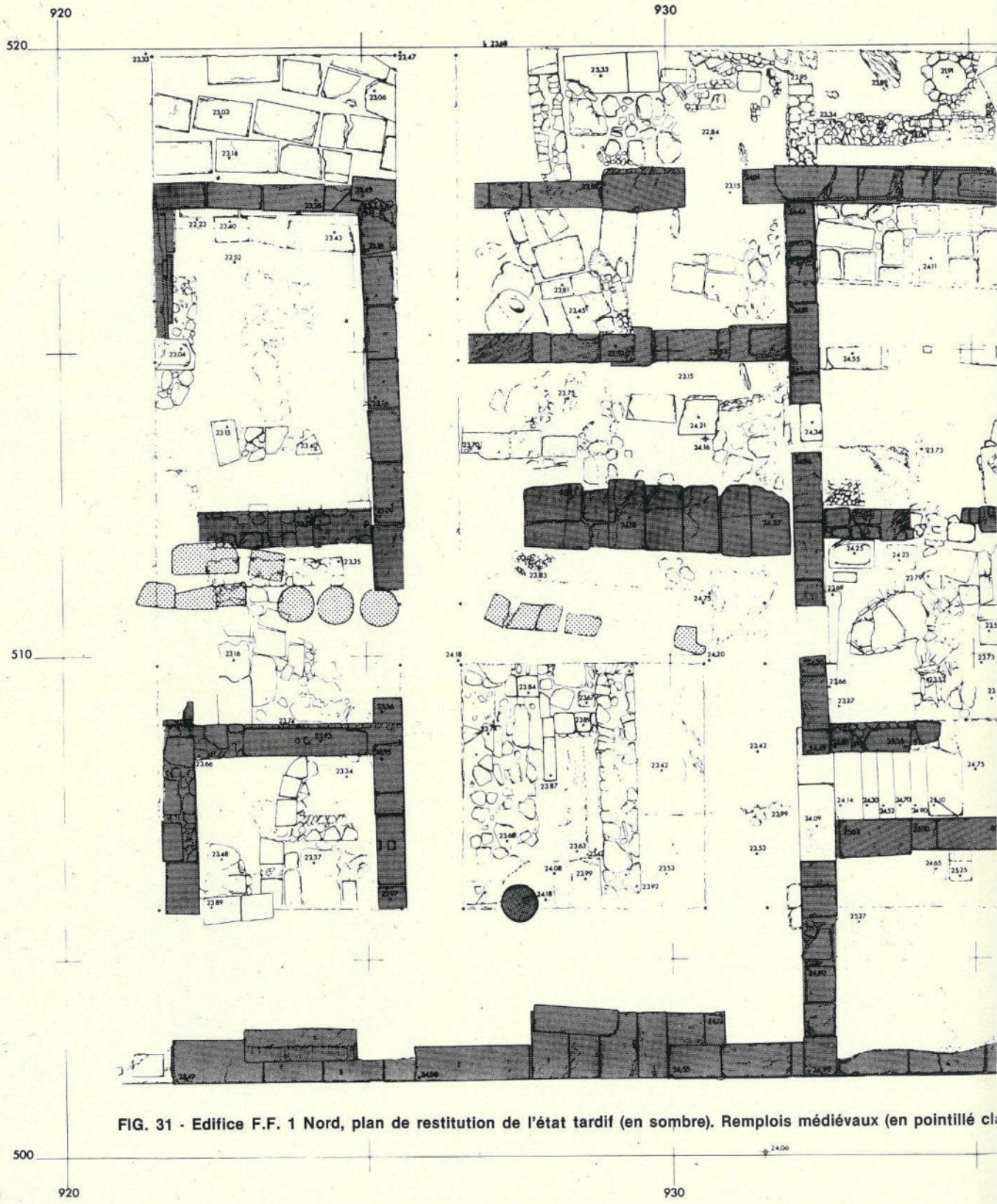
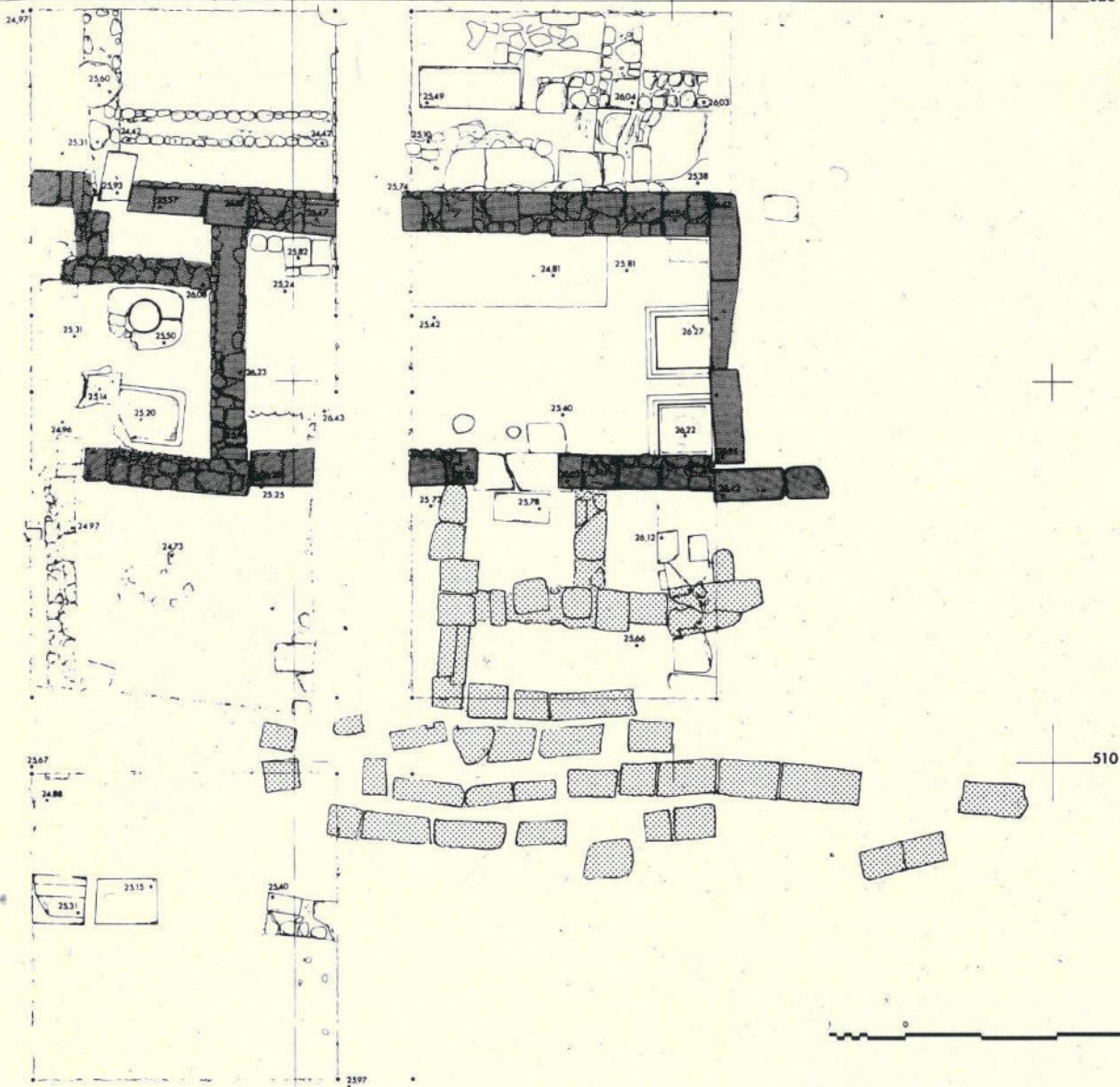


FIG. 31 - Edifice F.F. 1 Nord, plan de restitution de l'état tardif (en sombre). Remplis médiévaux (en pointillé cl)

940

950

520



510

0 5m

940

950

500

21



FIG. 32 - Edifice F.F. 1 Nord. Partie Est. La salle cultuelle et ses trois bases d'autels.



FIG. 33 - Détail des trois bases de la salle cultuelle.

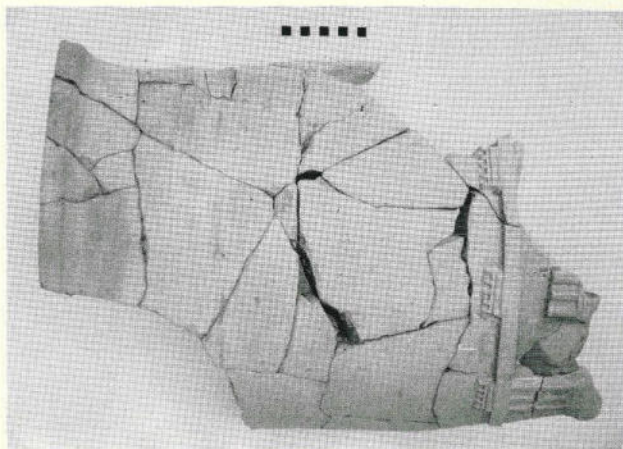
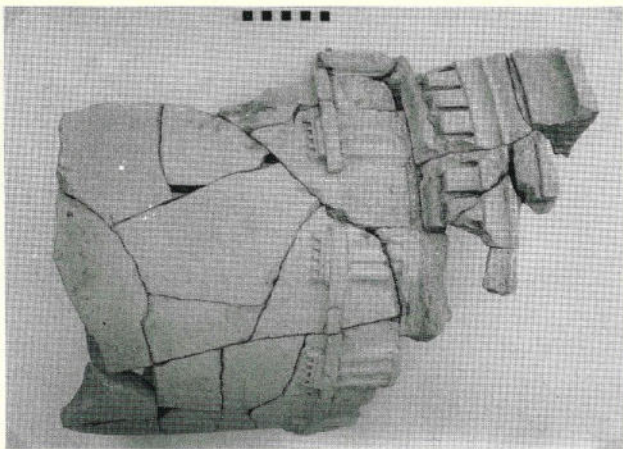


FIG. 34 et 35 - L'autel circulaire (angle S.-E.) de la salle cultuelle.



FIG. 36 et 37 - Les vases de la déposition vôtive de la salle cultuelle.

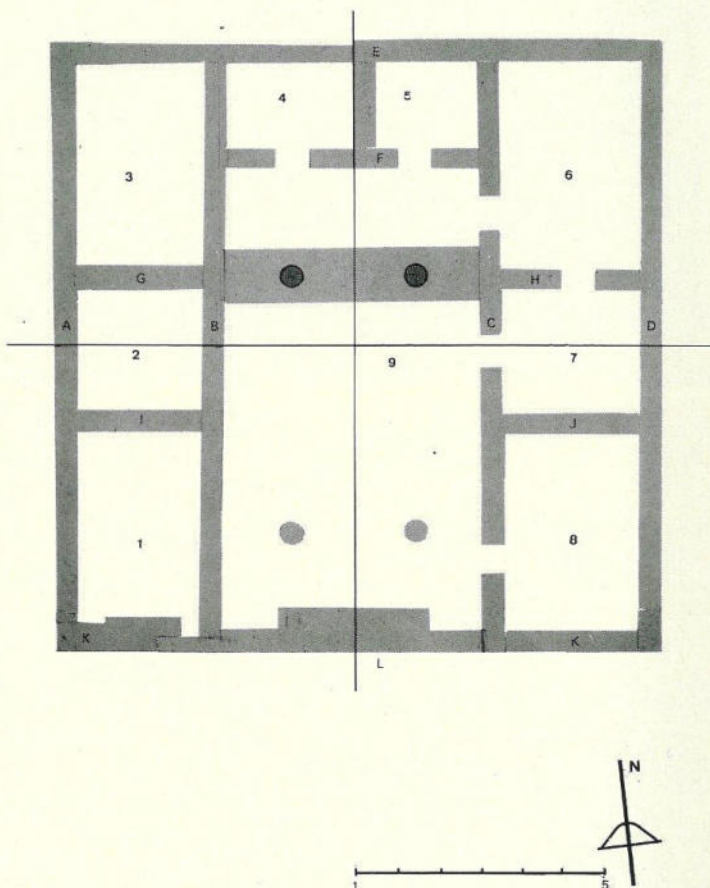


FIG. 38 - Edifice F.F. 1 Nord. Schéma de restitution de la partie ouest.



FIG. 39 - L'Edifice F.F. 1 Nord depuis l'ouest. Au premier plan, la pièce 3.

NOTES

* Je remercie vivement le Professeur Vincenzo Tusa, Surintendant aux Antiquités de la Sicile occidentale, qui, depuis 1973, m'accueille dans l'équipe du Professeur Roland Martin à qui va toute ma gratitude. J'ai toujours trouvé auprès de l'Assistant V. Colletta et des amis sélinontins une aide précieuse qui a grandement facilité mes recherches.

(1) Voir R. MARTIN, *Histoire de Sélinonte d'après les fouilles récentes*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1977 (Janvier-Mars), p. 48, fig. 2 et p. 52. La rue F a une largeur d'environ 6,10 m.; voir D. THEODORESCU, *Remarques préliminaires sur la topographie urbaine de Sélinonte*, dans *Kokalos XXI*, 1975, p. 111, fig. 1.

(2) Manfred, roi des Deux Siciles (1232-1266). Je remercie Aldina Cutroni-Tusa qui étudie l'ensemble des monnaies de la fouille.

(3) Les coordonnées chiffrées qui paraissent sur les relevés renvoient au quadrillage utilisé par D. Theodorescu pour l'étude topographique de l'acropole. Le relevé de la fouille a été réalisé par D.T., A. Lemaire et M.G. Froidevaux à qui je dois également les profils de vases. La description des frag-

ments céramiques suit pour les couleurs l'édition américaine du *Munsell Color Charts*, publié en 1973 par Macbeth Division of Kollmorgen Corporation, Baltimore, Maryland 21 218. L'occasion m'est ici offerte de signaler la diffusion, sous le même titre, d'une édition japonaise d'un code antérieur qui utilise le même système de notation pour des couleurs souvent différentes. On aboutit ainsi très rapidement à un état de confusion totale si ce détail n'est pas connu du lecteur.

(4) Les niveaux archaïques sont souvent marqués par un dallage et des fosses. Les structures mises au jour en 1979/6 — sous la pièce 7 de notre fig. 38 — nous ont particulièrement intéressés. Voir fig. 7c et fig. 8.

(5) Sous la pièce 3 de notre fig. 38.

(6) Les coupes inv. 79/196, 79/197, 79/212 et 79/198 présentées fig. 11 en a, b, c, d, appartiennent au type III de Mégara. Voir G. VALLET et F. VILLARD, *Mégara Hyblaea 2, La céramique archaïque*, p. 144 et pl. 125, 3 et 4.

(7) Inv. 79/20. Fig. 12. Calathos mégarien à rebord court; technique B. Voir *Mégara 2*, p. 147 et pl. 130, 9.

(8) Inv. 79/560. Fig. 13. Coupe ionienne de type A 1, à filets surpeints; datée des années 640-620. Cet exemplaire s'ajoute aux deux coupes de même type recueillies par A.

Rallo-Franco dans les fouilles de la colline de Manuzza. Voir G. VALLET et F. VILLARD, *Mégara Hyblaea: lampes du VII^e s. et chronologie des coupes ioniennes*, dans MEFR 1955, pp. 7-34; A. RALLO-FRANCO, *Le importazioni greco-orientali a Sellinunte a seguito dei più recenti scavi*, dans *Les céramiques de la Grèce de l'Est et leur diffusion en Occident*, Colloques internationaux du CNRS, n° 569, Sciences humaines, Centre Jean Bérard, Paris, CNRS/Naples, Centre J. Bérard, Paris, CNRS/Naples, Centre J. Bérard, 1978, p. 101. [Nous citerons désormais cet ouvrage sous le titre abrégé: *Les céramiques ...*]; M. MARTELLI-CRISTOFANI, *Gela, Collezione Navarra*, G. 267, pl. 35, 1-2.

(9) Inv. 79/427. Fig. 13. Coupe ionienne de type A 2, datée 620-600. Un seul exemplaire est signalé par A. Rallo pour Manuzza. Voir *Les céramiques ...*, p. 101.

(10) Inv. 79/163. Fig. 13. Pied de coupe ionienne de type B 1. Fine argile, Munsell 2.5 YR, entre 6/6 et 6/8. L'intérieur est recouvert d'un vernis brun noir surpeint de deux filets lie-de-vin. L'extérieur est réservé. Ce type de coupe est daté de 620-580 av. J.C.

(11) Certaines formes paraissent avoir été imitées par les ateliers sélinontins. Ce pourrait être le cas du n° inv. 79/165 (fig. 13 et 17b) dont l'argile orangé rose pâle, avec ses abondantes inclusions de fin calcaire, pourrait être locale. Couverte lisse et savonneuse, blanc-jaune, Munsell 2.5 YR, 8/2. Par sa finition et sa forme, cette assiette à quatre sillons sur le marli rappelle de très près un vase de bucchero oriental de la Manuzza présenté par A. Rallo au Colloque J. Bérard. Les Actes n'en donnent malheureusement pas l'illustration. La coupe 79/168 qui provient de la même strate est d'une technique très proche du fragment décrit ci-dessus. Nous notons également la ressemblance avec la série des plats à marli du groupe A de l'Agadès rencontré dans le midi de la France. Voir A. NICKELS, *Contribution à l'étude de la céramique grise archaïque en Languedoc-Roussillon*, dans *Les céramiques ...*, pp. 248-267 et particulièrement p. 251 et pl. CXIV, n° 22 à 26.

(12) Inv. 79/309. Fig. 14 et 15. Grande assiette, proche par son décor d'un fragment provenant de Samos ou d'Ionie méridionale et daté de la première moitié du VI^e s. av. J.C. Voir E. WALTER-KARYDI, *Samos VI, I, Samische Gefässe des 6. Jh. v. Chr.*, 1973, p. 15 et pl. 28, n° 233.

(13) Inv. 79/188. Fig. 9b et 13. Fond d'amphore orientale. Argile feuilletée, ocre brun, Munsell 5 YR, 6/6 environ, près des parois, et grisâtre au milieu. Engobe ocre brun de même ton. Mica très abondant, calcaire, silice, grains brun-noir. Proche de certains types samiens; voir, par ex., M. SLASKA, *Les céramiques ...*, p. 224 et pl. XCVI-XCVII.

(14) Bol rhodien à rosette de points surpeints en rouge (fig. 16d). Type III de Vallet-Villard, daté plutôt dans la première moitié du VI^e s. Voir *Mégara 2*, p. 78 et pl. 64,2; P. COURBIN, *La céramique de la Grèce de l'Est à Ras el Bassit*, dans *Les céramiques ...*, p. 41 et pl. XVIII, fig. 13.

(15) Inv. 79/155. Fig. 17a et 18. Skyphos corinthien à décoration subgéométrique. Argile très fine, légèrement plus rosée que Munsell 7.5 YR, 8/6. Type III de Mégara, daté d'avant 625 av. J.C. Voir *Mégara 2*, p. 32 et pl. 21,1 et 21,6.

(16) Coupe corinthienne (fig. 16b). Profil proche du type III de Mégara, protocorinthien subgéométrique. Voir *Mégara 2*, p. 37 et pl. 18,2.

(17) Inv. 79/282. Fig. 19. Fragment de grande coupe ou de skyphos corinthien. Argile: Munsell 7.5 YR, entre 8/6 et 7/6. Intérieur: vernis noir avec une bande réservée. Extérieur: lion et bouquetin affrontés. Décor de fond mixte, alliant la rosette faite d'un cercle marqué d'un point à la forme incisée plus évoluée. Cette particularité se retrouve à Mégara sur un fragment d'oenoché de type II, daté du Corinthien ancien; mais la présence simultanée de ces deux formes de rosette fait penser à une daté très proche du Corinthien de transition. Les années 620-610 conviendraient donc assez bien à notre fragment. Voir *Mégara 2*, p. 59 et p. 42,7.

(18) Fragment de grand vase ouvert (fig. 20a). En haut, à g., homme barbu à g. Le traitement de l'oeil, de l'oreille, de la barbe rapproche ce petit fragment des figures masculines du cratère d'Eurytios (Louvre E. 635), daté de 600 av. J.C. Voir F. VILLARD, dans *Grèce archaïque* (Univers des Formes), fig. 44-46, p. 42-43.

(19) Inv. 79/281. Fig. 18 et 21. Skyphos vraisemblablement corinthien ancien, du type à vernis noir réhaussé de filets rouges et blancs dans la partie supérieure. Les arêtes rayonnantes de la base sont ici remplacées par la gracieuse silhouette de «canards» qui défilent vers la dr. Nous n'avons pas trouvé de comparaisons directes pour ce fragment dont la composition révèle une fantaisie plus grande qu'à l'accoutumée.

(20) Inv. 79/418. Fig. 18 et 22. Skyphos corinthien ancien à vernis noir, décor d'arêtes à la base. Sur la partie vernissée, deux séries de filets surpeints, rouges et blancs. Entre deux arêtes apparaît une ligne verticale onduée qui permet de comparer très étroitement ce vase au skyphos I/12058 de Mégara. Par leur décor et par leur forme basse, tous deux peuvent être attribués au même atelier, sinon à la même main. D'autres skyphoi de même type proviennent des niveaux archaïques de notre fouille, par ex. inv. 79/275 et 79/276. Voir *Mégara 2*, p. 60 et pl. 44,1.

(21) Inv. 79/66. Fig. 18 et 23. Cratère à colonnettes, corinthien ancien. D'après Vallet et Villard, cette forme n'apparaît que vers la fin du VII^e-début du VI^e s. Le fragment n'a pas encore les caractères définitifs du cratère à colonnettes. Voir *Mégara 2*, p. 58 et note I; pl. 41, 1 et 2.

(22) Inv. 79/246. Fig. 24. Petit skyphos vraisemblablement corinthien ancien plutôt que protocorinthien de tradition subgéométrique. Argile orangé clair, Munsell 2.5 YR, 6/8. Décor de chien courant sur l'extérieur, vernis en rouge orangé comme l'intérieur. Type IV de Mégara, présent dès le début du VII^e s. et qui se prolonge jusqu'à la fin du siècle. La fouille a livré ailleurs d'autres exemplaires se rattachant à ce type, en particulier le fragment à chien et oiseau provenant du carré 1979/2, β. Voir *Mégara 2*, p. 39 et pl. 21,7.

(23) Inv. 79/154. Fig. 17c et 18. Skyphos corinthien. Argile ocre jaune clair, Munsell 7.5 YR, entre 8/6 et 7/6. Décor de cygne à dr. Le fond est largement orné de rosettes incisées de forme fort variable. Le style assez relâché indiquerait une date dans le Corinthien moyen, comparable à un fragment provenant de Mégara; voir *Mégara 2*, p. 65 et pl. 52,3.

(24) Fragment de skyphos (?). Fig. 20b. Le dessin et les incisions de la panthère rapprochent ce tesson d'un exemplaire d'Histria et d'un second venant de Mégara. Voir *Histria IV*,

p. 66 et pl. 29, n° 283 et *Mégara 2*, p. 65 et pl. 52,4 et 7. Même facture que le skyphos présenté par J. de La Genière, dans Kokalos XXI, 1975, p. 89 et pl. XIX, fig. 2.

(25) Voir J. de LA GENIÈRE et B. FRIEDEL, *Saggi sull'acropoli di Selinunte*, dans Kokalos XXI, 1975, pp. 102-107. Le problème de la date de fondation de Sélinonte et de la chronologie de la céramique corinthienne doit être reconsidéré aujourd'hui en tenant compte des trouvailles faites par A. Rallo au S-E de Manuzza où elle a récemment exhumé un groupe de tombes dont le matériel est antérieur à 628 av. J.C. Voir sa communication au colloque *Grecia, Italia e Sicilia nell'VIII e VII sec. A.C.*, Ecole italienne d'Athènes, 15-20 Octobre 1979.

(26) Inv. 79/352. Fig. 14b et 25. Coupe indigène non tournée. Profil évasé à la lèvres, avec deux perforations de suspension; panse très carénée, décorée de triangles incisés disposés en frise et ornés de motifs exécutés au poinçon. Impasto gris bleuté; pas d'engobe visible. Très proche de certains fragments de la Manuzza (renseignement fourni par A. Rallo que nous remercions).

(27) A ce bref bilan, nous ajouterons la trouvaille en divers points du chantier et ailleurs dans nos sondages antérieurs de mobilier lithique dont la présence dans les niveaux archaïques nous paraît fort intéressante et avait déjà été signalée par A. Salinas; voir *Scritti scelti*, Edizioni della Regione siciliana 10, 1977, vol. II, p. 77, n° 627, 824 et 850. Nous avons confié l'étude de ce matériel à Sebastiano Tusa que nous remercions.

(28) Skyphos attique de type corinthien (fig. 27a). Panneau réservé entre les attaches de l'anse; deux filets rouges à l'extérieur, sous les anses. L'étude du profil de ce fragment permettra de choisir une date entre le deuxième quart et les dernières années du Vème s. Voir *Agora XII*, vol. I, p. 82-83, vol. II, n° 314, p. 257 et n° 322, p. 258.

(29) Kylix attique à paroi fine (fig. 27b et 28b); deux sillons gravés à la hauteur des anses qui ont une forme relevée et carrée. Voir *Agora XII*, vol. I, p. 110-111 et 227; vol. II, pl. 26, n° 586.

(30) «Mug» attique à panse côtelée (fig. 28a). Ce petit fragment semble assez proche des n° 215 et 217 de l'Agora, datés respectivement de 450-425 et de 420 env.

(31) Coupelle attique (fig. 28c). Bord rentrant, pied annulaire renflé. Surface de pose réservée ainsi que le fond externe. La datation de ce fragment pose quelque problème. Les auteurs de l'Agora signalent que bien que la majorité des exemplaires connus appartiennent au IVème s., l'origine de la forme doit remonter au Vème s. Cette coupelle pourrait se placer soit à la fin du Vème soit au début du IVème s. (premier quart). Voir *Agora XII*, vol. I, p. 131-132.

(32) Cette catégorie céramique mérite toute notre attention. Elle sera présentée et étudiée dans le volume actuellement en préparation pour la publication des sondages réalisés sur l'acropole depuis 1973.

(33) Un fragment de céramique décoré dans le style de Gnathia a été recueilli dans la tranchée de fondation située à l'ouest du mur C (fig. 31 et 38). Il n'est encore malheureusement pas possible de savoir s'il faut l'attribuer à la première ou à la deuxième période de l'édifice dont on a par endroits recherché les murs jusqu'à leur base, après sa première destruction.

(34) La chronologie relative de ces bases nous reste à préciser.

(35) V. TUSA, dans *Oriens Antiquus III*, 1964, pl. 76-77; voir également *La Sicilia antica I, 2, Le città greche di Sicilia*, pl. XCVII, fig. 117-118 qui offrent deux exemples très voisins.

(36) Délimitées par le mur D de notre fig. 38.

(37) Les tambours lisses retrouvés à proximité ont un diamètre qui varie entre 0,735 m. et 0,59 m. Ils ont été remployés à l'époque médiévale; voir fig. 31, parties tramées en pointillé clair.

(38) Le mur H paraît avoir été reconstruit à la phase 2 et sa largeur diminuée. On se référera donc au mur G.

(39) Notamment à Kourion, dans l'édifice S-E; voir R. SCRANTON, *The architecture of the sanctuary of Apollo Hylates at Kourion*, dans *Transactions of the American Philosophical Society*, Philadelphia, New Series, vol. 57, pp. 47-55, 65-66, p. 83, plan VII.

(40) Voir p. 9.

(41) Voir les portes, larges d'env. 0,80 m., percées dans le mur C de notre fig. 38. Le mur B, à l'ouest, est plus arasé et nous préférons attendre avant d'en marquer les interruptions.

(42) Nous avons restitué pour la pièce 4 une ouverture symétrique à celle de la pièce 5 dont le relevé conserve les traces.

(43) Voir notre relevé (fig. 6) sur lequel apparaît un bloc grossièrement orienté N-S et dont la largeur est identique à celles des autres murs. Nous ne saurions dire encore si les deux pièces communiquaient entr'elles ou si le mur entre E et F fermait totalement les deux espaces. Cette partie a malheureusement été presque arasée. La faible couche d'humus s'y trouve en contact direct avec le niveau du sol.

(44) Voir M.L. FAMÀ, *L'area sacra con altare «a tre betili» di Solunto*, dans *Sicilia Archeologica* 42, Année XIII, Avril 1980, p. 37 et fig. 62, p. 38.

(45) V. TUSA, *Selinunte punica*, dans *Rivista dell'Istituto nazionale d'Archeologia e Storia dell'Arte*, Anno 18, 1971, pp. 47-48 et plus particulièrement pp. 58-62.

(46) G.R.H. WRIGHT, *Pre-israelite temples in the land of Canaan*, dans *Palestine Exploration Quarterly*, Janvier-Juin 1971, pp. 17-32; voir également toutes les références citées par M.L. Famà dans *Sicilia Archeologica* 42, p. 42.

(47) Ma reconnaissance va une fois encore à R. Martin qui a bien voulu mettre à ma disposition une grande partie des références proposées ici.

(48) A. WESTHOLM, *The temples of Soli, Studies on Cypriote Art during Hellenistic and Roman Periods*, Stockholm, The Swedish Cyprus Expedition, 1936; voir notamment p. 92, fig. 60-62.

(49) Voir notre note 39.

(50) Voir V. KARAGEORGIS, *Chronique des fouilles à Chypre*, dans *B.C.H.* 98, 1974, pp. 871-875; 100, 1976, pp. 884-886; 101, 1977, pp. 758-761 et fig. 87; 102, 1978, pp. 920-922; 103, 1979, pp. 700-703.

(51) Voir P. BRUNEAU et J. DUCAT, *Guide de Délos*, p. 142, n° 98. L'étude de cette zone est actuellement reprise par E. Will. Le sanctuaire des Dieux Syriens présente un propylon-baldaquin à l'extérieur de l'accès principal. L'axialité y semble moins marquée que dans les édifices précédemment cités. Ce complexe cultuel constitue malheureusement le seul exemple que nous proposons à être daté avec précision.

STROMBOLI: *Villaggio preistorico di S. Vincenzo*

Scavi Giugno 1980

di MADELEINE CAVALIER*

LO SCAVO**

Era noto che nei pressi della chiesa di S. Vincenzo, e soprattutto nel pendio ad essa retrostante, erano state rinvenute tombe di età romana. Di tali rinvenimenti già raccoglieva notizia lo Houel (1) alla fine del XVIII secolo, ma più precise informazioni davano Ottorino De Fiore (2), G. Libertini (3) e L. Zagami (4).

Era voce popolare nell'isola che, quando nella zona erano stati impiantati vigneti (oggi scomparsi) nella seconda metà del secolo scorso o agli inizi del nostro, era stata trovata un'intera necropoli. Qualche tomba, risparmiata dai lavori agricoli, era venuta in luce anche negli scorsi anni e la Soprintendenza, tempestivamente informata, ne aveva eseguito lo scavo sistematico ad opera del custode Bartolo Mandarano, ricuperando poveri corredi, conservati al Museo Eoliano.

Quando, nel 1976, si era fatto a Stromboli lo scavo della necropoli greca di Ficogrande (5), nelle ricognizioni eseguite si era raccolto in questa zona, nel terreno smosso da una trincea per la posa di un cavo elettrico, alcuni frammenti di ceramica di impasto che avevano fatto sospettare l'esistenza di un insediamento preistorico (6).

In realtà il sito era particolarmente idoneo ad un insediamento. Si tratta infatti di un dosso che si prolunga verso Nord-Est terminando con la Punta Lena (che costituisce il vertice orientale dell'isola), e che sovrasta le due spiagge di Fico Grande e di Scari (fig. 1), costituenti i due migliori approdi dell'isola di Stromboli, essendo i punti me-

glio protetti dal vento di scirocco la prima, dal vento di maestrale la seconda.

La chiesa di S. Vincenzo sorge su questo dosso (fig. 2) e il panoramico piazzale antistante ad essa è alla quota di m. 44,4 s.l.m. Sulla dorsale retrostante alla chiesa (fig. 3), risalente dalla quota di m. 44,4 a m. 56, è un gruppo di case fiancheggianti la stradella (percorribile anche da piccoli mezzi motorizzati) che, attraverso terreni un tempo a vigneto, oggi incolti, sale fino a Villa Pamela e alla casa Quinzi (quota m. 73) e prosegue poi come sentiero pedonale fino al semaforo (q. m. 195). Era lungo il margine meridionale di questa stradella che nel 1976 avevamo raccolto frammenti di ceramica preistorica. Avevamo quindi ragione di tenere questa zona in particolare considerazione.

Nella primavera del 1980 si pensò di creare qui, spianando il pendio, un campo sportivo, desi-

* *Maître de Recherche au C.N.R.S.*

** *Ringrazio il Soprintendente Prof. Giuseppe Voza per avermi voluto affidare le ricerche preistoriche di Stromboli, di cui si dà notizia. Ringrazio altresì i tecnici del Museo Eoliano: Sri. Bartolo Mandarano e Filippo Famularo, che hanno restaurato i materiali rinvenuti; Rosario Giardina, a cui sono dovuti i rilievi sul terreno e i disegni che illustrano questa nota, inoltre il conte Venturi per la sua collaborazione alla documentazione fotografica a colore dello scavo.*

Esprimo anche la mia gratitudine ai proprietari Signora Angelica Cincotta in La Macchia e Sign. Pietro Quinzi per la liberalità con cui ci hanno consentito di lavorare sui loro terreni e all'Amministrazione Comunale di Lipari, in particolare al Sindaco Dott. Tommaso Carnevale e al delegato Municipale di Stromboli Sign. La Macchia Giuseppe per avere facilitato le nostre ricerche.

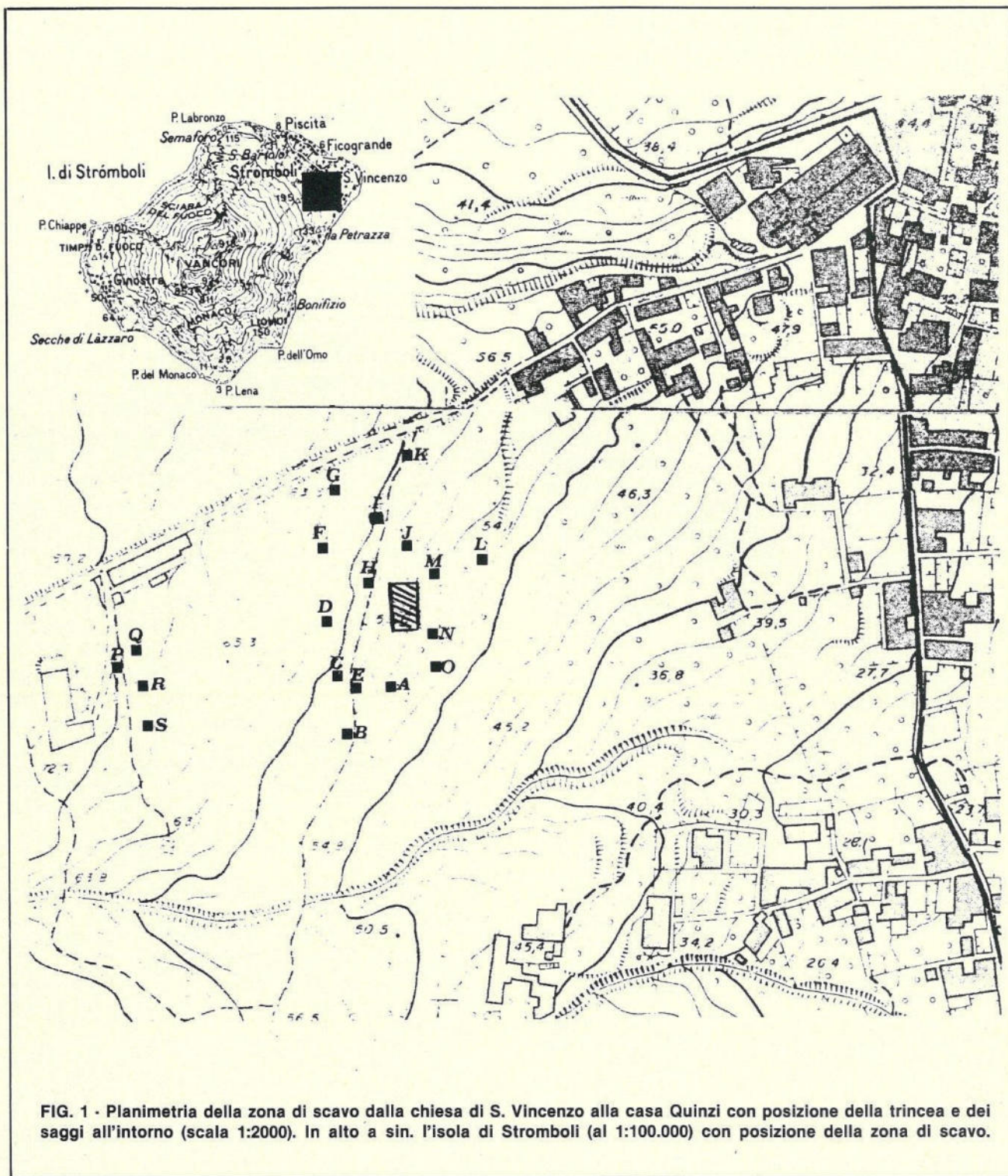


FIG. 1 - Planimetria della zona di scavo dalla chiesa di S. Vincenzo alla casa Quinzi con posizione della trincea e dei saggi all'intorno (scala 1:2000). In alto a sin. l'isola di Stromboli (al 1:100.000) con posizione della zona di scavo.



FIG. 2 - La chiesa di S. Vincenzo (a dr.) e il costone che risale da essa con la villa Pamela e la casa Quinzi visti dalla spiaggia di Scari. La freccia indica la posizione dell'abitato preistorico.

deratissimo dalla gioventù dell'isola, e il comune di Lipari mise a disposizione a questo fine una ruspa.

Ovviamente ci premurammo di far assistere ai lavori un nostro tecnico e cioè il custode Bartolo Mandarano, particolarmente esperto della zona. Fin dai primi momenti, sotto un tenue strato di superficie, venne in luce lo strato archeologico, nel quale si raccolsero abbondanti frammenti di ceramica d'impasto tipici della facies culturale di Capo Graziano, databili cioè fra il XVII e il XV secolo a.C., mescolati con frammenti di ceramiche di tarda età imperiale romana. Un piccolo saggio eseguito dal Mandarano mise in luce un breve tratto del muro perimetrale di una capanna. Apparve quindi subito evidente che doveva trovarsi qui un insediamento preistorico, un villaggio di capanne, corrispondente a quelli messi in luce dai nostri

scavi dell'ultimo trentennio nelle isole di Lipari, di Salina, di Panarea e di Filicudi. Era d'altronde ovvio che anche Stromboli dovesse essere abitata in questa età, che, grazie ai commerci col mondo miceneo, rappresenta uno dei periodi più splendidi della plurimillennaria civiltà eoliana.

La scoperta di questo villaggio destò nell'isola viva eccitazione, della quale si fece prontamente interprete la stampa, che propagò immediatamente la notizia. Una campagna di scavi sistematici era quindi vivissimamente auspicata, mentre per il campo sportivo si trovò un'altra e forse migliore ubicazione.

Grazie al sollecito intervento dell'Assessorato Regionale ai Beni Culturali, che stanziò la somma di L. 10.000.000, la Soprintendenza poté dare inizio ad una prima campagna di lavori, che si svol-



FIG. 3 - Il costone a monte della chiesa di S. Vincenzo con la strada per il semaforo. Nello sfondo, al centro, villa Pamela e, a sin. di essa, dietro gli alberi, la casa Quinzi. All'estremo sin. l'area dello scavo principale.

se nel corso del mese di Giugno 1980. Essa fu diretta dalla scrivente e ad essa parteciparono gli operai Filippo Famularo (già da molti anni collaboratore della Soprintendenza ed espertissimo di scavo archeologico e di restauro), Eugenio Peluso, Salvatore Mandarano, Bartolo Casamento. I rilievi in planimetria e in sezione furono eseguiti da Rosario Giardina.

Questa prima campagna di lavori, piuttosto che affrontare direttamente lo scavo del villaggio preistorico, si propose di delimitare l'estensione della zona archeologica, di accertare la stratigrafia del terreno, le condizioni di giacitura dei materiali, le tecniche e i sistemi delle costruzioni antiche, e di raccogliere tutti gli altri dati che potessero essere utili al fine di programmare successivi interventi di scavo sistematico, comprendenti non solo la metodica scoperta dei resti edilizi antichi, ma anche i provvedimenti di consolidamento e restauro necessari per assicurare la conservazione e la presentazione in una definitiva sistemazione del complesso, oltrechè il recupero del materiale archeologico.

Per il raggiungimento di questi fini si procedette per due vie diverse:

1) Si aprì una trincea di scavo, di limitata estensione, nel punto stesso ove già il Mandarano aveva accertato la presenza di capanne. Trincea destinata a costituire il primo nucleo di un vero e proprio scavo. Essa raggiunse le misure di m. 16 × 9 (fig. 4).

2) Si eseguì in tutto il terreno circostante una serie di saggi, che si arrestarono appena accertata l'esistenza di uno strato archeologico e che furono subito dopo ricoperti, ma che permisero di delimitare l'estensione dell'insediamento antico (fig. 1).

I SAGGI PER ACCERTARE L'ESTENSIONE DELL'ABITATO PREISTORICO

Parliamo innanzi tutto dei saggi che hanno permesso di delimitare l'estensione dell'abitato. Tenendo come centro la trincea di scavo principale, si è aperto intorno ad essa una serie di piccole trincee, di m. 3 × 2 ciascuna, che hanno raggiunto profondità medie intorno ai m. 1,50 - massima 1,80. Un primo ampio cerchio è stato costituito da dieci piccole trincee, tutto intorno allo scavo principale.

Si è incominciato dal lato Sud. I primi tre saggi (A, B, C), che ricadevano tutti sull'inizio del pendio scendente verso il sottostante vallone Cimino, hanno dato risultati negativi. Sotto uno strato di humus superficiale si trovava il terreno giallastro sterile, appoggiante sulla viva roccia. Nessun frammento ceramico preistorico. Solo nel 3° saggio (C) due frammenti di terra sigillata chiara di buona età (II sec. d.C.).

È ovvio che l'abitato preistorico si arrestava prima dell'inizio del pendio, scendente verso il vallone. Ciò è confermato da un saggio fatto nel vallone Cimino alla ricerca, alla base del pendio, di eventuali testimonianze di accumuli di materiali trasportati dall'erosione di falda. In esso non si trovò un solo frammento.

Altre trincee furono aperte ad arco (sempre in senso orario) sul tenue pendio a monte dello scavo principale (E, H, I, K). Le prime due (E, H), sotto lo strato di humus superficiale, trovarono, al-

la profondità di m. 1,50, evidenti tracce del villaggio preistorico. Si accertò l'esistenza di muri di capanne. Lo strato ad esse corrispondente era ricchissimo di frammenti ceramici, che furono lasciati in posto per non disturbare l'integrità del complesso, che dovrà essere oggetto di scavo sistematico in un prossimo futuro. Si procedette quindi all'immediata ricopertura.

I due saggi più a Nord (I, K), più vicini alla strada, diedero risultati del tutto diversi. Nel saggio (I), sotto l'humus superficiale (cm. 30-40), si trovò un grosso strato di distruzione di edifici, di età romana tarda, caratterizzato da una terra nerastra, con evidenti tracce di incendio e con carboni, contenente una massa di pietrame e soprattutto di frammenti di tegole. Queste erano del tipo piano, con coprigiunti piuttosto larghi ed appiattiti.

Rimosso questo strato di distruzione, si mise in luce un tratto di muro corrente in senso E-O, costruito con pietrame irregolare (e con qualche

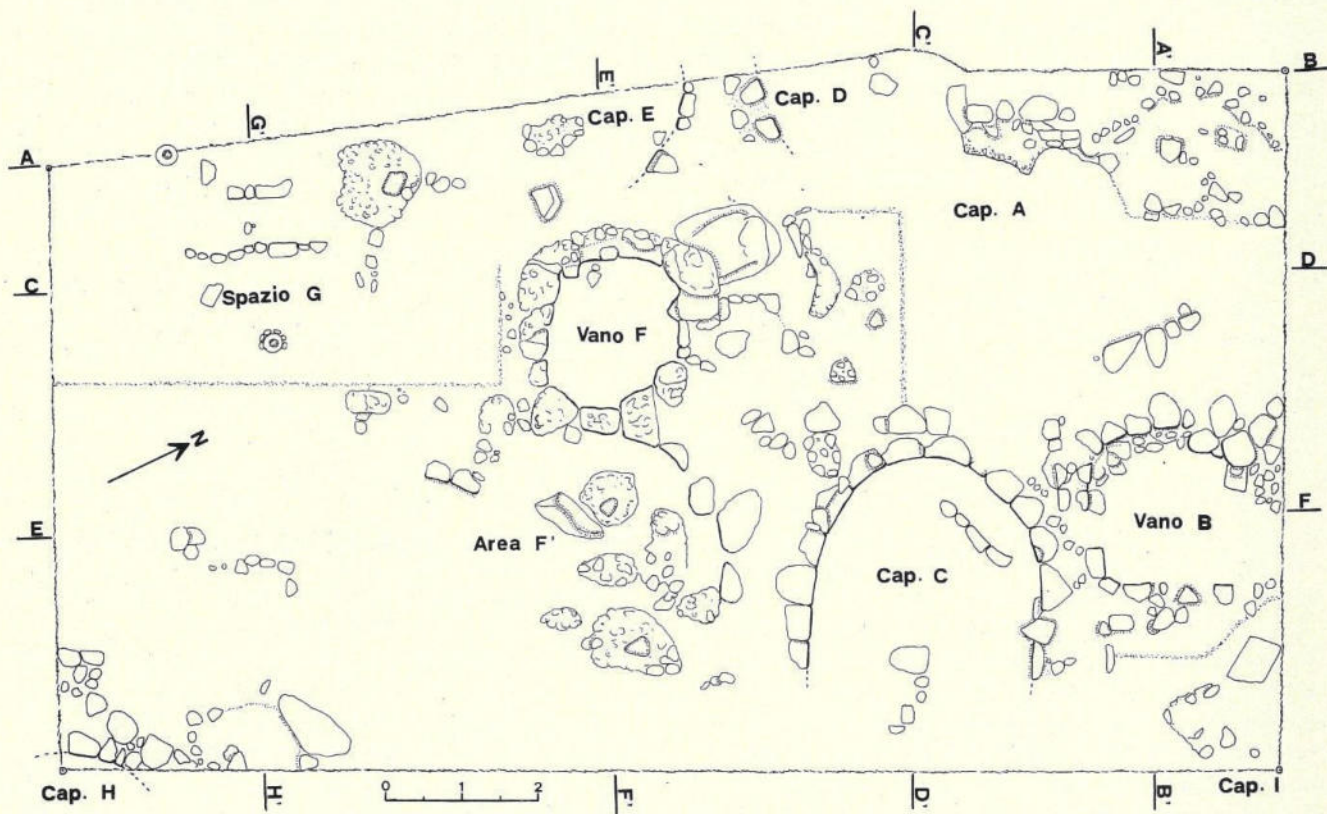


FIG. 4 - Planimetria dello scavo.

pezzo di reimpiego) e calce magra, conservato per l'altezza di m. 0,30, corrispondente ad un solo filare di pietre. È un muro di notevolissima larghezza (m. 1,10), che sembrerebbe indicare un edificio di una certa importanza.

Sul lato Nord di questo muro, in quello che sembrerebbe essere l'interno dell'edificio, alla base dell'ultimo filare, si estendeva un rozzo lastricato, fatto con lastre e scaglie irregolari, poste in opera peraltro con una certa cura. In una chiazza dove il lastricato mancava, quasi sul margine Nord della trincea, vennero in luce i resti di una inumazione, di cui si scopersero solo il cranio, e di cui lo scheletro doveva trovarsi al di là del margine della trincea. Era supino con testa verso Ovest.

La presenza di inumazioni sotto il pavimento di questo edificio fa sospettare che possa trattarsi dei resti di una chiesa protocristiana. I pochi frammenti di ceramica qui raccolti sono di tarda età imperiale.

D'altronde ci siamo resi conto che uno strato caratterizzato da ceramiche di questa età si estende per una fascia di terreno abbastanza ampia lungo il margine meridionale della strada comunale. Questo strato infatti lo avevamo già osservato all'inizio dei lavori quando era stato parzialmente intaccato dalla ruspa, che doveva procedere allo sbancamento, subito interrotto, per la creazione del campo sportivo.

La trincea (K) diede risultati analoghi. Con essa peraltro ci si arrestò alla superficie dello strato di distruzione di età romana, senza rimuoverlo, aspettando di scavare sistematicamente in modo più unitario l'intero complesso.

Il saggio (J) fu aperto un poco più in basso dei due precedenti I e K, proprio a Nord dello scavo principale, allineato con esso. Qui la ruspa aveva asportato l'humus superficiale (strato I) arrestandosi allo strato di distruzione di età tardo-imperiale (strato II). Sotto questo si trovò uno strato (III) contenente frammenti di ceramica nera databili alla fine IV - inizi III sec. a.C. Lo strato sottostante (IV) conteneva scarsa ceramica dell'età del bronzo e si sovrapponeva allo strato giallo sterile che ricopre la roccia. Questo saggio (J) fu dunque quello che ci diede la più chiara e completa stratigrafia del terreno e che ci rivelò una successione

di facies culturali assai interessante per tracciare una storia dell'isola.

La serie di saggi L, M, N, O, aperti su un arco a valle dello scavo principale, diede risultati negativi. Alla profondità di m. 1,30-1,50, si è sul terreno giallastro o sulla roccia, senza incontrare alcuno strato archeologico.

Dati i risultati negativi dei saggi aperti sui lati Est e Sud, un'altra serie di sondaggi fu eseguita più in alto sul pendio, su un arco più distanziato dallo scavo principale. Furono, da Sud verso Nord, i saggi D, F, G. In essi la stratigrafia è sempre identica. Al di sotto dell'humus superficiale si ha uno strato di terreno scuro, contenente pochi, ma tipici, frammenti della cultura di Capo Graziano. Alla profondità di m. 1,80 circa siamo sullo strato sterile giallastro che ricopre la lava.

Il Sig. Pietro Quinzi, proprietario della casa che si trova più a Nord sul pendio, alla quota di circa m. 73 s.l.m., ci aveva segnalato da tempo che, facendo due scavi, uno per il pozzo nero, l'altro per ricavare lapillo per la sua costruzione, aveva notato la presenza di tracce di muri, e ci indicò esattamente la loro posizione. Ci invitò cortesemente ad aprire un sondaggio nelle immediate adiacenze, al limite verso valle del suo giardino. Fu il saggio (P). Sotto l'humus di superficie di cm. 50 si ebbe uno strato più scuro con pochi frammenti preistorici e subito al di sotto, a circa m. 1,80, affiorava il muro perimetrale di una capanna, di cui si mise in luce un tratto di m. 1,20. Doveva trattarsi di una capanna notevolmente grande. All'interno di essa pochi frammenti, che la datavano perfettamente all'età di Capo Graziano. Nulla si trovò all'esterno.

Altri tre saggi (da Nord verso Sud Q, R, S) furono aperti un poco più a valle del saggio P, sul margine dello stesso pianoro, prima dell'inizio del pendio un poco più ripido che scende verso il pianoro dei sottostanti saggi D, F, G. I tre saggi Q, R, S, si trovano sul pendio allineati con Villa Pamela. Anche in essi identica stratigrafia. Humus superficiale, terra più scura pulverulenta e, alla profondità di m. 1,50-1,80, si incontra pietrame sicuramente appartenente a muri di capanne o alla distruzione di essi e pochi frammenti sempre della stessa età. Accertato ciò si ricolmarono i saggi, senza disturbare lo strato preistorico.

Da questa serie di saggi si possono trarre le seguenti conclusioni.

Il nostro scavo principale (a circa quota 56) si trova sul margine a valle del villaggio, che non sembra estendersi molto al di sotto di esso, verso Est. Verso Sud l'abitato si arresta all'inizio del pendio più ripido che scende verso il vallone Cimino. Risale invece tutto il pendio sovrastante verso Ovest almeno fino alla Casa Quinzi e cioè fino alla quota di m. 73. Resta da accertare se si estenda anche più in alto.

Verso Nord, lungo la strada attuale, esistono resti assai cospicui di un abitato di età tardo imperiale, al di sotto dei quali lo strato preistorico non è stato accertato e che potrebbero averlo completamente distrutto. Esso è peraltro presente nella trince (J), la quale ci rivela anche un livello protoellenistico.

Non sono stati fatti questa volta saggi a Nord della strada del Semaforo, al di là della quale a breve distanza, inizia un pendio molto ripido, degradante verso Nord, che indubbiamente costituiva un limite assoluto per l'estensione dell'antico abitato. Questa fascia di terreno, di forma triangolare, che si allarga verso Ovest, era in passato tutta ricoperta da vigneti ed è in essa che era sta-

ta trovata la necropoli romana di cui si conserva memoria. Vi erano stati fatti nel 1976 alcuni saggi, che avevano incontrato la roccia a scarsa profondità.

LO SCAVO PRINCIPALE

Partendo dal punto in cui il Mandarano aveva messo in luce il primo indizio di una capanna, si tracciò sul terreno un rettangolo di m. 8 × 16 e cioè con base di m. 16 sul lato a valle (Est) e con lati brevi di m. 8 verso Nord e verso Sud (fig. 4).

Quest'area, piuttosto vasta, fu esplorata per zone, ciascuna di m. 4 × 4, incominciando dall'angolo NO e cioè dalla traccia di capanna identificata dal Mandarano. In ciascuno di questi quadrati ci si limitò ad asportare lo strato di humus superficiale (I) arrestandosi alla superficie di distruzione (II) (ove esistente) nel quale si cercò di riconoscere, per quanto possibile, indizi della forma e dell'estensione delle singole capanne e dei singoli manufatti, onde poter eseguire di ciascuno di essi lo scavo in modo unitario e sistematico. I tagli effettuati all'interno di ogni singolo manufatto o zona, al di sotto di questi due tagli superficiali (I e II) saranno indicati con numeri arabi.

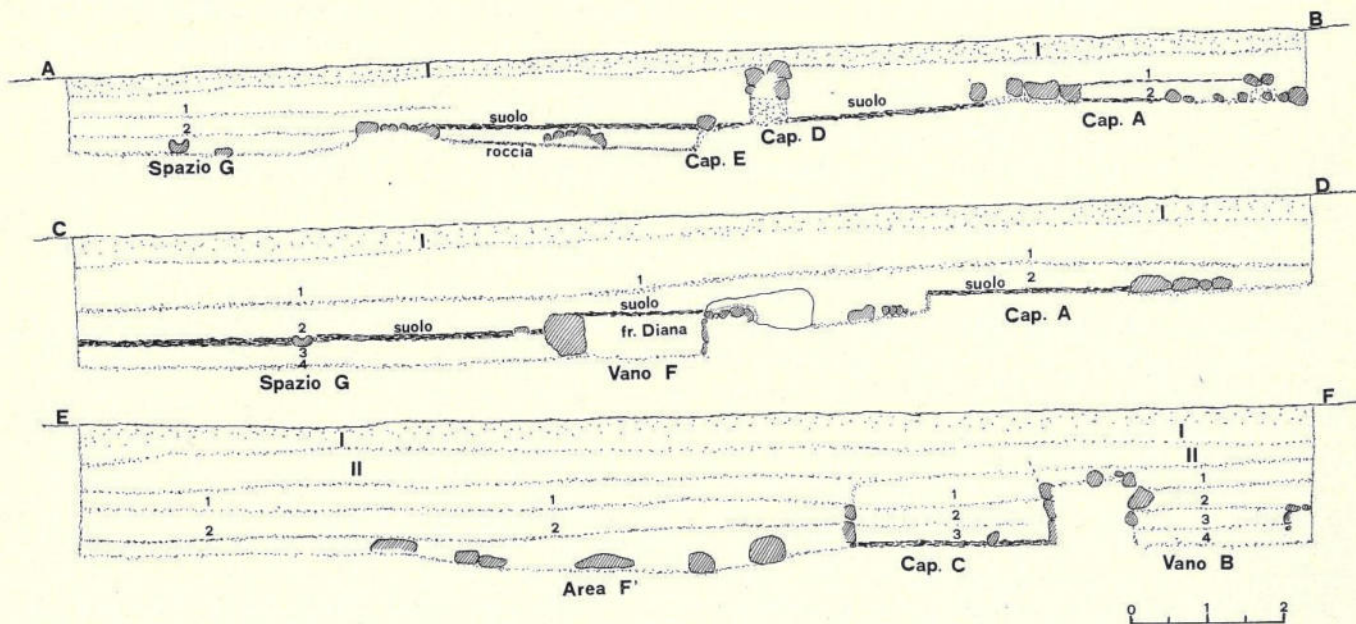


FIG. 5 - Sezioni longitudinali dello scavo.

Solo successivamente, nel corso dello scavo delle singole capanne, la trincea ha dovuto essere lievemente ampliata sul lato a Monte (Ovest), sicchè nella estensione definitiva, anzichè di un rettangolo, assunse la forma di un trapezio con base Est di m. 16, lati ad esso perpendicolari di m. 9, quello Nord e m. 7,80 quello Sud, e con lato obliquo, meno rettilineo, a monte.

In quest'area il suolo era in sensibile pendio, degradando da Ovest verso Est, con un dislivello medio di circa un metro fra il limite a monte e quello a valle della trincea. Ma vi era anche una sensibile pendenza, meno accentuata, da Nord verso Sud. In altre parole il punto più elevato era l'angolo NO; il più depresso l'angolo SE (figg. 5, 6).

Subito a monte, a circa quattro metri dal margine superiore del nostro scavo, il terreno formava un sensibile gradino dell'altezza media di tre o quattro metri. Si tratta evidentemente della traccia di vecchi terrazzamenti, non sostenuti da muri a secco di contenimento, fatto nei secoli scorsi, quando su tutto questo pendio erano i floridi vigneti di cui si conserva memoria, o meglio di cui muri di terrazzamento, fatti certamente con pietrame strappato alle sottostanti capanne, restano poche tracce a causa della qualità della pietra estremamente friabile (fig. 7).

La nostra trincea si estendeva dunque su una di queste ampie piane, in lieve pendio, dei vecchi terrazzamenti agricoli.

Lo scavo del primo quadrato, antistante cioè agli scarsi resti della capanna scoperta dal Mandarano (che fu chiamata capanna A), dimostrò che dinnanzi ad essa si estendeva un breve piano (sezioni A'-B' e C'-D'). Sul margine a valle di questo affiorava la traccia del muro perimetrale di un'altra capanna, che si estendeva più in basso nel pendio, aprendosi su una terrazza sottostante. Il seguito dello scavo confermò questa osservazione.

Le capanne o loro annessi messi in luce nella trincea si presentano disposti su due terrazze successive, ricavate spianando più o meno la superficie irregolare, assai disgregata, del banco lavico su cui si estende il villaggio, mentre sul margine a valle della trincea incominciano a delinear-si, o sono almeno indiziati, i muri perimetrali di

un'altra serie di capanne (M e I) che si aprirebbero su una terrazza a quota ancora inferiore.

Le capanne o i loro annessi si presentano cioè addossate al pendio, così come quelle della Portella di Salina (7). Il loro muro perimetrale si addossa al terreno naturale, contenendolo, sul lato a monte, mentre doveva essere costruito interamente in elevazione sul lato a valle, prospettante sull'antistante ripiano, e su questo lato è ovvio che dovesse aprirsi la porta. Come a Salina, ovviamente, mentre il perimetro a monte delle singole capanne o annessi è più o meno conservato, raramente si conserva qualche traccia del perimetro a valle, demolito fino alla base dalla erosione del pendio.

Le strutture delle capanne (e dei loro annessi) finora messe in luce, sono in generale estremamente grossolane e mal conservate, tanto da rendere talvolta assai difficile riconoscerle. Ciò dipende probabilmente da due cause principali: in primo luogo i materiali di costruzione impiegati, fra i quali è qualche ciottolo marino, qualche blocco di roccia migliore, ma che sono costituiti in massima parte da schegge, molto irregolari e friabili, della superficie disgregata del banco lavico. Secondariamente il fatto che questo pendio è stato per secoli coltivato a vigneti, le cui fosse hanno raggiunto lo strato archeologico asportandolo, mentre, per la natura stessa del terreno, è impossibile delimitarle. In qualche caso per riconoscere e delimitare il perimetro di una capanna, più ancora che le scarse e incerte tracce del muro perimetrale, è stata utile la qualità del terreno e cioè la chiazza grigia pulverulenta, corrispondente al suolo interno del vano, che ricopre lo strato giallastro della roccia disgregata sempre archeologicamente sterile. Lo scavo ha presentato quindi grosse difficoltà ed ha richiesto una eccezionale attenzione da parte del personale specializzato a cui è stato affidato.

Nella descrizione dei resti edilizi messi in luce iniziamo con la capanna C e cioè con la capanna di gran lunga meglio costruita e meglio conservata fra quelle messe in luce e delle cui caratteristiche strutturali è più facile rendersi conto (fig. 8).

Della capanna C il muro perimetrale si conserva per più della metà del circuito e cioè non

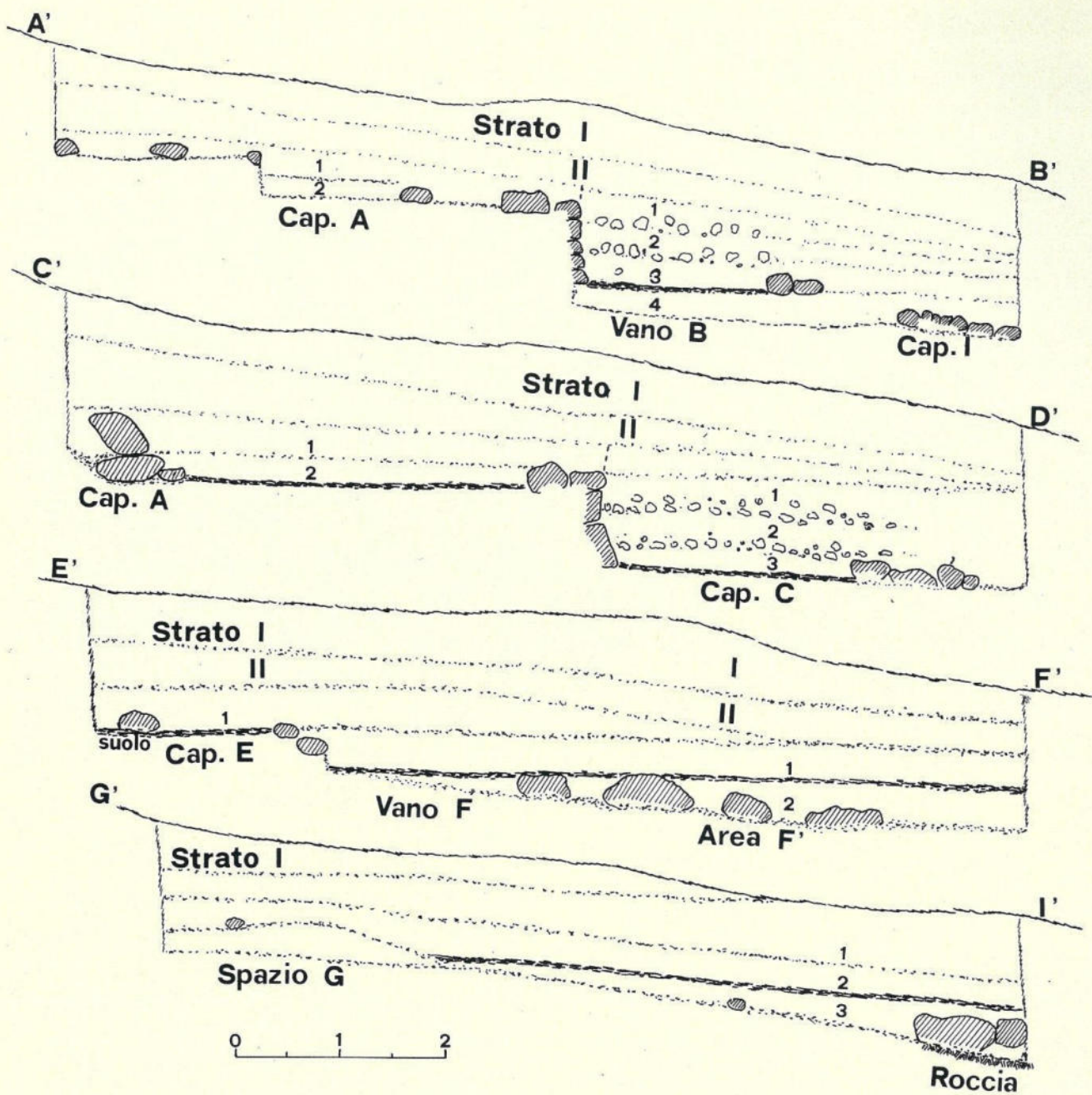


FIG. 6 - Sezioni trasversali dello scavo.



FIG. 7 - La trincea dello scavo vista da SE.

solo sul lato a monte (Ovest), ma anche sui lati Sud e Nord. Manca invece completamente sul lato Est, dove l'erosione del terreno è stata più forte. Ciò che resta permette di riconoscere che essa aveva una pianta ellittica con asse maggiore interno in senso E-O non minore di m. 4,20-4,50 e con asse minore N-S di m. 2,90-3,00 (figg. 9 e 10).

È costruita con una tecnica abbastanza nobile in rapporto alle altre. Si ha infatti una serie di blocchi poligonali disposti a guisa di ortostati, con prospetto molto regolare, appoggianti sul suolo roccioso o sostenuti da qualche piccola zeppa. Il filare inferiore è costituito da quindici ortostati alti in media cm. 35-40, i maggiori dei quali lunghi circa cm. 60. Al di sopra di questo primo filare, nell'arco N-O, se ne conserva un secondo, con sette blocchi in posto, e al di sopra di questo sono ancora due blocchi di un terzo filare. L'altezza massima conservata in questo tratto è di circa cm. 90.

Mentre sui lati Nord e Sud i blocchi conservano la loro verticalità, sul lato Ovest il secondo e il terzo filare assumono un andamento decisamente strapiombante. Ciò peraltro potrebbe essere dovuto piuttosto alla spinta del terreno sovrastante che all'intenzione di creare una copertura a tholos.

Su tutto l'arco Ovest, infatti, il muro perimetrale della capanna era un muro di contenimento del terrapieno retrostante e solo nei tratti che si distaccavano dal pendio, sia sul lato Nord che su quello Sud, esso diventava un muro di elevato, che doveva essere comune con i due vani o spazi adiacenti. Solo sul lato Est esso doveva essere un muro libero, con prospetto esterno visibile, e in esso doveva aprirsi la porta.

Nell'area della capanna la superficie della viva roccia era stata intagliata per creare uno spazio piano nel tenue pendio. Su questa superficie, in realtà assai scabra, appoggiava il muro perimetrale, mentre il suolo di abitazione era costituito



FIG. 8 - Al centro la cap. C e a dr. di essa il vano B. In alto a sin. sezione delle capanne E e D. A dr. l'area della cap. A.

da uno strato grigiastro, pulverulento, che ricopriva gli spuntoni residui della superficie rocciosa e le zeppe che sono alla base degli ortostati.

Dell'organizzazione interna della capanna resta un allineamento (lung. cm. 90) di quattro blocchi minori (tre scaglie e un ciottolo di spiaggia) posti a coltello dinanzi al tratto NO del muro della capanna, a circa m. 0,40-0,50 da esso, ma con lieve curvatura contrapposta.

Lo scavo all'interno della capanna (sezioni E-F e C'-D') è stato fatto in tre tagli, di cui i primi due (alti rispettivamente cm. 30 e cm. 25) si svolsero in un terreno grigio, pulverulento, mescolato a pietrame derivante probabilmente dal crollo dell'elevato dei muri e contenente numerosi frammenti di ceramica d'impasto, fra cui molti tipici dello stile di Capo Graziano. Alla base del taglio 2

incominciò a delinearsi l'allineamento di pietre interno che corrispose all'altezza del taglio 3, simile ai precedenti, ma con meno pietrame e con più ceramica. Alla base di questo taglio 3 si arriva al suolo della capanna, fatto di terra pressata, che posa sul terreno giallino sterile, che qui non è stato asportato.

Adiacente alla capanna C (o meglio alla metà occidentale di essa) verso Nord, fra essa e il margine settentrionale dello scavo, è il vano B (figg. 9-11), che ha con essa in comune il muro divisorio, della larghezza di cm. 80-90. Più che una vera e propria capanna, un'abitazione cioè a sè stante e indipendente, questo vano B, date le sue piccole dimensioni, è probabile che fosse solo un annesso della capanna C (sezioni E-F e A'-B'). Rispetto a questa il suolo era ad una quota più elevata di



FIG. 9 - In primo piano a sin. la cap. C, a dr. il vano B. In alto a sin. lo spazio G e i mortai in situ; al centro l'area dei vani F e F', nei quali lo scavo è stato approfondito sotto il livello del suolo antico e appaiono quindi gli spuntoni della roccia. A dr. la terrazza delle cap. E, D, A, al livello del suolo antico.



FIG. 10 - Dettaglio della cap. C, da Est, dietro ad essa sulla terrazza superiore l'area della cap. A.

una ventina di cm. Anche qui il suolo roccioso era stato artificialmente spianato, ma la superficie risultava alquanto scabra. La struttura di questo vano è molto meno accurata e si presenta anche molto più dissestata che quella della capanna principale. È costituita infatti con pietre minori e più irregolari. Qualche blocco maggiore era posto ad intervalli, forse per consolidare la struttura. Se ne notano due sovrapposti nel tratto NO ed altri due id. nel tratto SO.

Anche qui il tratto occidentale del muro perimetrale conteneva il terrapieno retrostante, ma il suo prospetto verso l'interno del vano è fortemente dissestato. Si ha l'impressione che esso abbia subito un certo smottamento che lo ha fatto avanzare di alcune decine di cm., compromettendone la struttura, e che da questo dipenda la attuale irregolarità del prospetto. Le pietre che lo formano, infatti, stanno oggi in posto solo per la coesione della terra che le lega, ma non appoggiano l'una sull'altra. Comunque, anche nel suo stato di dissesto, questo muro ha ancora una certa verticalità e conserva in questo tratto un'altezza di cm. 90. Anche il muro Sud, divisorio della capanna C, è evidentemente dissestato e la sua larghezza massima attuale, di cm. 80 circa, è certamente superiore a quella originaria, perchè anche qui il prospetto verso l'interno del vano B deve aver subito un certo smottamento. Conserva due filari di pietre con una altezza di cm. 45.

Esso si prolunga con un tratto del muro Est, del quale è sicuramente in posto solo la prima grossa pietra, mentre qualche altra pietra, alquanto distanziata da questa, può essere una testimonianza della sua continuazione completamente dissestata. Del muro Nord, che passa proprio sotto il margine dello scavo, si conserva un breve tratto di poco più di un metro, assai dissestato, in continuazione del muro Ovest. Il vano avrebbe avuto quindi una superficie interna di forma più o meno quadrangolare con angoli arrotondati, con assi di m. 2,50 × 2.

Lo scavo di questo vano fu eseguito con tre tagli, ciascuno di cm. 25, che trovarono, come nella capanna C, un terreno grigiastro, pulverulento, contenente abbondante pietrame proveniente dal crollo dell'elevato e pochi frammenti ceramici. Alla base del taglio 3 i frammenti si fanno più ab-



FIG. 11 - La trincea dello scavo vista da Nord. In primo piano il vano B, dietro ad esso la cap. C, l'area dei vani F ed F1; in fondo a sin. lo spazio G.

bondanti e siamo sul suolo, costituito da strato grigio più compatto, riposante sul terreno giallino. Un quarto taglio si svolse sotto questo suolo in un sottosuolo di terra giallina mescolata con piccole pietre e pochissimi frammenti, ma ben tipici.

A Sud della capanna C, e alla stessa quota, alcune pietre e una specie di fossato irregolare nella superficie della roccia sembrerebbero delineare un allineamento curvilineo, che potrebbe apparire come l'arco Nord-Ovest del perimetro di un'altra capanna ovale (F1), di cui non resterebbe traccia sugli altri lati. Ma che si tratti davvero dei resti di una capanna sembra poco probabile, perchè in quella che dovrebbe essere l'area interna di essa (sezioni E-F e E'-F'), la roccia non è spianata, ma presenta una serie di grossi spuntoni, alti più di 30 cm. Potrebbe quindi trattarsi solo di

uno spazio scoperto. Per questa altezza di cm. 30 si aveva un terreno nerastro, fine, contenente frammenti ceramici, posante sul terreno giallastro sterile che copriva la roccia.

È possibile che l'affiorare o l'emergere degli spuntoni rocciosi sul livello del suolo sia dovuto a compressione ed assottigliamento degli strati terrosi.

Invece senza dubbio intenzionalmente sistemato è un piccolo vano (F), recesso, piuttosto che vera e propria capanna, che da questo spazio F1 ed allo stesso livello si addentra nella sovrastante terrazza (sezioni C-D e E-F').

Si tratta di un piccolo spazio irregolarmente circolare od ovale, con assi di m. $2 \times 1,50$, la cui delimitazione all'intorno, più che da un vero muro perimetrale, è data dallo spianamento abbastanza regolare della superficie, originariamente caotica, della roccia e dal suo margine che sul lato a monte (e cioè ad Ovest) raggiunge l'altezza di cm. 55. Solo in questo arco occidentale, per un tratto di circa m. 1,25, sullo zoccolo formato dalla roccia tagliata sono sei o sette pietre irregolari, che potrebbero far pensare agli avanzi di un muro intenzionale. In realtà, più che dalla struttura, questo ambiente è stato identificato nello scavo attraverso la qualità del terreno, che nell'area interna di esso presentava il colore grigio-nerastro dei suoli di capanne e conteneva molti frammenti di ceramica.

Attraverso lo scavo di questo suolo (taglio 1) è venuto a poco per volta delineandosi il perimetro, dato dal taglio della roccia. Lo strato scuro si trovava all'altezza delle pietre predette che dunque corrispondevano all'elevato, mentre al di sotto di questo strato grigio-nerastro, all'interno del taglio della roccia, si aveva solo un terreno giallastro sterile (taglio 2) con pochissimi frammenti ceramici.

Nell'area che si estendeva a Sud della presunta capanna F1, fino al margine meridionale dello scavo, tolto lo strato di humus superficiale, si aveva uno strato archeologico di terreno grigio, quasi privo di frammenti ceramici, che appoggiava sul terreno giallo sterile ricoprente la roccia, di cui affioravano spuntoni. Non vi si notò alcun resto di sistemazioni intenzionali. Solo nell'estremo angolo SE della nostra trincea apparve un tratto del muro perimetrale di una capanna (cap. H)

estendentesi interamente al di fuori di essa (sez. G'-H'). Si trattava di una capanna che dobbiamo pensare collocata su una terrazza inferiore a quella delle capanne o vani C, B, F1, F, e come essi appoggiata al pendio.

La presenza della cap. H, nello scavo di questa zona, fu rilevata da una chiazza di terra nerastra, mescolata a pietrame di distruzione dell'elevato, al livello in cui su tutta l'area rimanente si era ormai nel terreno giallo sterile. Per la stessa ragione si può sospettare che un'altra capanna, allo stesso livello di questa, e cioè apertasi su una terrazza inferiore, si trovi all'estremo angolo NE della nostra trincea, e cioè a valle del vano B. Di essa peraltro (cap. I) non è stato ritrovato il muro perimetrale (sez. A'-B').

Passiamo ora alla terrazza superiore che si estende a monte della capanna C e del vano B e nella quale penetra al centro il vano F. Qui, a monte della cap. C e del vano B, nell'angolo NO della nostra trincea, il saggio iniziale fatto dal Mandarano aveva identificato i resti di una capanna (cap. A). Della struttura di essa resta solo un breve tratto del muro perimetrale a monte (a Ovest) lungo circa m. 2, con un'altezza di 0,75, assai dissestato e senza un prospetto regolare. L'unico tratto in cui forse si conserva il reale prospetto interno è quello di ONO, dove si ha un grosso blocco sovrapposto a un filare di pietre minori e ad uno zoccolo di roccia tagliata. La forma e le dimensioni di questa capanna risultano soprattutto dall'estensione della chiazza nerastra ricca di frammenti ceramici che ne costituiva il suolo (taglio 2). All'esterno di questo cerchio nerastro si aveva il terreno giallo sterile.

A Nord della capanna A, fino al margine Nord dello scavo, sono pietre sparse senza ordine verso NE e affiorano spuntoni di roccia formanti un irregolare allineamento NNO-SSE prolungato da tre pietre, di ignoto significato.

A Sud della capanna A, sul margine occidentale dello scavo, si delineano due capanne adiacenti (D ed E), con muro divisorio comune, che si estendono nel terreno ancora non scavato (fig. 8, 9: sezioni A-B e E'-F').

Della D si conserva l'inizio di entrambi i tratti (Nord e Sud) del muro perimetrale. Il tratto Nord conserva un'altezza di cm. 70 ed è stato messo in

luce per solo 40 cm. Sembra di struttura abbastanza regolare, anche se lievemente strapiombato. Molto più dissestato appare il tratto di SE, che è stato scoperto per quasi un metro. La lacuna fra i due tratti conservati, corrispondente alla porzione del muro verso valle, scomparso, è di circa m. 1,50. Il suolo interno era perfettamente determinato dallo strato nerastro, ricchissimo di frammenti ceramici, fra i quali quelli di un orcio con presa a grossa linguetta (fig. 19).

La capanna E è finora indiziata da un tratto del suo muro perimetrale Nord (comune con la D), scoperto per circa m. 1,25 e costituito da un solo filare di massi irregolari, appoggianti sulla roccia, e come sempre dal suolo nerastro interno. Il pietrame sparso nel riempimento interno corrisponderebbe al crollo dell'elevato, e suggella il suolo di abitazione. Su questo si raccolse, insieme a pochi altri frammenti, metà di una scodella carenata, di fattura pesante (fig. 18).

L'ampio spazio G (figg. 9, 11), a Sud del complesso delle capanne D ed E, corrispondente al tratto meridionale della terrazza su cui esse si affacciano, doveva essere una zona scoperta, libera da costruzioni, nella quale gli abitanti delle capanne vicine vivevano e lavoravano (sezioni A-B, C-D, G'-H'). Lo scavo si è arrestato qui al suolo di terreno grigio che appoggia sul terreno giallo, sterile, che copre la roccia. Testimonianze di vita in questo spazio, a livello del suolo grigio, sono le seguenti (fig. 9):

- Un allineamento di pietre, e (verso Sud) di ciottoli di spiaggia, poste per diritto, su un solo filare, lungo m. 1,70, in senso N-S. A monte di esso erano alcuni ciottoli allungati, probabilmente usati quali pestelli.
- A m. 1,30 ad Ovest (cioè a monte) dell'estremità meridionale di tale allineamento, proprio sul margine occidentale della nostra trincea, è un grosso ciottolo di mare lavorato a conchetta (mortaio).
- A cm. 25 dalla medesima estremità meridionale verso Est è una pietra larga e piatta, irregolare, di cm. 33 x 20.
- Più ad Est, a m. 0,80 da questa, si ha un altro mortaio minore, ricavato anch'esso da un ciottolo di spiaggia tondeggiate, ricalzato tutto intorno da ciottoletti marini.

In questo spazio G lo strato di humus superficiale (I) era già stato asportato dalla ruspa. Non si osservò traccia del sottostante strato di distruzione (II) che si era trovato nelle altre zone della trincea e lo strato archeologico affiorava.

Alla base del primo taglio (alto cm. 35) affioravano le conchette e gli altri manufatti descritti e la ceramica era molto abbondante.

Solo sul margine Est di questo spazio, dove non vi erano manufatti da conservare, è stato praticato un secondo taglio di cm. 10-15, che diede ancora molta ceramica e che raggiunse la base dello strato grigio.

Il taglio 2 era ormai la ripulitura della superficie della roccia.

TIPOLOGIA DEI MATERIALI RINVENUTI

TESTIMONIANZE DEL PERIODO CULTURALE DIANA-SPATARELLA

Una frequentazione della zona in età molto più antica di quella a cui appartiene il complesso del villaggio è attestata da pochi frammenti ceramici rinvenuti nel terreno nel corso dello scavo della trincea principale.

- Frammento dell'orlo di una grande ciotola a calotta sferica, a parete tesa, di impasto a superficie ben levigata, il cui colore originario è nascosto dalla forte patina giallastra dovuta al terreno in cui era contenuto.
La ciotola era decorata lungo l'orlo con una fascia di triangoli (o denti di lupo) internamente tratteggiati e rivolti verso l'alto, fascia delimitata inferiormente da una coppia di linee incise parallele. In corrispondenza del punto di incontro dei due triangoli conservati scende verso il basso una fascia a scaletta formata da una coppia di linee incise con fitti trattini trasversali. La finissima decorazione è incisa con linee sottili e doveva essere messa in evidenza mediante incrostazione bianca o rossa. A. fr. 5; La. 8,8; Inv. 13728; dall'esterno del vano F verso Nord (fig. 12 a).
- Frammento di un orcioletto globoso, con breve spalla orizzontale che incontra la parete a spigolo smussato e con basso orletto verticale assai netto intorno alla bocca.

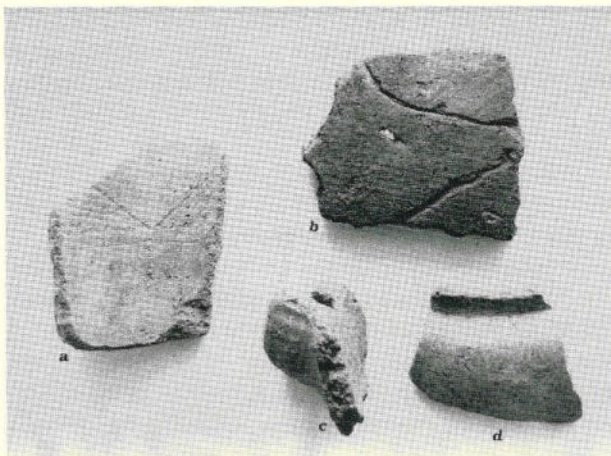


FIG. 12 - Frammenti di ceramiche attribuibili al neolitico superiore, fase della Spatarella.

A. fr. 3; La. 3,5; Inv. 13712; dalla cap. D (fig. 12 d).

- Piccolo frammento di una tazzina, sull'orlo della quale è applicata una presa a bugna assai voluminosa, con perforazione verticale, superiormente spianata (se pure non si tratta di un coperchietto a calotta sferica).

A. fr. 2,6; La. 3; Inv. 13764 (fig. 12 c; cfr. *M.L.*, IV, p. 490, figg. 78, 79a).

- Forse all'età dei frammenti sopradescritti sembrerebbe verosimile attribuire un frammento di grosso vaso a superficie esterna sommariamente levigata a spatola e non lucida, bruno-nerastra, presentante due linee curve divergenti incise nell'argilla fresca; cm. 4,5 × 5,3; Inv. 13716; dal vano F. (fig. 12 b; per il motivo e per il tipo cfr. *M.L.*, IV, tav. LIV, 1, c, e).

- Ancora più dubbia è l'appartenenza al neolitico superiore di uno strano frammento di incerto significato. Potrebbe essere (ma non è certo che sia) la metà di una grandissima ansa a rocchetto (trumpet lug) enormemente espansa e non perforata longitudinalmente, che avrebbe dovuto aderire alla parete di un grosso pithos. La sua estremità forma una vera conchetta.

Impasto a sup. bruno-rossiccia, alquanto lucido. Lu. cm. 4,7; D. magg. 7,7; D. min. cm. 4; Inv. 13766, sporadico (fig. 25 d).

Questi frammenti ci riportano all'orizzonte culturale della Spatarella e delle altre piccole stazioni preistoriche intorno ad essa sulle pendici del Monte Giardina di Lipari (8) e a quello degli strati del Castello di Lipari corrispondenti al ritorno dell'insediamento principale sulla rocca (9) e cioè all'estrema fine del neolitico superiore, durante il quale invece il principale abitato era stato quello della contrada Diana (10). Siamo in un momento che nelle isole Eolie sembrerebbe corrispondere ancora all'ultima evoluzione della facies culturale dello «Stile di Diana», ma che per molti aspetti si dimostra ormai contemporaneo alla facies siciliana di S. Cono-Piano Notaro, di cui si ritrovano ormai molti elementi, primo fra questi la larga diffusione della tecnica del graffito.

I motivi della banda di triangoli tratteggiati lungo l'orlo e della finissima scaletta sono quelli che compaiono con maggiore frequenza nell'orizzonte culturale della Spatarella (11).

Ma è noto che scodelle analoghe, con identica decorazione, sono presenti anche in Sicilia, rappresentate da due frammenti nella stazione etnea di Trefontane di Paternò, e si ritrovano anche a Malta nei livelli Gray Skorba, di Skorba e di Santa Verna (12).

Una presenza umana a Stromboli fin da questa età ben si inquadra nel panorama generale del popolamento delle isole Eolie. A Panarea, infatti, un frammento di ceramica dipinta dello stile di Serra d'Alto dal promontorio del Milazzese (13) indicherebbe almeno una frequentazione dell'isola fin dalla fine del neolitico medio, ma il neolitico superiore, in una fase antica dello stile di Diana, vi è chiaramente attestato nel livello inferiore della Calcara (14).

A Filicudi frammenti di ceramica dello stile di Diana sono stati trovati nelle piane più elevate della Montagnola di Capo Graziano (15).

È pertanto assai probabile che un giorno possano venire in luce anche a Stromboli testimonianze di fasi culturali del Neolitico superiore anche più antiche di quella alla quale appartengono i nostri frammenti.

L'importanza che Stromboli deve aver avuto nella successiva fase culturale dello stile di Piano Conte, è attestata dall'insediamento della Serra Fareddu (16).

Infatti è probabile che in questa età, in cui le isole Eolie (così come forse tutta l'estrema cuspidale Nord orientale della Sicilia) sono particolarmente legate alla civiltà della penisola italiana, Stromboli si sia venuta a trovare sulla principale via di collegamento fra le isole e la terraferma.

LA FACIES CULTURALE A CUI APPARTIENE IL VILLAGGIO.

La ceramica rinvenuta nello scavo, anche se non molto abbondante e se in generale assai frammentaria, è tipica dell'orizzonte di Capo Graziano, quale ci è noto non solo dal villaggio eponimo di Filicudi, ma anche, e più ampiamente, dai ricchissimi livelli culturali del Castello di Lipari. Vi ritroviamo infatti tutte le forme e le decorazioni che di questo orizzonte sono caratteristiche.

Non è stata ancora fatta un'accurata analisi petrologica di questo complesso di ceramiche, che possa indicarne una sicura provenienza. Ma da quanto si osserva a occhio nudo, o con l'aiuto di una lente, si può giungere già a qualche conclusione.

Si nota intanto che questa ceramica è plasmata con un'argilla ricca di particelle micacee, e ciò indica che doveva essere stata prelevata nei vicini giacimenti della regione peloritana, dove in realtà le buone argille abbondano e alimentano ancor oggi produzioni artigianali e industriali.

Ma è noto che tutte le ceramiche di miglior qualità prodotte a Lipari adoperano un'argilla di questo tipo (17), importata dalla Sicilia.

La gran maggioranza delle ceramiche raccolte nel nostro scavo sembra essere stata prodotta a Lipari. Infatti, se l'argilla è importata, locali, liparesi, sono i correttivi. In molti pezzi si riconoscono minuscole schegge lucenti di nerissima ossidiana o minuscole pomice che si sfarinano grattandole con la punta di uno spillo.

L'esportazione verso le isole minori di ceramica prodotta a Lipari è d'altronde un fenomeno ben noto, attestatoci dal carico navale di Pignataro di Fuori (18) per le fasi iniziali della cultura di Capo Graziano. Di produzione liparese sono molte delle ceramiche raccolte nei villaggi di Filicudi, sia in quello della Piana del Porto, delle fasi iniziali della cultura di Capo Graziano, che in quello della Montagnola, che ne rappresenta la fase più evolu-

ta. Che l'esportazione di ceramiche prodotte a Lipari perduri anche nella successiva età del Milazese (XIV-XIII sec. a.C.), lo provano ceramiche rinvenute allo stesso Milazese di Panarea e alla Portella di Salina.

Ma un piccolo numero di pezzi del villaggio di Stromboli è certamente estraneo alla produzione liparese. Se l'argilla è sempre ricca (talvolta estremamente ricca) di particelle di mica, i correttivi che vi sono impiegati sono granelli quarzosi bianchi, durissimi, estranei alla natura geologica delle isole Eolie.

Si tratta quindi di vasi di diversa provenienza, verosimilmente importati dalle coste della Sicilia o ancora più probabilmente, data la posizione di Stromboli, da quelle della Calabria, la cui formazione geologica non è diversa da quella della regione Peloritana. E d'altronde è un fatto degno di nota che le forme e i profili di questi vasi non trovano confronti diretti nel materiale dello stile di Capo Graziano.

Non vi sono elementi che facciano supporre una produzione locale di ceramiche a Stromboli stessa, come invece J. Williams ha osservato a Filicudi e a Panarea.

Forse più approfondite analisi su materiali più abbondanti e una maggior esperienza petrologica locale potranno in futuro portarci a conclusioni diverse.

Esaminiamo dunque distintamente le ceramiche che appaiono di produzione liparese e quelle di provenienza diversa.

Vasi di forma aperta; tazze carenate, tazze fonde, scodelle.

Le tazze carenate sono rappresentate innanzi tutto da un pezzo principe.

— Largo frammento comprendente poco meno della metà di un esemplare di fine fattura ed elegantemente decorato, di impasto a superficie color cuoio, ben levigato e lucidato.

La decorazione, incisa prima della cottura, si estende al fondello e ad una larga fascia inferiore della parete intorno ad esso. Questa decorazione è costituita sulla parete da una fascia orizzontale di tre linee tremolate, una fila di punti e un fascio di quattro linee rette. Sotto



FIG. 13 - Tazza carenata ornata della cap. A (cfr. fig. 14 d).

il fondello cinque cerchi concentrici (di cui quello esterno alquanto cancellato).

Misure fr. 23 × 20; A. vaso 13,2; D. 21,6; Inv. 13672; da cap. A (figg. 13, 14 c; cfr. *M.L.* IV, tav. CXXIV-CXXIX).

Ad esemplari decorati della stessa forma appartiene qualche altro frammentucolo:

- Frammento della base con parte del fondello di una piccola coppa con finissima decorazione incisa intorno ad esso. Dall'alto: coppia di linee tremolate, fila di punti, fascio di cinque linee orizzontali, fila di punti. Il fondello non era decorato.
Misure: A. fr. 4,5 × 4; Inv. 13680; dal vano B 1-3 (fig. 15 e).
- Frammento di grande esemplare conservante un piccolo tratto della decorazione della parte inferiore della parete. Vi si riconosce una fila di punti e traccia di una linea tremolata.
A. fr. cm. 6 × 9,3; Inv. 13679; dal vano B 1-3 (fig. 16 b).
- Frammento della parete (di coppa?) a superficie lucida nera, con una coppia di linee tremolate alla base e l'inizio di due segmenti identici un poco al di sopra.
Cm. 4,7 × 4,8; Inv. 13679; dal vano B 1-3 (fig. 17 g).

- Frammento comprendente un tratto dell'orlo, altissimo, e parte della spalla e inizio della parete di una coppa di fattura molto pesante, a pareti assai spesse, ma a superficie abbastanza levigata, castagna. Sull'orlo, all'interno, coppia di linee tremolate tracciate molto corsivamente; all'esterno più largo fascio di tratti ondulati, presentanti minore continuità. Simile decorazione ricorreva anche sulla parete della coppa, subito sotto la carena della spalla.
A. fr. 7,2; La. 8,8; Inv. 13681; dal vano B 1-3 (fig. 14 d; 16 a; per la forma cfr. Riv. Sc. Preist. cit., p. 73, fig. 15 d).
- Minuscolo frammento di orlo decorato all'interno con una linea a zig-zag e all'esterno con una coppia di linee identiche, profondamente incise.
A. fr. 2; La. 2,4; Inv. 13761 c, sporad. (fig. 15 b).
- Piccola ansa a cannone, decorata sull'estradosso con linee tremolate incise, che doveva essere applicata fra l'orlo e la carena di una coppa.
A. fr. 3,3; La. 4,2; La. ansa 3,0; Inv. 13694; sporad. da A-B (fig. 17 c; cfr. *M.L.* IV, tav. CXXIX, 1, 2, 4).
- Minuscolo frammento che potrebbe appartenere alla base della parete di una tazza tronco-

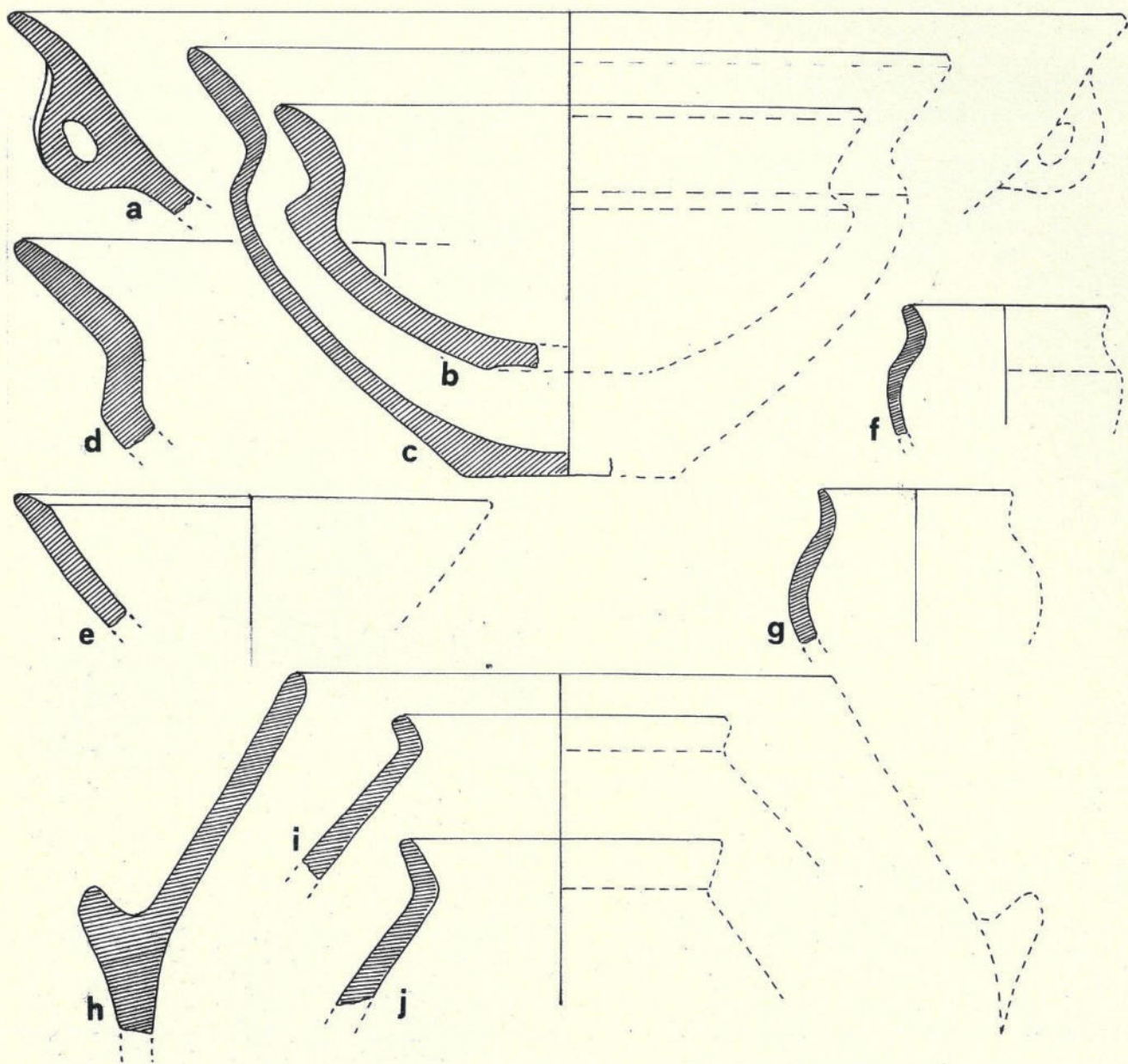


FIG. 14 - Ceramiche dello stile di Capo Graziano. Profili.

conica o kalathos, a profilo rigido (cfr. *M.L.* IV, tavv. CXXX-CXXXII). È finemente decorato sul lato esterno con una fascia orizzontale tracciata con stecca a cinque denti, fra due file di punti impressi. Al di sopra inizia una linea tremolata.

Inv. 13761; A. fr. cm. 3,4; La. cm. 2; sporadico (fig. 15 d).

Altri frammenti appartengono a coppe o scodelle non decorate, in massima parte peraltro di forma atipica.

— Il pezzo più significativo è la metà di una coppa assai pesante, a pareti piuttosto spesse, a profilo accentuatamente carenato, con piccola spalla e orlo rigido, ma breve. Conserva alla frattura traccia dell'impostazione di un'ansa a cannone posta sulla gola formata dall'orlo e dalla spalla.

D. vaso 17,5; A. 8,4; Inv. 13719; dalla capanna E (figg. 14 b; 18).

— Frammento di grande coppa, o piccolo bacile, a profilazione della spalla e dell'orlo molto attenuata, appena sensibile. Conserva un'ansetta, formata da un nastro alquanto insellato, posta al di sotto della lieve gola.

A. fr. 8 × 11,3; Inv. 13732; dalla capanna H (figg. 14 a; 21 a; cfr. *M.L.* IV, tav. CXXIII, 4,6).

— Frammento di scodellina emisferica a parete piuttosto spessa, con orlo lievemente espanso e superiormente spianato.

A. fr. 5,2 × 5,7; Inv. 13717; dal vano F (figg. 14 e; 21 d).

— Frammento di altra scodellina analoga, con orlo più decisamente espanso, conservante sulla parete esterna traccia di una bugna orizzontalmente forata.

A. fr. 6,3 × 4,5; Inv. 13723; fra cap. D-E-F (fig. 21 e; cfr. *M.L.* IV, tav. CXXII, 1,4).

— Frammento di piccolo bicchiere ovoidale con orlo diritto.

A. fr. 5,5; La. 6; Inv. 13724; fra capanne D-E-F.

— Frammento del fondo di coppa che doveva essere elevata su alto piede. Reca sulla parete esterna una coppia di linee incise tremolate orizzontali.

A. fr. 6,8 × 7,6; Inv. 13681; da vano B 1-3 (fig. 16 c; cfr. *M.L.* IV, tav. CXXX, 2-3).



FIG. 15 - Ceramiche dello stile di Capo Graziano. Frammenti decorati.

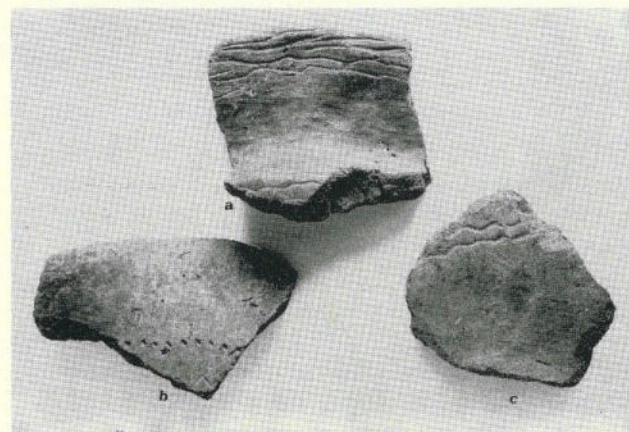


FIG. 16 - Ceramiche dello stile di Capo Graziano. Frammenti decorati.



FIG. 17 - Ceramiche dello stile di Capo Graziano. Frammenti decorati.

Vasi di forma chiusa: ollette, olpai, anforette ecc.

A vasi di forma chiusa possono essere riferiti alcuni frammenti presentanti decorazioni incise.

— Parte superiore di ansa a largo nastro imposta sull'orlo di una olletta-attingitoio e scendente alla spalla (cfr. *M.L. IV*, tavv. CXVII-CXXI). È decorata con due fasci trasversali, ciascuno di tre linee ondulate.

Misure fr. 6,8 × 5; La. nastro 3,5; Inv. 13683; da vano B 1-2 (fig. 17 b).

— Frammento di ansa simile a largo nastro, decorata con fascio di sei linee rette longitudinali limitato da coppia di minuscoli tremoli trasversali.

La. 3,0; Lu. fr. 2,2; Inv. 13761 a; sporadico (fig. 17 a; cfr. *M.L. IV*, tav. CXX, 2,3).

— Piccolo frammento di vaso globoso conservante l'attacco dell'orlo spezzato. Sulla spalla coppia di linee orizzontali, da cui si distacca altra coppia verticale.

Cm. 2,7 × 3,7; Inv. 13722; fra capanne D-E-A (fig. 17 e; cfr. *M.L. IV*, tav. CXXIX, 3 a,b).

— Frammento del ventre di vaso globoso decorato con coppia di linee tremolate.

A. fr. 4,4; La. 6; Inv. 13740; da spazio G, 1-3 (fig. 17 d; cfr. *M.L. IV*, tav. CXVII, 1, 2).

— Minuscolo frammento di vasetto sferoidale finissimo, a parete sottile, a superficie perfettamente levigata rossiccia, con accurata decorazione formata da coppia di lineette tremolate fra due serie di punti.

Cm. 2,2 × 2,7; Inv. 13761 b; sporadico (fig. 15 c; cfr. *M.L. IV*, tav. CXXI, 3-4).

— Minuscolo frammento di altro vasetto sferoidale più grezzo, conservante traccia di due zig-zag incisi grossolanamente.

Cm. 1,63 × 3,6; Inv. 13681; sporadico (fig. 15 a).

— Frammento di grande vaso a superficie rossiccia non lucida, con due ampi zig-zag incisi, distanziati.

Cm. 5,5 × 6; Inv. 13715; dal vano F (fig. 17 f; il motivo decorativo è frequente nella ceramica dello stile di Capo Graziano, anche se non è facile trovare confronto diretto per questo frammento).



FIG. 18 - Tazza carenata dalla cap. E (cfr. fig. 14, c).

— Frammento di grande vaso decorato con fasce ondulate orizzontali distanziate, fatte con una stecca dentata nell'argilla molle.

A. fr. 5,2 × 5,4; Inv. 13738; da spazio G, 1-3 (fig. 17 h; per la tecnica a stecca dentata cfr. *M.L. IV*, tav. CXII, 5,6; CXIII, 1, 2, 4; CXIX 2 a, ecc.)

Numerosi altri frammenti di vasi globosi non presentano decorazioni.

— Frammento dal collo alto, svasato, di olpe di fattura assai accurata.

A. fr. 5,2 × 6,4; Inv. 13743; da spazio G, 1-3 (fig. 20 b, 21 b; cfr. *M.L. IV*, tavv. CXI-CXVIII).

— Frammento della spalla e orlo di olletta sferoidale a colletto rigido, non molto alto, ma sensi-



FIG. 19 - Orcio frammentario dalla cap. D (cfr. fig. 20, a)

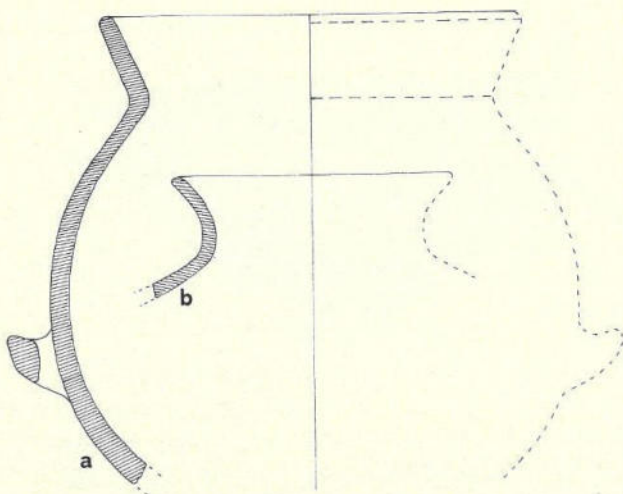


FIG. 20 - Ceramiche dello stile di Capo Graziano. Profili.

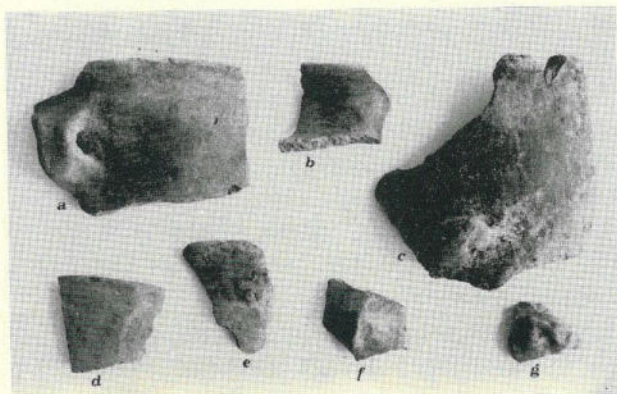


FIG. 21 - Ceramiche dello stile di Capo Graziano.

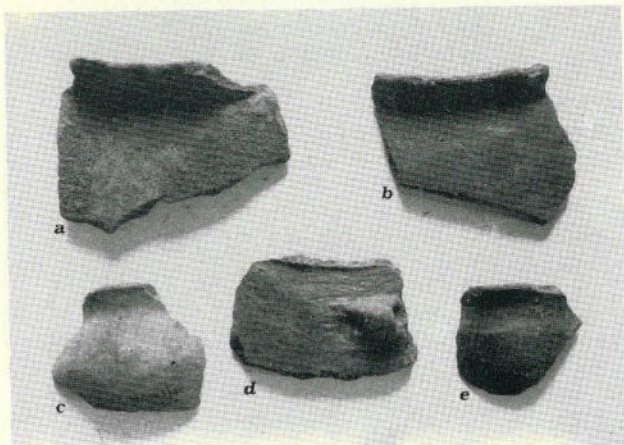


FIG. 22 - Ceramiche dello stile di Capo Graziano.

bilmente imbutiforme, nettamente distinto dalla spalla. Impasto ben levigato, lucido, bruno rossiccio.

Cm. 6,2 × 8,7; Inv. 13744; da spazio G, 1-3 (figg. 14 j; 22 a).

- Frammento analogo al precedente. Il colletto è alquanto più basso.
Cm. 5,9 × 7,2; Inv. 13731; da zona F (figg. 14 i; 22 b; cfr. *M.L.*, IV, tav. CXXII, 3, 5).
- Frammento della spalla di vaso globoso di dimensioni alquanto maggiori, con colletto spezzato. Conserva sulla spalla una presina a bugna orizzontalmente forata.
A. fr. 4,2 × 6,7; Inv. 13717; vano F (fig. 22 d; cfr. *M.L.* IV, tav. CX, 1).
- Scheggia di orcioletto minuscolo, sferoidale, con orlo alquanto espanso. Superficie ben levigata rossastra.
Cm. 5 × 6,4; Inv. 13762; sporadico (figg. 14 g; 22 c).
- Scheggia di altro simile, con lieve carena alla spalla, nerastro.
Cm. 4,3 × 5; Inv. 13745; da spazio G (figg. 14 f; 22 e; cfr. *M.L.* IV, tav. CXXXVI).

Ceramica di impasto grossolano.

- Larga porzione di olla sferoidale con alto orlo rigido, imbutiforme, ben distinto dalla spalla. Conserva, applicata sul massimo diametro, una presa a linguetta con perforazione verticale e rivolta verso l'alto, formante una specie di scodellina. Non lucidata, ma a superficie ben levigata, con lieve incamiciatura di argilla diluita.
A. fr. 19,8; La. 22,5; Inv. 13709; da cap. D (figg. 19; 20 a).
- Frammento della parte superiore di orcio piriforme a orlo diritto con una grossolana linguetta applicata sul massimo diametro. Impasto a superficie nerastra.
A. fr. 12,6; La. 11,7; Inv. 13759; da saggio D (figg. 14 b; 21 c).
- Tre grosse e pesanti anse ad archetto formato da nastro robusto, tutte tendenti a restringersi verso il vertice e ad espandersi agli attacchi. Dovevano essere applicate sul massimo dia-

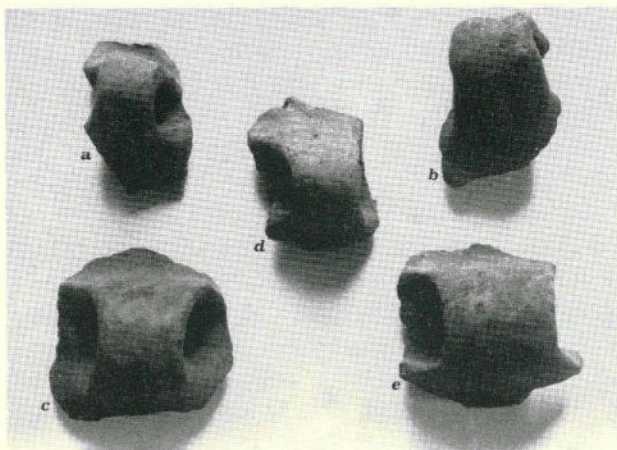


FIG. 23 - Ceramiche dello stile di Capo Graziano. Anse.

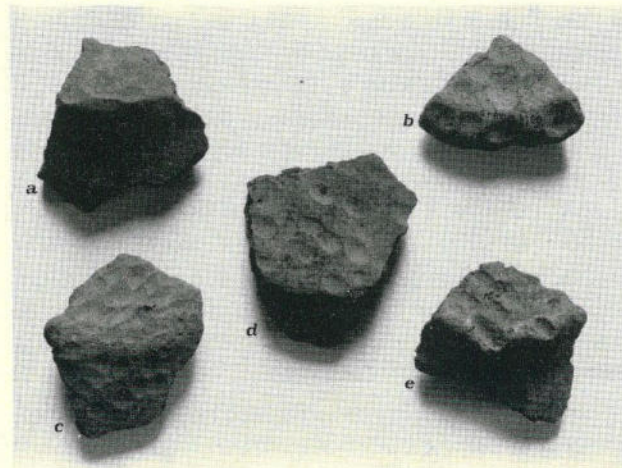


FIG. 24 - Ceramiche dello stile di Capo Graziano. Fondi decorati con coppelle.

metro di grossi orci o piccoli pithoi: Inv. 13764, sporadica (fig. 23 c-e; cfr. *M.L.* IV, tav. CXI, 1,5; CXII, 3).

- Pesante ansa analoga alle precedenti, ma in cui l'archetto si espande accentuatamente verso l'alto. Il robusto nastro tende a insellarsi. Doveva essere applicata sulla spalla di grosso orcio o pithos.
A. 6,5; La. 5 × 5; Inv. 13747; da spazio G 1-3 (fig. 23 b).
- Altra minore, simile, ma rigonfia anzichè insellata al vertice.
A. 6,5; La. 4; Inv. 13764; sporadica (fig. 23 a).

- Presa a bugna piramidale, non forata, che doveva essere applicata alla parete di grosso vaso o piccolo pithos.
Cm. 4,5 × 4; Inv. 13746; da spazio G, 1-3 (fig. 21 f).
- Piccolo frammento conservante un tratto di cordone plastico a tacche, che doveva essere applicato alla base del collo di grosso vaso.
Cm. 3 × 4; Inv. 13685; da vano B, 1-3 (fig. 21 g).
- Cinque frammenti di fondelli di grossi orci o piccoli pithoi grossolanamente decorati al di sotto con piccole irregolari coppelle, probabilmente fatte col polpastrello.
In un frammento la decorazione, a coppellette minori e più fitte, si estende anche su una fascia alla base della parete:
Inv. 13737, da cap. H; Inv. 13690, da vano B, 1-3; Inv. 13699, da vano B, 1-3; s.n., sporad.; Inv. 13680, da vano B 1-3 (fig. 24).

Segni crociformi.

Su tre frammenti di vasi troviamo incisi dei segni crociformi:

- Fondello appiattito a lieve tacco, forse di grosso orcio, a superficie lucida bruno-rossastra. Sotto il fondello è inciso un contrassegno crociforme.
Cm. 9 × 6,5; Inv. 13765; sporadico (fig. 25 a).
- Frammento di ansa a nastro, che si allunga fortemente verso l'attacco superiore. Reca inciso un segno crociforme.
Cm. 3 × 4,5; Inv. 13684; dal vano B, 1-3 (fig. 25 b).
- Ansa ad archetto formato da nastro, che doveva essere applicata sulla spalla di una anforetta globulare. Reca una decorazione incisa a sottili tratti ondulati trasversali, quasi cancellati da successiva rilevigazione. Molto più netto e profondamente inciso è un segno crociforme, posto presso l'attacco superiore.
Cm. 6,4 × 6; Inv. 13761; sporad. (fig. 25 c; per la forma cfr. *M.L.*, IV, tav. CXXII, 2; 6 a, d, e).

Come è noto, contrassegni o marche di vasai compaiono con grande frequenza nelle ceramiche eoliane della facies culturale del Milazzese e si presentano con grande varietà. In qualche caso ri-



FIG. 25 - a-c) Segni crociformi su frammenti di ceramiche dello stile di Capo Graziano; d) Ansa a rocchetto (?).



FIG. 26 - Frammenti di coperchi.

producono segni sillabici, o più frequentemente ideogrammi, delle scritture lineari minoico-micenee. E lo stesso uso di questi contrassegni sulle ceramiche è da considerarsi un apporto egeo, forse minoico o cicladico piuttosto che miceneo (19).

Ma segni crociformi appaiono già con notevole frequenza anche nelle ceramiche dello stile di Capo Graziano e sono quindi la prima testimonianza dell'uso di contrassegni nelle isole Eolie (20).

Data l'uniformità del motivo inciso, il significato di questi segni crociformi più antichi potrebbe essere diverso da quello che noi abbiamo sup-

posto per i contrassegni, molto vari, dell'età del Milazzese, e cioè di veri contrassegni per distinguere la proprietà dei singoli vasi che si portavano a cuocere in una fornace comune.

Coperchi.

Tre frammenti possono essere attribuiti a coperchi. In realtà l'interpretazione come coperchio di uno di essi può essere incerta.

— Si tratta infatti della metà di un manufatto estremamente grossolano a forma di calotta, che sembra sormontato al vertice da una grossa bugna o pagnottella forata longitudinalmente, ma corrosa, sicché il foro appare ora come un solco, e recante presso l'orlo un'altra bugna minore, anch'essa verticalmente forata (o solcata) sullo stesso allineamento di quella mediana. Una cordicella diametrale avrebbe dunque potuto fissare il coperchietto ad un orciolo o pisside. Ma si tratta di un manufatto atipico, quasi informe, per il quale non è facile trovare confronti validi.

D. 5,2; Inv. 13693; fra cap. A ed E (figg. 26 b; 27 c).

L'interpretazione degli altri due frammenti come coperchi non lascia invece adito a dubbi. Si tratta infatti di manufatti ben definiti, di accurata fattura ed entrambi decorati:

— Frammento di grande coperchio a calotta con orlo svasato, di impasto sottile, a superficie nerastra, ben levigata, ma non lucida. Reca una decorazione leggermente incisa. Resta nel frammento, in alto, una coppia di cerchietti punteggiati, e sotto ad essi, due linee orizzontali distanziate. Il largo bordo era inornato.

A. fr. 6,7; La. 8,6; Inv. 13741; dallo spazio G (figg. 26 c; 27 a).

— Scheggia di altro coperchio a calotta, che doveva essere sormontato al vertice da una presa. Conserva parte di una decorazione incisa a linee sottili, con traccia di incrostazione bianca, ma di disegno assai irregolare. Si riconosce una fascia punteggiata, da cui si prolungano, a guisa di pettine, dei denti di lupo. Essa corre parallela all'orlo, ma separata da esso da una sottile fascia liscia. Al di sopra, inizio di un altro motivo (cerchio?) punteggiato.

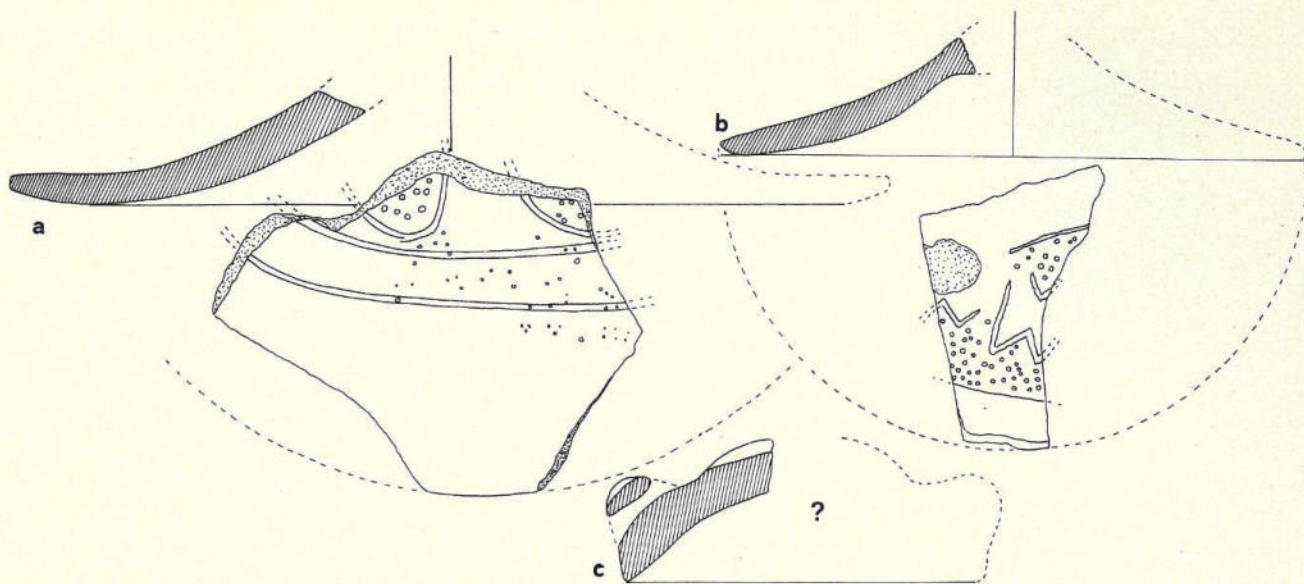


FIG. 27 - Frammenti di coperchi. Profili.

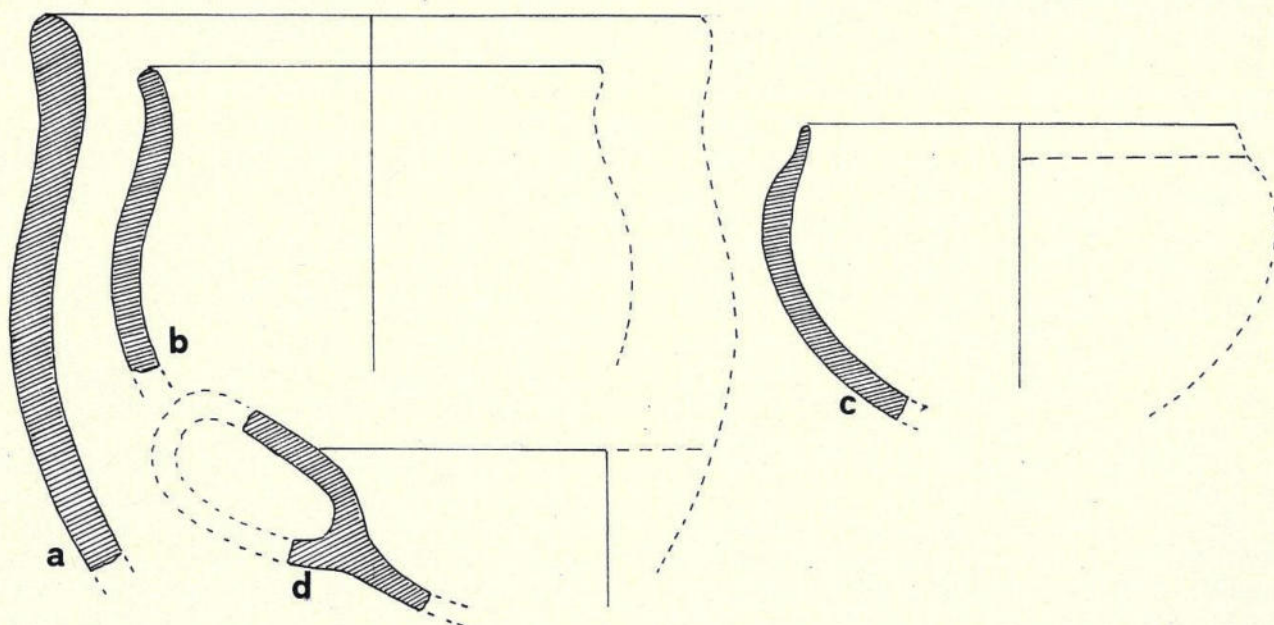


FIG. 28 - Frammenti di ceramiche di produzione non eoliana. Profili.

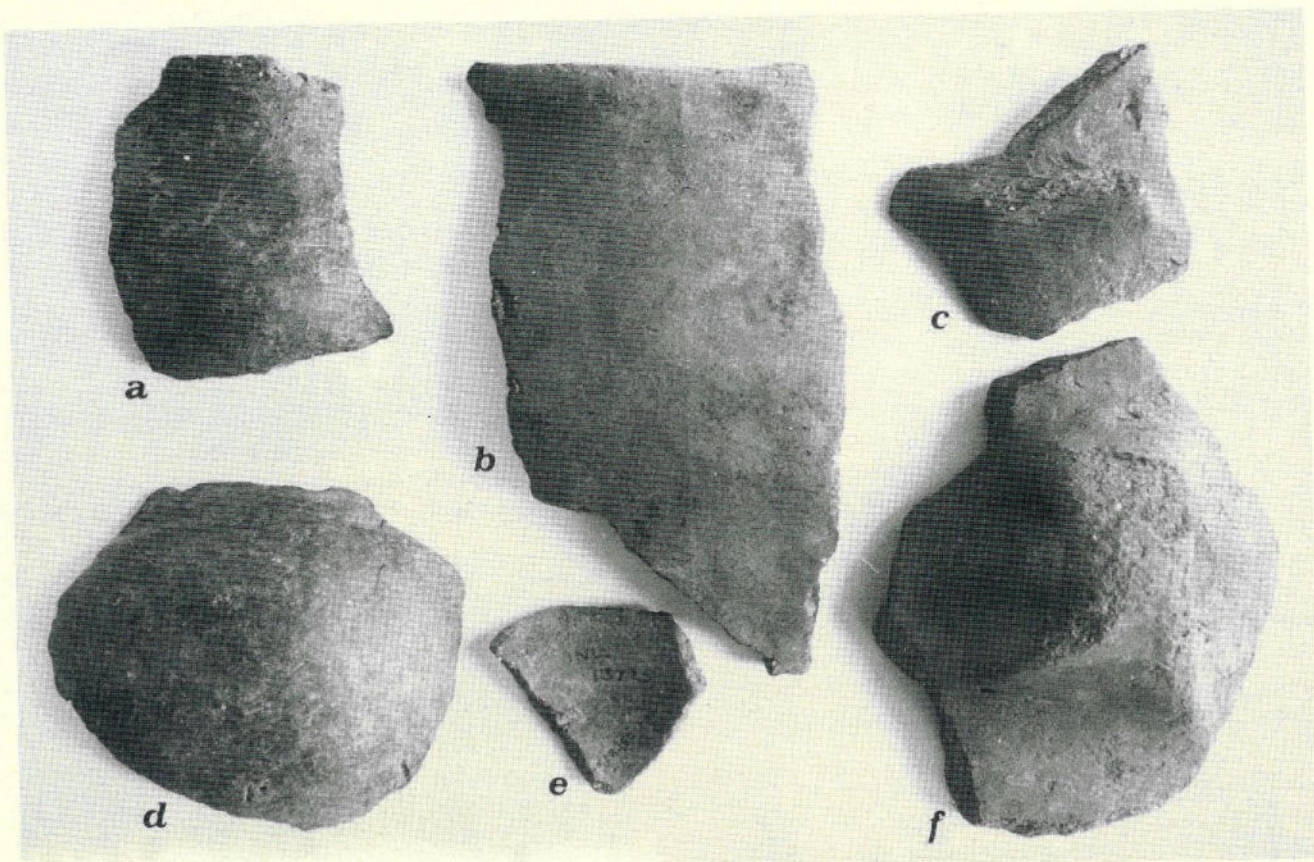


FIG. 29 - Frammenti di ceramiche di produzione non eoliana.

A. fr. 5,5; La. 3,4; Inv. 13682; dal vano B, 1-3 (figg. 26 a; 27 b).

Coperchi di questo tipo sono fino ad oggi ignoti nella facies culturale eoliana di Capo Graziano e d'altronde anche le decorazioni che vi compaiono vi trovano scarsi confronti.

Il cerchio punteggiato negli strati liparesi di questo orizzonte compare poche volte. Potremmo ricordare un'ansa di coppa (*M.L.* IV, tav. CXXIX, 2 a), dove peraltro ha più l'aspetto di un contrassegno che di una vera decorazione.

In quanto al motivo dei denti di lupo, che si distaccano da una banda punteggiata, offertoci dall'altro frammento, è estremamente vago il suo riavvicinamento a quelli che con tanta frequenza compaiono nelle coppe tronco-coniche a ponticello interno e in altre forme della ceramica liparese, con esse imparentate. Sia la tecnica che il motivo

troverebbero maggiori confronti nella ceramica decorata mesoappenninica.

Ma ad un riferimento del frammento a questa classe di ceramica osterebbe la posizione stratigrafica in cui esso è stato rinvenuto e cioè in un complesso della cultura di Capo Graziano che dovrebbe essere piuttosto contemporaneo ad un protoappenninico B che ad un mesoappenninico ornato.

È ovvio che vi può essere stata una certa scalarità nell'affermarsi di distinte facies culturali in territori distinti e che d'altronde la formazione del pieno stile decorativo mesoappenninico può essere stata già preannunciata da segni premonitori. D'altronde che lo stile decorativo eoliano di Capo Graziano possa aver influito sulla formazione della decorazione mesoappenninica è una ipotesi già altre volte da noi avanzata.

*Ceramica di impasto
di produzione non eoliana.*

I frammenti ceramici appartenenti a vasi nel cui impasto compaiono correttivi quarzosi estranei alla natura geologica delle isole Eolie non sono numerosi e, in particolare, nessuno di essi presenta decorazioni:

- Frammento di tazza o ciotola-attingitoio di forma piuttosto allargata e poco profonda e con pareti svasate. Dall'orlo si prolunga un'ansa a nastro largo e schiacciato che doveva formare un occhiello assai espanso, ricollegandosi poi alla spalla. Sulla faccia interna dell'ansa è una coppia di incisione ungueali.
A. fr. 8,3; La. 7,8; Inv. 13708; dalla cap. C, 1-3 (figg. 28 d; 29 c).
- Larga scheggia di tazza fonda, o pisside, a corpo globoso, con basso colletto troncoconico che si raccorda al fondo emisferico mediante una breve spalla arrotondata. Impasto fortemente micaceo.
A. fr. 10,2; La. 12; Inv. 13703; dalla cap. C, 1-3 (figg. 28 c; 29 d).
- Frammento della spalla di vaso ovoidale con orlo lievemente rialzato intorno alla bocca. Impasto id.
A. fr. 8,2; La. 6; Inv. 13702; dalla cap. C, 1-3 (figg. 28 b; 29 a).
- Frammento di bicchiere a tronco di cono svasato, interamente scrostato sulla faccia esterna.
A. fr. 5 × 5,2; Inv. 13725; fra le cap. D-E-F (fig. 29 e).
- Scheggia di grosso orcio ovoidale di impasto a pareti molto robuste, a superficie sommariamente levigata, non lucida, bruno-rossiccia. Il modo con cui l'orlo si conforma presso la frattura sembra indicare la presenza di un'ansa che si ricongiungeva al medesimo.
A. fr. 15,5; La. 8,8; spess. parete 1,2-1,4; Inv. 13730; dal vano F (figg. 28 a; 29 b).
- Robusta ansa ad archetto formata da nastro che si allarga fortemente all'attacco superiore, meno a quello inferiore. Doveva essere appli-

cata sul ventre di un pithos. Impasto non lucido bruno-rossastro.

A. fr. 13; La. 9,7; spess. parete 1,2-1,4; Inv. 13721; dalla cap. E (fig. 29 f).

Come già abbiamo accennato non solo la qualità dell'impasto, ma anche le forme di questi vasi, o almeno di quelli fra essi più caratterizzati, sono estranee al repertorio delle ceramiche eoliane dello stile di Capo Graziano.

CONCLUSIONI

L'orizzonte culturale offertoci da queste ceramiche è quello delle fasi mature della cultura di Capo Graziano. Non vi è nulla che ricordi la fase arcaica di questa cultura, che si richiami cioè ai complessi ceramici di Casa Lopez e di Filo Braccio di Filicudi o a quello del carico navale di Pignataro di Fuori nella baia di Lipari, che di questa fase arcaica sono i complessi più caratteristici.

Le forme e le decorazioni ci riportano soprattutto all'abitato del Castello di Lipari.

Questa fase culturale a Lipari (Castello) e a Filicudi (Montagnola) è ben datata dalle ceramiche protomicenee che vi si sono trovate in gran numero. Saremmo dunque fra la metà del XVI e la fine del XV sec. a.C.

Che a Stromboli finora non sia comparso neppure un frammento di ceramica micenea è da considerare un fatto puramente accidentale, dovuto alla minima estensione del nostro scavo in rapporto alla vasta estensione del villaggio.

Non è pensabile infatti che Stromboli sia rimasta al di fuori delle correnti commerciali egee che per questo periodo sono attestate non solo a Lipari e a Filicudi, ma anche al Serro dei Cianfi di Salina.

I pochi frammenti che abbiamo riconosciuto come non liparesi non sono tutti così significativi per la forma, da potere essere facilmente inquadrati in un preciso orizzonte culturale. Alcuni di essi peraltro e specialmente i pezzi fig. 29 c, d trovano riscontri abbastanza stringenti negli strati medi della Grotta Cardini di Praia a Mare e cioè in un livello riferibile al «protoappenninico B», livello nel quale d'altronde non mancano tipi arieggianti nella forma a quelli della cultura eoliana di Capo Graziano.

NOTE BIBLIOGRAFICHE

- (1) J. HOUEL, *Voyage pittoresque des îles de Sicile, de Malte et de Lipari*, Paris, 1782, vol. I, p. 133.
- (2) O. DE FIORE, *Avanzi romani rinvenuti a Stromboli, Isole Eolie*, in Arch. Stor. per la Sicilia Orientale, XIII, Catania, 1916, pp. 229-234.
- (3) G. LIBERTINI, *Le Isole Eolie nell'antichità greca e romana*, Firenze, 1921, p. 201.
- (4) L. ZAGAMI, *Le Isole Eolie nella storia e nella leggenda*, Messina, 1939, pp. 147-148.
- (5) M. CAVALIER, *Necropoli greca di Stromboli*, in Sicilia Archeologica, 40, 1979, pp. 7-26.
- (6) EAD., *Ricerche preistoriche nell'arcipelago Eoliano*, Riv. Scienze preistoriche, XXXIV, 1979, p. 132.
- (7) L. BERNABÒ BREA e M. CAVALIER, *Meligunis Lipàra III, Stazioni preistoriche delle isole Eolie, Panarea, Salina, Stromboli*, Palermo, 1968, tavv. LXXIX-LXXXI.
- (8) M. CAVALIER, *Ricerche preistoriche*, cit., p. 81.
- (9) L. BERNABÒ BREA e M. CAVALIER, *Meligunis-Lipàra IV, L'Acropoli di Lipari nella preistoria*, Palermo 1980 (in seguito abbreviato M.L. IV); p. 484.
- (10) ID, EAD. *Meligunis-Lipàra I*, Palermo, 1960, pp. 31-81.
- (11) Cfr. M.L. IV, p. 487, tav. CIII, 1, 4-5; *Ricerche preistoriche*, cit. figg. 20-27.
- (12) D. TRUMP, *Skorba*, Oxford, 1966, p. 45, fig. 44 a-d; tav. XXXI, c.
- (13) M.L. III, p. 56, fig. 23 a.
- (14) M.L. III, p. 20-24.
- (15) L. BERNABÒ BREA, *La Sicilia prima dei Greci*, 1961, p. 48.
- (16) *Ricerche preistoriche*, cit. pp. 126-132.
- (17) J.L. WILLIAMS in M.L. IV appendice VII: *A Petrological Examination of the Prehistoric Pottery from the Excavations in the Castello and Diana Plain of Lipari. An Interim report*, p. 847 e segg.
- (18) E. CIABATTI, *Relitto dell'età del bronzo rinvenuto nell'isola di Lipari. Relazione sulla prima e seconda campagna di scavi*, in Sicilia Archeologica, vol. 36, anno XI, 1978, pp. 27-42.
- (19) Cfr. M.L. III, pp. 234-238.
- (20) M.L. III, pp. 234, 235; figg. 44-46; L. BERNABÒ BREA e M. CAVALIER, *Ricerche paleontologiche nell'isola di Filicudi*, in B.P.I., 75, 1966, p. 167, fig. 23; M.L. IV, tav. CXXIX, 2.

MONTE IATO: Undicesima campagna di scavo

di HANS PETER ISLER

Il secondo decennio di ricerca dell'Istituto di Archeologia dell'Università di Zurigo si aprì con una campagna di scavo che durò dal 16 marzo al 17 aprile 1981 (1). Oggetto della ricerca furono di nuovo il teatro, l'agorà e la casa a peristilio. Nella zona della necropoli già saccheggiata prima che venissero intrapresi gli scavi nel 1971 si notarono alcuni tentativi di scavo clandestino avvenuti nell'inverno 1980/81. Una ricognizione sul terreno sembra indicare che questi tentativi rimasero senza successo. Fu comunque possibile recuperare dalla terra rimossa parte di un grande vaso che fu in seguito restaurato (fig. 1, K 5792). L'altezza (non conservata) era più di 42 centimetri, il diametro della bocca è di 29 centimetri. La caratteristica argilla friabile, di color giallastro e molto impura rende possibile l'attribuzione del vaso alla civiltà di Castelluccio della prima età del bronzo, benchè il vaso, destinato a uso comune, non sia dipinto.

L'esistenza di un'insediamento castellucciano in questa zona sembra così confermato, dopo che già nel 1979 si era recuperato in superficie nella stessa zona il piede conico di un bacile di tipo castellucciano. Con questi rinvenimenti possediamo le più antiche testimonianze umane finora conosciute dalle adiacenze di Monte Iato; esse saranno da datare ancora nella prima metà del 2 millennio a.C. (2).

L'insediamento castellucciano sarà forse da localizzare sulla piccola collina ad est di Monte Iato dove si ritrovarono le ceramiche menzionate; questa collina era zona di necropoli in epoca classica (3). Degno di nota è il fatto che nella prima età del bronzo la zona di Monte Iato era rivolta verso sud-est e non andava invece raggruppato assieme alla Sicilia nordoccidentale; Monte Iato



FIG. 1 - Vaso frammentario della civiltà di Castelluccio K 5792. Diametro bocca 29 centimetri.



FIG. 2 - Moneta di bronzo degli imperatori Costantino V e Leone IV (741-775 d.C.). Scala 1:1.

va perciò tra i centri della civiltà Castellucciana più interni e più occidentali.

Già dalle prime ricerche si pensava che il periodo di occupazione del Monte lato fosse ininterrotto dagli inizi fino alla distruzione finale da parte di Federico II nel 1246 d.C. (4). Mancavano però finora le testimonianze archeologiche del periodo bizantino (sec. 7-10 d.C.). Questa lacuna si può ormai ritenere colmata. Ci fu infatti mostrata una moneta, purtroppo di proprietà privata, ma destinata, si spera, al Museo Civico letino, la quale sarebbe stata trovata sul Monte lato stesso (5).

Abbiamo potuto identificare la moneta (fig. 2) come emissione degli imperatori bizantini Costantino V e Leone IV, databile 741-775 d.C. (6). Il verso mostra i due imperatori in clamide; il retro ci fa vedere l'imperatore Leone III in clamide che reca con la destra la croce. Il nome Leone appare una volta sul verso e due volte sul retro. La moneta ci attesta quindi la frequentazione di Monte lato in quest'epoca. Se la ceramica contemporanea non è stata ancora identificata tra i nostri ritrovamenti ciò dipende dal fatto che non si sa fino ad oggi con sufficiente certezza come la ceramica di quest'epoca in Sicilia si presenta.

Il teatro

Uno scavo di estensione limitata aveva come fine l'accertamento della cronologia proposta per la cavea dopo la prima campagna di scavo 1971. All'interno di una casa medievale scavata nella cavea nel 1976 (7) fu eseguito un sondaggio nel riempimento che si trova dietro e al di sotto dei blocchi di gradinata. Si sgomberò per primo la superficie dello strato antico che serviva da livello



FIG. 3 - Casa medievale nella cavea del teatro con gradinata in situ. Da sudovest.

interno per la casa medievale (fig. 3). In un angolo della casa si rinvenne una pentola in cotto plasmata senza tornio e decorata con nastri plastici (fig. 4, K 5569), di un tipo frequente negli strati medievali, ma raramente ben conservato (8); anche il nuovo esemplare data del periodo svevo e fu ovviamente sepolto al momento della distruzione finale della casa. La ripulitura del muro occidentale della casa medievale dimostrò inoltre che la sua base consiste in un blocco di gradinata rimasto in situ (fig. 3).

Il saggio arrivò a una profondità di più di due metri, benchè lo spazio a disposizione fosse molto

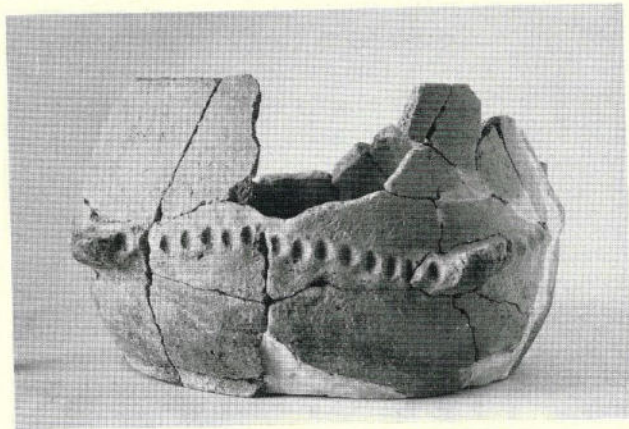


FIG. 4 - Pentola sveva K 5569. Altezza 17 cm.

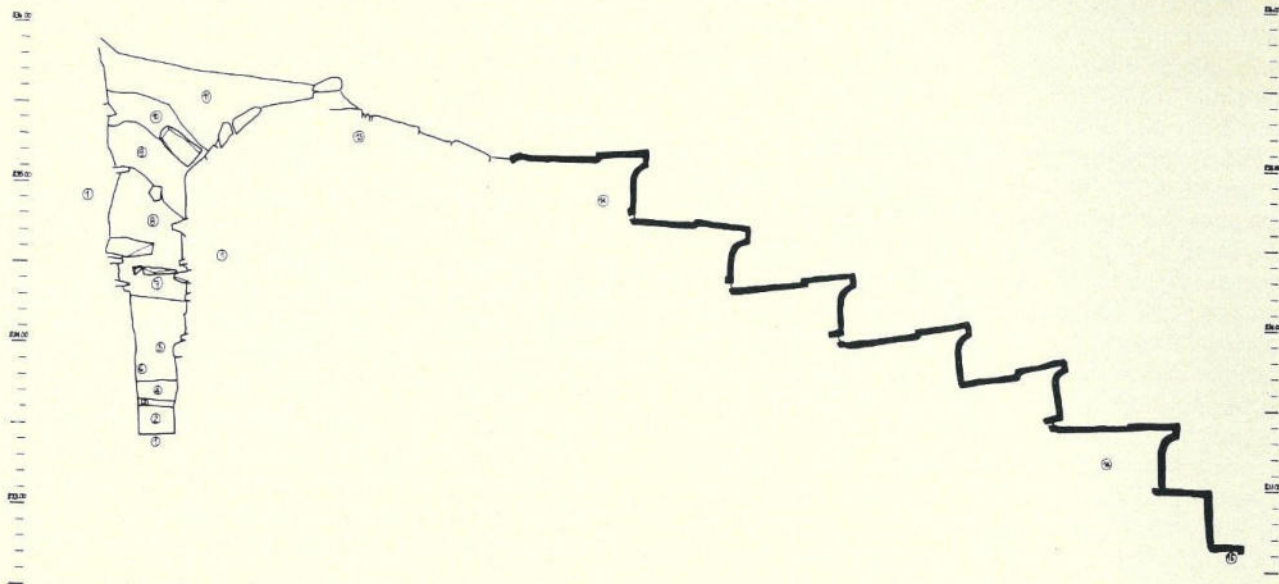


FIG. 5 - Saggio nella cavea, sezione della parete orientale e attraverso la gradinata.

stretto (fig. 5). La sua relazione con la gradinata viene illustrata dalla sezione che qui presentiamo: il punto più basso del saggio corrisponde infatti più o meno al livello del diazoma inferiore del teatro (cf. fig. 8).

Il saggio ci illumina sulla parte bassa del riempimento. Che questo fosse artificiale fu osservato per la parte superiore della cavea già nel 1971 (9). Lo stesso vale per la parte bassa scavata nel 1981. Trovammo infatti un riempimento artificiale consistente di più strati, in parte di materiale farinoso di roccia tenera, in parte di terra. Gli strati sono però contemporanei, come dimostra il materiale ceramico ivi trovato che risultò omogeneo dall'alto fino in basso: gli strati provengono da un'operazione di rialzo ininterrotta. Il materiale ritrovato si compone per lo più di frammenti di ceramica indigena dipinta e più raramente incisa, inoltre di alcuni frammenti a vernice nera d'importazione, databili al 6 e al 5 sec. a.C. Anche questo risultato corrisponde a quanto osservato nel 1971.

Interessante ci pare il fatto che il materiale indigeno sia del tipo evoluto come fu trovato negli strati inferiori sull'agorà, mentre il tipo arcaico che ci è ben noto dal tempio di Afrodite e dai suoi

dintorni è assente (10). Sembra perciò confermata l'ipotesi che il materiale che serviva da riempimento della cavea provenisse dal contemporaneo sterramento della futura agorà. Ci pare inoltre probabile che la parte di Monte Iato occupata più tardi dal teatro e dall'agorà fosse occupata da un insediamento indigeno più recente di quello osservato nella zona del tempio e della casa a peristilio.

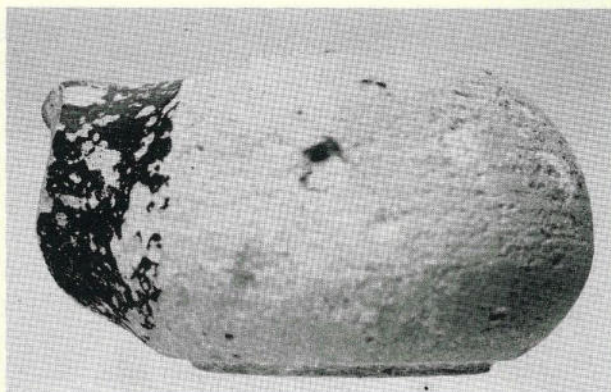


FIG. 6 - Lucerna L. 681. Grandezza naturale.

Anche la datazione proposta per la cavea nel 1971 fu confermata (11). Tra i rinvenimenti si trovano infatti attraverso i diversi strati anche pochissimi frammenti più recenti che saranno senz'altro da collegare con le operazioni di steramento e riempimento e che datano perciò la costruzione della cavea e perciò del teatro stesso. Nessuno dei frammenti è posteriore al 4 sec. a.C. anche se non si lasciano per lo più datare con precisione. Assieme a un fondo di vaso aperto con piede di tipo precampano e a un minuscolo frammento con decorazione di tipo Gnathia è soprattutto una lucerna, conservata con l'eccezione del becco, che ci aiuta a fissare una datazione più precisa (fig. 6, L 681).

Si tratta di un tipo di lucerna a corpo globulare senza presa, con becco verniciato, databile alla seconda metà del 4 sec. a.C. (12). La cavea del teatro di Iaitas e con essa senza dubbio anche il primo edificio scenico (13) sono quindi databili ancora nel tardo 4 sec. a.C.

Nella zona ad ovest dell'edificio scenico volevamo, mediante uno scavo limitato, accertare la datazione della terza fase del teatro, rimasta aperta l'anno precedente (14). Lo scavo portò invece delle sorprese che ci costrinsero ad eseguire allargamenti verso ovest (fig. 7). Il muro di limite occidentale della terza parodos risultò infatti essere il rinnovamento di un muro più antico. Quest'ulti-



FIG. 7 - Teatro: La parodos occidentale e l'analemma con i muri nord-sud, da sud.

mo è connesso con lo «zoccolo» dell'analemma, e lo «zoccolo» stesso è connesso con l'analemma tramite grossi blocchi. Tutt'e tre i muri sono quindi contemporanei e ciò vuol dire che il nuovo muro nord-sud dietro il muro della terza fase fa parte della costruzione originale del teatro (fig. 8).

Questo fatto viene anche confermato dall'osservazione che detto muro termina all'altezza del muro posteriore dell'edificio scenico della prima fase, dove però la sua continuazione verso est è stata troncata al momento della costruzione del muro di terza fase. Il percorso del nuovo muro è leggermente obliquo rispetto all'edificio scenico e all'analemma. Il nostro muro attraversa questa trincea come muro a due faccie. Un'apertura alla sua base permetteva alle acque piovane di passare dalla trincea verso la zona aperta. La trincea stessa sembra sia rimasta aperta durante la prima fase del teatro.

Lo scavo fu allargato seguendo l'analemma con l'intento di ritrovare la sua continuazione verso ovest (fig. 9). L'analemma risulta finora conservato per venti metri dall'orchestra verso ovest e per un'altezza di otto metri al di sopra del livello dell'orchestra; continua ancora oltre il limite dello scavo 1981. La buona conservazione dell'analemma è senz'altro una sorpresa.

Non ancora spiegata è una specie di pavimentazione contemporanea al muro dell'analemma che si trovò nel punto più alto (fig. 10). Lo scavo dell'analemma ha inoltre dimostrato che il muro di terrazzamento della prima fase sopra descritto non era che il più basso di tutt'una serie. Ne sembrano attestati finora tre, che rimangono però da investigare in dettaglio. È comunque evidente che la zona davanti all'analemma occidentale del teatro consisteva, dopo la costruzione di quest'ultimo, di una roccia tenera naturale, lavorata e sostenuta a varie altezze da muri di sostegno.

La trincea di fondazione dell'analemma permise inoltre di seguire lo sviluppo posteriore della zona, evidenziato nella sezione grafica (fig. 11). La trincea fu infatti, probabilmente al momento della costruzione della seconda fase, riempita con pietre sciolte per permettere all'acqua infiltrata di scorrere, sempre attraverso l'apertura nel muro in basso. Sopra le pietre fu disposto uno strato di terra. La stessa tecnica di riempimento si osserva

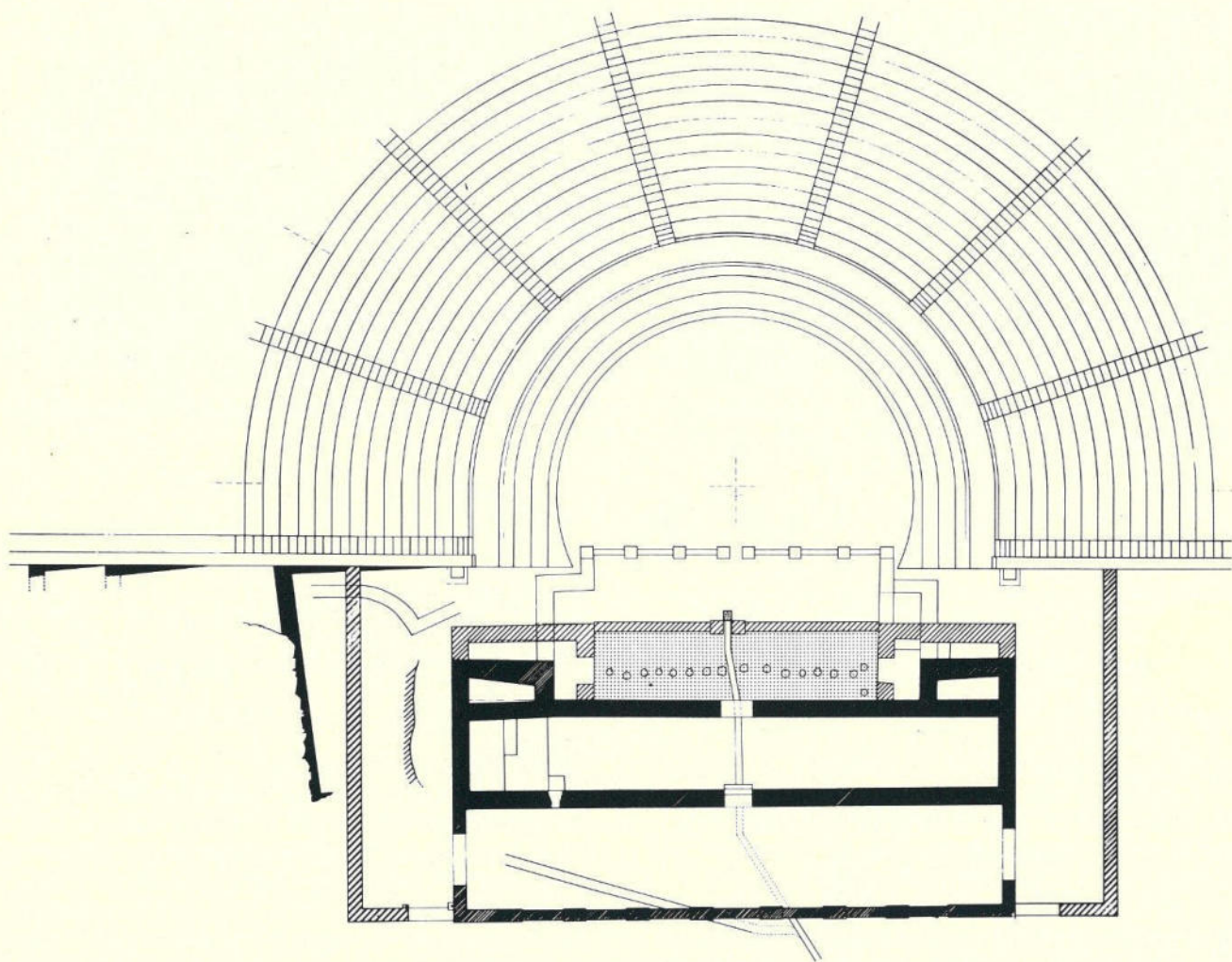


FIG. 8 - Teatro: pianta schematica 1981.

anche altrove, p.e. nella zona della casa a peristilio (cf. sotto).

Il canale che passa sotto il muro nordsud della terza fase (15) inizia al piede del nuovo muro di prima fase e serviva a raccogliere l'acqua d'infiltrazione, proveniente dalla trincea dell'analemma. La sua costruzione è databile alla seconda o forse anche alla terza fase del teatro. Nella terza fase, quando fu costruito il muro nordsud più ad

est, la trincea dell'analemma venne parzialmente riaperta (cf. fig. 11), forse perchè lo scorrimento delle acque non funzionava più. Fu rinnovato il riempimento di pietre sciolte e riparato il muro di prima fase danneggiato dallo scavo della trincea.

La parte libera di questo muro fu inoltre rinforzata all'esterno con un muretto. Il tutto fu in seguito ricoperto con un riempimento che si estendeva fino al nuovo muro che serviva ormai da li-



FIG. 9 - Il lato occidentale del teatro con l'edificio scenico e la parte dell'analemma scavata nel 1981 (in fondo), da est.

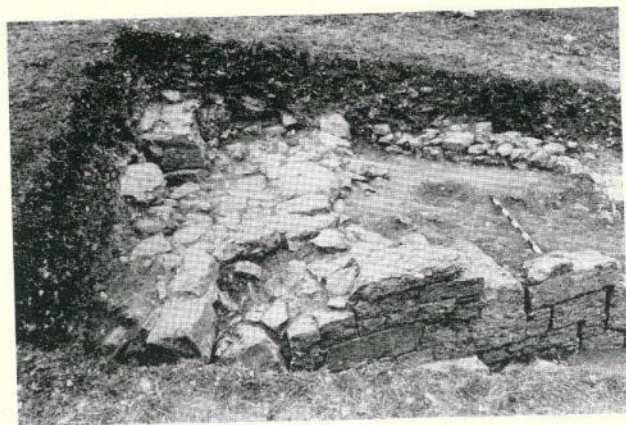
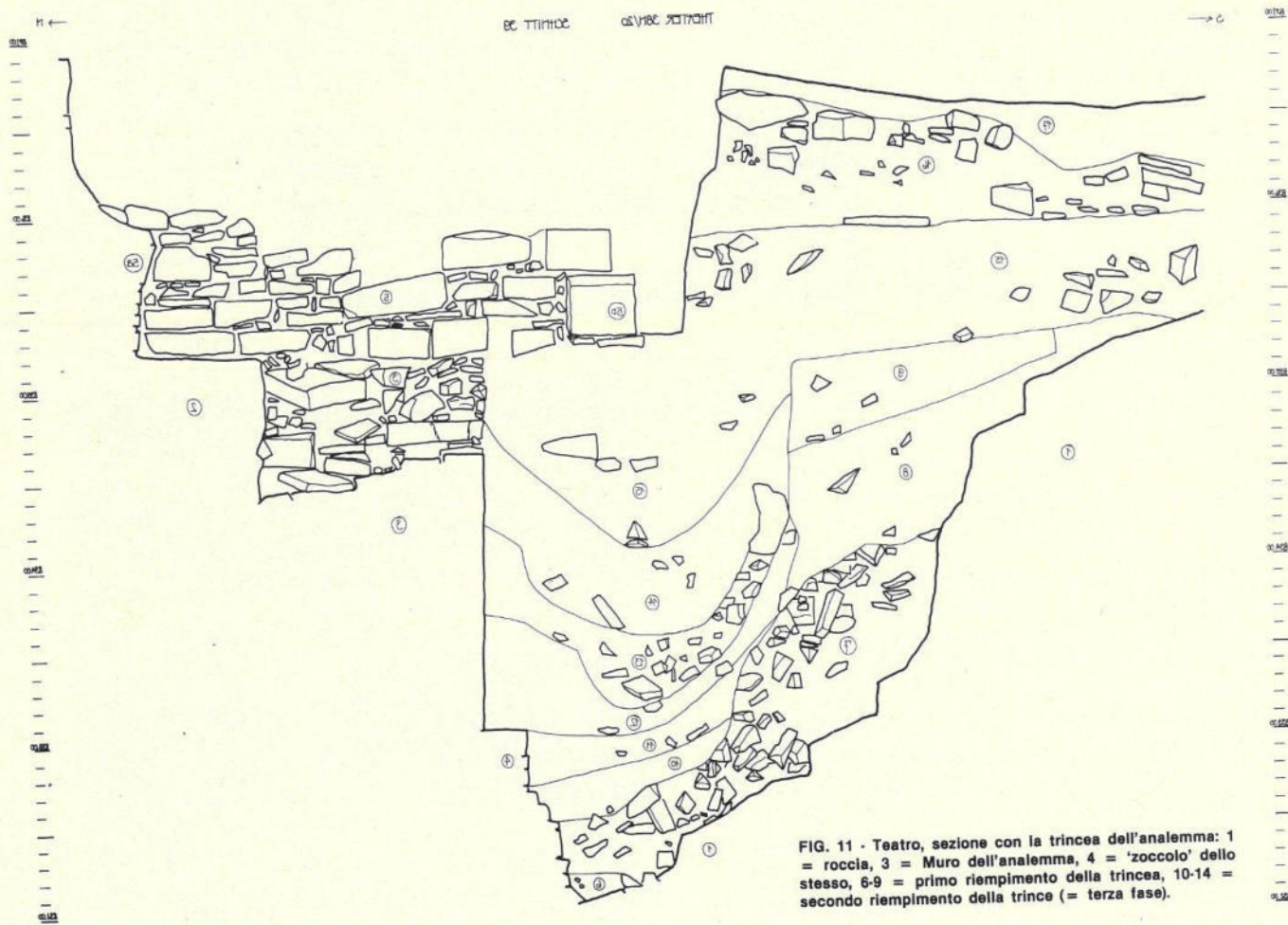
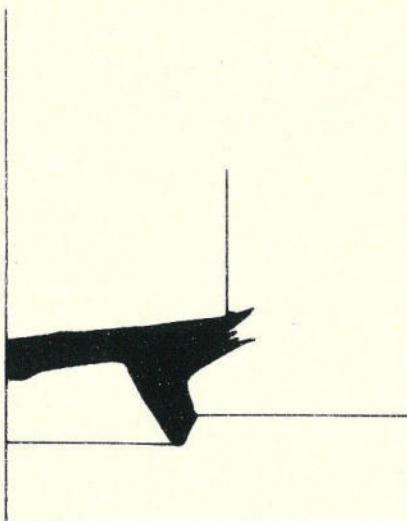


FIG. 10 - Il punto più alto dell'analemma, da sud, con il lastricato.





FIRMU
RASINI

FIRMU
RASINI

FIG. 12 - Fondo di terra sigillata K 5400 con bollo FIRMU RASINI. Scala 1:1.

mite alla parodos. Si tratta di una massa cospicua di pietra tenera, in parte grossi blocchi, in parte materiale sciolto e farinoso. La provenienza esatta di questo materiale non è ancora nota; la sua disponibilità sembra comunque indicare grossi lavori di livellamento nei pressi. Il peso e perciò la spinta di questo riempimento era così forte che il muro di terza fase non resistette a lungo (16).

Va da sé che il materiale trovato in questo riempimento deve datare la costruzione di tutta la terza fase. Ora il riempimento non conteneva che materiale ellenistico o più antico, ad una sola eccezione: In una posizione che sembra escludere un'intrusione posteriore fu trovato un fondo di terra sigillata aretina (fig. 12, K 5400) con bollo FIRMU RASINI. Il bollo di Firmus, operaio nella bottega di Rasinius, non viene elencato nel catalogo dei nomi di Oxé e Comfort (17). Sappiamo comunque che la bottega di Rasinius era una di quelle più antiche; la sua attività coincide con la fine della prima fase e con la seconda fase della bottega di Perennius (18) il che porta ad una datazione nell'ultimo quarto del primo sec. a.C., data che

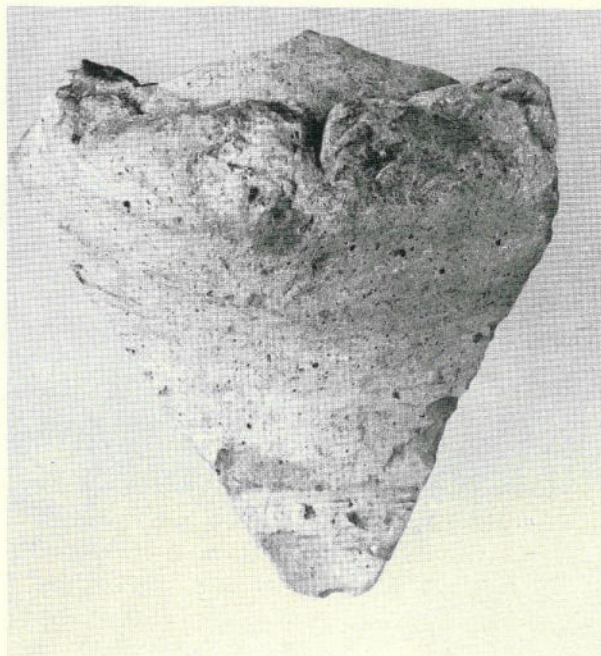


FIG. 13 - Frammento di antefissa a maschera femminile Z 1867 con bollo.

sembra confermata anche dalla sagoma del piede (19). La terza fase del teatro di Iaitas sembra perciò databile al primo periodo augusteo, alquanto più tardi di quanto si supponeva (20).

L'insediamento di epoca sveva nella cavea proseguiva senza interruzione attraverso l'analemma allora non più visibili e parzialmente saccheggiato per il ricupero di pietre di costruzione (21).

Più di una volta ebbi occasione di discutere le antefisse femminili del tetto della prima fase dell'edificio scenico e di chiederci quale bollo eventualmente portassero (22). Un rinvenimento del 1981 ci ha portato la soluzione definitiva. Le antefisse femminili portavano infatti lo stesso bollo di quelle maschili, e cioè il nome di fabbricante ΠΟΡΤΑΞ (fig. 13, Z 1867), solo che nell'esemplare ora trovato il bollo è, rispetto alle maschere maschili, applicato a maggior distanza dal bordo anteriore della tegola; è quindi meno probabile che sia conservato assieme alla maschera. I segni incisi all'interno della bocca delle maschere femminili, che pensavamo di dover interpretare come lettere, saranno invece l'indicazione dei denti.

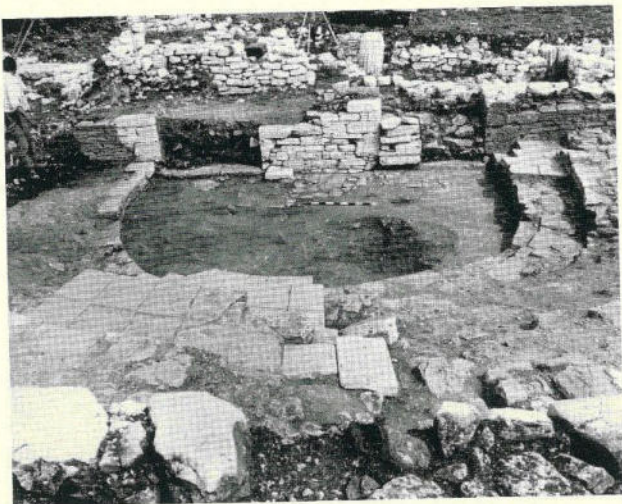


FIG. 14 - Il bouleuterion da ovest.

L'agorà

Fu qui ripreso lo scavo del bouleuterion identificato nel 1980 (23). Due terzi della costruzione risultano ora scoperti (fig. 14), rimane da scavare la zona occidentale con l'angolo sudoccidentale. Nella zona finora scavata tutti i muri esterni sono stati trovati, in parte però danneggiati da interventi connessi con la costruzione della casa di epoca sveva che poggiava sulla parte orientale dell'edificio antico. Furono trovati resti sufficienti per capire l'organizzazione interna dell'edificio (fig. 15).

La gradinata si compone di un semicerchio esatto (raggio della gradinata inferiore 2,48 metri) e di un tratto diritto lungo 1,35 metri. L'altezza delle gradinate è di 0,38 metri. Sono conservati i resti di quattro gradinate; di tre gradinate rimangono in situ alcune lastre che servivano da sedile

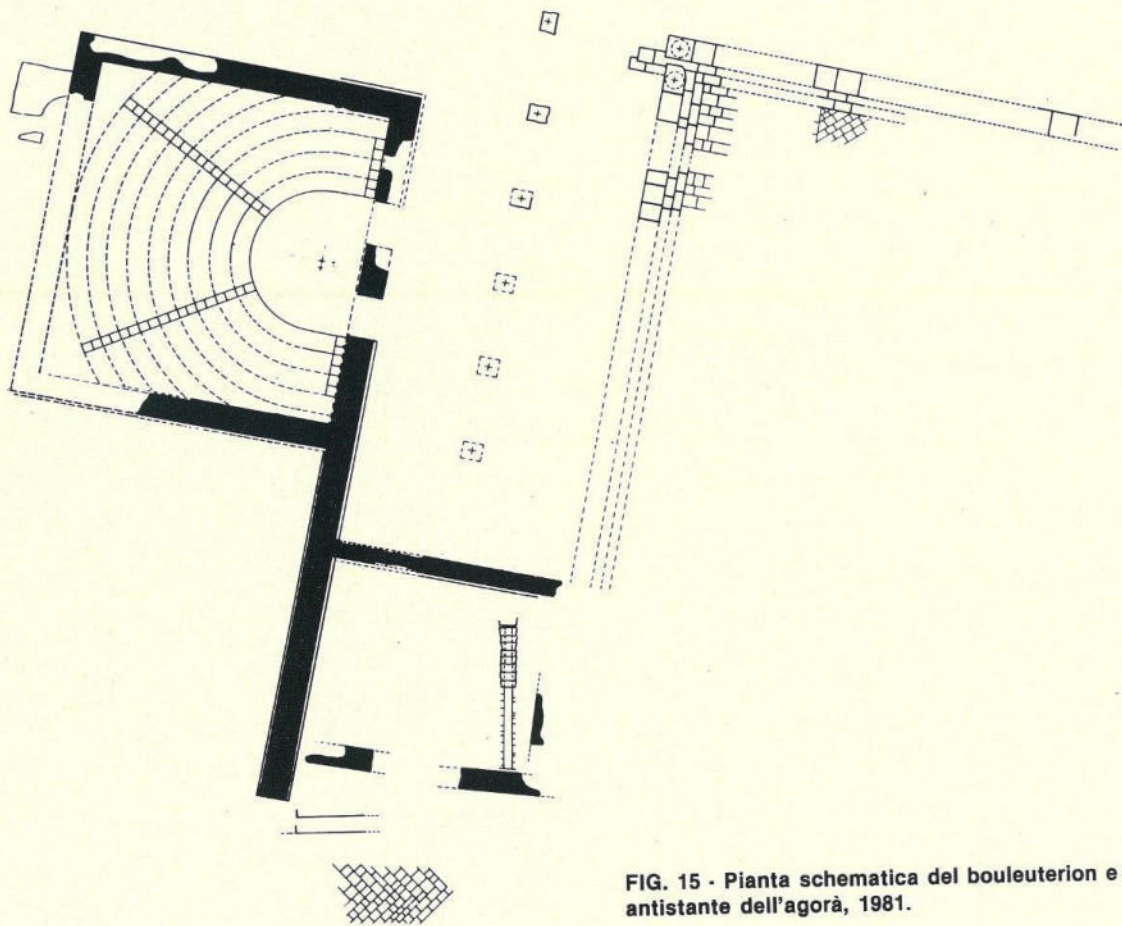


FIG. 15 - Pianta schematica del bouleuterion e del portico antistante dell'agorà, 1981.

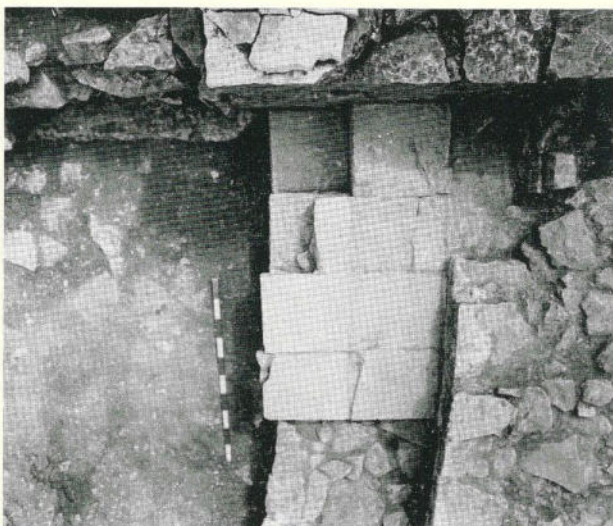


FIG. 16 - Bouleuterion: scala del lato meridionale e gradinate.

(fig. 16) (24). Quattro scale larghe soli 0,38 metri facilitavano l'accesso alle gradinate, due lungo i muri anteriori (cf. fig. 16), due in posizione radiale. le gradinate poggiano su di un riempimento di pietra e terra che fu stabilizzato all'interno mediante muri di sostegno radiali, in seguito ricoperti dalla gradinata. La parte occidentale del riempimento doveva arrivare a una notevole altezza. Oggi non è conservato nulla di quanto superasse la quarta gradinata. Non sarà quindi più possibile determinare con assoluta sicurezza il numero esatto delle gradinate. Pare comunque significativo il fatto che la profondità dell'edificio permette di inserire **esattamente** nove gradinate. È quindi assai probabile che questo ne fosse il numero originale. Cinque gradinate seguono tutto il tracciato a semicerchio; rimane però problematico il percorso della quinta gradinata che, per lo spazio a disposizione, si restringe in prossimità del muro anteriore dell'edificio. Sembra comunque che anche qui fosse data la possibilità di sedersi. Le gradinate da sei a nove consistevano invece di soli segmenti di cerchio.

Calcolando la capienza del bouleuterion in base a una larghezza media di 0,50 metri per persona seduta (25) si arriva ad un massimo di 230 persone circa.

Un sondaggio eseguito nel riempimento della gradinata lungo il muro settentrionale dell'edificio non ha portato materiale molto caratteristico; rimane comunque confermata la datazione in epoca ellenistica avanzata, già proposta (26).

Dietro l'angolo nordoccidentale dell'edificio fu messa alla luce parte di una pavimentazione di pietre ortostati (fig. 17, cf. anche fig. 15), simile ad alcune rampe scoperte a sud del tempio (27). Si tratta probabilmente di una strada che saliva dietro il bouleuterion. Sopra questa pavimentazione venne trovato, assieme a materiale di terra sigillata aretina, il manico di bronzo di un askos (fig. 18, B 504), forma caratteristica del primo periodo imperiale. Il dettaglio del nostro askos è comunque più semplice del tipo consueto (28).

Nella parte orientale del bouleuterion il riempimento sotto le gradinate era stato tolto in epoca sveva, assieme a parte del muro meridionale (fig. 19). In questa zona si scoprì parte di una costruzione anteriore, al di sotto del bouleuterion; benchè non sia per ora databile sembra dovesse essere contemporanea ad altri resti rinvenuti sotto il portico occidentale dell'agorà, ruderi da connettere con la ristrutturazione della città intorno al 300 a.C. (29); l'orientamento dei resti giacenti sotto il bouleuterion corrisponde infatti a quello di un muretto nel portico antistante (30).

Dal riempimento medievale all'interno del bouleuterion, formato dopo il recupero delle pietre di costruzione, proviene un frammento di vaso a



FIG. 17 - Pavimentazione attigua al lato nordoccidentale del bouleuterion. Il muro a sinistra è medievale. Da ovest.

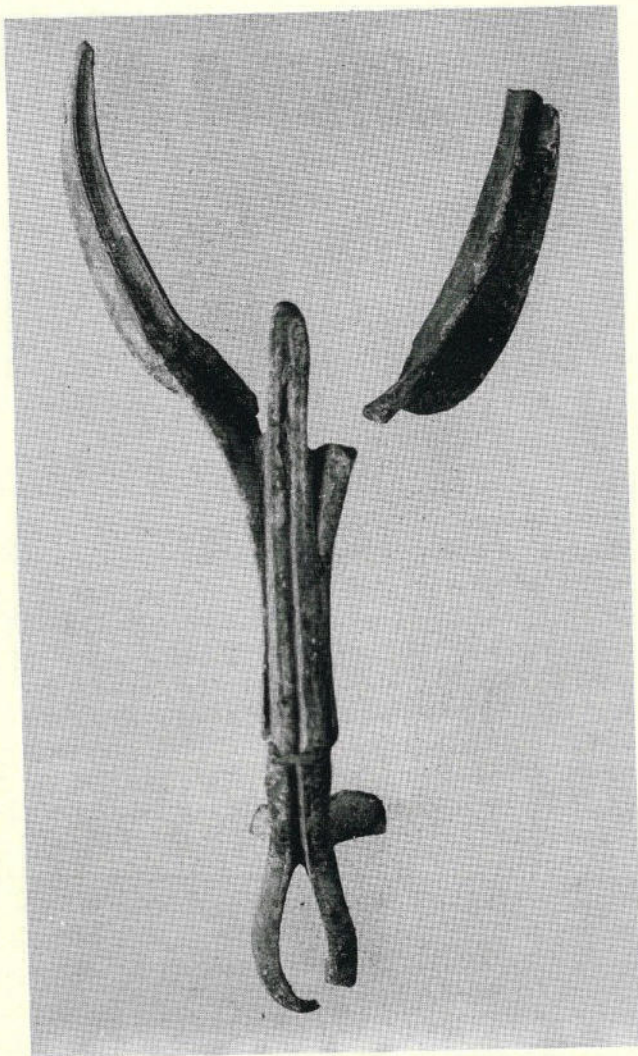


FIG. 18 - Manico in bronzo B 504 di askos. Grandezza naturale.

filtro (fig. 20, K 5283) con decorazione dipinta in bruno opaco. Questo tipo di vaso a filtro è più raro dell'altro più fine con filtro riccamente decorato, probabilmente di importazione (31). Il nostro filtro è formato da semplici fori disposti regolarmente. La decorazione dipinta di K 5283 è la più ricca di questa classe di ceramica finora conosciuta a Monte Iato. Oltre a una linea ondulata nella zona del manico e a una decorazione lineare, possibilmente a base di triangoli, si distingue un uccello volto a destra del quale sono conservate la coda piumata e la testa.



FIG. 19 - Parte meridionale del bouleuterion da ovest. Sopra la roccia resti di costruzioni anteriori.



FIG. 20 - Frammento di vaso a filtro K 5283 con decorazione dipinta in bruno opaco: a destra uccello. Larghezza 10 cm.

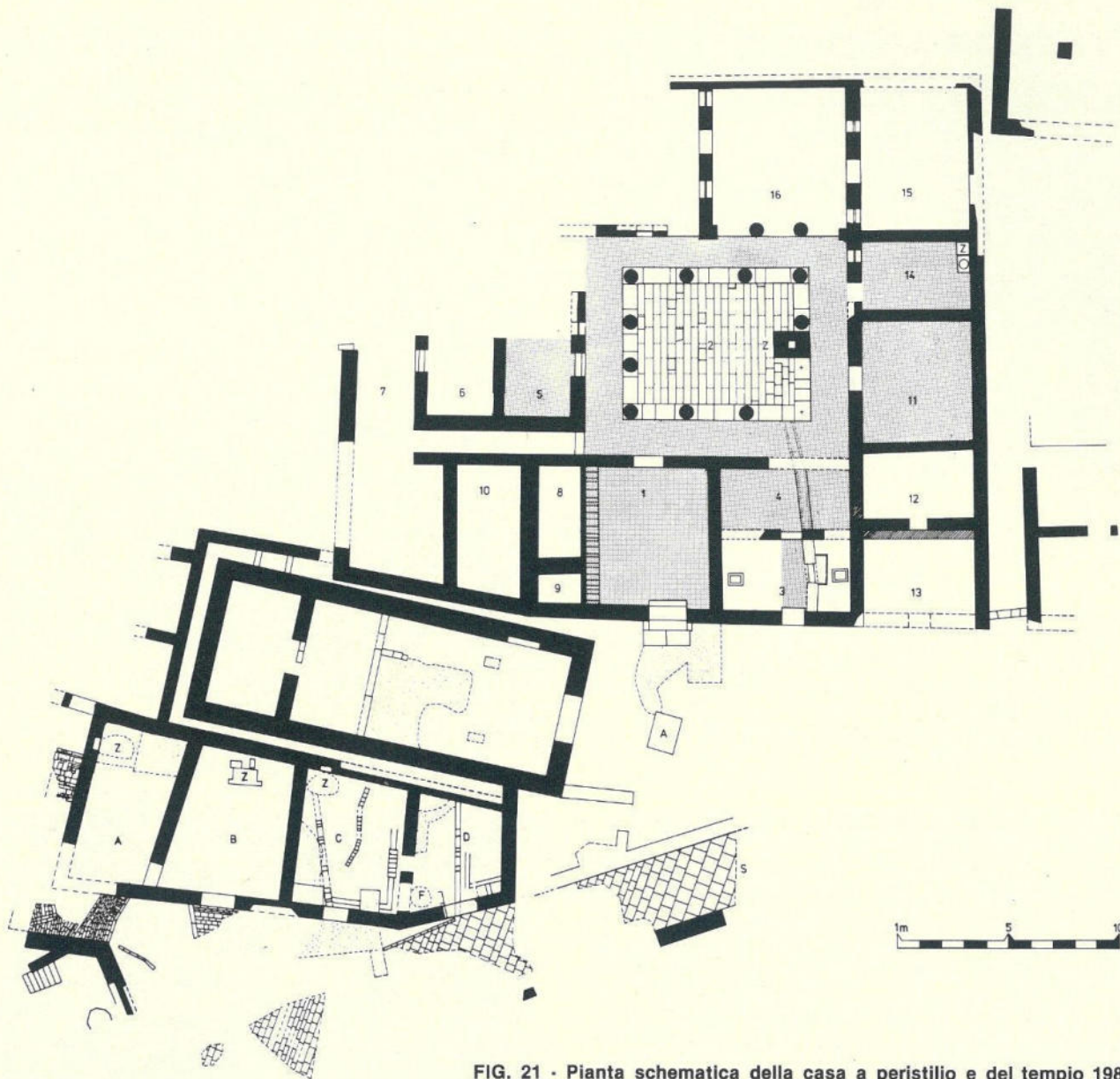


FIG. 21 - Pianta schematica della casa a peristilio e del tempio 1981.

La casa a peristilio

Nella casa a peristilio mancavano finora materiali stratigrafici per una sicura datazione della sua costruzione; la datazione finora proposta (32) si basa su considerazioni di carattere generale e sul confronto con gli altri monumenti di Monte Iato. Nella primavera 1981 si volle perciò recuperare materiale per la datazione in due piccoli saggi

nel pavimento ben conservato del vano 11 (fig. 21 e 22). Il pavimento del vano consiste di un misto di calce e pietrisco fine, di colore rossiccio (33). Lo scavo dimostrò che il pavimento poggia direttamente sulla roccia tenera per quanto possibile levigata; la sua stratificazione obliqua rende impossibile una levigazione perfetta (cf. fig. 22), fatto che fu osservato già in altri punti dello scavo (34).

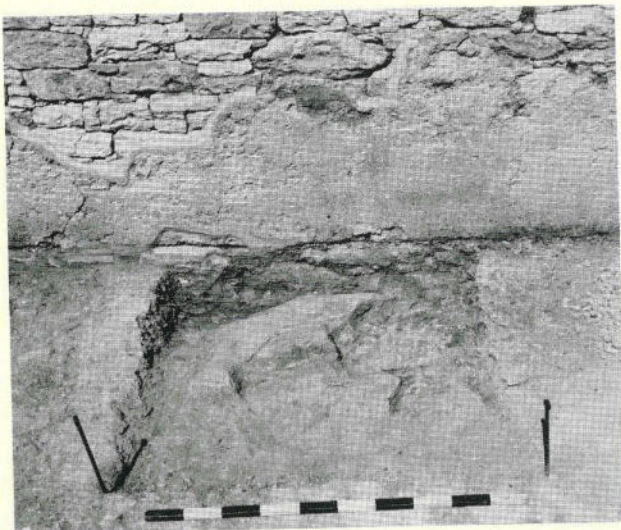


FIG. 22 - Casa a peristilio, vano 11: saggio eseguito vicino alla parete orientale, da ovest.

Questa situazione spiega perchè i saggi hanno dato solo scarso materiale stratigrafico, tra cui la maggior parte non classificabile oppure di cronologia troppo alta, ad eccezione di un frammento (fig. 23, K 5333): si tratta di parte dell'orlo di una scodella Lamboglia 31 con sottile nastro rosso dipinto all'interno. La forma ebbe una lunga vita dal tardo 4 fino al 1 sec. a.C.; la buona qualità tecnica e la vernice nera potrebbero indicare una datazione alta per il frammento K 5333 (35). Ovviamente occorre ulteriore materiale per datare la casa con precisione.

Lo scavo ha dimostrato che il pavimento e l'intonaco sui muri sono contemporanei (fig. 22) in

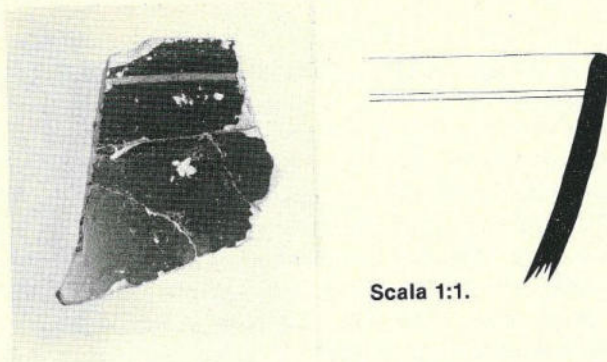


FIG. 23 - Frammento d'orlo di coppa Lamboglia 31 (K 5333).

quanto l'intonaco scende fin sopra il pavimento. Bisogna però tener presente che pavimento e intonaco non devono necessariamente far parte della fase originale della casa (36).

Compito principale di quest'anno dello scavo alla casa a peristilio fu però l'investigazione del suo muro settentrionale finalmente identificato (fig. 21) (37). Fino ad un'altezza di circa 3,50 metri sopra il livello del peristilio è costruito a una sola faccia e appoggiato alla montagna (non però alla roccia stessa). All'altezza del passaggio a muro a due faccie si notò sul lato esterno nord un nastro di malta leggermente in discesa verso ovest, applicato su un fondamento formato da pezzi di tegola (fig. 24).

Questo nastro ha una larghezza di 0,35 metri circa ed era ripiegato verso l'alto per seguire la base della faccia esterna del muro, non conservata. Sopra questo nastro era disposto uno strato spesso di materiale roccioso farinoso molto compatto di color giallastro che non conteneva materiale archeologico. Con questa costruzione molto accurata si volle ovviamente proteggere la parte bassa del muro di fondo della casa dall'infiltrazione delle acque che si raccoglievano a monte. Questo provvedimento osservato dietro i vani 15 e 16 non impedì comunque che il muro di fondo del-



FIG. 24 - Nastro di malta dietro i vani 16 e 15, da ovest.

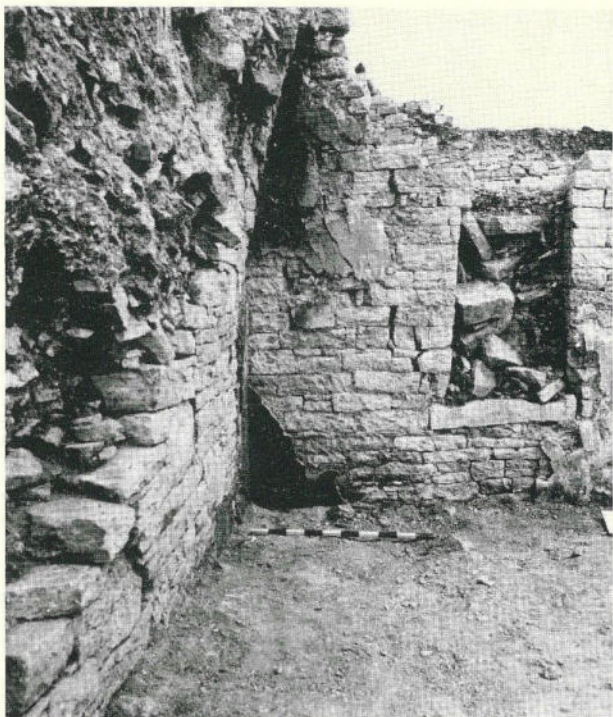


FIG. 25 - L'angolo nord-est del vano 16 della casa a peristilio.

la casa in gran parte crollasse; lo stesso nastro di malta risulta spostato verso valle dalla pressione della montagna, come si distingue bene sulla fig. 24.

Lo scavo fu continuato nel vano 16 (38). Al momento dello scavo l'angolo nordorientale del vano era conservato fino all'altezza di circa quattro metri sopra il peristilio, ma era talmente spostato verso valle che non fu possibile conservarlo integralmente (fig. 25). Il vano 16 disponeva all'interno di una decorazione parietale simile a quella del peristilio e cioè a zoccolo rosso e parete alta in bianco. Le cornici delle porte e delle finestre erano fatte di intonaco bianco (fig. 26).

La conservazione di questa decorazione era però ancora peggiore di quella del peristilio. Tutti i muri risultano più o meno spostati dalla pressione della terra (cf. figg. 25 e 26); l'intonaco era perciò già staccato e rotto in piccoli frammenti rimasti però ancora più o meno in situ. Fu così possibile eseguire il rilievo grafico della decorazione del vano che non fu però possibile conservare.



FIG. 26 - Dettaglio dell'angolo nordovest del vano 16, da est

La pianta del vano 16, il cui scavo non è ancora terminato (fig. 27), sembra ormai chiara. Come la parete orientale, anche quella occidentale disponeva di una porta tra due finestre, mentre il muro di fondo doveva ovviamente essere cieco. Nel crollo all'interno del vano si trovarono i resti dell'allestimento del vano del primo piano, molto più lussuoso. Esso aveva infatti un pavimento in mosaico bianco del quale furono trovati anche



FIG. 27 - Casa a peristilio, vano 16 e peristilio da nord.



FIG. 28 - Frammenti di mosaico bianco nel crollo all'interno del vano 16.

frammenti grandi (fig. 28). Il mosaico sembra comunque appartenere a un secondo momento della vita della casa. È posato sopra un pavimento dello stesso tipo del pavimento del vano 11 (vedi sopra) dal quale si stacca facilmente. Furono di nuovo recuperati frammenti di cornicioni in stucco che decoravano probabilmente le architravi di porte e finestre; si notano esempi con elementi dorici (fig. 29) e altri con decorazioni ioniche. Furono raccolti anche numerosi frammenti di una decorazione pa-

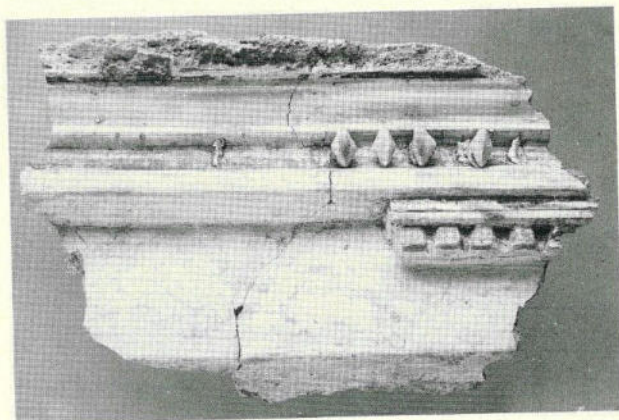


FIG. 29 - Frammento di cornicione in stucco di stile dorico.

rietale di primo stile molto ricca; consiste di finte pietre quadrate di diversi colori, in parte pure imitanti incrostazioni di marmo. Si spera di poter ricostruire il sistema decorativo quando sarà terminato lo scavo e studiato tutto il materiale (39). Alcuni elementi della decorazione sono conservati su blocchi di tufo (40), dei quali rimane comunque ignota la funzione al primo piano.

Nelle macerie si trovò inoltre una colonna dell'ordine ionico del primo piano, caduta verso nord (fig. 24) (41). I tre fusti e il capitello (fig. 30) hanno un'altezza complessiva di 3,62 metri. Della base sono stati trovati solo piccoli frammenti. Benchè caduto da un'altezza di circa 8 metri il capitello risulta conservato in modo perfetto, almeno su un lato (fig. 31, A 719). Si tratta del più completo capitello di questo tipo, detto ionico-italico o meglio ionico-siciliano, finora trovato nella casa a peristilio. Come si sa, tali capitelli erano usati per l'ordine del primo piano (42). Sul capitello A 719 si distinguono ancora le tracce dello scalpello sulla pietra calcarea tenera che proviene dal Monte lato stesso. Il capitello era perciò originariamente eretto in posizione protetta dalle intemperie. La posizione di crollo sembra indicare che si trattasse di una delle due colonne che si trovavano al primo piano tra il peristilio e il locale sopra il vano 16 (cf. fig. 21).



FIG. 30 - Il capitello A 719 nella posizione di crollo accanto alla porta occidentale del vano 16.

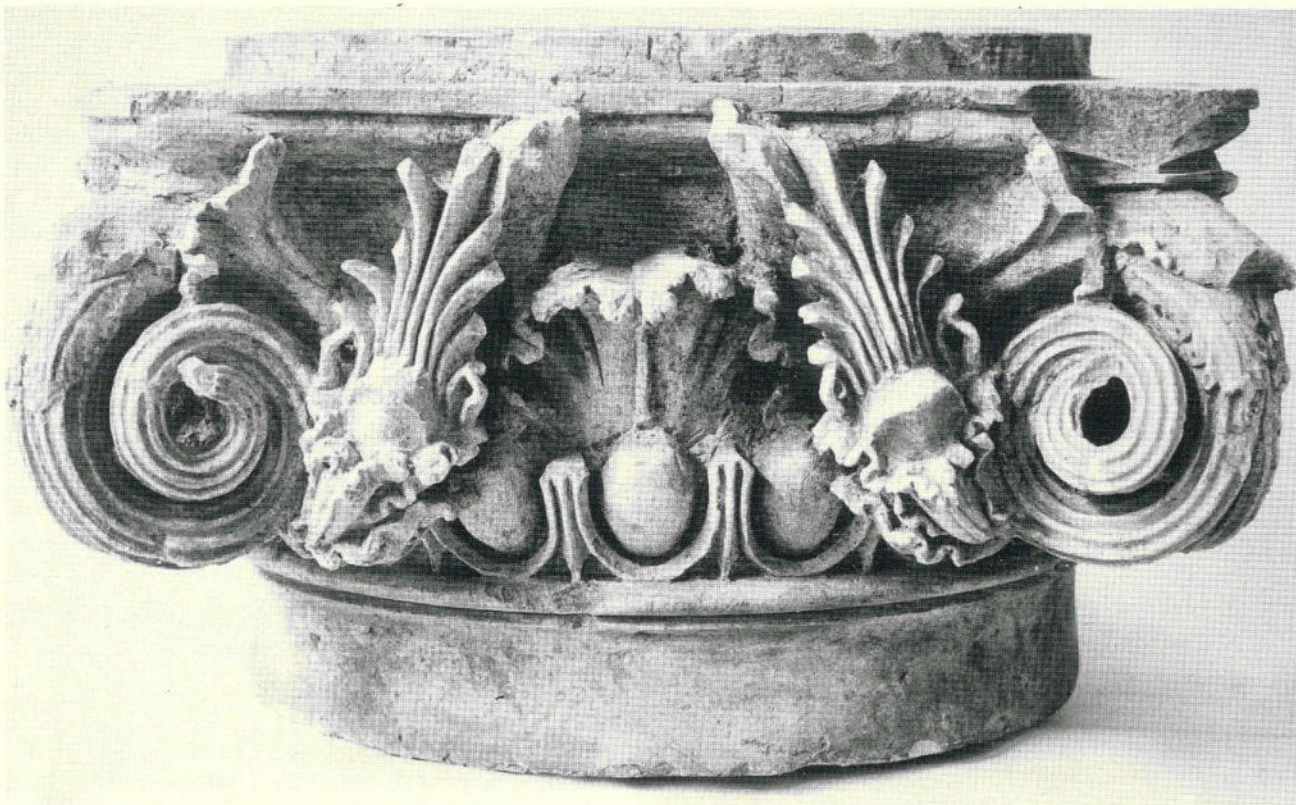


FIG. 31 - Il capitello A 719, di tipo ionico-siciliano.

Il capitello ionico-siciliano è nato da una combinazione del capitello ionico a quattro faccie, che è noto per la prima volta nel tempio di Bassai-Phigalia (43), con elementi della decorazione ad acanto del capitello corinzio. Al posto delle volute classiche vediamo infatti cauli di acanto (fig. 31). Alla base delle palmette d'angolo notiamo delle foglie d'acanto, altre stanno sopra i cauli. Anche sul cuscino al di sopra dell'ovulo si distingue una grossa foglia d'acanto. Tali capitelli sono noti in Sicilia, dove probabilmente ne è stato creato il tipo, in Italia e in Nordafrica (44). Il nostro capitello è senz'altro, tra quelli pubblicati, uno dei più accurati e più belli. L'esecuzione minuta ne suggerisce una datazione piuttosto alta. La presenza della foglia di acanto sul cuscino non sembra invece essere un elemento valido per una datazione avanzata (45); nel peristilio della casa i capitelli con foglia e quelli senza foglia vennero usati contemporaneamente (46).



FIG. 32 - L'angolo nordorientale del vano 15 della casa a peristilio da nord. A sinistra il muro e le fondamenta della nuova casa.

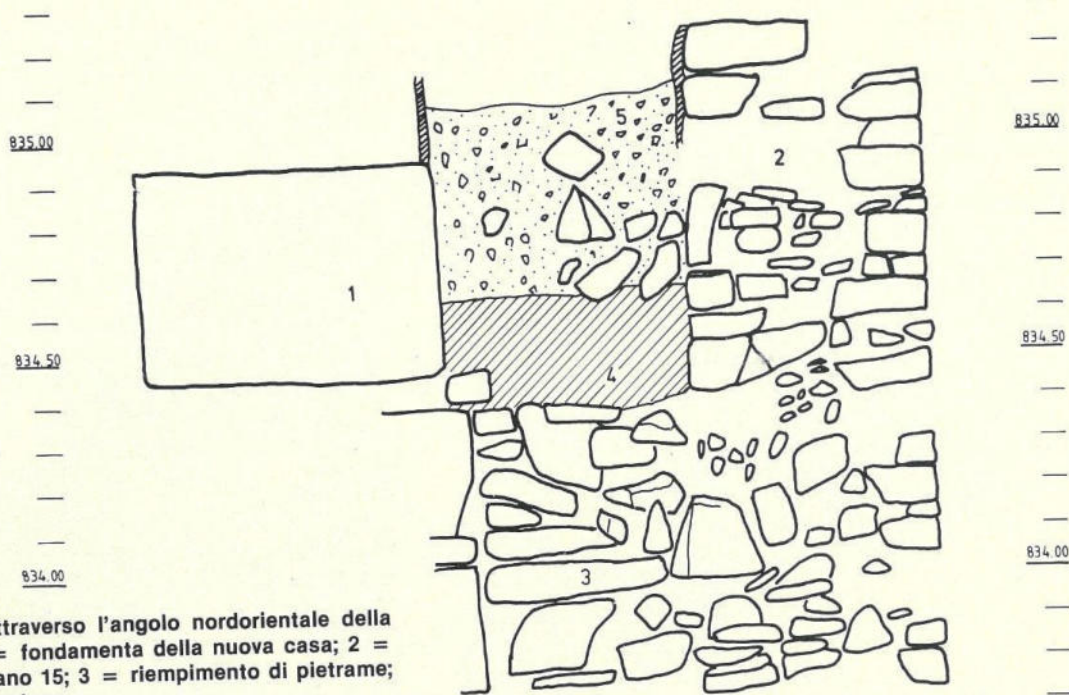


FIG. 33 - Sezione attraverso l'angolo nordorientale della casa (cf. fig. 32): 1 = fondamenta della nuova casa; 2 = muro orientale del vano 15; 3 = riempimento di pietrame; 4 = terra con vegetazione.

Dietro il muro settentrionale del vano 15 (fig. 21) fu liberato lo strato giallo d'impermeabilizzazione. Questi lavori portarono alla scoperta del muro occidentale della prossima casa a est. L'angolo nordorientale della casa a peristilio (vano 15) risultò profondamente rovinato dalle acque (fig. 32), il che ci ha permesso di studiare meglio la situazione delle due case che qui si avvicinano fino alla distanza di 0,57 metri.

Si osservò infatti che la nuova casa dispone di una fondamentazione molto robusta formata da grossi blocchi che arrivano a $0,75 \times 0,70 \times 0,60$ metri. Il livello interno della nuova casa è visibile in un punto dove si conservano alcuni elementi del suo pavimento di mosaico bianco (fig. 34): esso si trova a circa 6 metri al di sopra di quello del peristilio! Le pesanti fondamenta erano quindi necessarie. Della stessa casa era stato anteriormente trovato l'angolo sudoccidentale; si tratta di un grosso blocco di calcare scoperto nel 1979 (figg. 32 e 34) (47).

Fu poi possibile studiare la relazione tra le due case. In un breve tratto tra il muro orientale della casa a peristilio (vano 15) e il nuovo muro si

conservò intatta la stratificazione originale (figg. 32 e 33). Entrambi i muri erano rivestiti di intonaco bianco all'esterno (48) per impedire l'infiltrazione delle acque. Lo spazio tra i muri era riempito di pietrame sciolto che permetteva lo scorrimento



FIG. 34 - La casa sveva al di sopra della nuova casa antica, da nord.

facile delle acque. Sopra questo riempimento si formò nel corso dei secoli uno strato di terra con vegetazione.

L'orientamento della nuova casa non corrisponde a quello della casa a peristilio (cf. fig. 21). È questo una nuova conferma che, almeno nella zona tra teatro e tempio, la città di Iaitas non era organizzata in base a un impianto urbanistico regolare (49).

Il muro della nuova casa fu parzialmente riusato per una casa di epoca sveva (fig. 34). Dove esso serviva da muro occidentale di quest'ultima, è meglio conservato, mentre la continuazione fu asportata al momento della costruzione della casa sveva stessa fin sopra le fondamenta ovviamente troppo pesanti (cf. anche fig. 32). Anche il resto del pavimento a mosaico e il suo basamento sono conservati perchè riusati nel muro meridionale della casa medievale. Questa aveva la sua porta a sud, preceduta da un lastricato (fig. 34); la casa è stata scavata solo in parte.

NOTE

(1) Il nostro ringraziamento va di nuovo al Soprintendente alle antichità delle Province di Palermo e Trapani Professor Vincenzo Tusa per il solito appoggio dato alla nostra ricerca. La Soprintendenza era di nuovo rappresentata dal Primo Assistente Giovanni Mannino.

I fondi necessari sono stati messi a disposizione dal Canton Zurigo, dalla «Stiftung für wissenschaftliche Forschung an der Universität Zürich», dal «Zürcher Hochschulverein», dalle fondazioni Hermann Stoll, Volkart, Hedwig Rieter, Johann Jakob Rieter, Georges e Jenny Bloch, dalla ditta Lindt & Sprüngli come pure da donatori anonimi. Parte del costo di soggiorno degli studenti andò nuovamente a carico della «Fondation pour des Bourses d'Etudes Italo-Suisses».

Hanno partecipato all'undicesima campagna sotto la direzione di chi scrive il Sig. Emil A. Ribl, gli studenti di archeologia Roman Caffisch, Katharina Dalcher, Steffen Daehn, Andri Gieré, Peter Hauri, Susanne Kupper, Danielle Leibundgut, Susanne Lutz, Judith Rickenbach, nonché gli studenti di architettura Markus Gasser e Urs Leibundgut; ha inoltre collaborato Arnold Enklaar, Leiden / Amsterdam.

Per le relazioni preliminari anteriori cf. *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 29, nota 1. Inoltre: *Antike Kunst* 23, 1980, pp. 110-116. Si confrontino pure H.P. Isler, Monte Iato: Scavi 1976-78, *BCA Sicilia* 1, 1980, pp. 77-82. Idem, Monte Iato: Dieci anni di scavo nell'antica città di Iaitas, *Magna Graecia* 15, n. 9-10, 1980, pp. 1-7, dove si dà un'interpretazione complessiva dei risultati del primo decennio di scavo.

(2) Per la cultura castellucciana in genere L. Bernabò Brea, *La Sicilia prima dei Greci* (1958) pp. 104-110; le testimonianze ad ovest e a nord di Agrigento sono discusse loc. cit.

pp. 111-114, con carta di distribuzione dei siti (tra i quali Partanna e Mussomeli) a p. 96; cf. pure il bacile a piede conico tav. 38. Inoltre G. Voza, in: E. Gabba/G. Vallet, *La Sicilia antica I* (1980) pp. 17-21).

(3) Cf. *Sicilia Archeologica* 41, 1979, p. 41, fig. 1, quadrati K-L / 38-39).

(4) Cf. *Notizie degli scavi* 1972, p. 646. *Sicilia Archeologica* 15, 1971, pp. 11s. *Magna Graecia* 15, n. 9-10, 1980, p. 2.

(5) Cf. sopra nota 3, fig. 1: zona del ritrovamento i quadrati K / 24-25.

(6) Cf. R. Spahr, *Le monete siciliane dai Bizantini a Carlo I d'Angiò* (1976) p. 64, n. 333, tav. 10.

(7) Cf. *Sicilia Archeologica* 32, 1976, p. 11, figg. 1 e 6 dove la casa è visibile dietro il nucleo di gradinate ben conservate a mezza altezza.

(8) Cf. per questa ceramica *Sicilia Archeologica* 32, 1976, p. 11.

(9) *Sicilia Archeologica* 15, 1971, p. 13 con fig. 6. *Notizie degli scavi* 1972, p. 648. *Kokalos* 18/19, 1972/73, p. 421.

(10) Per lo sviluppo della ceramica indigena *Notizie degli scavi* 1975, pp. 533-535, anche *Magna Graecia* 15, n. 9-10, 1980, p. 2. Per il materiale dagli strati anteriori all'agorà *Sicilia Archeologica* 18-20, 1972, pp. 16 s.

(11) Cf. sopra nota 7 e *Notizie degli scavi* 1975, p. 540.

(12) Cf. alcune lucerne simili da Monte Iato, in parte con presa: *Notizie dagli scavi* 1975, p. 554, figg. 26 s., L 75 e L 78. *Sicilia Archeologica* 18-20, 1972, pp. 20 s., figg. 16 s., L 75. Inoltre D.M. Bailey, *A Catalogue of the Lamps in the British Museum I* (1975) p. 312, Q 670, tavv. 124 s. con altre parallele dalla Sicilia. Da confrontare anche i tipi della Grecia stessa: R.H. Howland, *The Athenian Agora 4: Greek Lamps* (1958) pp. 67-71, tipo 25 A.I. Scheibler, *Griechische Lampen, Kerameikos* 11 (1976) pp. 22 e 26-30, RSL 4.

(13) Per la storia del teatro di Iaitas cf. H.P. Isler, *Quaderni Ticinesi* 10, 1981 pp. 131-164.

(14) Cf. *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 16.

(15) Cf. *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 15 e fig. 1.

(16) Cf. *Sicilia Archeologica* 38, 1978, p. 10 s.

(17) A. Oxé / H. Comfort, *Corpus Vasorum Arretinorum* (1968) n. 1487-1556.

(18) Cf. *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 25 con note 37 e 38.

(19) Per Rasinius cf. H. Dragendorff / C. Watzinger, *Arretinische Reliefkeramik* (1948) pp. 119 s. A. Stenico, *La ceramica arretina 1* (1960) pp. 17-23. Idem, *EAA* 6, 1965, pp. 607 s.s.v. Rasinius.

(20) Cf. *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 16; 41, 1979, p. 42.

(21) Cf. *Sicilia Archeologica* 32, 1976, pp. 10-12; 41, 1979, p. 42.

(22) Cf. ultimamente *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 17 con note 12 e 13.

(23) Cf. *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 17-20 con figg. 8-10.

(24) Per il modo di costruzione cf. *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 19.

(25) Cf. per questo *Sicilia Archeologica* 35, 1977, p. 10 con nota 4.

(26) *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 20.

(27) Cf. *Sicilia Archeologica* 38, 1978, p. 25 e fig. 32. Inoltre qui fig. 21.

(28) Cf. per il tipo A. Radnòti, *Die römischen Bronzegefäße von Pannonien* (1938) pp. 144 s., tav. 13, 70 e 52, 1. Inoltre S. Boucher, *Vienne, Bronzes antiques* (1971) n. 252 con altri esempi, tra l'altro da Pompei. Si ricordano qui gli altri frammenti di vasellame di bronzo romano trovati finora a Monte Iato: *Sicilia Archeologica* 38, 1978, p. 20, figg. 26 s. (B 337); 41, 1979, p. 56, fig. 27 (B 440).

(29) Cf. *Sicilia Archeologica* 35, 1977, pp. 16 s. con figg. 13 e 14.

(30) Cf. *Sicilia Archeologica* 35, 1977, p. 17, fig. 13. Il muro è ancora segnato nella pianta *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 18, fig. 9.

(31) Cf. *Antike Kunst* 16, 1973, p. 150, tav. 36, 1.

(32) Cf. *Notizie degli scavi* 1975, pp. 537 s. *Magna Graecia* 15, n. 9-10, 1980, p. 6.

(33) Cf. per questi pavimenti *Sicilia Archeologica* 38, 1978, p. 18.

(34) p.e. al teatro, cf. *Sicilia Archeologica* 38, 1978, p. 8, fig. 6.

(35) Cf. N. Lamboglia, *Per una classificazione preliminare della ceramica campana*, *Atti del 1° congresso internazionale di studi liguri 1950* (1952) pp. 180 s. Esempi della forma ancora del 4 sec. a.C.: E. Sanmanti Grego, *La ceramica campaniense de Emporion y Rhode II* (1978) pp. 534 s., n. 1610, tav. 89 e p. 567, forma 31, tav. 95.

(36) Per altri rifacimenti all'interno della casa cf. *Notizie degli scavi* 1975, p. 548.

(37) *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 21.

(38) Cf. *Sicilia Archeologica* 44, 1980, pp. 20 s.

(39) Per tali decorazioni di primo stile in Sicilia cf. anche F. Coarelli, in E. Gabba / G. Vallet, *La Sicilia antica II* (1980) pp. 173 s.

(40) Cf. *Antike Kunst* 25, 1982, tav. 9, 1.

(41) Cf. già *Sicilia Archeologica* 44, 1980, p. 22, fig. 17.

(42) Cf. *Sicilia Archeologica* 41, 1979, pp. 53 s., fig. 22.

Un esemplare trovato nel 1971: *Notizie degli scavi* 1972, p. 648, fig. 5.

(43) Cf. G. Roux, *L'architecture de l'Argolide aux IVe et IIIe siècles avant J.C.* (1961) pp. 37-43. Anche R. Delbrueck, *Hellenistische Bauten in Latium II* (1912) pp. 155 s., ora *Reprint dell'EUCOOP Perugia* (1979) con traduzione italiana.

(44) Per il tipo di capitello Delbrueck loc. cit. p. 156 con fig. 92. P. Pensabene, *Scavi di Ostia 7: I capitelli* (1973) p. 202 con esempi in nota 8.

(45) *Contra Delbrueck loc. cit. p. 156.*

(46) Senza foglia d'acanto i numeri d'inventario A 20, A 559, A 571, con foglia i numeri d'inventario A 89, A 90, A 719 fig. 31.

(47) Per questo scavo cf. *Sicilia Archeologica* 41, 1979, p. 54, zona ad est dei vani 11 e 14.

(48) Cf. già *Sicilia Archeologica* 26, 1974, p. 20.

(49) Cf. *Sicilia Archeologica* 38, 1978, pp. 13 s.

Monumenti funerari della prima e media età del bronzo nella Sicilia centro meridionale

Gaetano Pottino è, come tanti appassionati osservatori della sua terra, un entusiasta cultore dei fenomeni della civiltà antica della Sicilia. Questo interesse, dimostrato già con una ricerca sul terreno concernente le tracce dei Cartaginesi in Sicilia, gli venne dalla consuetudine con l'agricoltura e con tutto quello che riguarda la natura. È quella stessa consuetudine che muoveva sotto impulsi culturali diversi ma con la stessa spinta sperimentale, il giovanissimo Biagio Pace, nella campagna di Camarina.

Le sue proposte non nascono quindi da letture più o meno intense della letteratura scientifica siciliana, ma dalla visione diretta faticosa talora, ma sempre entusiasmante e generosa del terreno. Non è naturalmente una cosa nuova che si proponga in queste note la corrispondenza fra certe consuetudini funerarie e la gente che le ha praticate. Utilissima, quella del giovane studioso Procelli (in Bd'A 9, 1981, 83 = 110) che giustamente attira l'attenzione sull'architettura funeraria di tombe dell'età del bronzo fra Ragusa e Santa Croce di Camarina e sui richiami, già ampiamente additati da Bernabò Brea, che la tipologia architettonica impone con Malta. Il discorso che imposta qui il nostro anziano, ahimè, esploratore del terreno è, ovviamente diverso; ma parte da un concetto giusto, anche se appena accennato.

Dai tempi beati in cui nel 1935, issato quasi nella fenditura rocciosa di Serrafelicchio, proprio incombenza alla vecchia stazione ferroviaria di Agrigento, raschiavo le poche tracce lasciate dopo le esplorazioni dell'Orsi, i miei interessi per il mondo antico e per le civiltà della Sicilia, mi hanno portato assai lontano da quelli della preistoria dell'isola che tanto, allora, per un breve momento, mi aveva affascinato. Eppure non so trattenermi dall'additare le idee qui agitate all'attenzione della ricerca preistorica in Sicilia, augurando che la passione con cui il Pottino percorre le strade ancora inconsuete della nostra Sicilia trovi nell'indagine storica la sua giusta collocazione e ricompensa.

Paolo Enrico Arias

di GAETANO POTTINO

1. La testimonianza più appariscente lasciata in Sicilia dalle popolazioni che abitarono l'isola prima di Cristo è, senza dubbio, quella dei colonizzatori greci. I templi di Segesta, Selinunte ed Agrigento, i teatri di Siracusa, Tindari, Eraclea Minoa sono vestigia indelebili che nei secoli hanno destato l'interesse di archeologi, architetti, pittori, storici ed uomini di pensiero.

Esiste però anche un'altra testimonianza, meno appariscente e molto più antica, data dai monumenti funerari della prima età del bronzo, che balza evidente anche agli occhi dell'inesperto visitatore in transito per le assolate strade della



Muculufa.

Sicilia centro-meridionale: testimonianza questa che è strumento prezioso per la conoscenza degli uomini che vissero nell'isola circa 4.000 anni or sono (1).

Nelle province di Agrigento, Caltanissetta e in parte di Enna, qua e là emergono su piccoli dossi o basse coste rocciose o anche nelle rocce a picco numerose grotticelle artificiali scavate con asce di pietra per dare sepoltura ai morti, databili al XX secolo a.C.

Argomentando dalle poche relazioni di scavo e dai frammenti di materiali fittili che ancora si trovano nelle adiacenze, le grotticelle, (o almeno i tipi di ceramica che largamente vi predominano) sembrano appartenere nel loro complesso alla prima età del bronzo.

Anche nella Sicilia sud-orientale, nel grosso blocco montuoso degli Iblei, solcati a brevi distanze da strette gole, formate dai corsi d'acqua, che prendono il nome di «cave», e servono come naturali accessi alle regioni sovrastanti e quindi da vie di collegamento tra il mare e i monti, nei fianchi rocciosi delle cave, in parecchie località, si trovano analoghi monumenti funerari. Questi, però, divergono da quelli esistenti nelle tre province più su ricordate per la superficie e per l'ampiezza dei talami e sembrano successivi ad essi. La loro *facies* ceramica può collegarsi con la cultura di Sant'Ippolito.

Scrivo a tal proposito Bernadò Brea: «Il castellucciano classico (Sicilia sud-orientale n.d.a.) non può essere ormai più considerato come un fatto completamente nuovo, come il prodotto dell'improvviso arrivo in Sicilia di nuove genti portatrici di una nuova civiltà completamente estranea alla precedente evoluzione culturale dell'isola.

Il problema si sposta a questo fatto nuovo, questo arrivo di nuove genti piuttosto che con l'evento della civiltà di Castelluccio dovrebbe oggi essere posto in rapporto con quello della cultura di Sant'Ippolito, cultura che avrebbe contenuto in sé i germi dai quali il castellucciano classico avrebbe potuto un giorno svilupparsi.

Dovremmo quindi pensare che ad un certo momento un nuovo gruppo etnico, portatore di una cultura fortemente permeata di elementi *anatolici* e *ciprioti*, sia approdato sulle coste del gelese e dell'agrigentino e che di lì abbia iniziato la

sua graduale espansione in Sicilia espansione limitata in un primo momento solo alle valli interne ed al caltagironese, a quelle regioni cioè nelle quali oggi la cultura di Sant'Ippolito ci appare diffusa» (2).

L'intuizione del grande studioso trova evidente conferma sui luoghi. Chi vorrà, infatti, seguire le due più importanti vie di penetrazione della Sicilia centro-meridionale, e cioè percorrere le sponde del fiume Gela e del fiume Salso, lasciate le pianure, nelle prime alture a circa 10 chilometri dalla costa, nel Monte Canalotto e nel Monte Dissueri sul fiume Gela e nel Monte Muculufa sul fiume Salso (pressocchè ignoto al mondo scientifico), troverà sulle pareti rocciose numerosissime grotticelle evidentemente affini tra loro, e che, con ogni probabilità stanno a testimoniare la presenza di un nuovo gruppo etnico approdato nell'isola, nella zona accennata e, come s'è detto, particolarmente idonea per gli sbarchi e la successiva penetrazione in profondità, alla fine dell'età del rame ed agli inizi dell'età del bronzo.

Gli uomini giunti in Sicilia dal mare sulle coste di Gela e dell'agrigentino non potevano sostare nella pianura. Gli acquitrini, l'impossibilità di ricoverare e proteggere i navigli, la necessità di abitare in terreni saldi e rocciosi li avranno spinti ad impiantare le loro basi nelle località di Dissueri e Muculufa; località che possiamo considerare come i due grandi fuochi di questa invasione, da dove in seguito si distaccheranno, come faville, tanti piccoli nuclei rappresentati da minori insediamenti sparsi qua e là (3). Le tombe a grotticella stanno ancora oggi a dar testimonianza, in tutta la Sicilia centro-meridionale, del processo espansivo cui ci riferiamo.

Suppongo che gli uomini che sbarcarono e si insediarono nella nostra isola agli inizi dell'età del bronzo non erano guerrieri e non avevano necessità di difendersi dagli autoctoni.

Le nostre conoscenze sui villaggi del bronzo in Sicilia sono ancora ben poca cosa, ad eccezione di quelle relative ad un villaggio presso Manfria descritto da Orlandini, e ad un altro villaggio presso Ramacca descritto da Frasca e da Procelli (4). Ciò è tanto più ingiustificato in quanto i villaggi castellucciani sono enormemente diffusi. Per di più, malgrado il limitato numero degli scavi effettuati in tali vil-



Monte Canalotto.

laggi (anche se sono state scavate più volte singole capanne), non è difficile individuare l'ubicazione dei singoli insediamenti.

Nelle esplorazioni da me condotte alla ricerca di piccole necropoli, non è stato difficile, spesso, individuare il luogo ove il relativo villaggio era insediato. La scelta del luogo sembra rispondere a regole ben precise, che potrebbero così riassumersi:

- 1) i vivi abitavano vicino ai loro morti; dal materiale fittile affiorante sul terreno, si rileva che i villaggi stavano a poche decine di metri dalle necropoli;
- 2) anche se il villaggio stava su un'altura, esso non era ubicato in posizione dominante, ma era sempre delimitato, almeno da una parte, da dossi o balze ove venivano ricavate le grotticelle;
- 3) in genere, l'insediamento era esposto a levante e sito nelle vicinanze d'una sorgente d'acqua.

Questo ho potuto constatare a Terravecchia di Cuti (Cammareri), a Recattivo (Scorsone), alla Muculufa ed a Manfria.

Dalle ricognizioni appare evidente che gli uomini della *facies* castellucciana (o meglio di Sant'Ippolito) non abitavano luoghi ove alle difese naturali (sommità dei monti - pareti a petti) aggiungevano mura di protezione. Dobbiamo arrivare alla *pax romana* per ritrovare in Sicilia insediamenti umani così sguarniti dal punto di vista bellico. Scrive l'Orlandini (5) nella sua relazione di scavo del villaggio di Manfria: «La posizione naturale era splendida; un dolce pendio esposto ad est sud-est ad un'altezza di 90 metri s.l.m. con bella vista aperta sulla pianura di Gela e sul mare, chiuso alle spalle da una cavea naturale di piccoli dossi o basse coste rocciose utilizzate come necropoli».



STAZIONI DELL'ETÀ DEL BRONZO

- 1) Dissucri; 2) Muculufa; 3) Monti Aratato; 4) Monte Desusino; 5) Suor Marchesa; 6) Raffè di Milingiana; 7) Milingiana; 8) Priorato; 9) Manfria; 10) Lavanca Nera; 11) Gela; 12) Valcanonico; 13) Monte Bubbonia; 14) Sabbuci; 15) Priolo; 16) S. Margherita Belice; 17) Monte Sara; 18) Montaperto; 19) Monserrato; 20) Caldare; 21) Polizzello di Mussomeli; 22) Naro; 23) Montedoro; 24) Vassallaggi; 25) S. Cataldo; 26) Irosa; 27) Cuti (Cammareri); 28) Recattivo (Scorsone); 29) Sabbucina; 30) Gibil-Gabib; 31) Branco-Grande; 32) Piano Resti; 33) Sante Croci; 34) Monte Sallia; 35) Paraspola; 36) Aranci; 37) Licodia Eubea; 38) Giarratana-Donna Scala; 39) Monte Casale; 40) Castelluccio; 41) Cava D'Isipica; 42) Cava Lazzaro; 43) Cugni di Calafarina; 44) Grotta chiusazza; 45) Grotta Masella; 46) Proprietà reale; 48) Bernardina; 49) Cava Secchiera; 50) Monte Gisira; 51) Cava Barbara; 52) Monte S. Basile; 53) Valsavoia; 54) Nova Lucello; 55) Catania Barriera; 56) Paternò; 57) Bianca Villa; 59) Regalbuto; 60) Monte Lanzaria; 61) Maistro.

Si ha la sensazione che gli abitanti di tutti i villaggi dell'età del bronzo in Sicilia vivessero in pace accanto ai loro morti; e sono ammirevoli i segni della pietà dell'uomo, specie se si considera la fatica e il tempo speso per dare ai cari morti una sepoltura che resistesse all'ingiuria del tempo.

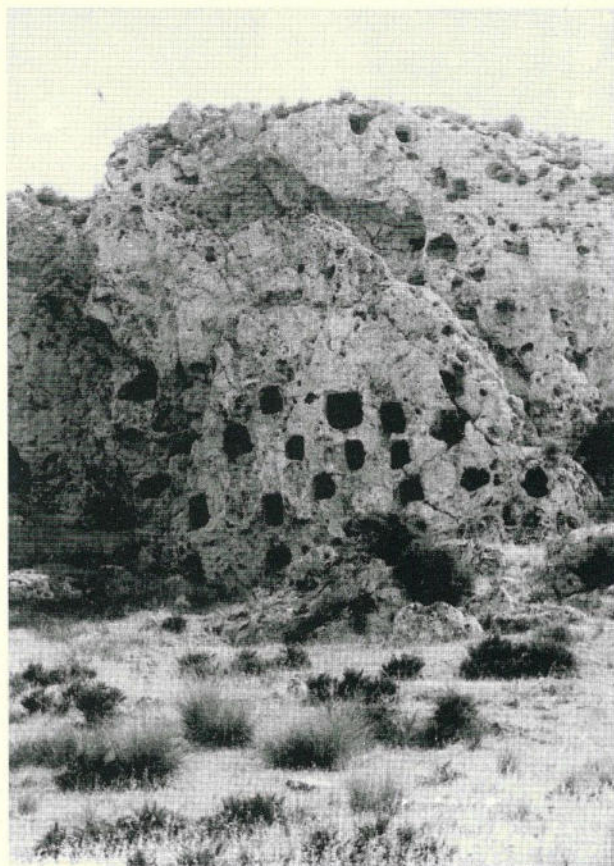
L'ascia di pietra levigata è il solo arnese a noi sicuramente noto per questo genere di lavoro. Possiamo, però, supporre che siano stati usati anche pietre laviche, per levigare, fuoco, per rendere lavorabile la roccia; legni bagnati, per dilatare le fessure delle balze rocciose. Non sapremo mai quanti giorni, quanti mesi, quanti anni saranno stati necessari per ultimare una sola di queste grotticelle con così poveri mezzi; certo è che l'opera richiedeva tempo e fatica.

La casa dei vivi, che sorgeva a pochi metri dalla dimora dei morti, delimitata (non sempre) da un basso muretto a secco e col tetto di paglia e fango delle stesse forme e dimensioni delle capanne che ancora oggi costruiscono i pastori (u pagghiaru), doveva dare per contrasto il senso della provvisorietà della vita. Entrambi i dati sono preziosi: si può intuire la spiritualità di quei popoli primitivi, cui il vivere coi morti dava una visione realistica della vita terrena.

Dice Diodoro: «Maggiore cura si ha per la casa dei morti che per quella dei viventi, queste si considerano come alberghi per un breve transitorio soggiorno e le tombe sole come le vere e durevoli dimore per l'eternità».

Quale sarà stato il destino del cadavere collocato in queste sepolture? Sarà stato incinerato, inumato, sacrificato? Quale sarà stato il culto funerario? Dopo che il morto fosse stato immesso nella tomba, sarà stato concluso il suo rapporto con i viventi, oppure esso avrà ricevuto visite ed offerte? Quale concezione avevano i vivi circa i bisogni dei morti?

Non c'è dubbio che le vestigia materiali dei monumenti funerari ci consentono di interpretare solo una esigua parte della mentalità di quegli antichi popoli. Ma, d'altra parte, i resti funerari ci danno informazioni non trascurabili sulle diversità culturali dei popoli. È noto che ogni rito e ogni modalità relativi alle sepolture non si modificano facilmente. L'uomo, di fronte alla morte, è per natura conservatore.

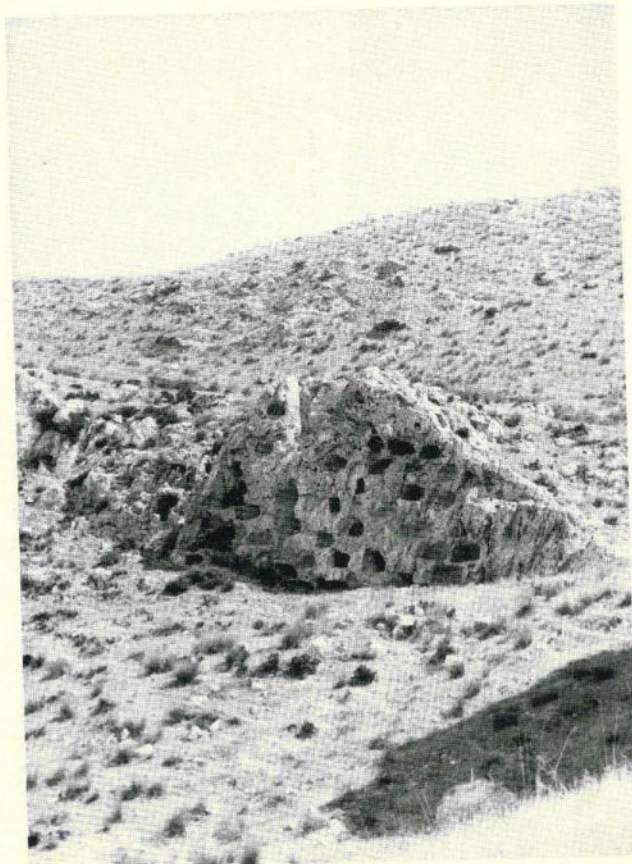


Monte Canalotto.

Esaminare le diversità dei monumenti funerari, di una regione o di un dato periodo, serve, quindi, ad individuare le diversità etnografiche.

2. A tal proposito, sembra necessario prendere le mosse dallo studio del Tinè (6) sull'origine delle tombe a forno (o, che è lo stesso, a grotticella), in Sicilia.

Scrivono il Tinè: «Le cosiddette tombe a forno costituiscono quasi l'esclusivo tipo di sepoltura in uso fra le popolazioni postneolitiche della Sicilia a partire dagli inizi del terzo millennio e fino a quando tali popolazioni non vennero totalmente e definitivamente assorbite dagli invasori greci nel corso del V secolo a.C.»; ed aggiunge: «Sembra che sia la forma della cella che quella dell'anticella non abbiano subito nel tempo radicali trasformazioni architettoniche ma solo lievi modifiche detta-



Monte Canalotto.

te soprattutto dalla necessità di adattarsi alla natura della roccia dove la tomba veniva aperta e forse anche a nuove esigenze del rituale funebre. Come vedremo, le tombe più antiche, le prime ad essere introdotte in Sicilia, sono in genere quelle a cameretta circolare che si apre al fondo di un pozzetto anch'esso circolare scavato su un terreno pianeggiante o in lieve declivio.

In seguito, specialmente durante la prima metà del bronzo, le tombe vennero preferibilmente ricavate nella parete verticale di balze rocciose e alla cella si accedeva direttamente oppure attraverso una nicchia semicircolare che fungeva da anticella.

Ma proprio per il fatto che queste modifiche strutturali possono essere state determinate semplicemente dalla natura del luogo dove le tombe venivano aperte, le osservazioni riguardanti la loro

architettura nelle varie epoche se non sono confermate di volta in volta dalla presenza di corredi funebri attribuibili a periodi ben definiti non possono da sole assumere un valore discriminatorio in sede di cronologia. In particolare si è constatato che non tutte le volte che ci si trova in presenza di una tomba aperta ai piedi di un pozzetto verticale si tratta di una tomba arcaica».

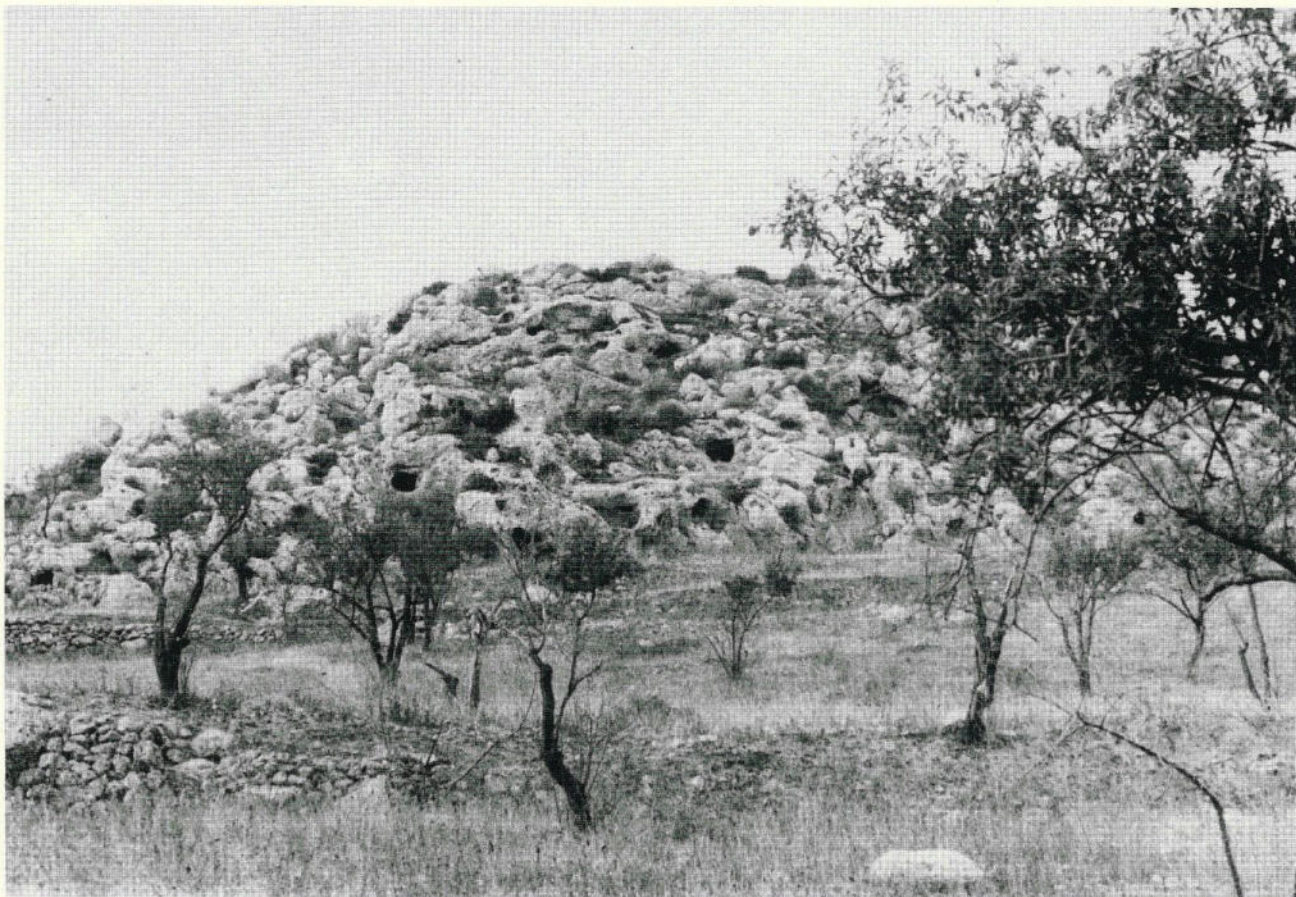
Se ho ben compreso il pensiero dell'autore, tombe a pozzetto verticale che si aprono sul pianoro e tombe che si aprono sulle balze rocciose apparterebbero alle stesse popolazioni; in linea di massima, le tombe a pozzetto verticale sarebbero arcaiche; ma in generale quelle che l'autore chiama «modifiche strutturali» sarebbero state determinate semplicemente dalla natura dei luoghi.

Alla base delle tesi sostenute dal Tinè (e da altri) sta la considerazione per cui, nella Sicilia centro-meridionale e sud-orientale, le rocce sono tenere, e i sepolcri possono essere scavati nelle balze rocciose; mentre nella Sicilia settentrionale, la roccia dura impedisce la costruzione di tali manufatti e le tombe si trovano tutte in superficie.

Su tali punti di vista, credo di dovere dissentire. Questi criteri sono [come dice il Pace (7)] *passati per certi non per la loro bontà ma per mancanza di opinione discordi*. Al contrario, io sono convinto che le tombe a grotticella poste nelle balze rocciose e quelle poste nei pianori con pozzetto verticale appartengono a differenti gruppi etnici.

Nella Sicilia settentrionale vi sono parecchie località con rocce affioranti di pietra tenera, e però le grotticelle artificiali sono assenti in quelle balze rocciose; al contrario nella Sicilia centro-meridionale e sud-orientale, le grotticelle sono scavate anche sui dossi rocciosi di pietra dura; ad esempio, le tombe di Terravecchia di Cuti (Cammareri).

È da tenere, inoltre, presente che al tempo in cui si scavavano le tombe a grotticella, dalle miniere di Monte Tabuto (Sicilia sud-orientale) si cavava la selce, materiale durissimo; quindi, non si vede perchè non si sarebbero dovute scavare le grotticelle nella pietra dura nella prima età del bronzo. Abbiamo già accennato ai mezzi: qualunque roccia può essere fratturata scaldandola col fuoco (la calce si produce riscaldando le rocce



Pendici Monte Aratato (Licata).

calcaree); nel trapanese, ancora, nel secolo scorso, per cavare il marmo le rocce venivano intaccate utilizzando tronchi di legno durissimo molto appuntiti che con un mazzuolo si facevano penetrare nelle fessure, quindi i legni venivano bagnati e gonfiandosi dilatavano le fessure del marmo dando la possibilità di procedere all'estrazione.

Inoltre vi è un punto importante su cui conviene riflettere. Se ci riferiamo ad epoche molto antiche, non crediamo affatto che si sia ritenuto indifferente (e dipendente solo dalla natura del terreno disponibile) sistemare il corpo dei morti sopra terra o sotto terra. A ciò non osta, eventualmente, il fatto che nei due diversi tipi di tomba troviamo identici corredi funebri. Da tale identità si può dedurre, tutt'al più, e neanche sempre, soltanto una contemporaneità e null'altro.

L'indifferenza per la deposizione del cadavere sopra terra o sotto terra si ha in tempo relativamente recenti e non antichissimi, e solo presso una umanità evoluta e sottoposta a varie influenze civilizzatrici.

Per gli uomini del primo bronzo, invece, la diversità delle sepolture (sopra terra, o sotto terra) sta a dimostrare, a mio avviso, una diversità di tradizioni culturali: quindi, con ogni probabilità, una diversità etnica.

La stretta vicinanza dei sepolcri alla casa dei vivi e la piccola superficie delle grotticelle a forma rotondeggiante e, spesso, poste in luogo inaccessibile fanno supporre che i corpi dei morti prima di essere inumati venissero scarnificati.

Alcuni hanno avanzato l'ipotesi che il defunto venisse posto nella grotticella in una posizione si-



Irosa.

mile a quella che assume il feto nell'utero della madre; e si è voluto collegare tale ipotetica posizione con l'ulteriore ipotesi secondo la quale, in quel tempo, in tutta l'area del Mediterraneo sarebbe stato diffuso il culto della dea madre.

I fatti hanno smentito queste supposizioni: in tutti gli scavi, in genere, gli scheletri (anche per le numerose e ripetute deposizioni in una stessa tomba) sono stati ritrovati disarticolati o rannicchiati, non in posizione fetale.

Molte grotticelle venivano costruite nelle alte pareti delle balze ove l'uomo poteva eseguire lo scavo solo calandosi dall'alto con una scala a corda. Ciò fa supporre che tali loculi servissero anche per eseguire deposizioni provvisorie in posto appartato lontano dalle fiere ed accessibile soltanto agli uccelli rapaci. Le fiere, infatti, nel di-

vorare rompono le ossa, mentre gli uccelli rapaci scarnificano lasciando intatto lo scheletro. Le tombe a grotticella, quindi, si presentano come sepolcri provvisori utilizzati per la scarnificazione, e anche come sepolcri definitivi per numerose, e non coeve, deposizioni; ora, tale duplice operazione non si accorda con una ipotetica indifferente utilizzazione, a piacimento, di tombe a grotticella su balze rocciose o di tombe sotterranee (è chiaro che queste ultime non avrebbero potuto essere utilizzate agevolmente come sepolcri provvisori e non avrebbero potuto essere utilizzate affatto come luoghi per la scarnificazione).

Nella preistoria, ma anche in epoche storiche e persino nella nostra epoca, per le pratiche funerarie è importante distinguere il rito funerario dai concetti metafisici e morali; mentre questi si evol-



Fondo valle Dissueri.

vono, quello rimane immobile. Per esempio, quando gli archeologi del 6.000 d.C. scopriranno le nostre tombe e troveranno il rosario nelle mani dei defunti, potranno parlare soltanto di un rito funerario, ma erreranno se crederanno particolarmente vivo, in quei defunti, il culto per la Madonna.

Per gli uomini del primo bronzo, la grotticella artificiale esposta ai raggi del sole presuppone un rito funerario differente da quello che è presupposto dall'uso della tomba a grotticella con un pozzetto verticale posta sotto terra.

A riti differenti nella stessa epoca storica corrispondono, spesso, popoli diversi, e poichè le tombe cui ci riferiamo appaiono nella Sicilia centro-meridionale e sud-orientale solo attorno al 2000 prima di Cristo quando già gli indigeni (Sicani) la abitavano, è facile supporre che i nostri mo-

numenti funerari appartengono a popoli (venuti dal mare) che nulla hanno in comune con i Sicani (e neppure con i Siculi, arrivati nell'isola in un secondo tempo).

Paolo Orsi intuì quanto ho accennato, dato che egli scrive, a proposito delle tombe a grotticella: «Le ho denominate senz'altro sicule, ma non è senza qualche riserva che lasceremo corre tale epiteto; piuttosto che in un senso strettamente etnografico ed in antitesi a Sicano, vorrei che tale denominazione si avesse ad intendere come spettante alle popolazioni preelleniche dell'isola; esclusi beninteso i Fenici» (8).

Ho parlato di popoli venuti in Sicilia dal mare, perchè — come si ricorderà — la collocazione geografica dei sepolcri a grotticella fa pensare ad un approdo sulle coste gelesi e agrigentine.

Che le tombe a grotticella del I bronzo non siano da attribuire ai Sicani, e cioè, in sostanza, a popoli indigeni o da lungo tempo residenti in Sicilia, deve affermarsi per una riflessione assai semplice. Infatti, se mai i Sicani dovessero essere i costruttori delle tombe a forno del I bronzo, non si vede perchè essi non avrebbero dovuto costruirle (gli arnesi di lavoro disponibili erano anche allora gli stessi) anche nei secoli precedenti quando fioriva la cultura di Serrafelicchio, e ancora indietro la cultura di S. Cono-Piano Notaro e Stentinello.

3. Sorgono ora spontanee le domande: quali motivi avevano i popoli cui mi riferisco per stabilirsi nell'isola; perchè essi occuparono soltanto la Sicilia centro-meridionale, spingendosi successivamente a ponente sino a Campobello di Mazzara-S. Margherita Belice, a settentrione sino ai limiti della provincia di Enna ed a levante sino alle pendici dell'Etna?

Se diamo un attento sguardo alla carta geologica della Sicilia, noteremo che l'area delle stazioni dell'età del bronzo coincide, direi quasi perfettamente, con l'area della serie gessosa solfifera. È, al riguardo, sorprendente il fatto che perfino in una zona dei Peloritani tra Milazzo e Castoreale, ove è ubicata una isolata zona della stessa serie solfifera si ritrovano le grotticelle artificiali del primo bronzo (9).

La Sicilia, posta al centro del Mediterraneo, divenne fin dalla prima età del bronzo punto di incontro tra le popolazioni rivierasche di quel mare, per il trasporto del rame e dello stagno da oriente ad occidente e viceversa. La Sicilia centro-meridionale doveva essere punto di sosta e di scambi, e le imbarcazioni che avrebbero dovuto rientrare scariche nei luoghi di provenienza potevano stivare i loro natanti con lo zolfo e il salgemma, ed anche con il bitume, che nella nostra isola a quel tempo, è facile supporre, si reperivano in superficie.

In particolare, lo zolfo aveva, per gli antichi, grande importanza, sia per i rilevanti usi tecnici, sia per la sua utilizzazione nel campo magico-religioso (si ricorderà, per fare solo un esempio celebre, che Ulisse, dopo la strage dei Proci, procedette alla purificazione della casa, profanata per il sangue sparso, mediante fumi di zolfo). Tale

uso può essere nato in relazione al fatto che lo zolfo presenta fenomeni di luce e di odore simili a quelli del fulmine e quindi potè sembrare di origine divina (i Greci lo chiamarono *θείον*).

Nel campo tecnico, lo zolfo aveva le utilizzazioni più varie. Si applicava per il consolidamento del mastice nella riparazione dei vasi. Per la sua forte infiammabilità, si usava per i lucignoli, e si trattavano con zolfo le fiaccole ed il legno resinoso per renderli più facilmente infiammabili. Per produrre il fuoco con la frizione di due pietre, queste si spalmavano con lo zolfo. In metallurgia, infine, si usava lo zolfo per le miscele di rame e piombo e per la fusione dei metalli.

È da considerare che, fra tutti i paesi rivieraschi del bacino del Mediterraneo, gli unici che possiedono giacimenti di zolfo, oltre la Sicilia, sono la Turchia, Cipro e, in piccola parte, le Cicladi. Si tratta proprio dei luoghi dai quali si suppone siano arrivati nella nostra isola, nella prima età del bronzo, nuovi popoli che, come afferma Bernabò Brea (ad esempio, nel passo che citiamo nel primo paragrafo), erano portatori di una cultura fortemente permeata di elementi anatolici e ciprioti, popoli, quindi, certamente conoscitori dell'uso dello zolfo.

Tali popoli, per circostanze che non possono oramai precisarsi, avranno trovato conveniente lo sfruttamento dello zolfo siciliano. È probabile che essi abbiano adoperato lo zolfo, oltre che per gli svariati usi accennati, anche come merce di scambio. L'ubicazione della Sicilia, al centro del Mediterraneo, ove è presumibile si cambiassero gli equipaggi dei rematori, certo favoriva la conoscenza e l'utilizzazione di quel minerale, che forse veniva caricato per scambiarlo, alle Baleari, in Spagna, a Marsiglia, con il piombo e lo stagno, oppure utilizzato come zavorra per non effettuare a vuoto i viaggi di ritorno.

L'occupazione della Sicilia centro-meridionale, in un secondo tempo, non avrà, probabilmente, fatto sorgere gravi conflitti con gli indigeni, se costoro, come pare, non si occupavano affatto della ricerca e dello sfruttamento dello zolfo. Gli indigeni, infatti, per quanto sappiamo, benchè isolani, non erano navigatori, e inoltre sconoscevano la fusione dei metalli e l'arte di cavar pietra: di tali attività, infatti, essi non hanno lasciato nessuna

testimonianza. La nuova gente approdata nella nostra isola, nella fondata ipotesi d'una sua provenienza dall'Anatolia o da Cipro, conosceva certamente, invece, l'arte della fusione dei metalli e quindi l'importanza dello zolfo; conosceva, altresì, l'arte di cavare e lavorare la pietra, e i monumenti funerari stanno a testimoniare la sua maestria; conosceva la navigazione, premessa indispensabile per ogni scambio commerciale.

4. Dovettero esercitare una fortissima attrazione per le popolazioni dedite agli scambi commerciali anche le grandi miniere di salgemma ed i grandi giacimenti di bitume esistenti nelle zone centro-meridionali dell'isola.

Il sale, che conserva i cibi, fu simbolo della incorruzione e della perpetuità, e poichè nessun



Terravecchia di Cuti.

convito si faceva senza il condimento del sale, esso divenne anche simbolo della concordia e dell'amicizia; gli orientali chiamarono «patto di sale» un patto perpetuo e duraturo (10).

Il salgemma delle province di Agrigento, Caltanissetta ed Enna ben si prestava allo sfruttamento nella stessa misura dello zolfo e del bitume affiorante in abbondanza in varie località della cuspide sud-orientale dell'isola e nei Peloritani tra Castoreale e Milazzo, luogo di approdo dei navigli in transito verso le isole Eolie per il carico dell'ossidiana (la navigazione non si svolgeva per le vie più brevi, ma da capo a capo, e la Sicilia si lasciava, per dirigersi alle Eolie da Capo Milazzo).

Anche la conoscenza del bitume e delle sue applicazioni risale a tempi remotissimi; ne fa cenno la Genesi, a proposito della costruzione dell'Arca di Noè e della torre di Babele; ed esso era elemento indispensabile per il calafataggio delle imbarcazioni, operazione mediante la quale, nella costruzione e riparazione delle navi di legno, venivano chiuse tutte le fessure che rimanevano nelle connettiture fra le tavole di bordame per non lasciare trafilare l'acqua.

Al commercio di questi prodotti partecipavano i navigatori, ma partecipavano anche i ricercatori e i trasportatori che dal luogo di produzione portavano i minerali negli scali commerciali che, come abbiamo visto, erano sul fiume Gela, presso il Dissuero, e sul fiume Salso (antico Halycos) (11) presso la Muculufa.

Da qui la necessità che, accanto a questi due più grandi centri commerciali, sorgessero quelle che abbiamo chiamato le faville, le piccole stazioni di nuclei umani che si dedicavano all'estrazione o al trasporto dal centro minerario allo scalo commerciale (oltre che alla pastorizia ed all'agricoltura).

Non deve destar meraviglia che gli insediamenti del Dissuero e della Muculufa mostrano una evoluzione, nel tempo, delle grotticelle artificiali, nel senso che, mentre le proporzioni delle cavità appaiono, salvo piccole varianti, sempre le stesse, l'impostazione dell'anticella subisce alcune varianti. Suppongo che tali varianti si colleghino all'introduzione di nuovi strumenti di lavoro.

Dal primo bronzo al tardo bronzo, le forme del *dromos* divengono più regolari, da rotondeggiante a rettangolare o quadrato, ma l'impostazione del monumento funerario rimane sempre eguale.

Le varianti sono più manifeste alla Muculufa e al Dissuero perchè questi insediamenti, a continuo contatto con le nuove genti, andavano lentamente evolvendosi, mentre i piccoli centri sparsi in tutto il centro-meridione dell'isola, addetti all'estrazione o al trasporto dei minerali, o si estinguevano o rimanevano immobili nei loro riti, nei loro usi, nei loro costumi, lasciando immutata nella forma arcaica la grotticella dei morti.

L'Orlandini, nel già citato rapporto preliminare sullo scavo del villaggio della prima età del bronzo a Manfria presso Gela, scrive: «Il nuovo vil-



Muculufa.

laggero di Manfria apparteneva dunque a una delle tante piccole tribù sicane fiorite nel tardo neolitico e nella prima età del bronzo attorno alla piana di Gela e scomparve all'arrivo dei Siculi verso il 1250 a.C. allorché al posto dei villaggi sparsi e decentrali sorse, nella montagna del Dissueri, poderosa acropoli naturale, un nuovo e grande centro preistorico che dominerà di lontano la deserta pianura di Gela fin quasi l'arrivo dei coloni greci».

Per i motivi accennati non possiamo essere certi che il villaggio di Manfria appartenesse ai Siculi. Inoltre non possiamo condividere il pensiero dell'autore che data l'inizio del grande centro preistorico del Dissueri attorno al 1250 a.C.

Alcune delle innumerevoli grotticelle, così suggestive, nelle pendici del Dissueri e del Cana-

lotto (purtroppo in parte distrutte dalla barbarie delle imprese che costruirono la diga del Dissueri), stanno a testimoniare con le loro forme arcaiche che il centro prese a svilupparsi fin dalla prima età del bronzo per svilupparsi e fiorire nel medio bronzo. Analogo sviluppo ebbe la Muculufa. L'attento ricercatore potrà trovare frammenti di materiale fittile del cosiddetto periodo castelluciano, molto più antico, quindi, del 1250 a.C.

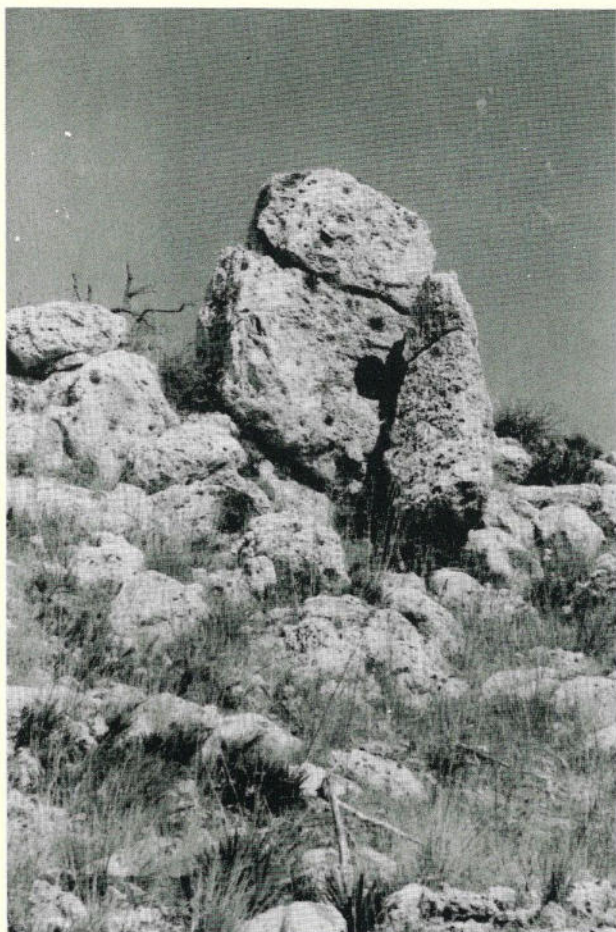
È vero che, per i problemi dell'arrivo dei Siculi, e del relativo passaggio dagli sparsi villaggi sicani alle grandi acropoli sicule (Pantalica, Cassibile, Dissueri, ecc.), l'Orlandini segue l'inquadramento e l'interpretazione del Bernabò Brea. Ma è pur vero che l'arrivo di nuove genti nella ultima età del bronzo non deve far dimenticare la preesistenza dei vecchi insediamenti che, seppure di limitate dimensioni, rappresentano i primi nuclei dei pionieri che aprirono la strada ai colonizzatori.

Dopo le ricerche dell'Orsi del 1902-1903 non risulta che altri scavi siano stati effettuati nel vasto territorio del Dissueri. Per mio conto, avendo esplorato la montagna del Dissueri e quella contigua del Canalotto, vorrei affermare che manca «la poderosa acropoli naturale che dominerà la deserta pianura di Gela». In Sicilia le acropoli naturali hanno caratteristiche ben precise. Si tratta di pianori con un certo declivio, posti fra i 500 e gli 800 metri sul livello del mare, alla sommità di monti, e delimitati nei loro confini per più del 50% da pareti a petto, ed ove, nella restante parte, si incontrano spesso i resti delle mura ad aggere costruite con pietrame a secco.

Ora, il Dissueri ha le pendici cosparse di grotticelle ricavate in tutte le balze rocciose che si trovano ai vari livelli; e noi sappiamo che i vivi vivevano accanto ai loro morti, e quindi lungo le pendici e non sulle cime, che, d'altra parte, nel monte Dissueri, hanno forma di creste rocciose senza pianori, creste che non si prestano a qualunque insediamento difensivo.

C'è da presumere, pertanto, che gli uomini che si attestarono su quel monte non fossero guerrieri nè temessero la guerra.

Gli uomini che giunsero attorno al 1250 a.C. trovarono nuove vie di penetrazione nel Dirillo, nel Tellaro, nell'Anapo, e nel Platani ad occidente; e probabilmente risalirono anche il Gela e il Salso,



Muculufa.

aggiungendosi agli uomini degli scali commerciali del I bronzo.

Molti piccoli centri si saranno estinti, altri saranno andati ad ingrossare i centri preesistenti; ma è da supporre che la ricerca dei minerali dovette accrescersi e stimolare maggiormente gli scali commerciali. Ed è ovvio che, fino all'arrivo dei Greci (circa 730 a.C.), «La civiltà dell'isola non può essere rimasta immobile» (12).

All'economia neolitica autarchica ed ai piccoli nuclei si saranno andati pian piano sostituendo i centri commerciali che avranno utilizzato la manodopera venuta dalle lontane campagne.

Dovrebbe essere indubbio che, contemporaneamente al fiorire della navigazione, si sarà sviluppata la pirateria, che avrà costretto gli abitanti

delle coste ad abbandonarle, anche perchè l'agricoltura autarchica non presentava più attrattive se confrontata con gli scambi commerciali di zolfo, salgemma, bitume, che potevano essere permutati con derrate. È probabile che le nuove genti arrivate prima della fine del secondo millennio avranno trovato spazio nella Sicilia sud-orientale ed avranno avuto modo, perchè più evolute, di utilizzare con la forza o con la cessione di arnesi da lavoro più evoluti, le preesistenti popolazioni del centro-meridione dell'isola.

Appare molto importante che gli insediamenti della Muculufa e del Dissucri-Canalotto non si presentano, ripetiamo, come centri di difesa, quali furono invece le acropoli che fiorirono in Sicilia dall'ottavo secolo fino all'avvento dei Romani; ma testimoniano una presenza umana che va accrescendosi dalla prima età del bronzo, e che poi scompare, a quel che sembra, misteriosamente prima della colonizzazione greca.

Nel concludere, vorrei in breve riassumere i risultati principali:

- 1) I monumenti funerari del I bronzo e periodi successivi posti nella Sicilia centro-meridionale non possono attribuirsi nè ai Sicani nè ai Siculi, ma risalgono ad altri gruppi etnici, probabilmente anatolici e ciprioti.
- 2) È molto probabile che queste genti praticassero per i loro morti la scarnificazione a mezzo degli uccelli rapaci.
- 3) Questi uomini sono venuti in Sicilia per la ricerca e la raccolta dei minerali, ed in particolare per la esportazione dello zolfo, che sarà stato utilizzato come merce di scambio con i paesi rivieraschi del Mediterraneo.
- 4) Essi non erano guerrieri e convivevano pacificamente con gli autoctoni; è anche da presumere che la zona centro-meridionale dell'isola fosse scarsamente popolata, e che gli indigeni non avessero interessi in contrasto con i nuovi arrivati.
- 5) È probabile che i nuovi arrivati nel tardo e medio bronzo avranno occupato la parte sud-orientale dell'isola penetrando attraverso il Dirillo, il Tellaro e l'Anapo, e saranno pervenuti ad occupare la parte occidentale attraverso il Platani.

- 6) La scomparsa dei piccoli centri lungo le coste dell'isola alla fine della prima età del bronzo fu probabilmente dovuta o all'estinzione dei modesti gruppi umani, o al timore delle razzie da parte dei pirati che affermavano la loro presenza man mano che si sviluppava la navigazione, oppure alle trasformazioni connesse al passaggio da una civiltà neolitica autarchica ad una civiltà di scambi commerciali.

NOTE

(1) Purtroppo l'importanza di questi monumenti non è stata sufficientemente apprezzata. Basti un esempio: scrive P. GRIFFO in *Gela preistorica ed ellenica* (Gela, 1951), pag. 10, a proposito delle necropoli del Dissuero e Canalotto: «La costruzione della diga ha richiesto purtroppo il sacrificio parziale di qualcuna di queste necropoli: circa un terzo (la parte più settentrionale) di quella di Monte Canalotto e pressochè per intero quella di Monte Maio». Ma ciò che sorprende è che la diga sorge in luogo, ed in altri luoghi circostanti, ma diversi, spari-

scono centinaia di monumenti preziosi per la ricerca storico-archeologica.

(2) Cfr. BERNABÒ BREA, *Kokalos*, 1968-69, pag. 45.

(3) Per lo stile delle ceramiche di questi insediamenti minori interessante lo studio di S. VASSALLO sui *Ritrovamenti preistorici nella valle del torrente Garisi-Vaccarizzo*, in corso di pubblicazione.

(4) P. ORLANDINI, *Scavo di un villaggio della prima età del bronzo a Manfria presso Gela*, in *Kokalos* VI, 1960, pp. 26-33; M. FRASCA, *Il villaggio preistorico di Torricella presso Rammacca*; E. PROCELLI, *Rammacca, un centro greco-indigeno ed un villaggio preistorico ai limiti occidentali della piana di Catania*, in *Sicilia Archeologica*, VIII, aprile 1975.

(5) *Kokalos*, VI, 1960, pag. 26.

(6) *Kokalos*, IX, 1963, 73 e seguenti.

(7) B. PACE, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, I, pag. 93.

(8) *B.P.I.*, XV, 1889, pag. 218.

(9) P. GENOVESE, *Testimonianze archeologiche e paleontologiche nel bacino del Longano*, in *Sicilia Archeologica*, 1977, pp. 19-21.

(10) Cfr. v. «Sale», in *Enciclopedia Italiana Treccani*.

(11) G. POTTINO, *Cartaginesi in Sicilia*, Palermo, 1976.

(12) BERNABÒ BREA, *La Sicilia prima dei Greci*, pag. 149.

Sulle vicende ed il luogo di rinvenimento del cosiddetto Melqart di Selinunte

di GIANFRANCO PURPURA

Sono trascorsi oltre ventisei anni dal rinvenimento nel gennaio del 1955 ad opera di un peschereccio di Sciacca, l'«Angelina Madre», di una statuetta fenicia in bronzo, alta 36 cm., impigliata nella rete a strascico. Il lungo tempo trascorso, placando le vivaci questioni conseguenti al rinvenimento e sfociate addirittura in una controversia giudiziaria, definita con una ingegnosa sentenza nel gennaio del 1963, consente oggi di riesaminare con maggiore serenità gli aspetti, talvolta curiosi, della vicenda e di potere stabilire con maggiore precisione il luogo di rinvenimento, allora indicato dai protagonisti in un sito inesatto (1).

La statuetta recuperata, raffigurante un dio fenicio — non Melqart, come si era supposto in un primo tempo, in quanto tale divinità è attestata solo a partire dal IX sec. a.C., ma probabilmente Hadad, dio delle tempeste e della guerra, il cui emblema, la testa di un cavallo, appare con frequenza sulle monete fenicie (2) — è stata attribuita al XIV-XIII sec. a.C. in base al confronto con l'Hadad di Ras Shamrah (fig. 1). Gli studiosi della statuetta nel tentativo di porla in accordo con le notizie relative all'espansione fenicia in Occidente tendono ad abbassarne la datazione (3), ma è possibile che essa risalga ad una età più antica. Poiché il tipo è ampiamente presente in Siria nel medio e tardo bronzo, la statuetta può essere tranquillamente assegnata a questa età, nella quale l'influenza degli elementi egittizzanti, quali il gonnellino (*shenty*), che sembra essere più basso di cintura di quello siriano e l'aggiunta di due piume di struzzo al copricapo c.d. a tiara, che rappresen-



FIG. 1 - A. Statuetta bronzea di divinità fenicia, proveniente da Selinunte. h. cm. 36 (XIV-XIII sec. a.C.).

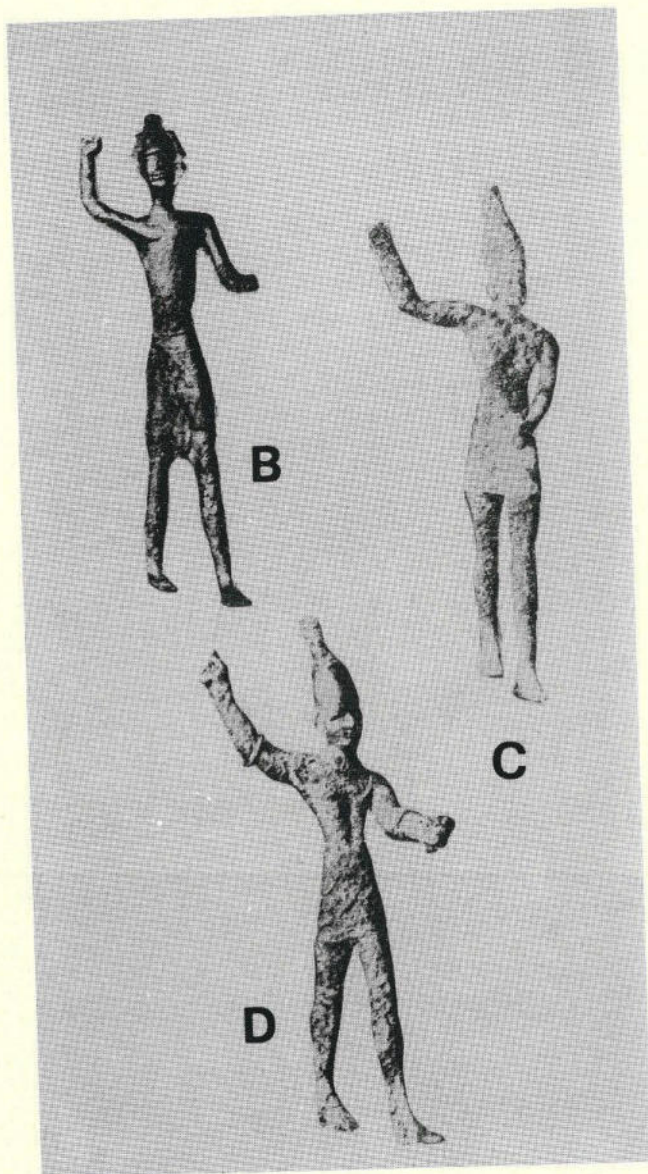


FIG. 1 - B. L'Hadad di Ras Shamrah (Ugarit). h. cm. 14 (XIV-XIII sec. a.C.) — C. Reshef o Hadad del Pelizeus. h. cm. 20 (XVIII sec. a.C.) — D. Hadad di Minet el Beida (porto di Ugarit). Bronzo placcato di oro. h. cm. 22 (XIV-XIII sec. a.C.).

ta la corona osirica, appaiono normali in ambiente siriano.

Le sporgenze al di sotto dei piedi rendono plausibile l'ipotesi che la statuetta del dio, impugnante nella destra levata una mazza e nella sinistra un fulmine-lancia o un'altra mazza, fosse infissa ad una base lignea. È possibile che, se anche non ornasse il dritto di prora di una imbarcazione fenicia, spintasi nelle acque occidentali del Canale di Sicilia in una età assai remota, fosse, almeno, su di essa imbarcata (fig. 2). Sulla prora di alcune raffigurazioni di imbarcazioni fenicie appare la testa del cavallo, probabile simbolo della protezione del dio delle tempeste, e le dimensioni della statuetta, superiori al normale, inducono a credere che essa potesse essere esposta su di una imbarcazione di adeguata lunghezza (4).

L'esatta determinazione del luogo del rinvenimento potrebbe, quindi, condurre alla scoperta di uno dei più antichi relitti finora identificati nel Mediterraneo poichè il noto relitto dell'età del bronzo di Capo Gelidonya in Turchia risale al 1200 a.C. In altri due antichissimi giacimenti sottomarini del XVII sec. a.C., quello di Pignataro a Lipari e l'altro a Sheytan Deresi in Turchia, non è stato possibile ritrovare alcuna parte lignea di uno scafo e resta perfino dubbio se realmente si sia verificato un naufragio (5).

A prescindere dall'ipotetica esistenza del relitto di un'imbarcazione nel luogo del rinvenimento della statuetta fenicia, la presenza in Sicilia di un bronzo orientale tanto antico rappresenta una rara testimonianza dell'espansione fenicia in Occidente, molto prima di quanto le fonti non lascino supporre. In un noto brano di Tucidide (VI, 2, 6) si dichiara che i fenici nell'VIII sec., all'avvento dei Greci, si ritirarono a Mozia, Palermo e Solunto, e la presenza fenicia in Spagna prima di questa età lasciava già supporre che i fenici frequentassero le acque siciliane prima dell'impianto degli importanti stabilimenti commerciali menzionati (6). Mancando in Sicilia dati sicuri di una presenza fenicia anteriore al VII sec. a.C., si è sostenuto che Mozia, Palermo e Solunto sarebbero state non fondazioni fenicie, ma cartaginesi e conseguenze dell'espansione greca in Occidente (7). Ma già il Pace constatava che l'assenza di reperti archeologici fenici potrebbe essere determinata dalla

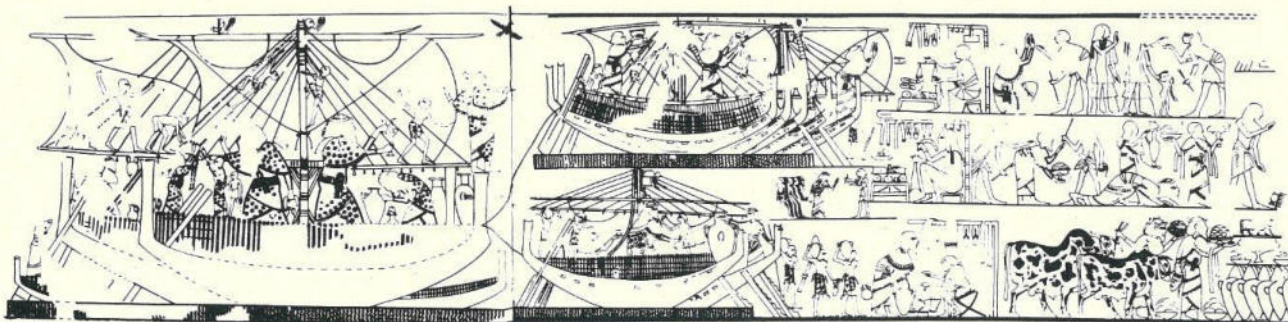


FIG. 2 - Una flotta mercantile cananea sosta in un porto egizio del XIV sec. a.C. Tomba di Henamun a Tebe.

modestia dell'installazione di piccole stazioni commerciali in prossimità degli abitati indigeni, prima della creazione e fortificazione dei grandi centri all'avvento dei greci (8). In realtà, adesso, in prossimità del luogo di ritrovamento della statuetta, a Selinunte, si cominciano a riscontrare tracce di un preesistente insediamento indigeno (9).

Prima del ritrovamento della statuetta non si supposeva, quindi, che l'espansione fenicia in Occidente potesse addirittura risalire al XIV-XIII sec. a.C., data comunemente ammessa per il bronzo del dio fenicio, che giacque diversi giorni abbandonato in un angolo sulla tolda della nave che lo aveva recuperato. In un primo tempo, ritenendolo un oggetto di rame puro, si era pensato di fonderlo, ma, constatato che era di bronzo, il progetto fortunatamente fu accantonato. Alla fine lo prese Santo Vitale, il motorista di bordo che lo portò nella abitazione del padre. Così per qualche mese, il dio fenicio restò appeso al muro nel salotto della piccola abitazione, esposto agli sguardi indifferenti dei visitatori, ma lo sguardo più acuto di un collezionista locale di oggetti d'arte, Giovanni Tovagliari, doveva determinarne il trasferimento. La statuetta, infatti, pare sia stata barattata con due fiaschi di vino. La modesta entità della contrattazione sembra essere stata la conseguenza del fatto che la famiglia del marinaio attribuiva all'atteggiamento minaccioso del dio orientale il potere di influenzare negativamente l'andamento delle vicende familiari. Il «pupo», come veniva chiamato nel rione San Michele di Sciacca, aveva ormai la fama di portafortuna.

Il Tovagliari fece esaminare la statuetta da uno studioso locale, Stefano Chiappisi, che promi-

se di compiere qualche ricerca a Roma. Nel frattempo la notizia della scoperta giungeva fino alla Sovrintendenza delle Antichità di Agrigento, che ne reclamava l'immediata consegna. Il Tovagliari, messo alle strette, donò la statuetta al comune di Sciacca che, accettandola, ne dispose la consegna alla locale Biblioteca Comunale, ove fu per qualche tempo esposta. Si sperava così che essa non venisse almeno portata via e solleticava l'orgoglio cittadino la possibilità che anche la città di Sciacca, come la vicina Castelvetro, nella quale era custodito il famoso «Efebo», avesse il suo «pupo». Ma il padrone del peschereccio «Angelina madre», Michele Scaglione, che sino ad allora aveva ignorato essere stati i suoi marinai (Santo Vitale, Antonino e Giuseppe Catanzaro, Giuseppe Licata) a recuperare la statuetta fenicia, attratto dalla possibilità di un lauto guadagno, rivendicò, a distanza di cinque anni dal ritrovamento, i suoi diritti sulla stessa, chiedendone il sequestro ed ottenendolo. Per tre anni, sino al 1963, la statuetta fu rinchiusa nella cassaforte di un locale istituto di credito in attesa di una decisione del magistrato, alla quale erano interessati gli eredi del collezionista d'arte, l'armatore, l'equipaggio, il Comune di Sciacca, lo Stato Italiano. Nel frattempo, nell'ambiente scientifico internazionale si riconosceva l'autenticità ed importanza del rinvenimento e ciò accresceva la brama di divenirne proprietario.

Certamente non facile si prospettava il compito per il magistrato, il giudice Francesco Militello, incaricato di risolvere l'intricata vicenda. Non avendo il Tribunale nel procedimento civile alcuna possibilità di una iniziativa d'ufficio nella acquisizione delle prove, non potendo, cioè, esperire libe-



FIG. 3 - Il luogo in cui è stata calata la rete che ha recuperato la statuetta fenicia, visto dall'acropoli di Selinunte. La freccia indica l'abitato di Tre Fontane, poco prima del quale venne ritirata la rete.

re indagini sull'esatto luogo di rinvenimento, l'organo giudicante doveva attenersi ad una decisione *secundum alligata et probata*, in pratica era costretto ad accettare le testimonianze che concordemente dichiaravano che la statuetta era stata rinvenuta ad una distanza di oltre venti miglia marine dal Capo Granitola su di un fondale fangoso in dolce declivio tra i 31 ed i 58 m. di profondità, mentre il motopesca era intento alla pesca del gambero. Rinvenuto in acque internazionali, sembrava che non fosse possibile altra alternativa che l'attribuzione all'armatore.

Ecco, dunque, il problema che si sarà posto il giudice: ammesso che la statuetta fosse stata ritrovata in acque internazionali, come riuscire a farla pervenire allo Stato Italiano? Esclusa la pos-

sibilità di rigettare le testimonianze sul luogo del rinvenimento in quanto, mentre le deposizioni dei membri dell'equipaggio potevano non essere utilizzate per un loro diretto interesse che li rendeva incapaci a testimoniare, restavano pur sempre le dichiarazioni di due persone non appartenenti all'equipaggio. Occorreva, quindi, trovare una ineccepibile argomentazione giuridica che escludesse la proprietà del ritrovatore. La *fictio iuris* fu offerta dall'interpretazione dell'art. 4 del Codice della Navigazione in base al quale la nave in alto mare viene considerata parte del territorio italiano e come tale soggetta alla legge italiana. Ora è evidente che per nave deve intendersi non soltanto uno scafo natante, ma anche tutti i suoi accessori, dal pennone più alto alla rete più profonda. Sic-

come la statuetta non era stata direttamente recuperata dal fondale dell'armatore o dai suoi uomini, ma tratta dalla rete, cioè allorquando essa era già nel territorio italiano, apparve possibile applicare la legge del 1939 sul ritrovamento di oggetti archeologici, che assegna questi beni allo Stato Italiano. In termini più tecnici: gli estremi tradizionali ed indispensabili per il verificarsi di un'occupazione di *res nullius*, l'*adprehensio* e l'*animus rem sibi habendi*, erano intervenuti quando già la cosa si trovava in territorio italiano, nè potevano essere esercitati dall'armatore per interposta persona, ad esempio il componente del suo equipaggio che aveva estratto la statuetta dalla rete.

Con questa sentenza, che costituì un precedente giurisprudenziale nel caso di oggetti archeologici rinvenuti in acque internazionali, la proprietà della statuetta fu assegnata allo Stato Italiano ed affidata alla Sovrintendenza alle Antichità di Agrigento. Poco tempo più tardi la statuetta fu consegnata alla Sovrintendenza alle Antichità per la Sicilia Occidentale in conseguenza di uno scambio. La Sovrintendenza per la Sicilia Occidentale diede ad Agrigento un cratere greco con una scena di amazzonomachia, rinvenuto a Gela e custodito a Palermo. Oggi la statuetta bronzea del dio fenicio è conservata nel Museo Nazionale di Palermo ed ogni questione sembra essere da tempo sopita, mentre alcuni protagonisti della vicenda non sono più in vita e persino il peschereccio «Angelina madre» giace sul fondo del mare.

In realtà, le dichiarazioni sul luogo di rinvenimento che hanno impedito sul nascere i progetti di ricerche di Throckmorton (1969), Schläger

(1969), Lamboglia (1973), Frey (1976), non erano esatte. Effettuando un'indagine è possibile adesso stabilire che la statuetta era stata ritrovata a circa un centinaio di metri dalla riva in soli 5-10 metri (cinque braccia) di profondità, mentre il peschereccio arava il fondo sabbioso con reti in zona vietata alla pesca a strascico, ove l'onda frangendosi sul bassofondo creava un turbini ricercato dai pesci affamati. Il sito rientrava nella sfera di competenza della Sovrintendenza per la Sicilia Occidentale ed è curioso che, in ultimo, nonostante le inesatte dichiarazioni, proprio a questa Sovrintendenza sia toccata in sorte la custodia del reperto.

Come ben sa chi ha pratica di questo tipo di pesca la zona indicata ha necessariamente una certa ampiezza, trattandosi di una vasta striscia di fondo. Ma la distanza limitata dalla costa e la bassa profondità rappresentano elementi di incoraggiamento alla ricerca. La testimonianza di Santo Vitale è ora estremamente precisa, essendo questo evento uno dei pochi fatti sensazionali della sua vita di duro lavoro, rimasto vivamente impresso nella sua memoria: la rete fu calata dinnanzi alla foce del fiume Modione poco dopo Selinunte (fig. 3) e ritirata in prossimità dell'abitato di Tre Fontane, dopo un percorso est-ovest di circa otto chilometri, effettuato alle prime ore dell'alba (fig. 4), mentre altre imbarcazioni operavano in maniera assai simile, arando, cioè, il fondo alla minima distanza materialmente consentita dalla costa. Oltre alla statuetta ed ai pesci, nient'altro era contenuto nella rete. Lungo questo tratto di mare sono noti due carichi di navi antiche: uno con anfore vinarie italiche di età repubblicana, l'altro tardo-

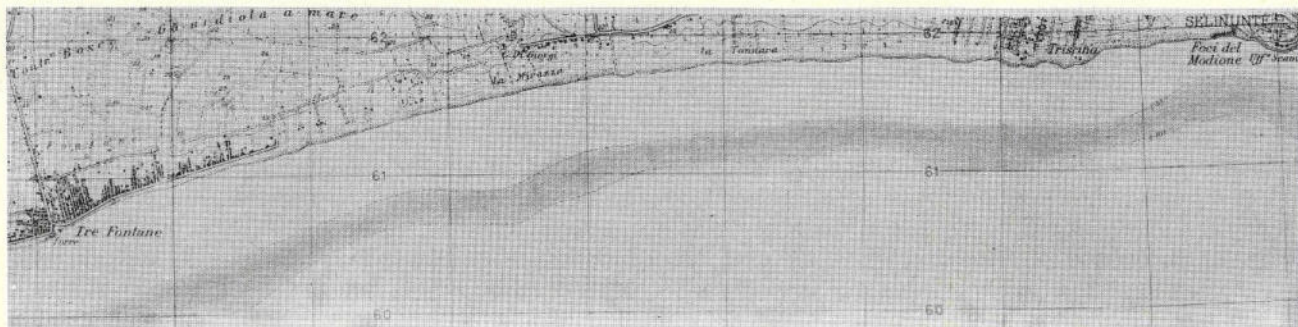


FIG. 4 - Cartina IGM della zona del rinvenimento. Scala 1 : 25.000. La fascia di profondità compresa tra i 5 e i 10 metri indica il percorso del peschereccio che ha effettuato il rinvenimento.

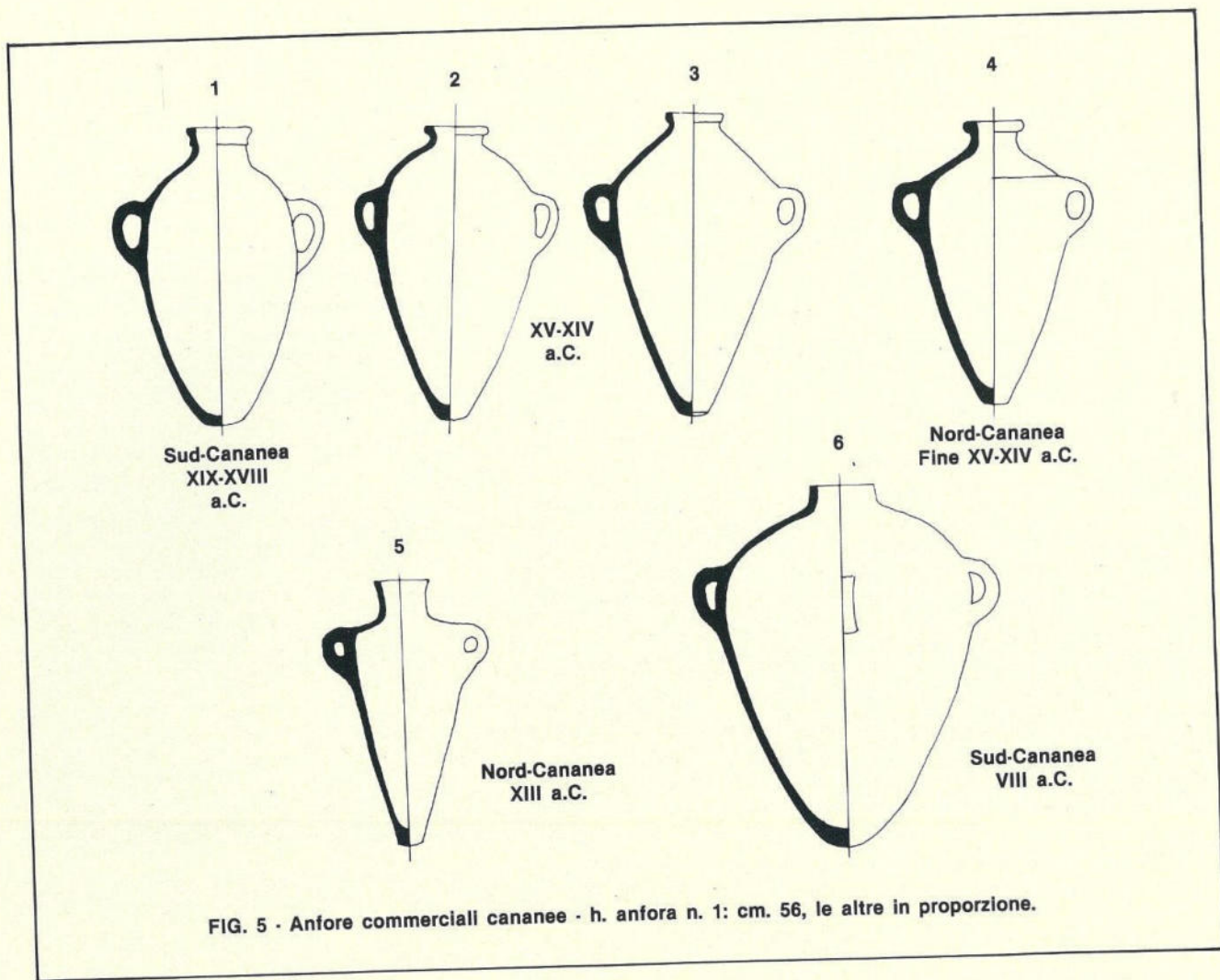


FIG. 5 - Anfore commerciali cananee - h. anfora n. 1: cm. 56, le altre in proporzione.

romano con un tipo di anfora denominato *spatheion* (10).

Numerosi reperti antichi giacciono, quindi, dispersi per vasto raggio sul bassofondo parzialmente insabbiati. La presenza di alcune munizioni inesplose, relative all'ultimo conflitto, complica le ricerche e l'esistenza di un fondale sabbioso, se per un verso lascia sperare in un'ottima preservazione di altri eventuali reperti, per altro ostacola le indagini, in quanto è facile che un relitto giaccia sepolto. Si constata, infatti, nella zona in occasione delle mareggiate invernali lo spostamento della sabbia del fondo, che alternativamente scopre o ricopre i reperti in misura anche notevole.

Al momento del rinvenimento era in corso una mareggiata che doveva aver smosso il fondo sabbioso e questa tempesta era stata proprio la ragione determinante della scelta del luogo di pesca. La statuetta del dio fenicio, che giaceva abbattuta in avanti, leggermente inclinata sul fianco sinistro, emergeva con le estremità degli arti inferiori dal sedimento misto di sabbia e fango, smosso dalla tempesta. Al contrario di quanto è stato scritto in proposito (11) la statuetta non era ricoperta da alcuna concrezione, sia perchè queste si formano con difficoltà su reperti bronzei (12), sia a causa del probabile disseppellimento di essa, poco tempo prima del recupero.

Ciò si rileva osservando lo stato di corrosione del reperto e le tracce di fango negli interstizi del metallo. È possibile che la statuetta sia stata presa dalla rete per la parte inferiore e che l'urto abbia provocato la rottura del foro verticale che attraversava la mano sinistra e la perdita degli oggetti impugnati.

Non v'è dubbio che ricerche effettuate con mezzi idonei in un momento propizio dell'anno possano dar luogo ad altri interessanti rinvenimenti. Nota è la ceramica orientale dell'età che ci interessa (figg. 5 e 2) e non è escluso che qualche altro sporadico reperto di questo tipo (13), occasionalmente rinvenuto, giaccia oggi non adeguatamente valutato in qualche abitazione della zona.

NOTE

(1) La letteratura fino al 1972 sul ritrovamento della statuetta fenicia è stata raccolta da TUSA, *La statuetta fenicia del Museo Nazionale di Palermo*, *Riv. di studi fenici*, I, 2, 1973, 175 nt. 4. In particolare cfr. CHIAPPISI, *Il Melqart di Sciacca e la questione fenicia in Sicilia*, Roma, 1961; HEURGON, *Il Mediterraneo occidentale*, Bari, 1972, 92 s.; MOSCATI, *Tra Cartagine e Roma*, Milano, 1971, 50 ss. Altra letteratura, anche di carattere giornalistico, in MILITELLO, *Il Melqart di Sciacca «sub specie iuris»*, *Sentenza emessa dal Tribunale di Sciacca il 9 gennaio 1963*, Sciacca, 1963. Un commento giuridico della sentenza di Sciacca in NASCA, *Giurisprudenza Siciliana*, 1963, 370 ss. La statuetta è stata anche oggetto di una tesi dell'Università di Palermo, rimasta inedita: FLAVIA VERDE, *Il Melqart di Selinunte*, Palermo, 1969.

(2) CHARLES-PICARD, *I Cartaginesi al tempo di Annibale*, Milano, 1969, 107. Hadad è identificato con Baal da SCHAEFFER, *Ugaritica*, II, Paris, 1949, 127. Sul carattere marino del dio Baal-Hadad e la vittoria riportata sull'antico dio Yam, principe del mare, e l'assorbimento dei suoi poteri cfr. FANTAR, *Le dieu de la mer chez les phéniciens et les puniques*, Roma, 1977, 188 nt. 400 e la letteratura ivi cit. Il cavallo ha stretti rapporti con il dio del mare. Cfr. FANTAR, *op. cit.*, 74 ss.; 125. La versione completa della lotta tra Baal e Yam è riferita in GASTER, *Le più antiche storie del mondo*, Trento, 1979, 198 ss.

(3) Cfr., ad es., TUSA, *op. cit.*, 177.

(4) Il relitto dell'età del bronzo di Capo Gelidonya si calcola di lunghezza di poco superiore ai dieci metri. Cfr. BASS, *Navi e civiltà*, Milano, 1974 p. 23. Sulle polene delle navi fenicie,

cfr. BASCH, *Phoenician Oared Ships, The Mariner's Mirror*, 55, 1969, 230; BARTOLONI, *Le raffigurazioni di carattere marino rappresentate sulle più tarde stele di Cartagine, I - Le navi*, *Riv. di st. fenici*, V, 2, 1977, 152 nt. 26; 155; IDEM, *Le raffigurazioni ...*, II - *Le imbarcazioni minori*, *Riv. di st. fenici*, VII, 2, 1979 p. 188; FANTAR, *op. cit.*, p. 20 ss. La testa del cavallo appare sulla prora di alcune imbarcazioni di Biblo, raffigurate nei rilievi dell'VIII sec. a.C. di Balawat e Khorsabad (cfr. ad es., PARROT ed altri, *Les phéniciens*, Paris, 1975, 90 fig. 92). Altre imbarcazioni orientali coeve con simili polene in JOHNSTONE, *The sea-craft of prehistory*, Cambridge, 1980, *passim*.

(5) BASS, *Cape Gelidonya: A bronze age shipwreck*, *TAPA*, 57, 1967, 177 ss.; MUHLY, WHEELER, WADDIN, *The Cape Gelidonya shipwreck and the bronze age metals trade in the eastern Mediterranean*, *Journal of Field Archaeology*, 4, 1977, 353 ss.; CIABATTI, *Relitto dell'età del bronzo rinvenuto nell'isola di Lipari*, *Sicilia Archeologica*, 36, 1978, 7 ss.; BASS, *Sheytan-Deresi*, *IJNA* 5, 1976, 293 ss. La frana del Monte Rosa, ricordata da Spallanzani e menzionata da BERNABÒ BREA, *Alcune considerazioni sul carico di ceramiche dell'età del bronzo di Pignatari di Fuori e sugli antichi scali marittimi dell'isola di Lipari*, *Sicilia Archeologica*, 36, 1978, 42 nt. 1, potrebbe essere la causa del giacimento preistorico eoliano.

(6) TUSA, *op. cit.*, 177 ss.; MOSCATI, *op. cit.*, 50 ss.; BARRECA ed altri, *L'espansione fenicia nel Mediterraneo*, Roma, 1971.

(7) PARETI, *Sicilia antica*, 1959, 79 ss.

(8) PACE, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, I, Milano-Roma-Napoli, 1959, 222 ss.

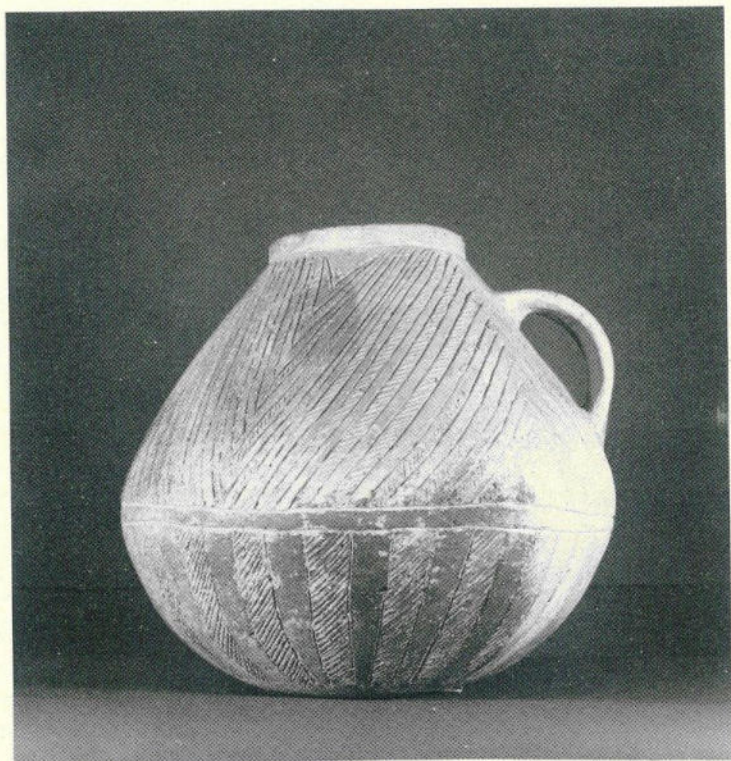
(9) RALLO, *Scavi e ricerche nell'antica città di Selinunte*, *Kokalos*, 1976-77, II, 2, 720 ss.; TUSA, *Attività della Sovrintendenza alle Antichità della Sicilia Occidentale nel quadriennio 1972-76*, *Kokalos*, 1976-77, II, 2, 665; TUSA, *Edifici sacri in centri non greci della Sicilia Occidentale*, *Studi Manni*, Roma, 1979, 2133 s., parla di una preesistenza alla fondazione di Selinunte del santuario della Malophoros, polo di attrazione religiosa tra le popolazioni indigene della zona e che presenta «certi aspetti di origine orientale».

(10) PURPURA, *Alcuni rinvenimenti sottomarini lungo le coste della Sicilia Nord-Occidentale*, *Sicilia Archeologica*, 28-29, 1975, 64 ss.

(11) MILITELLO, *op. cit.*, 10; TUSA, *op. cit.*, 179 nt. 22.

(12) PETERSON, *Matériaux de sites postérieurs au XV siècle*, *UNESCO, L'arch. subaquatique*, Paris, 1973, 252 e 255.

(13) Stefano Chiappisi che per primo ebbe la possibilità di studiare la statuetta, aveva in corso uno studio, rimasto incompiuto, su altre testimonianze in Sicilia dell'espansione fenicia. I suoi appunti, dopo la morte, sono pervenuti al nipote, Piero Tirnetta, e si spera che un giorno possano essere riordinati e pubblicati.



TESTIMONIANZE D'ETÀ ROMANA A SANTA MARINA SALINA

di ANNA MARIA LOPES e GIUSEPPE TRIOLO

Messi in luce dalle mareggiate che erodono la costa, ed in larga parte già distrutte, resti di case d'età tardo romana-bizantina, situate sulla odierna spiaggia di S. Marina Salina, ci danno la misura della grande trasformazione che la costa ha subito nel corso dei secoli; è infatti impensabile che delle abitazioni venissero costruite a meno di un metro dalla battigia; è evidente, quindi, che la spiaggia dovesse essere parecchio più larga e più distante. La costa di S. Marina è protetta dall'isola stessa dai venti di ponente, libeccio, maestratale, tramontana e mezzogiorno, mentre rimane completamente aperta ai venti di levante e grecale, che in generale sono quelli che generano le più violente mareggiate nelle isole Eolie.

È proprio grazie all'erosione dei venti e del mare che sono venuti alla luce i resti dell'abitato romano che era stato sepolto da un alto banco di depositi e di detriti, lì apportati dalle ripetute alluvioni, nel corso dei secoli, in corrispondenza dei canali e delle vallette più profonde che si dipartono all'incirca sin dalla vetta della montagna.

È possibile che genti romane si fossero stabilite a Salina intorno al 36 a.C., cioè quando si sciolse l'esercito di Pompeo, in seguito alla sua disfatta ad opera di Ottaviano nelle acque Eoliane. Veterani e legionari reclamavano da tempo sesterzi e terre, ed è lecito quindi pensare che, dopo la deportazione, per ordine di Ottaviano, dagli Eoliani in Campania, venissero affidate le terre delle isole Eolie come compenso a coloro che avevano combattuto.

Tale ipotesi fu fatta dal Prof. P. Orsi che, su «Notizie degli scavi di antichità» del 1929, parla

anche di due epigrafi lapidee rinvenute in contrada «Serro dell'Acqua», databili fra il 14 e il 17 d.C., consegnate poi alla Casa Comunale, e da qui, una decina d'anni fa, trafugate.

Ma certamente un insediamento sul sito dell'attuale S. Marina esisteva già da parecchi secoli.

Il Bernabò-Brea e la Cavalier raccoglievano infatti sul Serro dell'Acqua sporadici frammenti ceramici della fine del VI o degli inizi del V sec. a.C., che essi consideravano testimonianza di una frequentazione stagionale della zona da parte di genti liparesi, piuttosto che di un insediamento stabile.

Ma testimonianze di età greca sono alcuni corredi tombali di vasetti a vernice nera visti anni addietro dagli stessi studiosi. Nei secoli vicini a noi l'erosione marina ha messo in luce e distrutto numerose testimonianze dell'antico abitato. Questi resti, anche più volte fotografati, sono stati oggi salvati dalla distruzione, ma nascosti alla vista, dalla costruzione del lungomare nel 1961. Il fenomeno erosivo continua all'estremità Nord dell'attuale abitato, oltre il termine del lungomare, e qui, a Punta Lamie, alla base di uno strato alluvionale di formazione recente, ha reso visibile dei muri a calce che si protendono sulla spiaggia e che appartenevano a delle abitazioni di cui è scomparso il muro frontale. Si possono contare almeno quattro stanze, adiacenti l'una all'altra, disposte parallelamente alla linea di riva (circa ventidue metri di fronte) (figg. 2, 3).

In quella che possiamo chiamare la terza stanza a partire da Sud, si ritrovano perfino tracce di intonaco biancastro che ai due spigoli è bordato da una listarella larga tre centimetri di colore rosso porpureo. Immediatamente prima dell'inizio

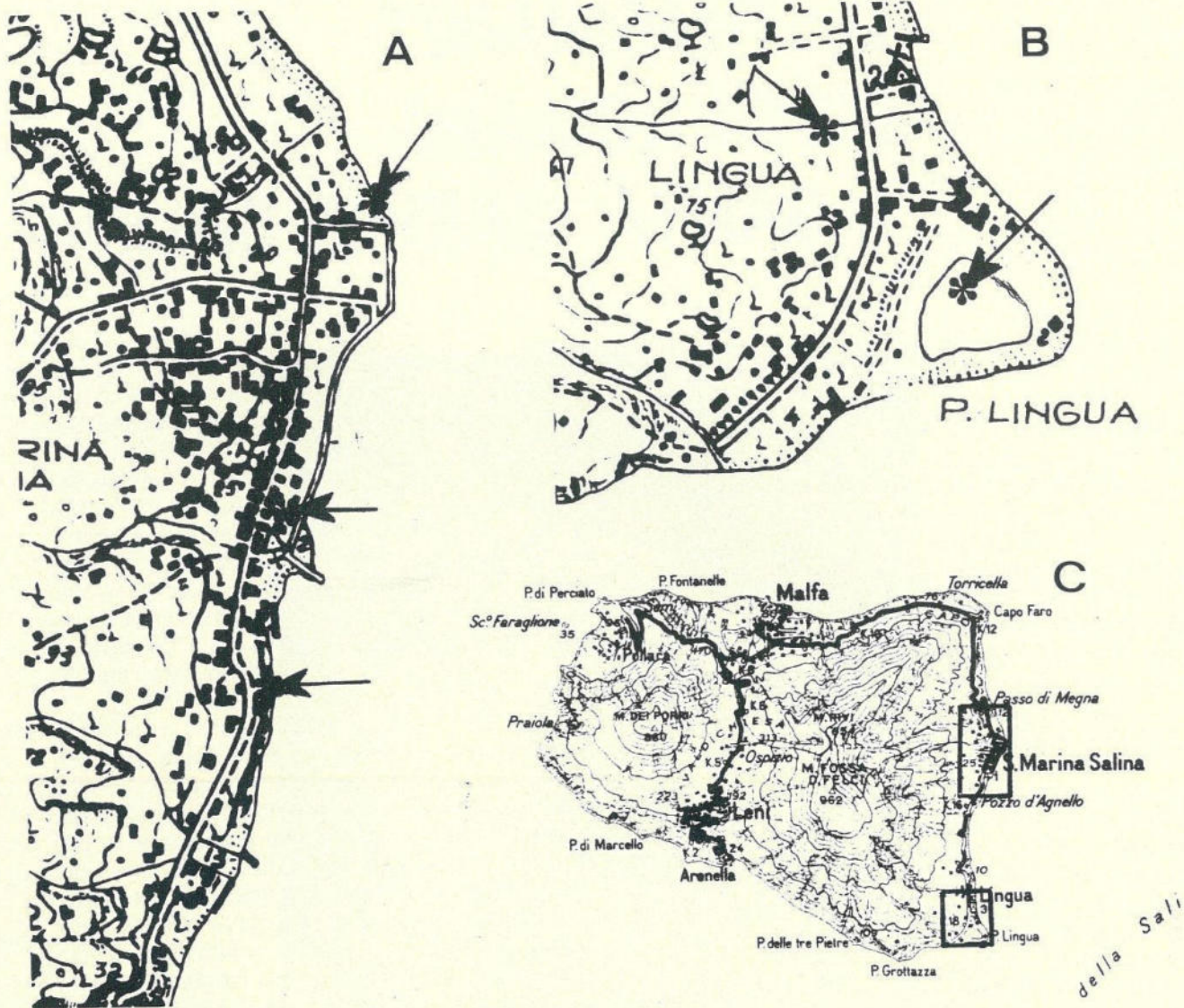


FIG. 1 - A. Santa Marina Salina e B. Lingua (a scala 1:10.000) con localizzazione dei rinvenimenti archeologici. C. L'isola di Salina (scala 1:100.000).

delle stanze, è visibile un tratto di pavimento in coccio pesto. Tali abitazioni sono facilmente attribuibili ad età tardo romana per la grande quantità di frammenti di terra sigillata molto tarda che si trovano ovunque sulla spiaggia e tra i muri dei quali oggi non rimangono che piccoli spezzoni, data la forte e continua erosione del mare.

Altri resti antichi, questa volta non più sulla spiaggia, ma alquanto più all'interno, a quattrocento metri da essa, sono venuti in luce, durante i lavori di sbancamento per la costruzione di uno stabile pochi metri dopo la piazzetta S. Marina andando verso Nord; identici muri a calce come quelli fin qui descritti.

Vecchie case, ruderi di fine settecento, con annesse capaci cisterne, erano alloggiati sul solito terrapieno di risulta alluvionale, che aveva interamente ricoperto una casa, molto povera, di età tardo romana o bizantina. Si notava il rustico di un muro lungo otto metri di pietre e calce con piccolissime tracce di intonaco, alto ancora circa due metri e quarantacinque centimetri dal pavimento in battuto di calce e lapillo. Lo spessore del muro non è stato possibile misurarlo, dato che era completamente interrato dalla parte opposta a quella che si offriva alla nostra vista.

Da questo muro si dipartivano, alle estremità sinistra e destra, i due muri maestri, perpendicolari a quello di fondo, dello spessore di settantacinque centimetri, di cui erano visibili solo due brevi tratti semicrollati. Evidentemente doveva esistere anche un muro di tramezzo, di cui però non vi era traccia.

In una parte del muro maestro perpendicolare di destra, guardando lo scavo, è stata rinvenuta una colonna romana del primo secolo avanti Cristo alta circa metri 3,33 (divisa in due tronconi, di cui il primo misura n. 1,41 ed il secondo misura m. 1,92) con diametro alla base minore di cm. 35 e quello della base maggiore di cm. 43 (fig. 4).

La colonna è di pietra del Fuaro dell'isola di Lipari identica a quelle ritrovate a Lipari in contrada Diana. Forse proviene dalle vace della contrada Pulera (2). La colonna ha n° 21 scanalature che distano una dall'altra cm. 7 alla base maggiore e cm. 6 a quella minore, con una profondità di 2 cm. È probabile che essa non appartenesse ad un edificio monumentale od a un tempio, ma piut-



FIG. 2 - Resti di case romane messi in luce dall'erosione del mare sulla spiaggia di S. Marina a Nord del lungomare.



FIG. 3 - Particolare dei ruderi romani sulla spiaggia di S. Marina (vedi fig. 2).

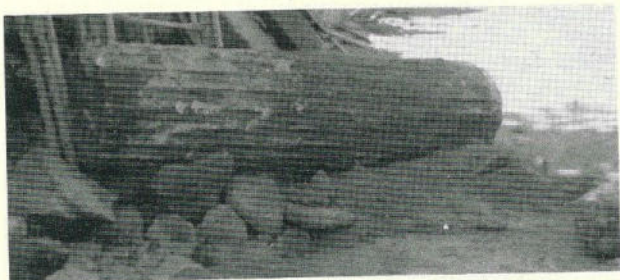


FIG. 4 - I due tronconi della colonna venuta in luce negli scavi di sbancamento per la costruzione di un albergo a monte del lungomare.



FIG. 5 - Discarica di tegole di età romana messa in luce dalle mareggiate a Sud del lungomare di S. Marina.

tosto all'atrio di una casa di tipo pompeiano; come quella di cui tenui tracce sono venute in luce a Lipari in questi ultimi anni.

Data la differenza d'età tra l'edificio che è del IV-V secolo d.C. e la colonna che è del I sec. a.C., è evidente che essa sia stata riutilizzata tanti secoli dopo per essere adibita solo come sostegno al muro. Nella parte superiore del muro di fondo si notavano gli incavi dei travi che sorreggevano le tegole, i cui frammenti erano rinvenibili dappertutto, anche sul pavimento, da cui si desume che prima sia crollato il tetto e poi gran parte dei muri, probabilmente a causa di una delle tante alluvioni che più volte, anche di recente hanno interrotto il paese.

Partendo poi da piazza S. Marina e andando verso sud, quasi alla fine del lungomare, la continuità del muraglione moderno che forma lo stesso lungomare è interrotta da quattro archi che hanno permesso il formarsi di una spiaggia soggetta alla violenza del mare di scirocco e levante.

Le continue mareggiate hanno distrutto un muretto moderno di contenimento costruito alle spalle della spiaggia stessa, erodendo grandi porzioni di terra dietro di esso per alcuni metri, mettendo in luce ciò che conteneva la parte inferiore del terrapieno che dal lungomare si eleva per un'altezza di circa otto metri, fino alla strada provinciale.

Il terrapieno è poco compatto e presenta fasce di residui alluvionali di periodi diversi. Il piede di detto terrapieno, a filo con la spiaggia, è stato molto più soggetto ad erosione, il che ha permesso la scoperta di un rozzo muro a secco di terrazzamento, perpendicolare alla linea di riva, che penetra nel terrapieno, a ridosso del quale muro vi è un'infinità di frammenti di tegole di vario tipo (fig. 5): coprigiunti, tegole piane, tegole tubolari a sezione rettangolare (tegulae mammatae, simili a quelle rinvenute delle terme del decumano di Tindari) del tipo cioè che era usato per rivestimento delle pareti negli ambienti termali ad ipocausti.

Si tratta di materiali di età imperiale tarda, non anteriori al terzo secolo dopo Cristo. La caoticità dell'ammasso e l'assenza di tracce di muri di un eventuale ambiente, piuttosto che ad un crollo, fanno pensare al trasporto a valle dovuto ad una alluvione.



FIG. 6 - Tomba di età tardo-romana (IV-VI sec. d.C.) messa in luce dalle mareggiate a Sud del lungomare di S. Marina.

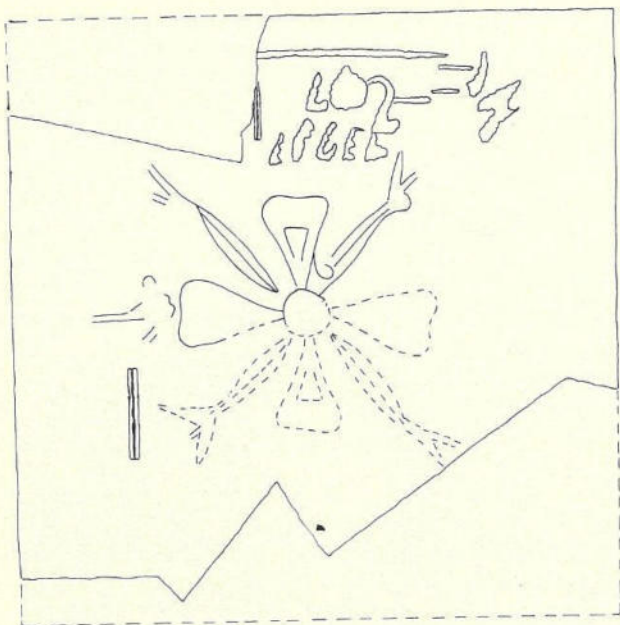


FIG. 7 - La tegola dipinta proveniente da una tomba tardo-romana.

Ai lati del succitato moncone di muro a secco e dell'ammasso delle tegole, sono ben visibili due tombe (fig. 6), a rozzissimo sarcofago formato da ciottoli marini e da frammenti di tegole e pietre informi, legate insieme con poca calce, tombe attribuibili ad età imperiale tardissima (IV-V sec. d.C.). È probabile che le tombe siano state scavate e realizzate dopo che una alluvione (ciò è presumibile dalla stratificazione del terreno) aveva ricoperto l'ammasso delle tegole, di cui abbiamo più sopra parlato, che sono senz'altro di epoca anteriore a quella delle tombe.

Le tombe sono a profondità di metri 0,80-1,00 rispetto alla fronte del terrapieno, ed hanno all'interno uno strato di humus dello spessore di circa 10-15 centimetri. Trovandosi tutto ciò su terreno demaniale, tale zona è continuamente soggetta a scavi clandestini, che contribuiscono a rendere più caotico l'ammasso delle tegole ed a frantumarle sempre più. Inoltre le due tombe sono state

riscavate ripetute volte ma è probabile che, come quelle contemporanee di Lipari (Necropoli del Predio Zagami), non possedessero alcun corredo.

È stata una gran fortuna l'aver ritrovato, tra il caotico ammasso delle argille, due frammenti perfettamente connettabili di una tegola piana che presentano evidenti tracce di pittura (fig. 7).

La superficie, assai grezza, è stata ingubbiata di ocra rossa e su questa si nota un fiore stilizzato di ocra rossa e su questa si nota un fiore stilizzato che ha una struttura principale a forma di croce dipinta in azzurro bordata di nerastro, di cui però si conservano solo due bracci e nell'intervallo fra essi sono visibili due larghi petali stilizzati dipinti in giallastro con sovrappinture violacee. Il disegno è appena percettibile data la vetustà della tegola, ma è probabile che facesse parte di una tomba di età tardo-imperiale dipinta internamente.

Ci spostiamo poi da S. Marina verso sud per arrivare a Lingua.

L'abitato di Lingua sorge a circa due chilometri da quello di S. Marina ed è protetto dall'isola stessa dai venti del I, del III e del IV quadrante (tramontana, grecale, mezzogiorno, libeccio, ponente e maestrale), è aperta al solo vento di levante e le sue spiagge, così riparate, non hanno dunque conosciuto l'opera erosiva del mare, tanto più che dal vento di scirocco la sua costa, e quindi lo stesso paese, è protetta da una lingua di terra che si protende per alcuni metri sul mare, e che forma, con due lembi, un suggestivo laghetto triangolare.

Lo Houel, in un disegno pubblicato nel suo libro «Viaggio in Sicilia», ci mostra il laghetto com'era verso la fine del 1700 (fig. 8). Esso era adibito a salina (da cui l'odierno nome dell'isola sostituito a quello antico di Dydyne) e nel disegno sono chiaramente visibili ruderi di murature assolutamente eguali all'opus reticulatum dei romani.

Insedimento romano quindi anche a Lingua, infatti durante lo scavo per la costruzione di un cisterna, parecchi metri a nord-est del laghetto, sono venuti in luce resti di un pavimento a mosaico a tessere di marmo bianco, parecchi frammenti di fondi e di anse di anfore di diverso tipo, quattro pilastri cilindrici di terracotta, cavi all'interno che poggiano su due tegole, cementate tra loro, di forma quadrata, parecchi frammenti di tegulae mammatae e tegole piane, frammenti di un oggetto di



FIG. 8 - Il laghetto della Salina, con i ruderi romani, nella veduta dello Houel, 1782. Nello sfondo l'isola di Lipari.

vetro, lo scolatoio, parecchio rovinato, di una macina e, infine, due frammenti di ceramica aretina del I sec. d.C.

Data la presenza in uno spazio così limitato di tutti questi materiali, è ipotizzabile che qui potesse sorgere una «villa» con annesso l'edificio termale e forse un magazzino per la molitura dei cereali.

Come si è potuto fin qui osservare, c'è una forte differenza d'età tra i manufatti ritrovati a Salina che caratterizzano epoche diverse. Infatti, mentre i ruderi sulla spiaggia, i muri in cui è stata trovata inglobata la colonna e le tombe a sarcofago rozzo sono tutte cose d'età imperiale tardissima o bizantina, la colonna di pietra di Fuardo, i frammenti di ceramica aretina, le due epigrafi viste dall'Orsi è possibile datarli al massimo non oltre il I secolo d.C. Da qui possiamo con certezza affermare che tutti i materiali che rinveniamo ne-

gli strati più superficiali siano tardo-imperiali bizantini, e che i materiali più antichi inglobati nelle murature (come la colonna) siano stati presi da edifici più vecchi e riutilizzati per le costruzioni del tardo impero.

Che l'abitato di S. Marina abbia continuato ad esistere fino all'ottavo secolo, lo prova il fatto che San Willibald (fratello di Santa Valpurga e primo Vescovo di Eichstätt nella Germania da lui evangelizzata al seguito di San Bonifacio), reduce da un pellegrinaggio in Terrasanta nell'anno 729, dopo aver venerato a Lipari le reliquie di San Bartolomeo ed aver tentato invano l'ascensione al vulcano allora in piena eruzione, non si fermò a Lipari, ma venne a pernottare a Dydyne, da cui ripartì il giorno dopo per Napoli (3).

È probabile che l'abitato di S. Marina Salina sia scomparso, come quello di Lipari, un secolo dopo, a seguito delle incursioni musulmane.

NOTE

(1) P. CAMPIS, *Disegno storico della nobile e fidelissima città di Lipari*, 1964, a cura di G. Iacolino, Lipari, 1980, pp. 64-70 (msc. 15-18). J. HOUEL, *Voyage pittoresque des îles de Sicile, Malte et Lipari*, I, Paris, 1782, pp. 126-128, tav. LXVIII. P. ORSI, *Ricognizioni a Salina*, Notizie Scavi, 1929, pagg. 97-101. G. LIBERTINI, *Le Isole Eolie nell'antichità greca e romana*, Firenze, 1921, pagg. 199-200. L. ZAGAMI, *Le Isole Eolie nella storia e nella leggenda*, Messina, 1950, pagg. 141-143. L. BERNABÒ BREA, *Not. Scavi*, 1947, pp. 220-222. L. ZAGAMI, *Lipari ed i suoi cinque millenni di storia*, Messina, 1960. L. BERNABÒ BREA / M. CAVALIER, *Meligunis Lipara*, III, Palermo, 1968, pp. 135-207. L. BERNABÒ BREA / M. CAVALIER, *Il castello di Lipari ed il Museo Archeologico Eoliano*, Palermo, 1977, pp. 108-110. L. BERNABÒ BREA, *Le Isole Eolie dal tardo antico ai Normanni*, in «XXVII corso di cultura sull'arte Ravennate e Bizantina», Ravenna 8-18 Marzo 1980, pag. 27 e segg.

L. BERNABÒ BREA, *Lipari, i vulcani, l'inferno e San Bartolomeo: le Isole Eolie dal tardo antico ai Normanni*, Archivio Storico Siracusano, N.S.V., 1978-79, in corso di stampa (consultato in bozze per gentile concessione dell'Autore).

(2) M. CAVALIER, *L'uomo ed i Vulcani nelle Isole Eolie*, in «Magna Grecia», XIII, n. 5-6, 1978.

(3) *Vitae Willibaldi et Winnebaldi, auctore sanctimoniali Heidenheimensi* (editi O. HOLDER-EGGER) in *Monumenta Germaniae Historica, Scriptores*, XV, pp. 101-102.

Questo lavoro è frutto delle osservazioni da noi fatte nel corso del servizio prestato come addetti ai Beni Culturali presso il Comune di S. Marina Salina ai sensi della Legge 285/77. Durante due anni di attività le nostre ricerche sono state guidate dalla paziente attenzione del Prof. Bernabò Brea e della Sig.na M. Cavalier, che si sono prodigati anche per la stesura di queste nostre righe.
Ringraziamo in particolare Rosario Giardina per i lavori grafici.

Noterelle su alcune «sculture» della prima età del bronzo del Museo Civico di Caltanissetta

di GIUSEPPE CASTELLANA

Alcuni anni fa, durante la nostra opera di schedatura del materiale archeologico del Museo Civico di Caltanissetta, su sollecitazione del Dott. Michele Cardella, allora presidente dell'Associazione archeologica Nissena, fummo invogliati ad effettuare dei saggi di scavo, regolarmente autorizzati dal Soprintendente di Agrigento, Prof. E. De Miro, sulla collina di S. Giuliano presso Caltanissetta, nel fondo dei signori La Nigra dove, tempo prima, e precisamente nel 1963, erano stati recuperati durante lavori di sbancamento alcuni idoletti della prima età del bronzo (1).

Nel 1968 il Prof. P. Orlandini aveva praticato in questo sito un saggio di scavo, nel corso del quale erano venuti alla luce in un contesto castellucciano altri idoletti, da uno strato di terra giacente al di sopra della roccia a qualche metro dal taglio verticale di una cava di pietra ora abbandonata (2).

Riacciandoci a questo saggio, si aprì una prima trincea di m. 3,35 × m. 2,50, allo scopo di verificare la stratigrafia che si scorgeva presente in sezione sulla fronte della cava e con l'intento di raccogliere ogni utile indicazione sull'insediamento preistorico della zona. Asportato il manto di *humus* dello spessore di m. 0,50, si ritrovò uno straterello di terra grigio-scura di circa m. 0,20, con resti d'uso di un insediamento protostorico risalente al VII sec. a.C., il quale doveva occupare probabilmente la sommità della collina.

Da questo straterello si raccoglievano oltre che un'abbondante messe di ceramica indigena dipinta decorata con motivi geometrici (fig. 1), un bella punta di freccia a foglia allungata, un frammento di coltello a falchetto e uno di ascia, tutti in ferro (fig. 2).



FIG. 1 - Ceramica indigena decorata con motivi geometrici.



FIG. 2 - Armi di ferro provenienti dallo straterello protostorico.

Con questo materiale si associava ceramica corinzia per lo più di imitazione, sicchè ci sembra probabile ritenere che l'insediamento indigeno posto su questa collina, al pari di Sabucina e di Gibil Gabib, per fare qualche esempio della colonizzazione greca nel territorio di Caltanissetta, dovette subire la progressiva ellenizzazione da parte dell'elemento geloo a partire dalla fine del VII sec. a.C. (3).

Al di sotto dello strato indigeno (A) era posato lo strato castellucciano grigio grasso (B) dello spessore di m. 0,40, il quale a sua volta dormiva su uno strato sterile di terriccio tufaceo (C), costi-



FIG. 3 - Ceramica castelluccina dallo strato B del primo saggio.

tuito in prevalenza da una specie di sabbione assai fine, spesso m. 0,38 posto a diretto contatto col piano di roccia. Nello strato B erano evidenti i segni di terra bruciata: da esso si prelevavano parecchi frammenti di vasi a fruttiera, di ollette e bicchieri a colletto (fig. 3) appartenenti alla *facies* castellucciana (argilla ingubbiata in rosso con decorazione lineare a bande brune e nere) che Bernabò Brea ritiene «strettamente affine sia per la tecnica sia per lo stile della decorazione a quella che caratterizza l'elladico medio nella Grecia continentale» ed imparentata «con quella ceramica detta cappadocia dell'Anatolia centrale (Alishar, Kültepe, ecc.) che è probabilmente la comune progenitrice di entrambe le varianti greca e siciliana» (4).

Sempre nello strato B, quasi a contatto con quello C, il quale faceva evidentemente da piano di calpestio, si raccoglievano, sparsi per tutta la superficie del saggio degli oggetti in pietra arenaria lavorati con una certa cura, tra cui spiccavano delle armi e due «sculture» che è meglio forse definire pietre configurate per la particolare tecnica con cui erano state realizzate.

Servendosi di uno strumento particolarmente solido, l'artista castellucciano ha adattato delle pietre, scegliendole tra quelle che naturalmente si avvicinano all'opera che intendeva configurare, attraverso un processo di levigazione e di semplificazione delle superfici e dei profili esterni.

Queste particolari «sculture» esprimono una visione naturalistica, frutto di un'osservazione attenta del mondo animale. La sensibilità dell'artista preistorico si esprime qui nella ricerca di una struttura figurativa che tende al superamento della geometrizzazione della forma.

Passiamo ora alla descrizione della prima «scultura». Si tratta della rappresentazione della zampa di un animale bovino (fig. 4), a grandezza naturale (5). Nei limiti consentitigli dalla forma naturale della pietra, lo scultore si è preoccupato di rendere il più possibile secondo natura l'arto posteriore dell'animale, curandone i dettagli anatomici. Meticolosa appare la precisione con la quale ha tentato di sottolineare tutti gli elementi, a cominciare dall'alto zoccolo, la cui suola è bipartita da una sottile linea levigata nel preciso intento di dar forma al fettone. La corona è rilevata da un cordone circolare che nella porzione del derma a contatto con la superficie interna si fa più aggettante per il restringimento della muraglia, al di sotto del corno. Notevole infine è la rappresentazione dei tendini e della membrana cheratogena, nella parte interna dell'arto (fig. 5). Si direbbe, dunque, che l'artista abbia osservato lungamente l'animale per l'esattezza e la naturalezza con cui ha reso la zampa.

In questo insediamento il bue probabilmente doveva essere tra gli animali domestici più comuni e diffusi e doveva avere una importanza ragguardevole nella vita agricola e pastorale delle popolazioni del luogo (6). L'Orlandini nello scavo del villaggio castellucciano di Manfria presso Gela ha notato che la maggior parte delle ossa di animali



FIG. 4 - Zampa posteriore di bue in pietra arenaria.

rinvenute è da attribuirsi al bue, con una percentuale di circa il 50% (7).

L'altra «scultura» è data dalla parte inferiore di una gamba. L'arto umano, a differenza della zampa bovina, si presenta nelle sue linee peculiari tozzo e schematico (fig. 6) (8), anche se non si può negare che l'artista che lo ha eseguito, certamente meno provveduto di quello che ha rappresentato la zampa dell'animale, ha cercato di rendere l'arto con una sensibilità naturalistica. Sono evidenti gli errori di struttura, come il geometrismo accentuato della regione tarsale e metatarsale a taglio verticale, e l'appiattimento della gamba. Il piede, che appare privo della parte terminale probabilmente a punta, presenta un'arcata plantare alquanto allungata e sproporzionata. Non si può escludere che l'artista abbia cercato di rendere la



FIG. 5 - Lato interno della zampa.

muscolatura del polpaccio, sfruttando le nervature naturali della pietra tufacea (fig. 7).

Per quanto riguarda gli altri rinvenimenti, dobbiamo segnalare innanzitutto per le sue inusitate dimensioni e per il profilo elegante un'arma litica a forma di scimitarra della lunghezza di m. 0,49 (fig. 8). L'impugnatura è nettamente distinta per mezzo di un margine rilevato e levigato (fig. 9), la lama a profilo ricurvo è desinente a punta. Altro pezzo interessante è una cuspidi di lancia di pietra a foglia triangolare lunga m. 0,16; essa presenta una strozzatura ad *encoche* dalla parte dello stelo per consentire l'allacciamento all'asta (fig. 10).

L'oggetto che aiuta a definire il contesto nel quale sono stati portati alla luce questi raperti ci pare senz'altro un corno votivo in pietra, di dimen-



FIG. 6 - Parte inferiore di gamba umana in pietra arenaria.



FIG. 7 - Veduta dell'arto dalla parte esterna.

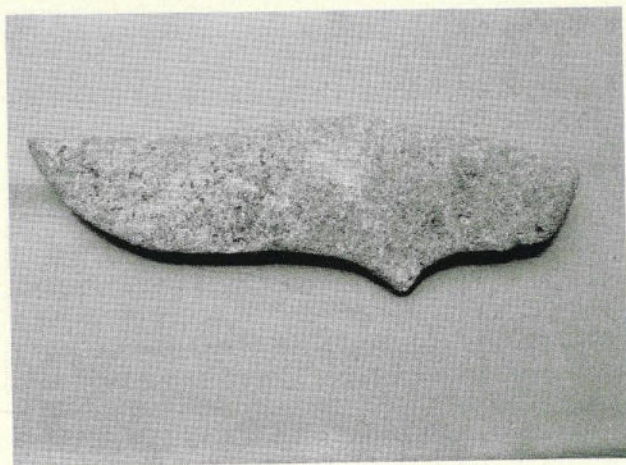


FIG. 8 - Arma litica in pietra arenaria.

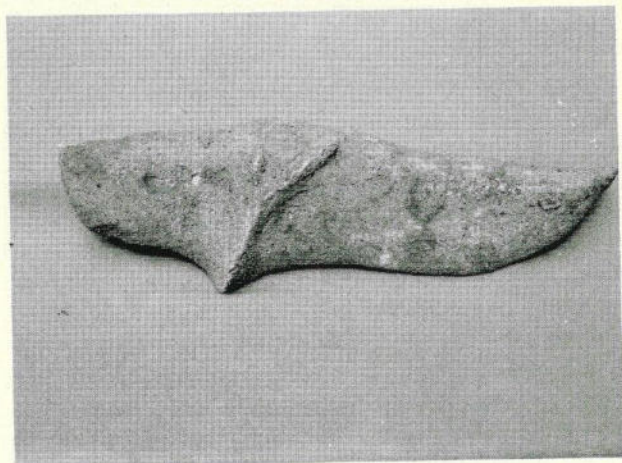


FIG. 9 - Veduta dell'arma dalla parte interna.

sioni fuori del comune (fig. 11). Simile alla testa di un pesce-spada (9), presenta l'estremità superiore particolarmente affilata e la base di appoggio pressochè quadrangolare (10).

Il primo saggio restituiva inoltre un macinello a superficie arrossata, un raschiatoio a forma di falchetto ed uno a profilo tondeggiante (fig. 12).

Lo scavo stratigrafico di una seconda trincea, della stessa lunghezza della prima ma di minore larghezza, dava modo di raccogliere altri interessanti elementi circa la destinazione del luogo. Si aveva conferma della frequentazione del sito in periodo protostorico e si verificava l'estensione dell'insediamento della prima età del bronzo. Da questo secondo saggio si raccoglievano, nello strato castellucciano (fig. 13), due piccoli corni litici (fig. 14), alcuni pestelli ovoidali (ciottoli di fiume), un martello trapezoidale di pietra dura con impugnatura incavata (fig. 15), una mezza fuseruola in argilla rosata a biscotto interno grigio malcotto e due mazze.

Una citazione a parte merita il rinvenimento, in questo stesso strato, di una gambetta di figurina in argilla rossastra ad impasto sabbioso pertinente ad un idoletto, di sesso non identificabile, simile a quelli già pubblicati dall'Orlandini. Tuttavia le dimensioni notevoli del frammento (la gambetta misura cm. 4) fanno ritenere che l'altezza approssimativa della statuetta possa essere valutata attorno agli 11-12 cm. Interessante appare la rappresentazione del ginocchio con la rotula modellata a mano prima della cottura dell'argilla (fig. 16).

È opportuno, a questo punto, sottolineare l'interesse che presentano questi rinvenimenti. Non è azzardato ritenere che queste particolari «sculture», che si aggiungono alle terracotte antropomorfe di *facies* castellucciana rinvenute nello stesso luogo e ritenute dall'Orlandini (11) «offerte o deposizioni di carattere magico-rituale fatte nell'ambito di un santuario preistorico allo scopo di provocare l'intervento benefico o malefico delle forze divine nei riguardi di singole persone attraverso il veicolo visibile dell'immagine plastica», rafforzano l'ipotesi (12) che in questo sito è da collocare il culto di una divinità della natura e della fecondità. Più estese indagini potrebbero rivelare l'esistenza di strutture murarie e portare altri importanti elemen-



FIG. 10 - Cuspide di lancia in pietra arenaria.



FIG. 11 - Corno votivo in pietra arenaria.

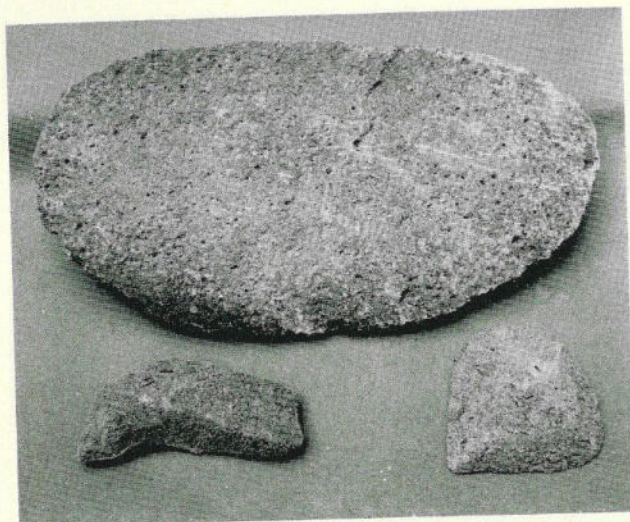


FIG. 12 - Un macinello e due raschiatoi in pietra arenaria.

ti di conoscenza sui riti che vi si praticavano. Quello che si può dire, allo stato attuale delle nostre conoscenze, è che queste deposizioni votive attestano una vitalità religiosa davvero sorprendente degli autoctoni in un periodo della preistoria siciliana che mostra legami assai stretti specialmente con la civiltà mesoelladica della Grecia continentale (13).

Ricerche archeologiche molto recenti hanno portato alla luce, in questa zona sicana della Sicilia, interessantissime testimonianze inerenti alla storia architettonica e religiosa degli indigeni. Si fa riferimento alla scoperta avvenuta a Sabucina (14) di quel complesso sacro, situato in prossimità della porta della città, costituito da una capanna-tempio «che riproduce ancora nel VII sec. la tradizione della capanna del tardo-bronzo», a cui è stato giustapposto un vestibolo che, aprendosi sul-



FIG. 13 - Ceramica castellucciana proveniente dal secondo saggio.

la strada con due colonne fra le ante, costeggia il pronao dei tempietti greci», e da un sacello rettangolare di tipo greco databile attorno la metà del VI sec. a.C. Proprio da questo contesto religioso proviene il noto modello fittile di sacello, rinvenuto nel 1961, il quale vuole riprodurre un tempietto greco, «ma con una evidente interpretazione locale di un culto indigeno» (15).

Vogliamo sottolineare, per concludere, il particolare valore documentario di queste singolari «sculture» della collina di S. Giuliano sopracitata, nel panorama così avaro di rappresentazioni figurate in materiale duro che offre la preistoria siciliana (16). A parte qualche idoletto, come quello proveniente dalla grotta del Conzo (17), soltanto i portelli decorati a rilievo con motivi spiraliformi di Castelluccio di Noto (18) possono essere ritenuti delle vere e proprie sculture. Tali non possono essere considerate le «Veneri» litiche su ciottolo (19), provenienti dalla collinetta di Busonè nei pressi di Raffadali (Agrigento); al pari delle pietre configurate del Museo Civico di Caltanissetta, le due statuette di Busonè sono state ricavate da forme naturali, i ciottoli appunto, che l'artista ha saputo adattare ricorrendo alla tecnica del martellamento e della picchiettatura. Il confronto è significativo e pare attestare una singolare tradizione figurativa diffusa nell'artigianato preistorico indigeno della Sicilia e legata probabilmente a quel fasino misterioso che i *lusus naturae* riuscivano a suscitare negli indigeni.

A questo proposito si ricordano gli ἀργοὶ λίθοι rinvenuti tra il tempio di Apollo e il tempio B della zona sacra di Metaponto (20), i quali per l'Adamesteanu (21), sulla base anche della descrizione fatta da Pausania (VIII, 22.4) di un campo di ἀργοὶ λίθοι presente nel santuario di Hermes a Pharai in Acaia, rappresentano la prima espressione di culto con cui in generale i Greci primitivi «adoravano le loro divinità» (σέβουσιν τοὺς θεοῦς).

Il fatto è indubbiamente interessante e documenta il particolare valore religioso che i Greci di Metaponto, anche in periodo storico, attribuivano a queste pietre, molte delle quali — come osserva lo stesso Adamesteanu (22) — presentano le stesse forme delle pietre che si rinvengono «nei letti dei fiumi o nelle terrazze quaternarie del Metapontino».



FIG. 14 - Due piccoli corni in pietra arenaria.

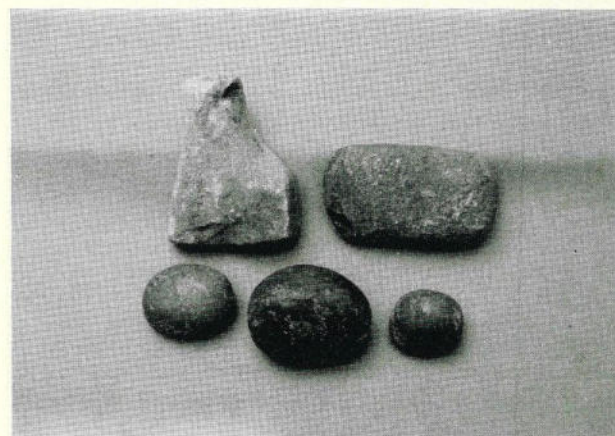


FIG. 15 - Pestelli.

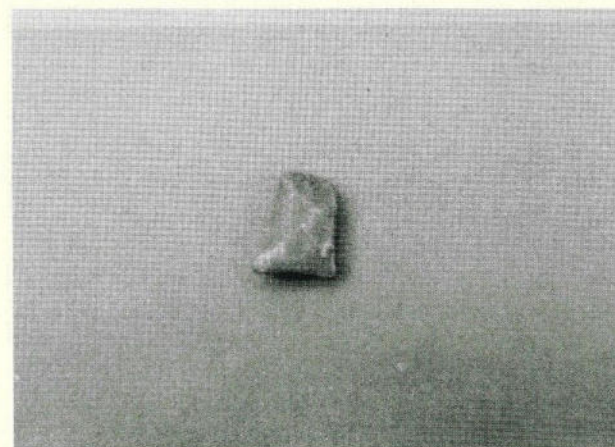


FIG. 16 - Gambetta di statuette di terracotta.

NOTE

(1) P. ORLANDINI, *Idoletti della prima età del bronzo da Caltanissetta*, in Kokalos, XII, 1966, pp. 36-39, tav. XXVII.

(2) P. ORLANDINI, *Statuette preistoriche della prima età del bronzo da Caltanissetta*, in BdA, nn. 2-3, 1968, pp. 54-59.

(3) Di questo centro dà cenno anche l'ORLANDINI, *L'espansione di Gela nella Sicilia centro-meridionale*, in Kokalos, VIII, 1962, p. 108; ID., *Idoletti cit.*, p. 37. Sul problema in generale della colonizzazione greca nel territorio di Caltanissetta: P. ORLANDINI, *Sabucina. Scoperte varie. Prima campagna di scavo (1962). Rapporto preliminare*, in Arch. Cl., XVI, 1963, p. 86 ss.; ID., *Sabucina. La seconda campagna di scavo (1964). Rapporto preliminare*, in ArchCl, XVII, I, 1965, p. 133 ss.; ID., *Sabucina: la terza campagna di scavo (1966). Rapporto preliminare*, in ArchCl, XX, 1968, p. 1 ss. (estratto); inoltre segnaliamo: D. ADAMESTEANU, *Le fortificazioni ad aggere nella Sicilia centro meridionale*, in RendLinc, XI, 1956, pp. 10-13; ID., *Monte Saraceno ed il problema della penetrazione dei Rodio-cretesi nella Sicilia meridionale*, in ArchCl, VIII, 1957, pp. 138-139; ID., *Gibil Gabib. Scavi e scoperte*, in NSc, XII, 1958, pp. 387-408; ID., *L'opera di Timoleonte nella Sicilia centro-meridionale vista attraverso gli scavi e le ricerche archeologiche*, in Kokalos, IV, 1958, pp. 52-54.

(4) L. BERNABÒ BREA, *La Sicilia prima dei Greci*, p. 109 s.

(5) Altezza n. 0,56 compreso lo zoccolo. Su questi rinvenimenti cfr. DE MIRO-FIORENTINI, *Attività della Soprintendenza alle antichità della Sicilia centro-meridionale negli anni 1968-72*, in Kokalos, XVIII-XIX, p. 240.

(6) Vedi G. CASTELLANA, *Singolare decorazione in alcuni vasi della facies di S. Angelo Muxaro del Museo Archeologico di Palermo*, nel volume di studi offerto a Maetzke (in corso di pubblicazione), sul culto degli animali bovini nella Sicilia indigena.

(7) P. ORLANDINI, *Il villaggio preistorico di Manfria presso Gela*, Palermo, 1962, p. 93.

(8) Altezza complessiva tra la pianta e l'estremità superiore della fibula è di m. 0,34; lunghezza del piede compreso il tallone m. 0,26. Rottura antica all'altezza della caviglia.

(9) Altezza m. 0,30; lunghezza alla base m 0,11.

(10) Sulla interpretazione di questi oggetti Vedi P. ORSI, in PB, XXXIII, 1908, pp. 92-94; A. MOSSO, in MonAnt, XVIII, 1908, pp. 79-80; S. TINÈ, in BPI, XIII, 1960, p. 144, tav. IV.

(11) P. ORLANDINI, *Statuette preistoriche cit.*, p. 57 s.

(12) P. ORLANDINI, *ibidem*.

(13) Cfr. L. BERNABÒ BREA, in Kokalos, t. I, XXII-XXIII, 1976-77, p. 56 ss., sul culto magico-religioso della cultura di Castelluccio e sulla sua documentazione.

(14) E. DE MIRO, in B C A (Bollettino Beni Culturali Regione Siciliana) 1980, p. 133.

(15) P.E. ARIAS, *La civiltà italo-siceliota*, in Popoli e Civiltà dell'Italia antica, 2, Roma 1974, p. 138.

(16) Cfr. P. ORLANDINI, *Idoletti cit.*, p. 38, con relativa bibl.

(17) Vogliamo segnalare in questa sede, su cortese informazione del Dott. Fausto Gnesotto, il rinvenimento di un idoletto litico a forma di violino proveniente dalla Grotta «1» di Monte Lupo presso Montallegro (Agrigento) in un contesto inquadrabile fra la facies eneolitica finale (Malpasso-Serraferlicchio) e quella iniziale del primo bronzo siciliano.

(18) L. BERNABÒ BREA, *op. cit.*, p. 104, tav. 33.

(19) G. BIANCHINI, *Le due «Veneri» di Busonè*, in Atti XI e XII Riunione Scientifica Istituto di Preistoria e Protostoria, Firenze-Sicilia 1967, Firenze 1968, pp. 129-142.

(20) D. ADAMESTEANU, in Atti VII Convegno Studi Magna Grecia, Taranto 1968, Napoli 1969, p. 172 ss.; ID., *Argo lithoi*, in Adriatica praehistorica et antiqua. Miscellanea Gregorio Novak dicata, Zagreb, 1970, pp. 307-324; ID., *La Basilicata antica*, Cava dei Tirreni 1974, p. 24 e *passim*; Vedi ora D. ADAMESTEANU, in Not. Sc., S. VIII vol. XXIX (1975), *passim*; v. indice della Lissi Corona.

(21) D. ADAMESTEANU, in Atti cit., p. 173.

(22) D. ADAMESTEANU, come *supra*, p. 172.

I giacimenti preistorici del Monte Belvedere e della Pianura Chiusa di Fiumedinisi (Messina)

Successione delle culture nella Sicilia nordorientale

(Relazione preliminare)

di PIETRO VILLARI

A metà strada fra Naxos e Messina, sulla fascia ionica della cuspide peloritana, delimitato dai torrenti Fiumedinisi ed Allume, è presente un rilievo montuoso che si distingue per la particolare conformazione. Esso è definibile quale un'alta e ripida base in scisto cristallino su cui attualmente poggia un lastrone di calcare cristallino della lunghezza nord ovest/sud est di circa un chilometro, largo dai venti ai cinquecento metri e spesso dai quindici ai quaranta metri. Soggetto al campo di forze generato dal corrugamento calabro-peloritano, il lastrone si è fratturato formando una vasta piana che si impenna, nella porzione nord-ovest, dando luogo ad un alto sperone roccioso particolarmente fratturato e carsificato. Si tratta del monte Belvedere e della sottostante Pianura Chiusa, posti rispettivamente alle quote 743 e 620 m.l.m. Entrambi sono difesi da profondi precipizi che li attorniano ed accedibili mediante pochi aspri sentieri facilmente controllabili. Essi dominano un ampio tratto della costa comprendente i Capi Ali e Sant'Alessio, ovvero la zona di accesso sud dello Stretto di Messina. Ad ovest è visibile il territorio etneo, ma meno distante, ad est, è l'estremo lembo della penisola italiana; a nord le ripide vette della catena peloritana.

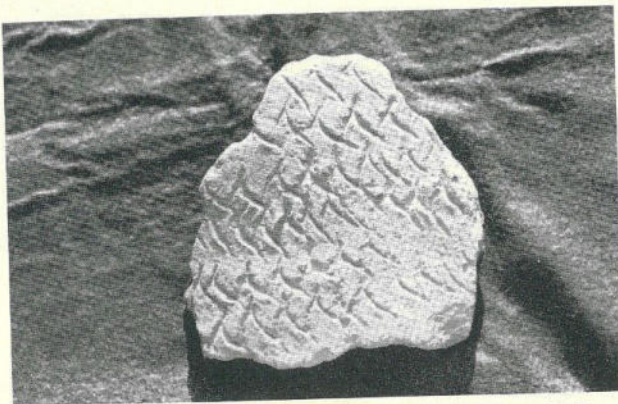
Alle falde del complesso, lungo il torrente omonimo, sta il distretto minerario di Fiumedinisi. Vi si trovano mineralizzazioni di rame, piombo, zinco, antimonio, piccole quantità di argento, ecc. Lungo il torrente Allume, presso il paese omonimo, sono presenti allume e consistenti banchi di argilla di ottima qualità. Le sorgenti abbondano lungo il contatto fra calcare e scisti.

Una zona dotata di così varie risorse minerarie particolarmente ricercate nelle fasi finali della preistoria europea, peraltro legata ad una conformazione che ben si prestava tanto ad una facile difesa quanto ad una pacifica e prospera coltivazione e pascolo, giustifica la presenza di insediamenti umani ricoprenti l'arco temporale neolitico-alto medioevo, cronologicamente distribuiti lungo il complesso monte Belvedere-Pianura Chiusa, su alcuni spiazzi terrazzati che ho denominati « $\alpha - \beta - \gamma - \delta$ » (1).

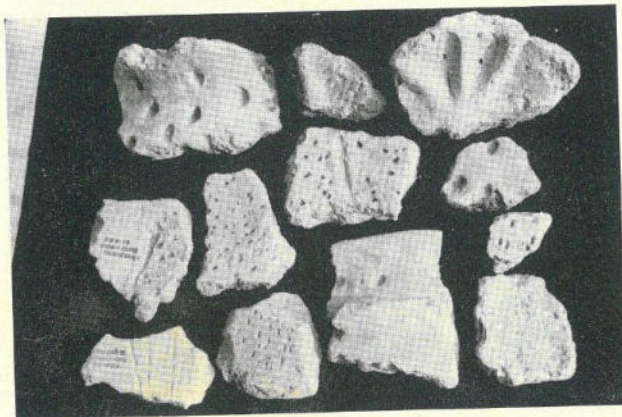
Situati in una zona rappresentante uno dei più cospicui potenziali economici del Sud Italia preistorico, esposta ad ogni tipo di contatti, influssi diretti o mediati, poichè sulla rotta di quei movimenti etnici, commerciali, culturali che investirono in particolare modo questa parte della Sicilia sin dal Neolitico, questi spiazzi ci offrono la possibilità di poter compilare un quadro guida della pressochè ignota successione di culture nella fascia ionica della cuspide peloritana.

* * *

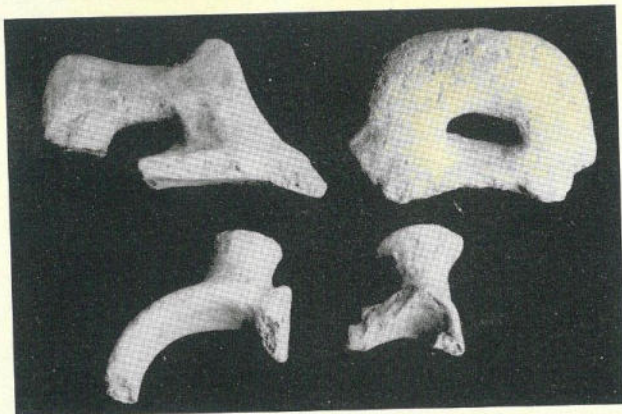
Una prima rilevante quantità di materiali fittili e litici ci perviene dalla superficie dello spiazzo « α », sito presso la Pianura. Vi compaiono frammenti ceramici attribuibili allo stile di Stentinello (impressioni di tipo «cardiale») (tav. 1) (2); talaltri a ciotole decorate a larghe solcature parallele nello stile di Piano Conte (3); mentre alcune anse a gomito su pareti di ollette piriformi a labro everso (fig. 4,a) o anse pizzute, o a robusto cordone verticale ad inserzioni rastremate, frammenti di pareti lucidate in rosso corallino, sarebbero pertinenti alla cultura di Malpasso-Piano Quartara (4).



TAV. 1 - Spiazzo « α », stile di Stentinello: frammento di vaso situliforme con decorazione «cardiale».



TAV. 2 - Spiazzo « α », facies della Pianura Chiusa: frammenti di fruttiere decorate a crudo. Il penultimo in basso è attribuibile ad un dolio cordonato della cultura di Malpasso-Piano Quartara.



TAV. 3 - Spiazzo « β », facies del Monte Belvedere: anse di tipo castellucciano. L'ultima in basso è ingubbiata in rosa corallo.

Accanto a questi v'è però una gran quantità di reperti attestanti la presenza di una facies locale altrove a tutt'oggi ignota.

Mi riferisco ad esempio alle fruttiere decorate ad impressioni digitali (ditate) sulla superficie esterna, del tipo caratterizzante la ceramica grezza dello stile di Piano Conte (ove però questi vasi sono sconosciuti), ma la cui vasca interna è decorata da alcuni cordoni (o da profondi solchi) radiali, separanti zone fittamente punzonate, o pizzicate, o incise a tacche o linee, o spatolate, o a cerchielli impressi, per buona parte ricollegabili alla sintassi decorativa stentinelliana, talvolta lucidate in quel rosso corallino del Malpasso-Piano Quartara (tav. 2 e fig. 3,a).

Un frammento di fruttiera decorata ad impressioni digitali all'esterno, presenta una fitta serie di cordoni radiali alternati da punti siti nella vasca, tipica decorazione che ritrovo nella ceramica grezza dello stile tardoeneolitico di Sant'Ippolito (fig. 4,b) (5).

Pur considerando trattarsi di reperti di superficie, su questo spiazzo mi sembra di intravedere le tracce di uno stanziamento di facies stentinelliana, a cui succede (hiatus? o, piuttosto, si continua in?) un eneolitico permeato di apporti dapprima della cultura di Piano Conte, ed in seguito di Malpasso-Piano Quartara. Si sovrappongono poi gli influssi dello stile di Sant'Ippolito, dando luogo ad una facies locale tardoeneolitica priva di ceramica dipinta, in cui si tramandano in qualche modo le tradizioni locali eneolitiche e stentinelliane, e denominabile «facies della Pianura Chiusa».

La sopravvivenza in questo sito di alcuni elementi di tradizione stentinelliana non sarebbe un fatto isolato. Nelle isole Eolie, ad esempio, credo di rilevare uno stile substentinelliano che si perpetua in parte delle forme e dei decori della ceramica grezza rinvenuta in strati pertinenti i periodi di Diana e Piano Conte (6).

Estremamente interessanti in questo contesto sono le tracce della estrazione e lavorazione in sito del rame, testimoniate da blocchetti di quarzo contenenti malachite ed azzurrite, e da scorie di fusione.

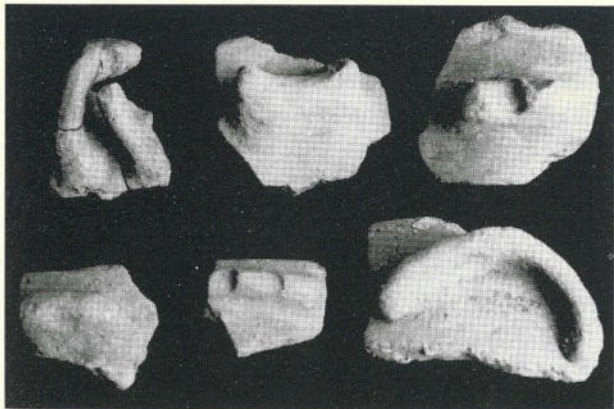
Si può far coincidere il passaggio da questa età a quella del Bronzo con l'abbandono di questo spiazzo e l'arroccarsi del villaggio presso la vetta



TAV. 4 - Spiazzo « δ », Ausonio III: sepoltura ad enchytrismòs.

del Monte (spiazzo « β »), ove grazie anche al crollo di un muro a secco è venuta alla luce una sequenza stratigrafica.

Al di sotto del piano di campagna si distingueva un primo strato di riporto ottenuto durante il terrazzamento medioevale, contenente numerosi frammenti fittili, attribuibili ad età classica, ma in maggioranza ad un periodo ancora più antico. Il livello pertinente quest'ultimo era separato dal primo mediante uno spesso deposito di ceneri, carboni e frammenti d'intonaco compreso entro o antistante il pietrame di cinta di una capanna di forma circolare probabilmente costruita in elevazione. All'interno di questa si rivelò, sul piano di calpestio, una cospicua quantità di vasi in frantumi



TAV. 5 - Spiazzo « δ », Ausonio III: anse e prese su olle situliformi.

parte dei quali sono già ricomposti o ricomponibili, ed ancora una vasta gamma di punteruoli in osso, poche lame in selce o microliti in ossidiana, macine e macinelli, un'ascia levigata in granodiorite (7). A ciò si aggiungevano alcuni frammenti di oggetti in bronzo, di cui due di singolare fattura, ed uno in piombo.

Il complesso vascolare è costituito da alcune olle globulari dotate di anse a piastra forata (fig. 2,d), brocche monoansate (fig. 2,a), pithoi e scodelloni troncoconici cordonati «a rete» (fig. 2,g), vasetti a clepsidra, bicchieri monoansati. Su oltre un centinaio, solo due vasi risultano dipinti (in nero opaco su fondo color camoscio): una fruttiera con disegno esterno «a rete», e l'alta tazza della fig. 2,f. Parecchie sono le anse a piastra forata (rettangolari, semicircolari, a maniglia), tutte ricollegabili ai tipi presenti nei contesti castellucciani (tav. 3).

Molto più numerose sono le fruttiere, munite di due anse a nastro verticale e decorate secondo una vasta gamma di incisioni poste all'interno della vasca anziché sulla superficie esterna (fig. 1,a-q; fig. 3,b), come di norma si può osservare in quei pochi esemplari incisi anziché dipinti che ci offre il panorama eneolitico finale o della Prima età del Bronzo siciliana.

Paragonando i motivi incisi con quelli dipinti di questo periodo mi sembra di vedere alcune equivalenze. È probabile che nel trasformare la sintassi decorativa dipinta in incisa si sia effettuata una diversificazione dovuta a cause tecniche (es.: banda dipinta = linea incisa; reticolato dipinto = reticolato a linee incise o cordoni «a rete», ecc.). Da qui una evoluzione autonoma che giunge a complesse complicazioni dei significati, dei ruoli apotropaici a cui tali motivi devono essere preposti.

Per alcuni di questi mi sembra di constatare una derivazione da tipi presenti sullo spiazzo « α ». In particolare vedasi la caratteristica di incidere la vasca delle fruttiere, e parte della gamma di quei decori.

Alla fase dello spiazzo « β » si devono attribuire anche i resti di una sepoltura rinvenuta sulla vetta del Monte. Essa era composta da un pithos cordonato «a rete» probabilmente chiuso da un grosso vaso situliforme levigato in rosso. All'inter-

no doveva essere posto il vaso della fig. 2,c, anch'esso levigato in rosso, chiara imitazione di un prototipo metallico, probabilmente in rame, di cui non trovo riscontro nei coevi giacimenti mediterranei, ed una fruttiera a vasca incisa a linee parallele. Vista la totale assenza di resti ossei in un ambiente che doveva favorirne la conservazione, si tratterebbe di un pithos cinerario, ovvero di un rito che di lì a poco troveremo nella cultura marinara maltese di Tarxien (8) ed in quella eoliana di Capo Graziano (9).

Si tratta di una ingente quantità di materiali che già sin d'ora possiamo considerare attribuibile ad una assai singolare facies locale del periodo di transizione Tardo eneolitico - Prima età del Bronzo, che possiamo denominare «facies del Monte Belvedere». Difatti i profili del complesso vascolare di questa età già contengono alcuni elementi dello stile di Naro-Partanna (10) e del protocastelluciano etneo delle grotte Maccarrone e Pellegriti (11).

In questo contesto appare stridente il contrasto dettato dalla quantità dei punteruoli ossei, delle lame in selce ed ossidiana, la qualità scadente della ceramica in definitiva ancora eneolitica da una parte, e la presenza di bronzi di raffinata fattura dall'altra, ovvero del frammento del giogo di un bilancino di 8-9 cm. di lunghezza (fig. 2,e), e di un piattino dal diametro di pochi centimetri, in lamina decorata a sbalzo, da mettere forse in relazione col primo.

A questi oggetti ho altrove dedicato una lunga analisi (12), giungendo a giustificarne la presenza mettendoli in relazione alla attività di estrazione e commercio di minerali perpetuato in questo sito da quelle maestranze egee in cerca di nuovi orizzonti minerari e commerciali. Ad esse si deve attribuire non solo la pratica della metallurgia (almeno riguardo a bronzo e piombo) nella Fiumedinisi fra il 2000 ed il 1800 a.C., ma anche quel seme che ha qui catalizzato alcuni di quegli elementi che ritroviamo nella facies di Rodi-Tindari-Boccadifalco (13) e quindi in quella successiva detta del Milazzese (14).

Problematica è la presenza di due frammenti di ciotole carenate decorate ad incisioni (fig. 4,f-g) rinvenute nello strato di riporto ricoprente la capanna. Si tratta di vasi in ceramica fine, lucidata

in bruno, il cui impasto, profilo e tecnica decorativa inducono a considerare d'importazione. Le possibilità di comparizione sono limitate a due contesti culturali. Le più stringenti sono stranamente con alcuni tipi rinvenuti nel giacimento tardoeneolitico peninsulare adriatico di Ortucchio (15). La ciotola della fig. 4,f trova un qualche raffronto con un esemplare che ci proviene da una sepoltura dell'eneolitico iniziale rinvenuta in contrada Tranchina presso Sciacca, attribuibile allo stile «Conca d'Oro» (16). In realtà questi due frammenti, unitamente ad un frammento di ansa con sopraelevazione a pomello proveniente dallo stesso strato, sembrano d'introduzione protoappenninica, anche se di tipo sconosciuto nei livelli di questa età della vicina Calabria (vedi grotta della Madonna di Praia a Mare), e tipologicamente rientranti nel tardocampaniforme.

Se il villaggio dello spiazzo « β » si arroccò presso la vetta del Monte, in una posizione estremamente disagiata per qualcosa che incombeva e che probabilmente ne determinò la distruzione violenta, altrettanto deve dirsi per il villaggio della Media età del Bronzo sito sullo spiazzo « γ », ovvero su una delle digitazioni della Pianura.

A primo acchito, le poche cassette di materiali raccolti in superficie si possono attribuire alla facies eoliana detta del Milazzese, anche se piuttosto impoverita nei tipi e nei decori vascolari, i quali differiscono nettamente da quelli presenti nella fase precedente. Difatti adesso notiamo le caratteristiche zuppiere a colletto ad imbuto e munite di due robuste anse a cordone orizzontale su cui corre una larga solcatura (fig. 4,d), ciotole e scodelloni tronco conici ad orlo indistinto a bordo arrotondato o tagliato obliquo, i tipici coperchi, le teglie (fig. 4,c) ecc. Ma v'è la mancanza delle coppe su alto piede, delle nervature, della gamma di incisioni, e dei tipi di introduzione appenninica, che compaiono nei giacimenti tirreno-eoliani.

A tale cesura sembrano però resistere alcune fruttiere che, adesso in numero esiguo, rivelano delle variazioni.

Ciò assume una certa importanza poiché possiamo sin d'ora delineare una evoluzione della fruttiera che, dai tipi arcaici eneolitici dello spiazzo « α », di forma a clessidra, probabilmente privi di anse o prese e pesantemente decorate su en-

trambe le superfici (vedi fig. 3,a), giunge nello spiazzo « β » ove ha il suo massimo impiego. Il piede diviene un pò più alto o meno svasato, si applicano due anse a largo nastro verticale, si decora solo la vasca (fig. 3,b). In qualche modo essa viene tramandata nel villaggio dello spiazzo « γ », ove si apportano lievi modifiche al profilo e viene munita di due anse a cordone schiacciato verticale (fig. 3,c). La maggior parte di questi vasi sono adesso privi di incisioni, se si eccettuano un motivo a «ragnatela» e due a linee parallele poste nella vasca, analoghi a quelli presenti nella capanna dello spiazzo « β ».

Non mi sembra di vedere in questa facies rapporti genetici con quella del Monte Belvedere, e preferisco rimandare nelle isole Eolie il problema della provenienza di almeno buona parte del gruppo etnico portatore di essa.

Ciò spiegherebbe la minor quantità di tipi vascolari rispetto a quella eoliana e la importazione di macine e macinelli in vulcaniti tipicamente eoliane, da considerarsi simboliche vista la vicinanza di quelle etnee.

In quanto alla presenza di alcuni elementi del Rodi-Tindari-Boccadifalco nelle isole Eolie, o comunque nel versante tirrenico della Sicilia nordorientale durante il periodo Milazzese, ritengo opportuno rilevare che si tratta di un fenomeno che riscontro anche qui a Fiumedinisi, rappresentato però dal sussistere di alcuni elementi dello spiazzo « β », ovvero della facies del Monte Belvedere, ed assenza di quelli del Rodi-Tindari.

Sulla base di queste osservazioni sono restio ad accettare l'ipotesi che la facies del Milazzese sia una derivazione dalle facies del Primo Bronzo della cuspidale peloritana, a cui si sarebbero sommati influssi transmarini. Credo piuttosto viceversa, riconoscendo a quelle limitati apporti, tali da poter oggi delinearli un Milazzese della fascia tirreno-eoliana ed uno della fascia ionica.

Questo insediamento doveva rappresentarne l'estremo arroccato presidio sud, vigilante sulla navigazione nello Stretto e sulla zona di estrazione mineraria.

L'abitato dell'età del Ferro sorge sullo spiazzo « δ » del Monte Belvedere, ove è stato possibile mettere in luce una sequenza stratigrafica che

mostra come ad un primo orizzonte contenente ceramica di tipo ausonio tardo (ipotetica III fase) (tav. 5), si passi gradatamente a livelli in cui si associano sempre più esemplari di vasi torniti di tipo protocorinzio, dapprima di importazione egea (fig. 4,h) o di limitazione locale (fig. 4,e), poi di produzione siceliota, i quali nella porzione superiore giungono all'esclusività continuandosi sino al VI sec. a.C. Inoltre, sulla superficie dello spiazzo stavano alcuni frammenti ceramici attribuibili alla II fase ausonia (17).

Alla facies tardoausonia è attribuibile un gruppo di sepolture ad enchytrismòs entro situla o pithos, poste entro o presso il villaggio. Allo stato attuale delle conoscenze, nel panorama siciliano delle necropoli dell'età del Ferro, tale rito è conosciuto solo in questo sito. Particolare importanza riveste quindi il poter comparare ad esempio l'associazione situla a prese a semiluna chiusa da uno scodellone a labro rientrante, dalla sep. 1 (tav. 4), pertinente un infante, ad un enchytrismòs di bimbo a combinazione medesima localizzato in Puglia a Salapia da F. Tinè Bertocchi. Ovvero lo stesso rito che S. Batovic ha rilevato in area liburnica a Nin, sulla costa dalmata, e P. Orsi in Calabria (18). Possiamo inoltre effettuare strette comparazioni con alcuni pithoi, probabilmente enchytrismòdi, della necropoli di facies ausonio I e II di Monte di Giove presso Tindari, da me recentemente localizzata assieme al villaggio sito a poche decine di metri da essa (19). Mi riferisco in particolare agli esemplari globulari ad alto collo cilindrico ed orlo a tesa orizzontale dotati di un largo nastro in rilievo sito sulla spalla, decorato da linee spezzate o file di cerchielli.

Comparando la ceramica d'uso domestico tardo-ausonica raccolta in questo spiazzo, con gli insediamenti ausoni I e II eoliani e di Monte Giove, già intravedo importanti novità filogenetiche, in particolare riguardo alle situle, ai pithoi, alle olle situliformi, nonché alle anse ed alle prese. Noto infine, nella terza fase, la mancanza della classe fine della ceramica piumata, sostituita con quella di importazione e di imitazione locale di vasi protocorinzi.

Su altri spiazzi si presentavano cospicue tracce di insediamenti risalenti sino ad età altomedioevale.

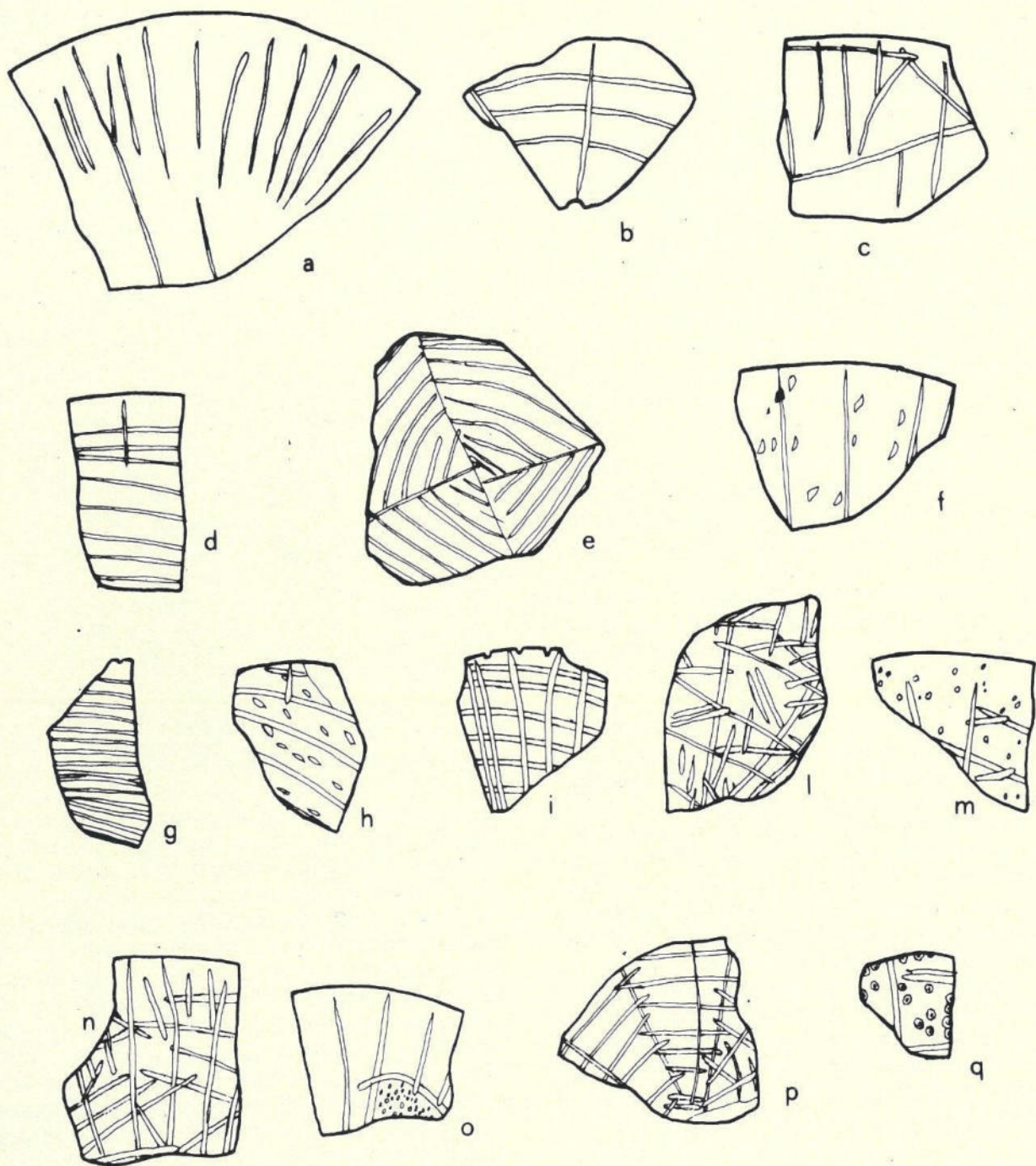


FIG. 1 - Facies del Monte Belvedere: frammenti di fruttiere a vasca incisa o impressa (2,5 grand. nat.).

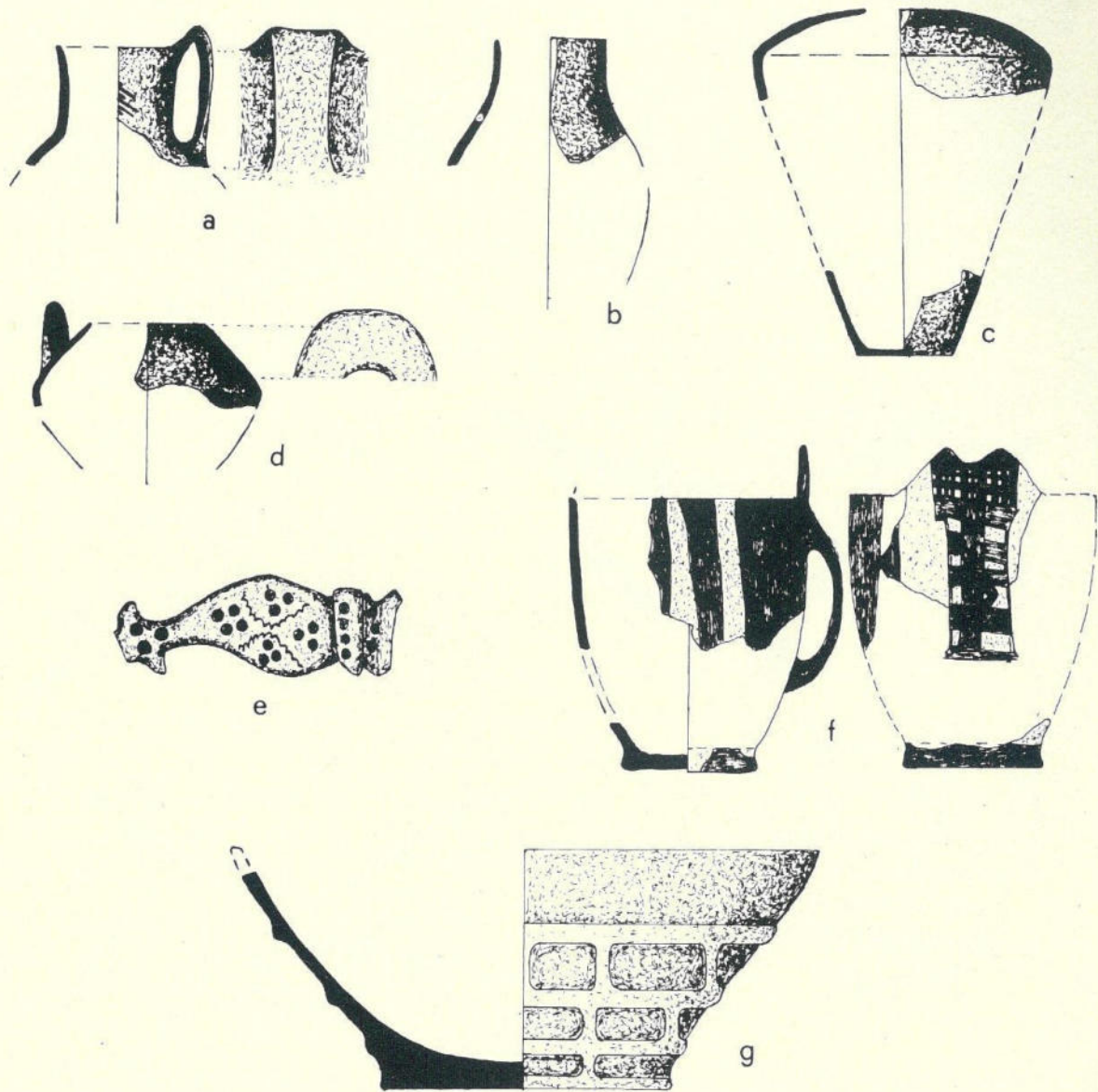


FIG. 2 - Facies del Monte Belvedere: frammenti di vasi della capanna dello spiazzo « β » (a, b, d 1/5 grand. nat.; e, grand. nat.; f, 3,4; g, 1/4); c, dal corredo di una sepoltura ad incenerazione (1/6 grad. nat.).

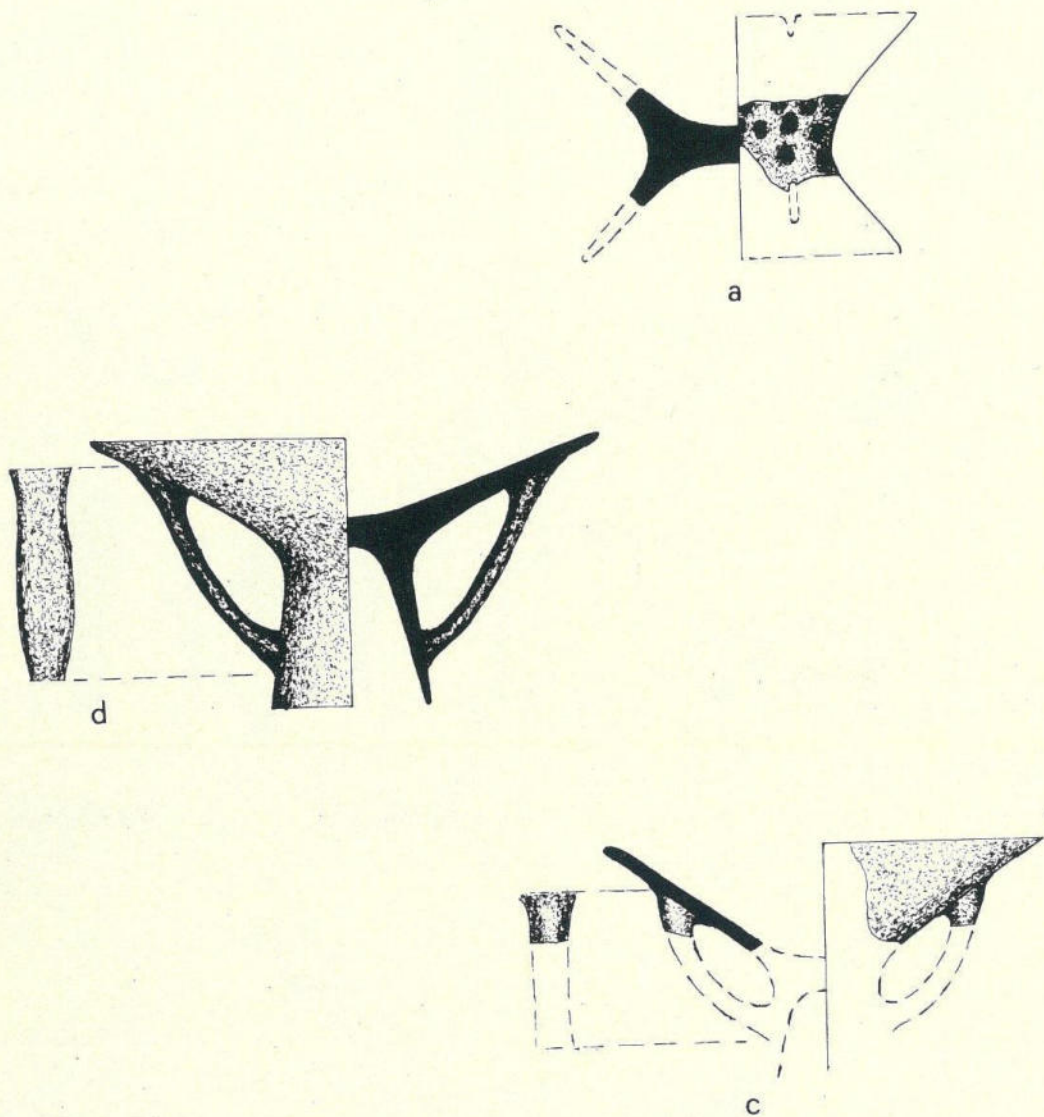


FIG. 3 - Evoluzione della fruttiera e Fiumedinisi: a, facies della Pianura Chiusa, dallo spiazzo « α » (1/7 grand. nat.); b, facies del Monte Belvedere, dallo spiazzo « β » (1/5 grand. nat.); c, facies del Milazzese (ionico), dallo spiazzo « γ » (1/5 grand. nat.).

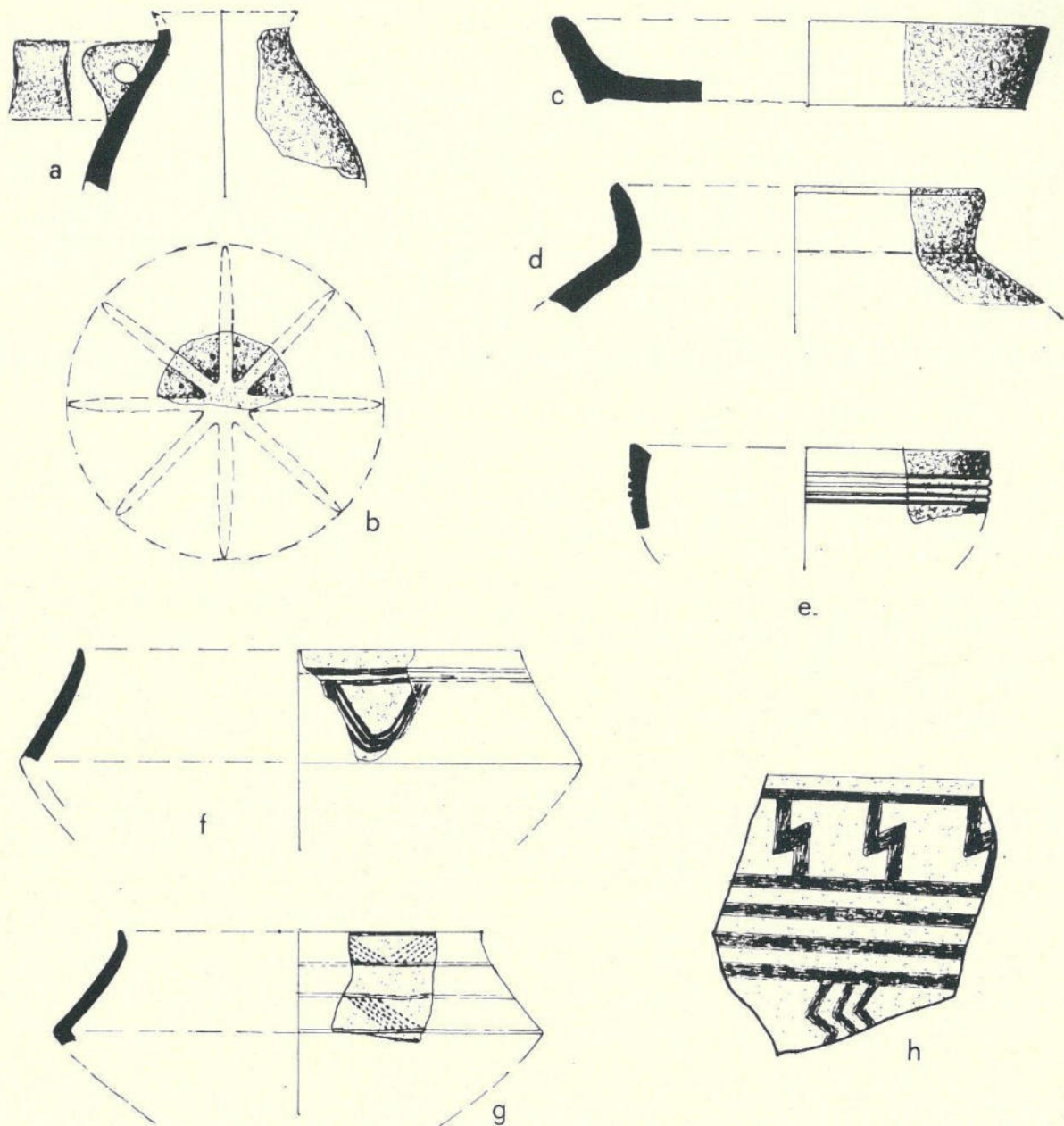


FIG. 4 - a, olletta della cultura di Malpasso-Piano Quartara, spazzo «α» (2,5 grand. nat.); b, facies della Pianura Chiusa, fruttiera a vasca cordonata e punzonata nello stile di Sant'Ippolito (1/7 grand. nat.); c-d, frammenti di teglia e zuppiera della facies del Milazzese (ionico) dallo spazzo «γ» (2,5 grand. nat.); f-g, frammenti di ciotole incise nello stile tardo campaniforme, dallo spazzo «β» (3,4 grand. nat.); h, frammenti di tazza dipinta d'importazione protocorinzia dallo spazzo «δ» (grand. nat.).

Ipotetica successione di culture nella Sicilia nordorientale e nelle isole Eolie (fig. 5,a/i):
(1 - Fiumedinisi; 2 - Naxos; 3 - Milazzo; 4 - Tindari; 5 - Lipari)

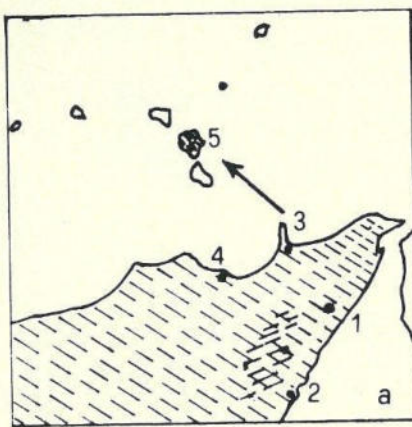


FIG. 5,a - *Neolitico Medio* - Lo stile di Stentinello (5) è presente in tutto il territorio. In alcuni centri si associa la ceramica dipinta di e trichroma (6,7).

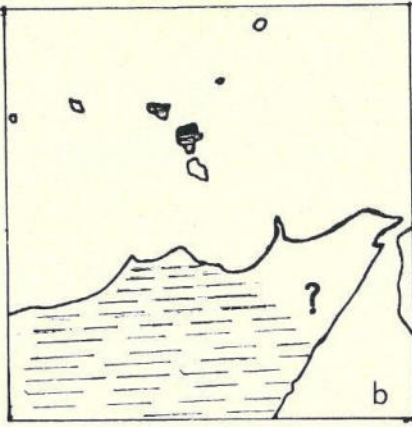


FIG. 5,b - *Neolitico Finale* - Lo stile di Diana (8) si attesta nelle isole Eolie, in buona parte della Sicilia Orientale e dell'Italia Meridionale. All'interno di esso permangono elementi stentinelliani (ceramica grezza). A Fiumedinisi sembra essere assente.

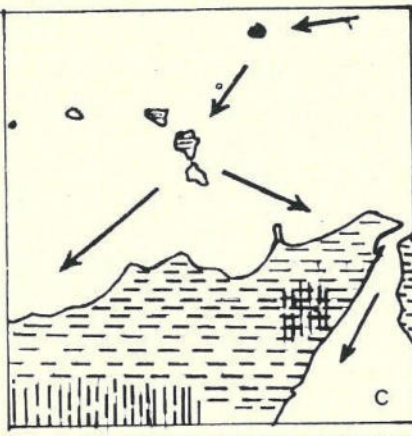


FIG. 5,c - *Eneolitico Iniziale e Medio* - La cultura di Piano Conte (9) giunge nelle isole Eolie (costa calabra tirrenica-Stromboli-Lipari). Da qui passa nella costa tirrenica siciliana (Bariola, Rometto, S. Marco d'Alunzio), ed in quella ionica (Castellota, Fiumedinisi). All'interno di essa permangono elementi stentinelliani (ceramica grezza) che sono prevalenti a Fiumedinisi (10). In territorio subetneo v'è lo stile di San Cono-Piano Notaro (11).

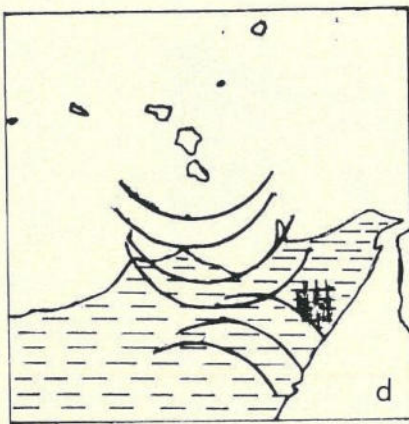


FIG. 5,d - *Eneolitico Medio-Tardo* - La cultura di Malpasso-Piano Quartara (12) si attesta nel territorio nordorientale siciliano e nelle Eolie. In alcuni siti accanto ad essa perdura uno stile decorativo di tradizione stentinelliana e Piano Conte (6,7).

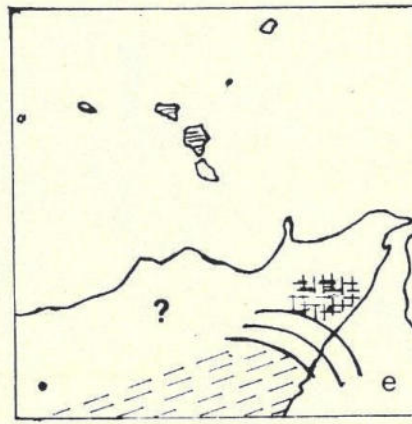


FIG. 5,e - *Eneolitico Tardo* - Giunta in territorio subetneo, la facies di Sant'ipolito (13) si spinge sino a Naxos. Da qui influssi di essa raggiungono Fiumedinisi determinando la formazione della facies della Pianura Chiusa (14), mescolandosi agli elementi di tradizione stentinelliana, Piano Conte e Malpasso-Piano Quartara. Nella fascia tirrenica è possibile la presenza di una fase analogica; nelle Eolie si presume un tardo Piano Quartara (12).

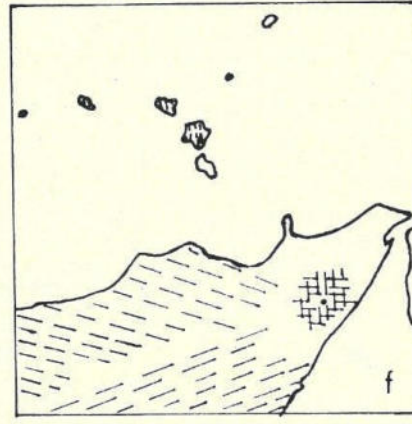


FIG. 5,f - *Eneolitico Finale - Prima età del Bronzo* - L'instaurarsi di nuovi influssi causa la rapida trasformazione della facies della Pianura Chiusa in quella del Monte Belvedere (15) ovvero della fascia ionica, e nella facies di Rodi-Tindari-Bocca di Falco (16) ovvero della fascia tirrenica. In territorio subetneo viene formandosi il protocastelluciano etneo (17). Nelle Eolie si attesta la cultura transmarina di Capo Graziano (18).

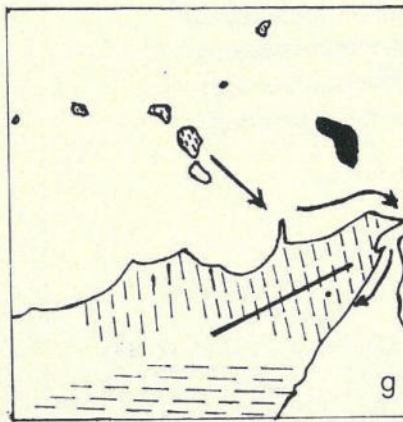


FIG. 5,g - *Media età del Bronzo* - Avvento della facies del Milazzese (19). Nelle isole Eolie e lungo la costa tirrenica peloritana v'è una subfacies tirrenico-epoliana (sussistere di elementi Rodi-Tindari), lungo la costa ionica peloritana v'è una subfacies ionica (sussistere di elementi della fase del Monte Belvedere). A Naxos e nel subetneo si attesta lo stile di Thapsos (20).

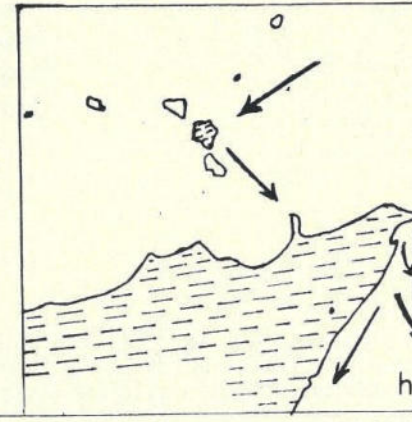


FIG. 5,h - *Età del Bronzo Tardo e Finale* - Dopo essersi stabiliti nelle isole Eolie, gli Ausoni si espandono in Sicilia (fasi I e II) (21).

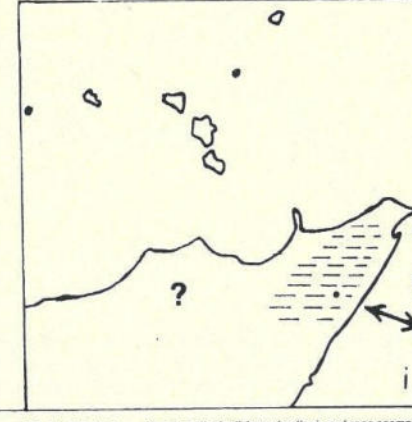


FIG. 5,i - *Età del Ferro* - Dopo il crollo degli Ausoni eoliani sembrano scomparire anche alcuni centri costieri quali Monte di Giove e Milazzo. Prende consistenza ed importanza il centro arroccato di Fiumedinisi, ove fiorisce l'Ausonio III (22).

NOTE

* specializzando presso la Scuola Speciale per Archeologi Preistorici dell'Università di Pisa;

** si tratta di una nota preliminare pertinente i risultati di una decennale campagna di ricerche preistoriche effettuate dallo scrivente nella cuspide peloritana, ed in particolare modo a Fiumedinisi, in collaborazione con la Soprintendenza Archeologica per la Sicilia Orientale. Al proposito, desidero ringraziare il Soprintendente prof. G. Voza per la fiducia prestatami nell'assegnarmi lo studio dei materiali e dei siti da me localizzati. Particolare gratitudine vada al prof. L. Bernabò Brea ed a M. Cavalier per l'attenzione con cui mi hanno seguito in questi lunghi anni, ed al prof. V. Tusa per l'ospitalità concessami in questa sede.

1) P. VILLARI, Considerazioni sulla presenza di alcuni bronzi in una capanna del periodo di transizione Tardo eneolitico-Prima età del Bronzo del Monte Belvedere di Fiumedinisi (Messina), in «Atti della Società Toscana di Scienze Naturali», ser. A, 1980.

2) P. ORSI, in Bull. Paletn. Ital., vol. XVI, 1890, pag. 177 (Stentinello).

3) L. BERNABÒ BREA, M. CAVALIER, Civiltà preistoriche delle isole Eolie e del territorio di Milazzo, in Bull. Paletn. Ital., vol. LXV, 1956; ID. e ID., Stazioni preistoriche delle isole Eolie, in Bull. Paletn. Ital., vol. LXVI, 1957; ID. e ID., Meligunis Lipara, vol. IV, Palermo 1980; vedi anche P. VILLARI, Origini e diffusione della cultura di Piano Conte nella Sicilia nordorientale, in «Contributi alla conoscenza del territorio dei Nebrodi», vol. II, 1981.

4) L. BERNABÒ BREA, M. CAVALIER, Meligunis Lipara III, Palermo 1968, pag. 39-43.

5) L. BERNABÒ BREA, La Sicilia prima dei Greci, Milano 1958, pag. 82. Tale tipica decorazione non dipinta appare prevalentemente nella ceramica grezza di quella stazione. Vedi materiali esposti al Museo di Siracusa.

6) Vedi al proposito L. BERNABÒ BREA, M. CAVALIER, Meligunis Lipara, vol. IV, op. cit., tavv. CIV, 4 e CVIII, 4.

7) La granodiorite (sorta di granito basico) è estranea al panorama litologico siciliano. Il più vicino affioramento di essa mi consta sulla costa tirrenica calabra, presso Palmi. In quanto alle macine e macinelli, eccetto alcuni ricavati su locali ciottoli alluvionali di gneiss, vi compaiono degli scisti marnosi e calcari luteziani estranei al circondario.

8) M. MURRAY, Corpus of the Bronze Age Pottery of Malta, London 1934; J.D. EVANS, The Dolmen of Malta and the origin of the Tarxien Cemetery Culture, in P.P.S. XXII, 1956, pag. 85 e segg.

9) L. BERNABÒ BREA, Considerazioni sull'eneolitico e sulla Prima età Bronzo della Sicilia e della Magna Grecia, in Kokalos XIV-XV, 1968-1969, pag. 20-60; L. BERNABÒ BREA, M. CAVALIER, Meligunis Lipara, vol. IV, pag. 688 e segg.

10) L. BERNABÒ BREA, La Sicilia prima dei Greci, op. cit., pag. 112; ID., Eolie, Sicilia e Malta nell'età del Bronzo, in Kokalos XXII-XXIII, 1976-1977, pag. 33-110.

11) Vedi materiali esposti al Museo di Adrano.

12) P. VILLARI, Considerazioni, op. cit.

13) Vedi in particolare M. CAVALIER, La stazione preistorica di Tindari, in Bull. Paletn. Ital., vol. 79, 1970. Di tale insediamento ho recentemente identificato quello che doveva rappresentarne il porticciolo, sito presso una delle profonde forre del Capo.

14) L. BERNABÒ BREA, M. CAVALIER, Meligunis Lipara, vol. III, op. cit., pag. 50 e segg., pag. 185 e segg.

15) A.M. RADMILLI, in Popoli e Civiltà dell'Italia Antica, vol. I, Roma 1974, tav. 68; l'attribuzione di facies protoappenninica alla cultura di Ortucchio è dovuta a S.M. PUGLISI, Sulla facies protoappenninica in Italia, in «Atti del VI Congr. Sc. Preist. e Protost.» vol. II, 1962.

16) S. TINÈ, Giacimenti dell'età del Rame in Sicilia e la «cultura tipo Conca d'Oro», in Bull. Paletn. Ital., vol. 69-70, 1960-1961, tav. VI, 1 e pag. 149.

17) Sulle fasi ausonie si sono a lungo e più volte soffermati L. BERNABÒ BREA e M. CAVALIER, di cui cito in particolare la serie Meligunis Lipara, voll. I e IV, e Mylae, Novara 1959.

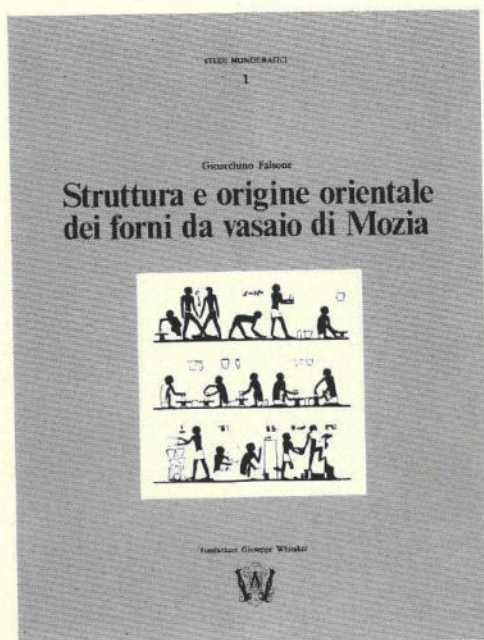
18) P. ORSI, Le necropoli preelleniche di Torre Galli, e di Canale, Ianchina, Patariti, in M.A.L. XXXI, 1926; F. TINÈ BERTOCCHI, Formazione della civiltà dauna dal X al VI sec. a.C., in Atti del Colloquio Int. di Preist. e Prot. della Daunia, Firenze 1975; S. BATOVIĆ, Nin e l'Italia Meridionale nell'età del Ferro, in Atti del Convegno di Trinitapoli, 1972 vedi anche P. VILLARI, L'evoluzione della situla in Sicilia e Calabria, in corso di stampa su «Klearchos».

19) Le necropoli ed i villaggi di Monte Giove (Aus I e II) e di Monte Belvedere (Aus. III) sono oggetto di un lavoro di prossima pubblicazione. Chiarifico che nella necropoli di Monte di Giove il rito dell'enchytrismòs entro grossi pithoi sussisterebbe accanto a quello dell'incinerazione entro situle, piccoli pithoi o urne, chiusi da ciotole o da grosse macine in vulcaniti eoliane.

* Disegni e foto dell'Autore. Le ricostruzioni sono proposte in base all'ausilio di frammenti di vasi analoghi.

STRUTTURA E ORIGINE ORIENTALE DEI FORNI DA VASAIO DI MOZIA

di **Gioacchino Falsone**



Studi Monografici 1
Fondazione Giuseppe Whitaker
Palermo 1981

«lo studio è condotto con notevole rigore scientifico e offre un vasto panorama di confronti, opportunamente scelti e ampiamente documentati, tale da non poter essere ignorato nell'ambito di ricerche future».

dalla prefazione di **Vincenzo Tusa**,
Docente alla Facoltà di Lettere
dell'Università di Palermo

Pubblicazioni della

FONDAZIONE GIUSEPPE WHITAKER

Ente Morale sotto il patrocinio dell'Accademia Nazionale dei Lincei
Villa Malfitano - Via Dante, 167 - 90141 Palermo

I «SESI» di Pantelleria

di GIUSEPPE CLAUDIO INFRANCA

Andando lungo la strada perimetrale, che attraversa l'Isola di Pantelleria, dopo circa quattro chilometri all'uscita del paese, si raggiunge la zona di Cimilia dove sono sparsi per circa un chilometro quadrato i Sesi, monumenti funerari che hanno reso famosa l'Isola.

Uno dei più attenti studiosi di questi monumenti e del villaggio di Mursia è stato Paolo Orsi che in una sua spedizione nel 1899 li ha catalogati e studiati approfonditamente; il suo saggio rimane tuttora l'unico riferimento per ogni ricerca.

Proprio dalla lettura di questo saggio dell'Orsi ho iniziato il mio studio finalizzato ad un progetto per un «Itinerario per la valorizzazione e la fruizione dei Sesi di Pantelleria» su incarico della cooperativa «Specchio di Venere» che ha sede nell'isola.

Tale progetto si propone di valorizzare e rendere fruibile questo interessantissimo patrimonio culturale. Salvaguardia, restauro e sorveglianza sono le finalità che la Cooperativa dei giovani di Pantelleria vuole portare avanti con questo progetto.

I Sesi sono dislocati in un territorio arido e scosceso, non è stata facile la loro ricerca per catalogarli. Ostacoli principali sono stati l'appiattimento cromatico dell'ambiente (colore base di nero antracite nel periodo estivo, in quello invernale il grigio verde del muschio che ricopre le pietre), e le gravi compromissioni dell'uomo nell'arco di tempo che va dalla spedizione dell'Orsi ad oggi. Finalmente dopo lunga ricerca ho potuto stabilire i punti di riferimento posti dall'Orsi e così ripercorrere la stessa «periegesi» che egli aveva condotto per la catalogazione dei Sesi.

Ripercorrendo così lo stesso itinerario ho iniziato a rilevare i Sesi con la stessa metodologia di



FIG. 1 - Strumenti di lavoro del villaggio di Mursia.

Paolo Orsi usando come guida lo scritto dell'archeologo della fine del secolo scorso.

In questa riesanima è stato possibile constatare che quasi la metà dei Sesi rilevati dall'Orsi oggi non esiste più e quelli rimasti sono in uno stato di precarie condizioni. I mali più comuni sono le invasioni di sterpaglie, erbacce e fichidindia, il crollo dei dromos e delle celle, lo sconquasso degli strati di blocchi di pietra che costituivano il Sese.

La terapia d'urto per questi gravi malanni dovrebbe essere una adeguata vigilanza dei Sesi esistenti, la pulizia e la fruizione di questo patrimonio culturale unico nella sua bellezza.

Inconcepibile è il fatto che i Sesi si trovino all'interno di appezzamenti di terreno di privati cittadini, i quali spesso neppure sanno di possedere tale preziosissimo «tesoro».

Uno dei mali da sconfiggere è proprio la mancanza di conoscenza dell'importanza del patrimonio, infatti la maggioranza degli isolani neppure sa dove siano i Sesi e che cosa rappresentino.



FIG. 2 - Muro di una capanna del villaggio di Mursia.



FIG. 3 - Capanne e cinta muraria del villaggio di Mursia, a picco sul mare.



FIG. 4 - Il villaggio di Mursia, scoperto da P. Orsi nel 1899.

no questi «mucchi di pietre» sparsi per la campagna. La valorizzazione con una metodica opera di conoscenza prima tra gli isolani e poi tra i visitatori dell'Isola potrebbe avere effetti notevoli nel progetto della Cooperativa così come in quello di qualsiasi cittadino cui interessa tale salvaguardia.

Il percorso dell'Orsi inizia poco distante dal Sese Grande a nord del quale si trova il primo Sese, oggi completamente distrutto nella parte superiore da una recente opera degli uomini consistente in una installazione di postazione di caccia che permetterà sicuramente, data la posizione emergente, ottime prede.

Nelle vicinanze si ergono le macerie dei Sesi n. 2 e 3 che sono state compromesse dall'opera dell'uomo che ha utilizzato i blocchi di pietra dei Sesi, distruggendo così l'assetto originale del monumento. Il Sese n. 5 che si trova sempre nella stessa zona si è conservato in ottimo stato. Il Sese n. 8, in parte diruto, ha sempre quella caratteristica forma a barcaccia rovesciata, dove è presente un'ampia cella e un lungo dromos.

Il Sese n. 11 è uno dei pochi che è rimasto intatto da come ce lo tramanda l'Orsi. Poco distante da quest'ultimo, sempre al di là della strada perimetrale, il Sese n. 13 ospita attrezzi agricoli del proprietario del terreno. I Sesi n. 18, 19 e 20, ad est del Sese Grande sono sparsi insieme ad altri Sesi, più interessanti dall'aspetto architettonico, sono diruti in parte ed invasi da sterpaglie ed erbacce.

Nel Sese n. 22 si possono notare le fasi costruttive e il modo di realizzare gli stessi Sesi. I Sesi n. 23 e 29 sono stati modificati integralmente.

Il Sese n. 27, sempre nella stessa zona, è rimasto intatto e sarà sicuramente fertile campo di studi.

In questo Sese, come nel Sese n. 44, si può notare la disposizione dei blocchi all'interno della cella.

I Sesi n. 30 e 31 smontati e rimontati dall'Orsi per conoscerli, sono a poca distanza dal mare, dalla descrizione che fa l'Orsi dei reperti ritrovati e della loro collocazione sono oggi utili per studiare le tradizioni del popolo dei Sesi ed i loro procedimenti funerari. Nella pubblicazione dell'Orsi sono disegnate fedelmente delle reliquie ritrovate



FIG. 5 - Il «Muro Alto» di Mursia, che cinge ad est il villaggio del popolo dei Sesi.



FIG. 6 - Il «Muro Alto» invaso da sterpaglia.



FIG. 7 - La parte a nord del «Muro Alto» del villaggio di Mursia.

nei Sesi n. 33 e 34, oggi di questi due Sesi rimane soltanto la base e resti sparsi per la campagna.

Nella zona a sud del Sese Grande a poca distanza dalla strada perimetrale ritroviamo una mezza dozzina di Sesi che per il loro stato di conservazione e per la loro mole sono stati oggetto di ricerca che sicuramente mi hanno permesso di capire la metodologia costruttiva e la tradizione legata al monumento.

Esempio eclatante è il Sese n. 44, in ottimo stato fatto eccezione per la parte superiore: è stato il primo Sese a darmi la possibilità di poter studiare il modo di costruzione della cella e del dromos. La cella e il dromos (corridoio) erano costruiti con una sovrapposizione dei blocchi di pietra che si dovevano trovare sparsi nella radura.

La sovrapposizione era effettuata aggettando di pochi centimetri i vari blocchi, fino a costruire una struttura curva che si reggeva grazie all'incastramento dei blocchi e al peso che li sovrasta.

Tutte le spinte statiche così scaricano alla base, anche se il peso che grava sui corridoi e sulle celle non è certo indifferente. Si può così affermare che il popolo dei Sesi fu uno dei pochi che lasciarono il sistema trilitico ed adottarono la sovrapposizione dei blocchi, che nel periodo romano porterà all'invenzione dell'arco e muterà completamente il modo di costruire.

Interessante è inoltre il modo di disporre i blocchi e la loro collocazione costituita dal predisporre il pietrame minuto all'interno della struttura e ponendo i blocchi di pietra all'esterno. La disposizione e la forma a gradoni elicoidali con una «chiave» di partenza sono i maggiori segni della loro invenzione costruttiva e della loro grande esperienza nell'edificare questi monumenti, che per la loro epoca sono certamente una straordinaria scoperta.

La disposizione delle pietre senza leganti ha nei particolari qualcosa di straordinario e sembra proprio che gli abitanti di Mursia siano stati a conoscenza delle più complesse leggi della fisica e della statica delle costruzioni. L'utilizzo di varie forme di pietra e la loro giusta collocazione fanno pensare alla presenza di un direttore dei lavori che doveva ordinare ed organizzare la costruzione soffermandosi principalmente nei particolari.



FIG. 8 - La parte interna del «Muro Alto» del villaggio di Mursia.



FIG. 9 - La parte esterna del muro; in questa foto si vede come era collocato il pietrame e la compattezza originaria del muro.



FIG. 10 - Il Sese Grande o Sese del Re, a forma ellittica con otto dromoi.

I metodi costruttivi però non sono tra le più interessanti scoperte, è anche significativa quella delle tradizioni e del modo di vita di quel popolo che si rileva dalla lettura dell'Orsi e principalmente dalla descrizione dei vari Sesi, quali gli apparvero dopo gli scavi, e dei resti dell'uomo che veniva ospitato nel sepolcro. Voglio qui riportare alcuni brani di questa descrizione: «La piccola tholos (diam. $1,90 \times 1,65 \times 1,70$) aveva il deposito intatto; un solo scheletro adagiato, gli arti ritratti, col cranio a ponente ed i piedi verso lo sbocco della galleria, era ridotto in pessime condizioni dall'umido e dallo schiacciamento; addosso una lumachella marina, certo per ornamento, ed a destra e sinistra del torace il seguente vasellame, il quale per impasto e cottura presenta le identiche note di quello del villaggio»... Nell'analizzare la posizione dello scheletro e la conformazione della cella e del budello del dromos, nasce spontanea la similitudine con il ventre materno e con la posizione fetale. Penso che tale posizione dello scheletro ha questa unica spiegazione e spiega inoltre la forma del dromos e della cella.

Altro particolare che lo stesso Orsi ha notato è la presenza di vasellame che non era sicuramente fabbricato nell'Isola, per la mancanza di cave di creta, e piccoli giacimenti di essa dovuti alla struttura geologica di Pantelleria. Questo fatto ci spinge a pensare che il Popolo di Mursia doveva avere contatti con altre terre, contatti che doveva mantenere per via marittima. Per tale motivo le imbarcazioni dovevano rappresentare per il Popolo dei Sesi una vera e propria fonte di scambi, di vita e contatti tanto da prendere le imbarcazioni rovesciate sulla spiaggia come dimora o come schema per riprodurre i sepolcri che li dovevano ospitare per sempre. Questa intuizione sulla forma naviforme dei Sesi è molto vicina a quella che si dà ai sepolcri rinvenuti nelle Baleari, le «navetas», che sono molto simili ai monumenti funerari di Pantelleria.

Sui costumi del Popolo che nell'epoca neolitica fu ospitato a Pantelleria c'è poco da dire dato che si è scoperto, grazie all'Orsi, soltanto qualche oggetto ornamentale e qualche utensile domestico che certo non ci può consegnare nella pienezza le caratteristiche e i modi di condurre la vita in quella parte dell'Isola.



FIG. 12 - Sese n. 11 a nord-ovest del Sese Grande, tra la strada perimetrale di Pantelleria e il mare; si trova oggi inglobato in due muri di confine poderali.



FIG. 11 - L'entrata di un dromos del Sese Grande.



FIG. 13 - L'entrata dell'altro dromos del Sese n. 11.



FIG. 14 - Sese n. 13, a poca distanza dal Sese n. 11, ha le stesse dimensioni e le stesse caratteristiche, manca il pietrame della parte superiore.



FIG. 15 - Sese n. 23, scoperto dall'Orsi nel 1899 ad est del Sese Grande, in località Sciuvechi, addentrandosi per le lave del Gekmar, oggi è coperto da fichi d'india.



FIG. 16 - Sese n. 20, ad est del Sese Grande, è oggi uno di quei pochi Sesi che rimangono quasi compatti nella loro forma originaria.

Si deve inoltre notare che il popolo dei Sesi aveva uno sviluppato senso della difesa tanto da erigere alte mura per difendere il villaggio certo non da altri abitanti dell'Isola dato che finora non si sono trovati altri insediamenti dello stesso periodo e neppure si pensa che quelle mura potessero difendere in modo sicuro gli abitanti dalle fiere dato che sono facilmente percorribili dall'agilità degli animali selvatici.

Il villaggio costituito da capanne a forma di fagiolo, doveva essere un adeguato riparo per il sonno notturno e per ristorarsi nel focolare domestico, vista la presenza di capanne scoperte dall'Orsi, che fungevano per questi due diversi ruoli, quello di dormitorio e quello di ristoro. Una nuova campagna di scavi sicuramente potrebbe dare risultati e prove su queste deduzioni che sicuramente potrebbero dare risposte a molti interrogativi.

L'iniziativa della Cooperativa «Specchi di Venere» ed il mio progetto di valorizzazione sono finalizzate alla conoscenza di questo patrimonio culturale.



FIG. 17 - Sese n. 23, di piccole dimensioni, è costituito da grosso pietrame ed è in una radura accanto ad altri Sesi.



FIG. 18 - Sese n. 44, è il più a sud dei Sesi esistenti ed è di una straordinaria bellezza; i due dromoi e la cella sono intatti anche perchè è distante dalla zona archeologica più frequentata e lontano dalla strada perimetrale di Pantelleria. Attorno a questo Sese si trovavano numerosissime altre tombe di cui oggi non rimangono che pochi resti. Il pietrame che li costituiva è servito per costruire i muri perimetrali dei poderi o è stato utilizzato per abbellire gli esterni delle nuove villette.

* La numerazione dei Sesi segue la classificazione di Paolo Orsi.

Nota su due monete inedite della minore età di Federico II re di Sicilia

di FRANCO D'ANGELO

Una delle prime monete emesse da Enrico VI di Svevia, subito dopo essersi impossessato della Sicilia, fu la minuscola moneta in buona lega d'argento di tradizione musulmana, abbastanza spessa, che portava da un lato l'indicazione del titolo del sovrano (Z REX SICIL) e dall'altro il nome del sovrano (ENRICO CESARE AUGUSTO) scritto in lingua araba (1). Credevamo che questa moneta di basso potere d'acquisto fosse l'unica e sola moneta emessa dagli svevi che portasse il nome del sovrano in arabo (per non parlare dei tarì naturalmente) e che rientrava nella tradizione musulmana. Subito dopo infatti Enrico VI emise un nuovo tipo di moneta di biglione, ben diversa dalla precedente, abbastanza sottile e larga, di tradizione latina, cioè il denaro in buon argento, il mezzo denaro pure in buon argento ma di proporzione inferiore, ed il quarto di denaro in rame ma della stessa dimensione del denaro d'argento.

Anche Federico II invece, quale successore di Enrico VI, conìò la minuscola moneta d'argento molto spessa mettendo nel dritto il suo nome e titolo in arabo (IL RE FEDERICO IL POTENTE) e nel rovescio una stella ad otto raggi con l'indicazione della zecca (FU CONIATO NELLA CITTÀ DI SICILIA [PALERMO]) (2). Questa è l'unica moneta di Federico in cui è indicata la zecca di Palermo e non quella di Messina come si è creduto fin'ora ed è anche l'unica moneta in cui Federico usa il titolo di «al-muàzzam», il potente. Siccome questo tipo di moneta è stato emesso anche dai sovrani normanni, si credeva che la moneta con la stelletta ad otto raggi fosse battuta soltanto da Guglielmo II (3) trascurando di leggere, per le difficoltà

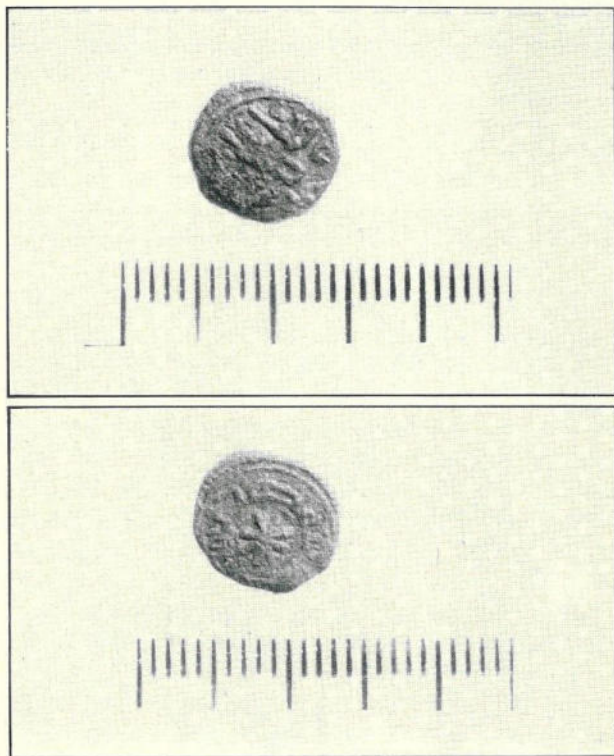


FIG. 1 e 2 - Frazione di dirhem di Federico II (1197-1209).

D) Iscrizione cufica in tre righe:

الملك	al Malik	il re
فريدريك	Fredrik	Federico
المؤذم	al Muàzzam	il potente

R) In centro stella ad otto raggi; intorno l'iscrizione cufica:

دارب بيمادينا سيجلثيا

Darab bi-madina Sigilltya
Coniato nella città di Sicilia [Palermo]

AR; diam. mm. 9; peso gr. 0,40.



FIG. 3 e 4 - Denaro di Federico II (1197-1209).

D) F/R/E/X.

Croce con lunghi bracci che dividono la legenda; punto nel primo e nel quarto campo; stella nel secondo e nel terzo campo.

della lingua araba, il nome del sovrano svevo. La moneta battuta da Federico II dunque col titolo regale di tipo normanno, rientra nel periodo della minorità (1197-1209) e fa parte delle monete di tradizione musulmana dell'isola, e che riproponevano una frazione del dirhem, forse la kharruba.

Ma questa frazione di dirhem di Federico II fu davvero l'ultima moneta di tradizione musulmana battuta in epoca sveva poichè nello stesso tempo Federico II emise monete di tipo latino e tra queste un denaro pure inedito, in buona lega d'argento, molto largo, che portava nel dritto le lettere F/R/E/X, separate dai lunghi bracci di una grande croce potenziata che si dipartiva dal centro della moneta; nel rovescio portava la scritta SICILIE e nel centro un'aquila ad ali spiegate.

Sapere che ci siano una o due monete in più tra tutte quelle battute da Federico II non modifica affatto il giudizio che avevamo sulla quantità della circolazione monetaria di questo sovrano; non modifica assolutamente l'opinione che abbiamo sulla bontà del recente catalogo delle monete siciliane che elenca tutti i denari conosciuti. Soltanto possiamo dire che ci sono da aggiungere due monete della minore età di Federico II di tipo diverso l'uno dall'altro.

Queste due emissioni permettono di valutare gli atteggiamenti di politica monetaria interna di Federico II che ripercorrono le orme di Enrico VI ed attuano la riforma della moneta destinata alla circolazione interna. Con questa riforma, o attuazione della riforma intrapresa dal padre, Federico

R) + SICILIE

Aquila ad ali spiegate con testa volta a sinistra e globetti entro le ali.

AR; diam. mm. 17; peso gr. 0,60.

II escludeva dalla circolazione la frazione di dirhem conosciuta fino ad allora da suo padre Enrico VI e da lui stesso, moneta destinata alla numerosa popolazione musulmana. D'altro canto favoriva l'emissione del denaro di biglione e le sue frazioni e con il denaro di biglione il sovrano favoriva le popolazioni latine, non soltanto lombarde come attestano le scarse fonti diplomatiche, ma anche toscane e liguri che di continuo emigravano verso la Sicilia. Questa politica monetaria di Federico II soppiantò del tutto la tradizionale monetazione musulmana in Sicilia, tanto che molti anni dopo (verso il 1220) perfino Muhammad ibn Abbad, qà'id ribelle che guidava le rivolte musulmane antifedericiane dalle roccaforti di lato ed Entella, emise la moneta di tipo latino, il denaro, il mezzo denaro ed il quarto di denaro con le leggende in caratteri arabi anzicchè le frazioni di dirhem (4).

NOTE

(1) R. SPAHR, Le monete siciliane dai Bizantini a Carlo I d'Angiò (582-1282), Zurigo 1976, pag. 176, n. 2.

(2) Paolo Balog ha gentilmente curato la corretta traduzione delle leggende cufiche.

(3) R. SPAHR, cit., pag. 158, n. 96.

(4) F. D'ANGELO, La monetazione di Muhammad ibn Abbad emiro ribelle a Federico II di Sicilia, in «Studi Magrebini», VII - 1975, insistendo nel precisare che Muhammad ibn Abbad non fu un emiro, ma soltanto un qà'id e semmai un califfo di emergenza; inoltre la moneta conosciuta da Muhammad ibn Abbad non fu una frazione di dirhem di tipo musulmano, ma un denaro, coi suoi multipli, di tipo latino.

*Censimento delle zone limitrofe a Marineo
di interesse storico-archeologico*



FIG. 1 - Visione di insieme della cava, in basso sulla destra le due colonne spezzate, quasi al centro della foto la colonna attaccata alla roccia. Da notare la differenza fra gli strati della roccia, quello interessato dalla cava e lo strato superiore molto meno compatto.

di P. BIVONA - F. DI MARIA

L'interesse assunto in questi ultimi anni in campo storico-archeologico dall'antico centro in località Montagnola di Marineo in provincia di Palermo (1), sia per l'attività di scavo, che per il suo inquadramento e valorizzazione in un contesto di abitati coevi verso il mare, ha risvegliato il desiderio di conoscerne l'amplissimo retroterra.

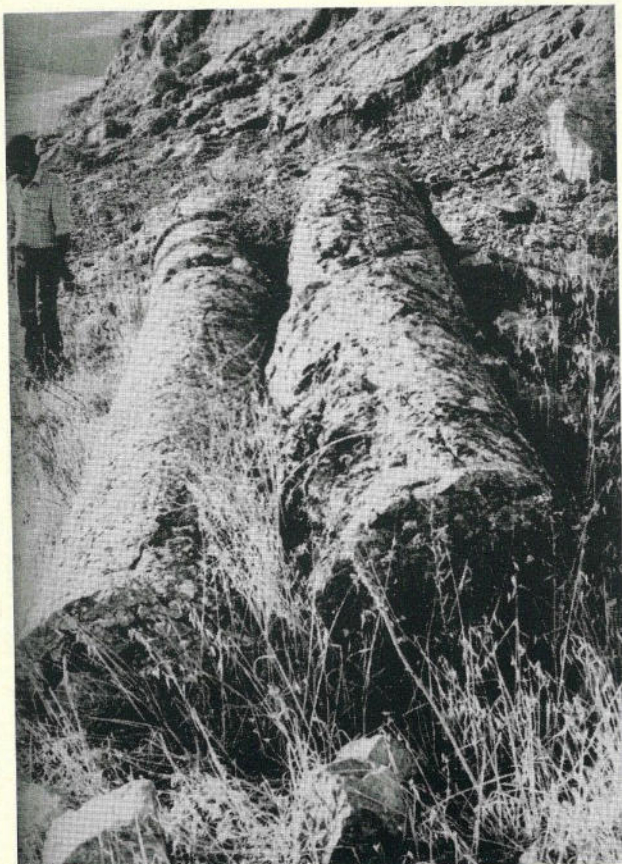


FIG. 2 - Le due colonne spezzate.

Questo, grazie alla copiosa presenza d'acqua, vanta una fiorente industria agricolo-pastorale: è infatti attraversata dall'Eleutero, che partendo dalla Rocca Busambra sfocia nel mare palermitano e dal Belice destro che, avendo la stessa origine, arriva alle coste selinuntine, quindi suscettibile in ogni tempo di molteplici insediamenti, che si presumono, allo stato attuale delle conoscenze, gravitanti sul maggiore centro de' la Montagnola.

È stata affidata a noi, (assunti ai sensi della L.R. 37/38 art. 18, sull'occupazione giovanile), l'indagine sulle eventuali tracce archeologiche perseguibili sul terreno in questa zona.

Il programma ha richiesto una vasta attività di ricerca che si è sviluppata sistematicamente nel territorio compreso fra la Montagnola e Rocca Busambra, lungo la valle dell'Eleutero: in seguito

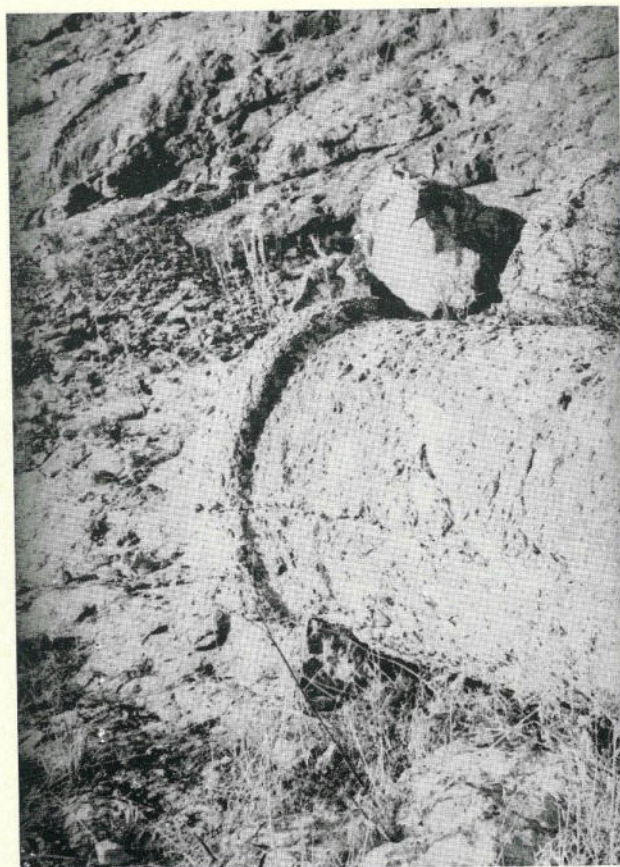


FIG. 3 - Particolare della base di una colonna.

a ripetuti sopralluoghi si è intanto individuata Rocca Argenteria, di peculiare interesse per la presenza di un antico tentativo di apertura di una cava.

La zona Argenteria è parte integrante del blocco roccioso di Rocca Busambra: ci si arriva per la S.S. 118, andando da Marineo verso Corleone, a circa 25 chilometri sulla sinistra, perfettamente mimetizzata con la roccia, si trova la cava; da qui si ammira un lungo tratto del Belice, le cui sorgenti sono a poca distanza dalla zona che stiamo studiando.

La cava interessa una zona non molto ampia, circoscritta da un arco formatosi per l'estrazione di pietra e manufatti (fig. 1-5).

Crediamo sia stato un tentativo di cava perchè strettamente adiacente all'arco si trova tutt'oggi una colonna non finita, emergente dalla roccia (fig. 4) e in avanzato stato di allestimento,

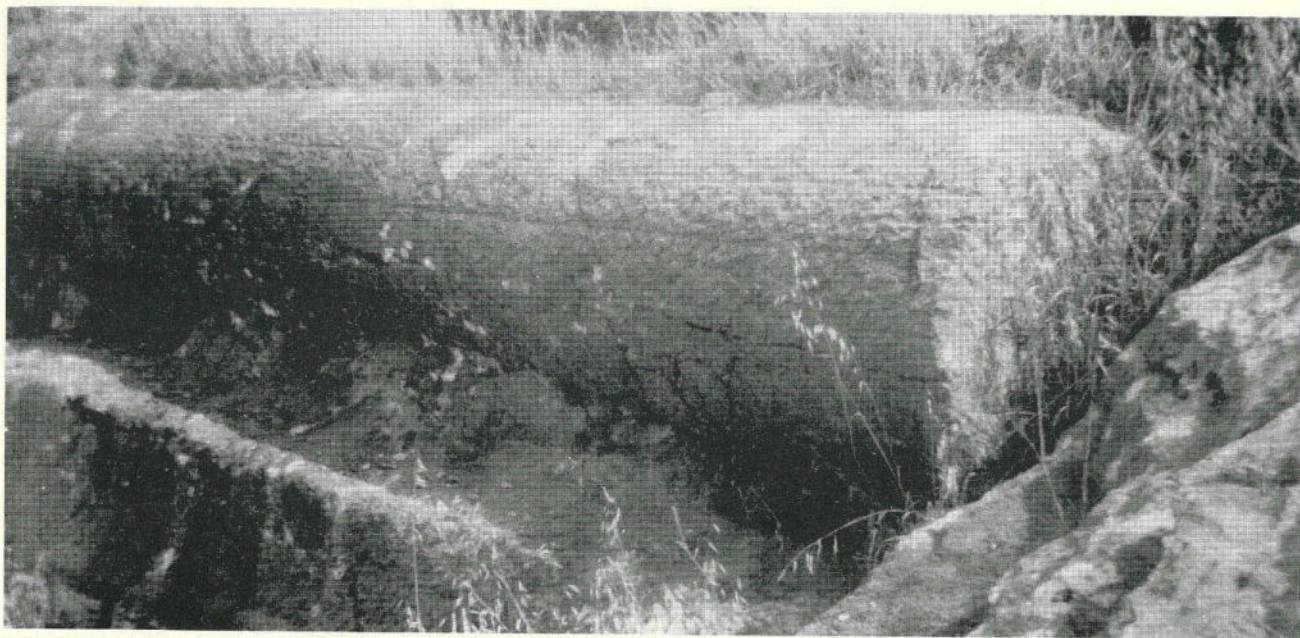


FIG. 4 - La colonna ancora attaccata alla roccia: da notare le linee longitudinali che la percorrono.

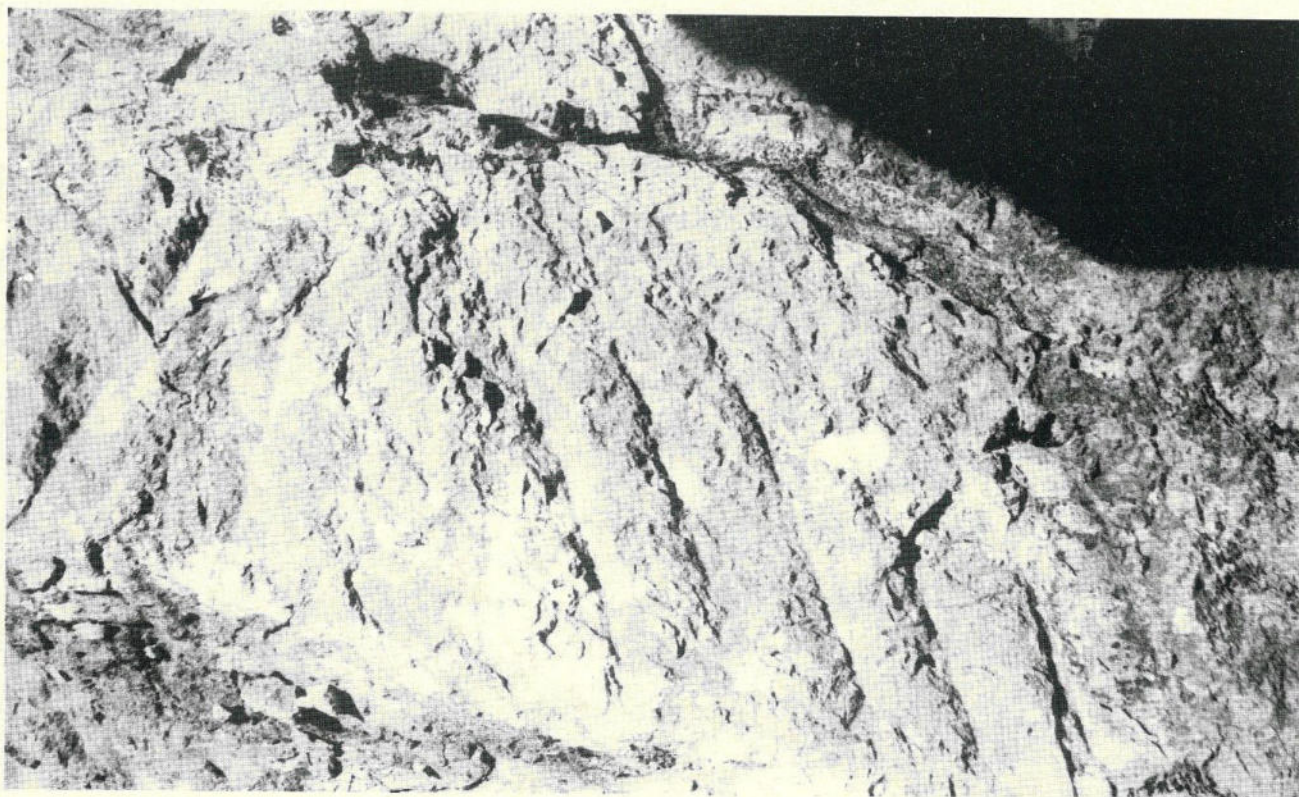


FIG. 5 - Segni di lavorazione: tutto l'arco della cava è interessato da questi.

lunga mt. 6,21 e del diametro di mt. 0,90, senza base nè accenno di capitello.

Poco discoste da questa, l'una addossata all'altra, sono stese altre due colonne (fig.2-3) con piccole basi, (aggettanti dal fusto cm. 5, dello spessore di cm. 12); i fusti sono lisci, non c'è alcuna traccia di capitelli, ed entrambe le colonne sono spezzate, forse anche per la copiosa presenza di impurità formatesi in spesse venature; la roccia è probabilmente granito, grigia, abbondantemente interessata da venature di colore rossiccio.

Per tutto l'arco della cava si notano vari segni di lavorazione (fig. 5).

Si presume che constatata la friabilità della roccia, dovuta a varie ragioni (durezza, eterogeneità del materiale etc.), la zona sia stata abbandonata perchè impossibile ricavarne grossi e durevoli manufatti e quindi non redditizia.

Tali grosse colonne fanno supporre la destinazione ad una architettura di rilievo, forse culturale, e non è fuor di luogo pensare che tutti i piccoli centri che esistevano in queste contrade si coalizzassero per erigere alle divinità templi comuni; ma su questi centri che abbiamo individuato nei nostri sopralluoghi, ancora per esili tracce, ci proponiamo di dare prossimamente notizie.

NOTE

(1) I. TAMBURELLO, *Marineo*, in ΚΩΚΑΛΟΣ 22-23, 1976/77, pagg. 777-778. V. TUSA, *Aspetti storico-archeologici di alcuni centri della Sicilia Occidentale*, in ΚΩΚΑΛΟΣ IV, 1958, pagg. 151-162.

Ringraziamo il Dirigente Superiore Prof. Vincenzo Tusa di averci affidato questo compito e la Dott. Ida Tamburello di averci seguito con costante interessamento dando al lavoro un determinante contributo.

SEGESTA

di VINCENZO TUSA

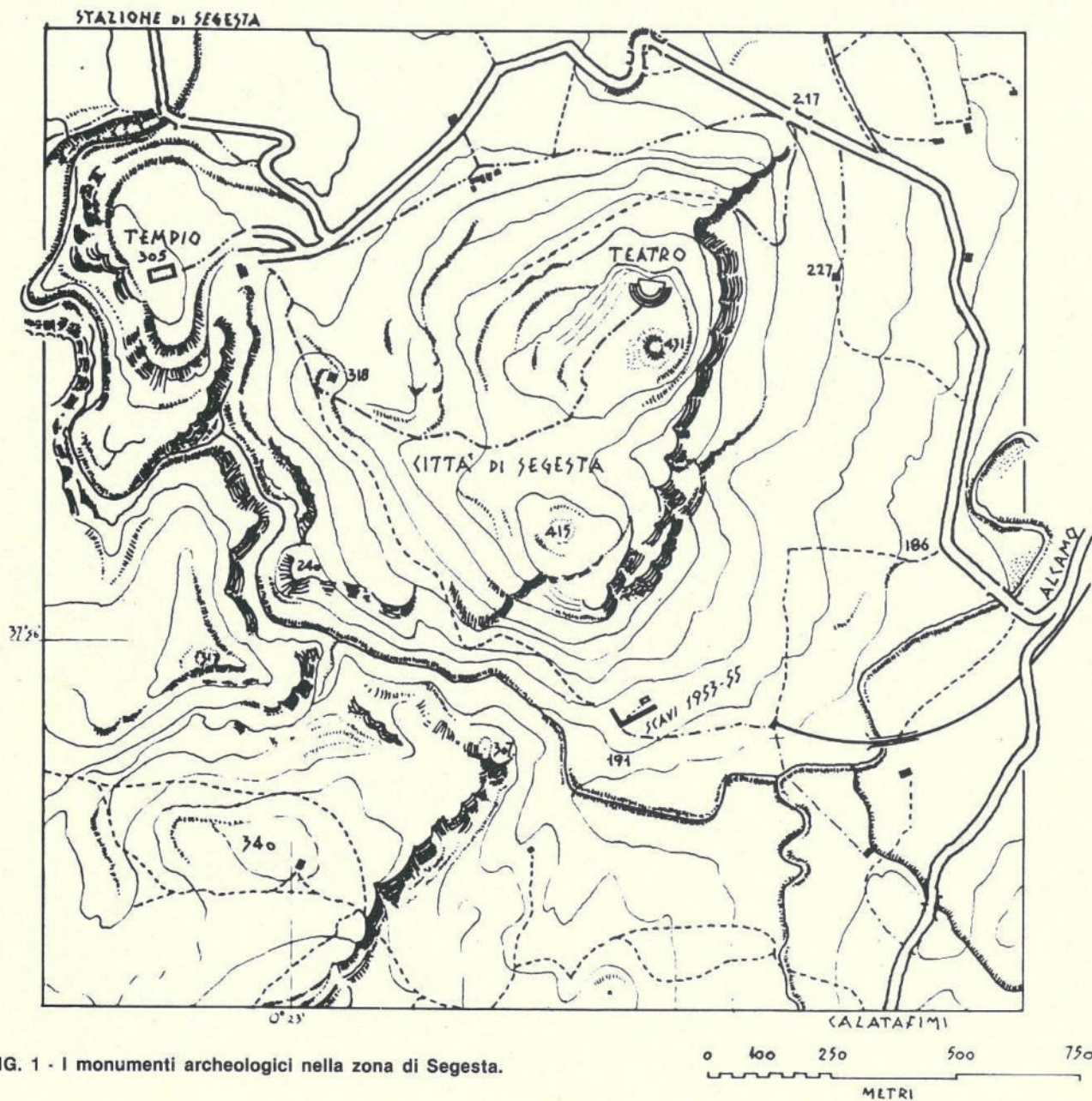




FIG. 2 - Segesta, il teatro e il peristilio dorico.

Segesta (Ἐγέστα, Αἰγέστα, Σέγέστα; Sègesta). Era la più importante città degli Elimi le cui rovine si trovano sul monte Barbaro, a circa 4 km. a NO di Calatafimi.

Degli Elimi, l'altra popolazione non greca che, con i Fenicio-Punici, occupò la Sicilia Occidentale fino alla conquista romana, conosciamo quanto ci viene tramandato dalla tradizione storica e quel poco che abbiamo potuto rilevare dai pochi scavi eseguiti nelle località da essi occupate: secondo l'ipotesi più accreditata (Tucid. VI, 2)

essi erano troiani sfuggiti alla distruzione della loro città, cui si aggiunsero dei Focesi e che, approdati nella Sicilia Occidentale, insieme ai Sicani che già vi abitavano, formarono il popolo che si disse degli Elimi; le altre due città elime di cui è cenno nella tradizione storica erano, com'è noto, Erice ed Entella. Tutti gli autori greci, tranne Ptol. III, 4, usano per il nome la forma Ἐγέστα ο Αἰγέστα, i romani invece sempre «Sègesta»; nelle monete, anche nelle più antiche (1^a metà del V sec. a.C.) è usata sempre la forma ΣΕΓΕΣΤΑ con desinenze

che fanno pensare ad un particolare idioma degli Elimi.

Segesta ebbe sempre una parte preminente negli avvenimenti storici della Sicilia antica, per la sua secolare lotta contro i selinuntini, i quali verosimilmente tendevano ad avere uno sbocco nel Tirreno. I primi scontri tra Segesta e Selinunte si fanno datare generalmente al 580-576 (Diod. V, 9); di un altro episodio di questa lotta siamo informati (Diod. XI, 86) per il 454. Questo conflitto continua sempre con varie fasi ed anche con conseguenze per tutta l'isola come quando nel 415 (Tucid. VI, 6; Diod. XII, 82) Segesta chiede soccorso ad Atene inducendola alla nota e disastrosa spedizione in

Sicilia; chiede quindi aiuto a Cartagine (Diod. XIII, 43) provocando quegli avvenimenti che portarono alla distruzione di Selinunte, Agrigento, Gela e Imera. Nel 397 Dionisio assedia Segesta (Diod. XIV, 48) essendo questa alleata dei Cartaginesi. Fu quindi alleata con Agatocle ma dopo fu da lui stesso distrutta e ne ebbe cambiato il nome in quello di Diceopoli (Diod. XX, 71); subito però riprese il suo vecchio nome e si alleò ancora con i Cartaginesi. Agli inizi della prima guerra punica, nel ricordo della leggendaria comune origine con Roma, passò ai Romani (Diod. XXIII, 5) subendo per questo un pesante assedio da parte dei Cartaginesi (260 a.C.).



FIG. 3 - Segesta, il peristilio dorico, lato est.



FIG. 4 - Segesta, il teatro, sullo sfondo il monte Inici.

Per essere stata tra le prime città di Sicilia a passare ai Romani, Segesta fu trattata sempre con molti riguardi da Roma: fu città «libera et immunis» (Cic. Verr. III, 6, 13) ed ebbe assegnati vasti territori, forse anche quello di Erice dove Tiberio, appunto per accontentare i Segestani, fece ricostruire il famoso tempio di Afrodite. Segesta ebbe una parte rilevante nella rivolta degli schiavi: nel 104 a.C. infatti Atenione iniziò la sua azione proprio da Segesta (Diod. XXXVI, 5, 1). È probabile che in età romana la città si sia spostata, almeno in parte, verso l'attuale Castellammare, vicino ad una fonte di acque sulfuree, dove si trovano avanzi di epoca romana; generalmente si ritiene che sia stata distrutta dai vandali.

L'identificazione si deve al Fazello nel XVI sec., i primi grafici all'Houel nel secolo seguente, i primi scavi nel teatro alla Commissione di Antichità nel 1822.

I monumenti archeologici più noti di Segesta sono il c.d. tempio e il teatro. Per il primo si tratta di un peristilio di tipo dorico formato da sei colonne nei lati brevi e da quattordici nei lati lunghi, non scanalate, che viene datato generalmente nell'ultimo trentennio del V secolo a.C.; a proposito di questo monumento si è sempre parlato di un tempio non finito, recentemente però si è pensato (Pace) che possa trattarsi di un peristilio di tipo greco, così voluto per delimitare uno spazio entro il quale si sarebbe praticato, da parte della popolazione non greca di Segesta, un culto all'aperto su qualche altare provvisorio, improvvisato. Il peristilio sorge fuori dalla cinta muraria della città, entro la città invece è il teatro che viene più comunemente datato intorno alla metà del terzo sec. a.C.

È delimitato da un alto muro circolare di sostegno e di recinzione con due alti «analemmata» paralleli alla scena; il «Koilon» è formato, nella



FIG. 5 - Segesta, il santuario di contrada «Mango» ai piedi del monte Barbaro.

parte inferiore, da venti gradinate divise in sette cunei: la parte superiore, al di sopra del «diazoma», non è conservata. L'edificio scenico presenta ai lati due parasceni secondo il tipo comune alla scena ellenistica siciliota: notevoli nei parasceni due figure di Pan, molto rovinate, che fungevano da telamoni.

Sotto la cavea è stata messa in luce da P. Marconi, nel 1927, una grotta dov'è stato rinvenuto materiale preistorico.

Nella città si è fatto solo, recentemente, qualche saggio che ha messo in evidenza gli strati più antichi (VI sec. a.C.): dai non pochi avanzi affioranti e dal quel poco che si è potuto rilevare dai pochi saggi eseguiti, si può formulare l'ipotesi che si tratti di una città di tipo ippodameo, simile a Solunto, costruita verosimilmente dopo la distruzione di Dionisio, sullo stesso sito della città più antica.

La città più recente era circondata da una

cinta esterna ed una interna col sistema della cortina e torri. Nella cinta esterna le strutture sono di vario tipo, a grandi masse o a conci rettangolari di media misura, e quindi di varie epoche, forse per rifacimenti parziali. La cinta interna è posteriore, costruita con materiale di reimpiego, forse dopo il disastro del 307, stante che nel 264 la città era ben fortificata. Ambedue le cinte hanno aperture fiancheggiate da torri sulla rampa occidentale, che dev'essere la stessa che in antico.

Alle pendici del monte Barbaro, verso Est, sul cui pianoro si trovano i resti della città antica sono stati fatti in questi ultimi anni rinvenimenti di grande interesse.

Si tratta anzitutto di un grande santuario (m. 83,40 x 47,80) scoperto in contrada «Mango», in uno spiazzo posto alle pendici del monte, su un'area rettangolare: detto santuario comunicava con il pianoro soprastante per mezzo di due vie



FIG. 6 - Segesta, il santuario di contrada «Mango», particolare.



FIG. 7 - Segesta, il santuario di contrada «Mango», particolare.

intagliate nella roccia, una che aggirava il monte e l'altra, diretta verso il pianoro, passava accanto ad edicolette sacre incavate nella roccia.

L'interno del santuario non è stato ancora scavato interamente, ma dagli elementi apparsi finora si può desumere che ci siano stati, oltre a costruzioni più piccole, due edifici dorici (oppure uno arcaico rifatto in epoca più tarda) databili al VI e V sec. a.C., che è appunto la datazione che si può attribuire al santuario. Tipologicamente questo è greco, ma sarà stato evidentemente di rito elimo: a questo fine colpisce soprattutto in questo santuario l'assenza completa di ceramica, di terrecotte figurate e di quanto altro comunemente abbonda nei santuari greci; nel piano di posa del muro di cinta si sono trovati soltanto alcuni frammenti di quella ceramica dipinta, e qualcuno anche graffito, tipici di Segesta. Scavando nel santuario inoltre si è trovato, non «in situ», un motivo decorativo scolpito su una lastra di pietra, costituito da una porta rastremata verso l'alto, di tipo egizio, e con il motivo a «gola egizia» sull'architrave: un motivo di chiara e tipica derivazione orientale.

Ancora più interessante, soprattutto per la conoscenza degli Elimi, è il rinvenimento effettuato proprio sulle pendici di Monte Barbaro, sempre ad Est, in una zona molto scoscesa. Qui si sono trovati in uno scarico migliaia di frammenti di ceramica buttati dall'alto, dal pianoro di Monte Barbaro cioè, e questa è un'altra prova che il centro abitato antico doveva trovarsi là sopra: questi frammenti infatti sono in parte indigeni, in maggior numero dipinti e in minor numero graffiti, ed in parte appartengono a vasi attici importati, corinzi, a figure nere e rosse, ed anche, ma pochi, a semplice vernice nera; sono databili quindi, nel loro complesso, dall'VIII al VI sec. a.C.

Dei frammenti indigeni graffiti alcuni recano, molto stilizzata, la figura umana, altri recano cerchi concentrici e motivi vari (linee punteggiate, denti di lupo, losanghe etc.). Questo particolare tipo di ceramica che è stata definita «elima con reminiscenze pre-elleniche orientali» si estende per tutta la Sicilia Occidentale, da Mozia ad Erice, a Prizzi, a Ietum, a Terravecchia di Cuti, e giunge fino alla Sicilia Meridionale, a Polizzello presso Mussomeli e a S. Angelo Muxaro.

Motivi orientali si riscontrano pure nella ceramica dipinta trovata in quantità considerevole. Si



FIG. 8 - Segesta, il santuario di contrada «Mango», particolare.



FIG. 9 - Segesta, il santuario di contrada «Mango», gronda a testa leonina.



FIG. 10 - Segesta, da grotta «Vanella», ansa di vaso indigeno a forma umana.



FIG. 11 - Segesta, da grotta «Vanella», frammenti di vasi indigeni.

è rinvenuta tutta in frammenti, abbiamo però alcuni elementi per poter desumere che i tipi dei vasi dovevano essere molto vari e numerosi e di varia proporzione. La decorazione, di colore nero, rosso, arancione, marrone scuro, prevalentemente, presenta una gamma vastissima di motivi, fasci di linee, motivi a zig-zag, meandri, fiori di loto, stelle, cerchi concentrici, fasce etc., non manca qualche motivo animale molto stilizzato; il tutto dà l'impressione di trovarci in presenza di un particolare tipo di ceramica che presenta motivi che hanno origine nel mondo anatolico sub-miceneo mediati attraverso Cipro; non sono esenti altresì influssi

del periodo geometrico e dell'inizio dell'orientalizzante.

Alcuni dei frammenti di ceramica attica importata recano incisi a graffito, eseguiti cioè quando detta ceramica si trovava già sul posto d'uso, cioè a Segesta, iscrizioni in caratteri greci, ma in lingua non greca, che ancora oggi risultano incomprensibili: si tratta comunque della lingua degli Elimi che qualcuno dei glottologi che se ne sono occupati ha creduto di inquadrare nell'ambito delle lingue anatoliche.

Segesta ebbe anche una zecca propria tra le più notevoli della Sicilia antica.

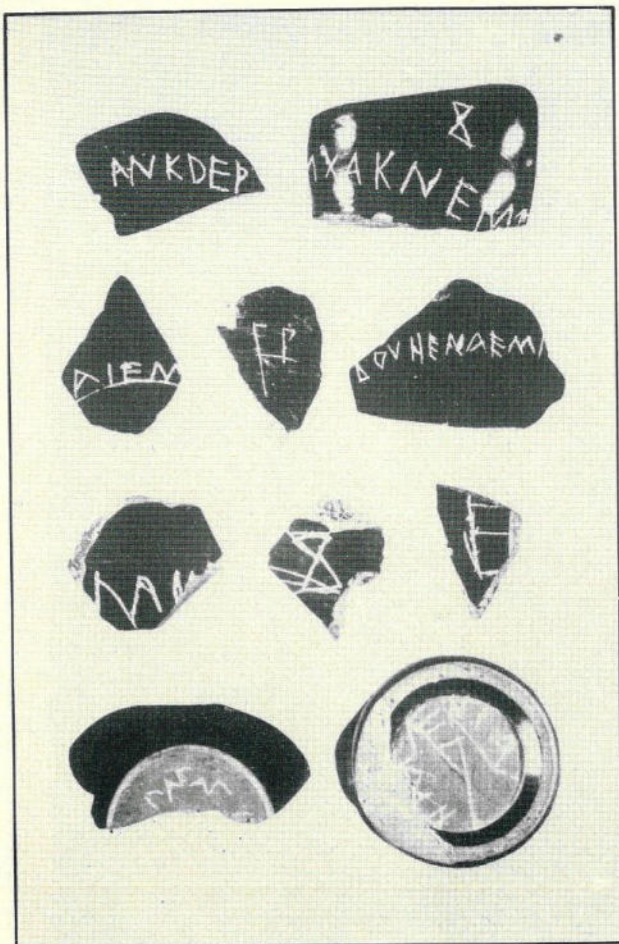


FIG. 12 - Segesta, da grotta «Vanella», frammenti di ceramica greca con iscrizioni elime.

BIBLIOGRAFIA

(oltre alle opere generali nella Sicilia antica, che non si citano)

- 1) A. MARRONE - Cenni sulle antichità di Segesta, Palermo 1827
- 2) G. FRACCIA - Ricerche e osservazioni ultimamente fatte in Segesta, Palermo, 1855; id., Sopra ciò che ultimamente erasi cominciato a scrovrare in Segesta, Palermo, 1856; id. Egesta e i suoi monumenti, Palermo, 1859.
- 3) HITTORF-ZANTH - Recueil des monuments de Ségeste et de Sèlinonte, Parigi, 1870.
- 4) H. BULLE - Untersuchungen an griechischen theatern, in «Abhandlungen d. Bayer. Ak. d. Wissenschaften», XXXIII, Band, Munchen, 1928.
- 5) P. MARCONI - Esplorazioni della scena del teatro di Segesta, in «Not. Sc.», 1929, pag. 295 sgg.
- 6) BOVIO-MARCONI - El problema de los Elimos a la luz de los descubrimientos recientes, in «Ampurias», XII, 1950, pag. 79 sgg.
- 7) R. VAN COMPERNOLLE - Ségeste et l'Hellenisme (1^{re} partie), in «Phoibos», v., 1950-51, pag. 183 sgg.
- 8) A. GIULIANO - Fuit apud Segestanos ex aere Dianae simulacrum, in «Arch. Cl.», v. 1, 1953, pag. 48 sgg.
- 9) V. TUSA - Aspetti storico-archeologici di alcuni centri della Sicilia Occidentale, I e II, in KOKALOS, III e IV, 1957 e 1958, pag. 79 e sgg. e pag. 151 e sgg.; id. Frammenti di ceramica con graffiti da Segesta, in KOKALOS, XXI, 1975, pag. 214 sgg. (ivi bibliografia precedente); id., La questione degli Elimi alla luce degli ultimi rinvenimenti archeologici in «Atti del 1° Congresso internazionale di Micenologia», Roma, 1968, p. 1197 e sgg.
- 10) A. BURFORD - Temple building at Segesta, in «The classical Quarterly», XI, 1961, pag. 87 sgg.
- 11) S. STUCCHI - Alla ricerca della cella del tempio di Segesta, in «Studi in onore di Fasolo», Roma, 1961, pag. 19 sgg.
- 12) U. SCHMOLL - Zu den vorgriechischen Keramikinschriften von Segesta, in «KOKALOS», VII, 1961, pag. 67 sgg.
- 13) M. DURANTE - Sulla lingua degli Elimi, in «KOKALOS», VII, 1961, pag. 81 sgg.
- 14) V. TUSA - Il santuario arcaico di Segesta, in «Atti del VII Congresso Int.le di Arch. Cl.», Roma, 1961, vol. II, pag. 31 sgg.
- 15) J. DE LA GÉNIÈRE - Segeste et l'Hellenisme, in «M.E.F.R.» (in corso di stampa).

«SICILIA ARCHEOLOGICA», il terremoto del '68, archeologia nella Valle del Belice

di VINCENZO TUSA

Era il 15 gennaio del 1968: avevamo da poco concertato con l'allora Presidente dell'E.P.T. il geom. Bartolomeo Pellegrino, la pubblicazione di una rivista che di comune accordo si era stabilito che recasse il titolo «Sicilia Archeologica»; quella mattina del 15 Gennaio 1968 io aspettavo a Palermo, nel mio ufficio presso la Soprintendenza alle Antichità, la persona che l'E.P.T. aveva indicato per dirigere la Rivista, il dr. Gaspare Giannitrapani alla cui memoria mi è caro rivolgere un memore pensiero: con lui dovevamo discutere della composizione del primo numero. Per l'ora fissata, il dr. Giannitrapani non veniva, ed anzi ritardava molto; io ero preoccupato, temevo per le sorti della nascita, mi sentivo quasi un padre che attende dietro la porta la nascita del primo figlio!

Quando già stavo per andarmene arriva il dr. Giannitrapani, sconvolto e con l'espressione stanca: mi dice del terremoto, del disastro che aveva colpito la valle del Belice, delle difficoltà che aveva superato per tener fede all'appuntamento.

Pensai in quel momento all'opportunità o meno di parlare della Rivista, e quindi di dar vita ad un organo culturale per il quale si dovevano impiegare energie e pubblico denaro: dopo una rapida riflessione decisi che, per quanto mi riguardava, bisognava dar vita a quest'organo, che si sarebbe occupato di archeologia, cioè di testimonianze del passato intese, come io le intendevo, come testimonianze vive dei nostri simili che ci hanno preceduto nel tempo, espressione viva e diretta dell'uomo, eterno in quanto tale.

A pensare ora a questo episodio, a distanza di 14 anni, mi sembra quasi un segno premonitore questa coincidenza tra il terremoto e la nascita di una rivista che per la prima volta si occupa esclu-

sivamente di archeologia della Sicilia. E questa coincidenza continua: ne trovo conferma nelle parole che l'on. Sindaco di Gibellina, l'amico Ludovico Corrao, usò nella cortese lettera che m'indirizzò per invitarmi a tenere questa relazione e che qui mi piace trascrivere: «Che senso avrebbero le nuove case e città per uomini ai quali si negano memoria, radici e la propria stessa civiltà?»

Queste parole, che io condivido in pieno, mi danno la conferma che la ricerca della testimonianza del passato è un'esigenza sentita non solo dagli addetti ai lavori, ma anche da amministratori e da politici.

Una ulteriore conferma è data dal progetto speciale per gli itinerari turistico-culturali formulati dai Ministri per i Beni Culturali e Ambientali e per gli interventi straordinari nel Mezzogiorno, progetto che ci si augura possa essere recepito o, comunque, fatto proprio dalla Regione Siciliana.

Per la prima volta in questo progetto è compresa la Sicilia Occidentale, frutto questo, ci si permetta questa manifestazione di immodestia, anche del nostro lavoro e dei nostri sforzi.

Qualcuno dirà che questo riconoscimento è venuto troppo tardi! È vero questo, e non starò qui, certamente, ad elencare i motivi di questo ritardo, tanto più rimarchevole questo ritardo se si pensa, come ho avuto più volte occasione di affermare (e nessuno mi ha mai smentito finora) che la provincia di Trapani è la provincia archeologicamente più dotata d'Italia, e Selinunte è la zona archeologica più importante del Mediterraneo.

Ma ora è venuto forse il momento di agire e di «lanciare» la Sicilia Occidentale nel campo turistico-culturale: ne ha tutte le possibilità, oltre al buon diritto, troppo a lungo negletto.

Per quanto riguarda in particolare la Valle del

Belice già da tempo la Soprintendenza per i Beni Archeologici della Sicilia Occidentale opera nella zona terremotata a Poggioreale-Salaparuta nelle cui vicinanze, esattamente a Monte Castellazzo, esistono i resti di un centro abitato appartenente forse, fin dall'epoca che comunemente si definisce protostorica, alla popolazione elima che, com'è noto, aveva il suo centro principale a Segesta.

La Soprintendenza aveva condotto una prima campagna di scavi a Monte Castellazzo nel 1967, con ottimi risultati: si era messa in luce una parte del centro abitato e della necropoli, quest'ultima specialmente, e un'iscrizione greca arcaica rinvenuta precedentemente, ci diedero la testimonianza che in epoca storica tutta questa zona gravitava nell'orbita selinuntina.

Avvenuto il terremoto l'anno seguente, ci si chiese se gli scavi avessero dovuto continuare o meno, poteva sembrare quasi un lusso impiegare pubblico denaro per gli scavi quando c'era tutto da ricostruire; abbiamo pensato però che soprattutto e anzitutto bisognava ricostruire la «memoria», e così gli scavi sono continuati negli anni seguenti, ed anzi con maggiore impulso. Intanto le ricerche non si sono limitate solo a Monte Castellazzo ma hanno investito tutto il territorio rilevando l'esistenza di vari siti che vanno dalla preistoria all'epoca araba e che testimoniano la presenza costante dell'uomo in questa valle: purtroppo però la cronica e deplorabile mancanza di strutture, soprattutto umane, non permette di metterli in luce e valorizzarli convenientemente nei loro vari aspetti!

Le ricerche non si sono limitate solo ai beni archeologici ma si è volto lo sguardo, e l'interesse, anche ad altri beni culturali; è sorto così a Poggioreale il CRAAB (Centro ricerche archeologiche e antropologiche della Valle del Belice) che ha affiancato e affianca l'opera della Soprintendenza specialmente per quegli aspetti e quegli adempimenti che a quest'ultima, istituzionalmente, non potrebbero essere demandati. Il CRAAB, d'accordo con la Soprintendenza archeologica, ha patrocinato da alcuni anni una missione archeologica internazionale formata da giovani e non giovani, provenienti da varie parti del mondo (dagli Stati Uniti, alla Francia, all'Inghilterra, al Bangla-

desh ecc.) la qual cosa, oltre all'apporto archeologico vero e proprio, positivo, sotto ogni aspetto, ha costituito a nostro giudizio un apporto sociale e culturale di notevole rilievo.

Perché si abbia un'idea più precisa di questa azione, e degli intenti che l'hanno guidata, e la guidano, si trascrive il programma di massima formulato agli inizi dell'attività e rispettato fino all'ultima campagna che si è tenuta l'anno scorso.

«Il Belice è il fiume più lungo della Sicilia Occidentale. Sorge dalle montagne che circondano la Conca d'Oro ed ha la sua foce nella costa meridionale ad Est di Selinunte, una delle più prestigiose colonie greche in Sicilia. La sua valle divenne tristemente nota a causa del terremoto del 1968, che distrusse interi villaggi. Sotto l'aspetto storico-archeologico la Valle del Belice è rimasta finora quasi inesplorata. A Poggioreale, un borgo nel cuore della zona colpita dal sisma, fu recentemente fondato il "Centro di ricerche archeologiche e antropologiche del Belice" (C.R.A.A.B.) al fine di ricostruire la storia dell'uomo in questa piccola regione dell'interno della Sicilia a partire dai primi insediamenti d'età preistorica fino ad epoca medievale. Collaborando con la Soprintendenza alle Antichità i giovani del Centro hanno partecipato come volontari a campagne di scavo nel territorio, ed hanno così formato un collettivo di lavoro per l'Archeologia che ha già dato un contributo non indifferente alla ricerca scientifica. Il progetto di ricerche archeologiche nella Valle del Belice si basa su una valida cooperazione internazionale ed ha come scopo primario l'indagine sullo sfruttamento del territorio da parte dell'uomo attraverso il tempo e lo studio di tale sfruttamento in base ai diversi tipi d'insediamento e ai cambiamenti dei modelli abitativi. Quali furono i centri di questa regione nell'antichità? Come e quando avvenne il processo di urbanizzazione? Come si svolgeva la vita quotidiana nella città e nella campagna? Come era organizzata la popolazione? Quali erano i mezzi di sostentamento e quali le forme di produzione?

Per rispondere a tali quesiti il progetto comprende scavi e tutta una serie di ricerche sistematiche sul campo allo scopo di individuare siti, necropoli, agglomerati rurali e fonti naturali di risorsa economica: è prevista una scuola sul campo

per studenti e giovani volontari italiani e stranieri, nella quale sarà applicato il sistema di scavo "Wheeler-Kenyon" e saranno illustrati tutti gli aspetti del metodo archeologico: lo scavo, l'elaborazione dei vari tipi di cultura materiale e perfino la preparazione del rapporto preliminare. Il programma comprende inoltre conversazioni su vari aspetti della Sicilia antica e moderna».

Questa nostra azione ha suscitato molto interesse presso i cittadini e presso le amministrazioni Comunali di Gibellina, Salaparuta e Poggioreale: molti giovani del luogo partecipano agli scavi e alle varie manifestazioni mentre le Amministrazioni Comunali di Poggioreale e di Gibellina hanno manifestato concretamente la volontà di istituire musei civici per conservare le testimonianze del loro passato perchè costituiscano materia di studio e di azione per il presente.

Merito principale di questo lavoro e dei risultati conseguiti va al bravo "ricercatore" della Cattedra di Antichità Puniche della Facoltà di Lettere all'Università di Palermo, il dott. Gioacchino Falsone, di cui non si sa se ammirare di più la cultura unita ad una spiccata intelligenza o la volontà di lavoro unita ad un notevole spirito di sacrificio; e con lui i dirigenti e i componenti del CRAAB, i giovani, laureati o meno, ricercatori e borsisti della Cattedra di Antichità Puniche che con entusiasmo hanno collaborato al nostro lavoro, spesso duro e faticoso.

Un grato riconoscimento va altresì ai Presidi della Facoltà di Lettere dell'Università di Palermo, il prof. A. Buttitta, e il suo predecessore prof. G. Monaco, che hanno sempre sostenuto, anche concretamente, la Missione archeologica della Valle del Belice, all'Ente Provinciale per il Turismo di Trapani e alla Banca Nazionale del Lavoro per il valido e tangibile aiuto che ci hanno generosamente dato. Il lavoro da fare è ancora molto ma l'inizio è promettente, speriamo che queste giovani forze possano portarlo avanti ma speriamo soprattutto che chi di dovere comprenda finalmente che questi beni culturali costituiscono il volano per la rinascita socio-economica e culturale della nostra regione, ed in particolare della Valle del Belice: si pensi a quello che potrebbe rappresentare a tal riguardo un impiego massiccio di mano d'opera, intellettuale e non, per i lavori di scavo e

museali in programma e, in un secondo tempo, per l'attrezzatura turistico-alberghiera e quindi tutte le attività indotte.

Mi sono trattenuto a lungo sulla missione archeologica della Valle del Belice perchè mi è sembrato molto pertinente al tema di questo incontro, e direi quasi esemplare, anche per la sua novità; lo stesso discorso, ovviamente da angolatura diverse, si potrebbe fare per altre aree culturali e per gli altri beni culturali; è di questi giorni, ad es., una iniziativa della «Pro Loco» di Castelvetrano, per certi aspetti apprezzabile, sui vari monumenti di quella città da restaurare e da valorizzare.

Non tratterò delle altre località archeologiche della Provincia di Trapani con la stessa ampiezza con cui ho trattato della zona di Poggioreale, chè altrimenti, anche per le dovute proporzioni, dovrei parlare per alcune ore, accennerò quindi alle varie zone ed alle esigenze ed ai problemi ad esse connesse: anzi, mi rifarò, perchè mi sembra valido e pertinente, ad un concetto che sta alla base, a mio giudizio, degli itinerari turistico-culturali predisposti dai Ministeri per i Beni culturali e Ambientali e per gli interventi nel Mezzogiorno e cui sopra ho accennato; questo dico anche perchè sono convinto che la valorizzazione dei Beni Culturali e Ambientali della Valle del Belice, pur con le sue caratteristiche particolari, di urgenza e di inderogabilità soprattutto, va vista in un contesto più generale che riguardi quanto meno tutta la provincia di Trapani.

Nel «Progetto speciale per il recupero e la valorizzazione del patrimonio culturale per il Mezzogiorno a fini sociali ed economici» si dice a pag. 9: «Ciascuna delle aree su ricordate dovrà far capo ad un sistema museale anche a carattere interregionale basato su un nucleo centrale finalizzato ad offrire, giovandosi di sostanziali ed innovativi sussidi visivi e di strutture didattiche, la piena documentazione nel quadro d'insieme del contesto culturale di una certa determinata zona territoriale. A questo centro saranno collegati Musei locali finalizzati ad un'area però delimitata e in condizioni di offrire una documentazione più specifica e puntuale connessa con centri storici, siti archeologici e particolari insediamenti».

A me pare che questo sia uno dei punti più essenziali, se non proprio il più essenziale, di tutto il progetto speciale: si tratta, in sostanza, a mio giudizio, di predisporre in un istituto museale un organismo in grado di offrire un panorama di una data area culturale. Tenendo conto di queste indicazioni penso a Selinunte come centro museale centrale a) per la documentazione dell'incontro-scontro tra la cultura greca e la cultura fenicio-punica, e b) per la conoscenza e lo studio dell'architettura templare dorica in Sicilia: sono due momenti questi della più grande importanza per la conoscenza della Sicilia antica e di grande rilevanza, anche per l'aspetto turistico (soprattutto per il punto b).

A Selinunte si può seguire, come in nessun'altra località del Mediterraneo, il cammino del tempio dorico in Sicilia, dalle sue origini, fin dal VII sec. a.C., fino al suo apogeo, il c.d. «dorico-canonico», alla metà del V sec. a.C. cioè, ed alle sue ultime variate manifestazioni della fine del IV sec. a.C.: abbiamo anche la fortuna di possedere ancora, esempio unico al mondo per l'architettura dorica, le cave da dove i Selinuntini traevano il materiale per costruire i famosi templi, quelli dell'ultimo periodo della vita della città. Dette cave, le famose «Cave di Cusa», erano intatte così come l'avevano dovute abbandonare i Selinuntini nel momento in cui fu distrutta la loro città, cioè nel 409 a.C., esattamente 2390 anni fa.

Ora però, appena, forse, un mese fa, l'uomo, in questo caso la cosa pubblica, ha distrutto l'ambiente delle cave realizzando intorno ad esse, inopinatamente e in dispregio a qualsiasi anche minima sensibilità, un anello asfaltato, già meta di gokart e di mezzi meccanizzati di ogni tipo. È uno scempio questo, scempio di storia, scempio di cultura, scempio di civiltà, scempio di pubblico denaro, che io denuncio apertamente e con forza alla pubblica opinione perchè si sappia che mentre qui qualche Amministratore sensibile si preoccupa di tutelare e valorizzare i beni culturali, altri, ben più solleciti, sono occupati a distruggerli!

Selinunte fu inoltre, com'è noto, l'unica città greca della Sicilia ad adornare i propri templi con sculture, le famose metope conservate nel Museo regionale di Palermo e di cui costituiscono il fulcro principale: per questo motivo la sezione seli-

nuntina del Museo Archeologico Regionale di Palermo può costituire quello che il progetto speciale indica come «Museo locale».

A Selinunte è in via di costituzione un grande «antiquarium» allogato in una ex fattoria agricola, un'elegante costruzione ottocentesca, di notevole ampiezza (occupa una superficie di 3030 mq), dove troverà posto tutto quanto sarà necessario per la conoscenza e la comprensione di Selinunte e dove è prevista anche una sezione etno-antropologica riferita al territorio circostante.

Per quanto riguarda il punto a) la conoscenza di questo momento della storia della Sicilia antica costituisce premessa indispensabile per la conoscenza e la comprensione della Sicilia e anche del Mediterraneo, fin dalle sue fasi più remote; non è assente l'aspetto turistico, quando si pensi alle testimonianze puniche monumentali esistenti a Selinunte stessa, tra le rovine della città e dell'acropoli (segni di Tanit sui pavimenti, urbanistica, aree sacre, etc.), a quelle che si trovano al Museo di Palermo e ad altre che potranno trovar posto «nell'antiquarium» cui sopra si è accennato e nei musei locali che ci auguriamo possono sorgere in vari centri, come Gibellina e Poggioreale.

In conclusione, i motivi per i quali penso a Selinunte come centro museale per i punti a) e b) sono i seguenti:

- 1) è il luogo della Sicilia dove si trova la maggiore quantità di templi dorici;
- 2) è il luogo dove meglio e più si può comprendere e verificare l'incontro-scontro tra le civiltà greca e fenicio-punica ed orientale in senso lato: a questo fine l'«antiquarium» e la zona archeologica di Himera, sulla costa nord-occidentale della Sicilia, possono costituire l'altro polo, cioè l'organismo collaterale di Selinunte;
- 3) le testimonianze archeologiche di Selinunte sono poste all'interno di un parco archeologico di 270 Ha, l'unico di questa estensione esistente in Italia, che costituisce di per sè, quando si sarà convenientemente attrezzato, un caposaldo turistico-culturale e un luogo di riposo e di distensione;
- 4) Selinunte è un luogo naturalmente dotato, meta sempre più ambita e preferita di studiosi e turisti provenienti da varie parti del mondo;

- 5) l'antiquarium che si va attrezzando costituisce, per la sua estensione, per la sua ubicazione e per la sua felice espressione architettonica, il luogo ideale e valido per essere il fulcro di un centro museale che dovrà assolvere a compiti di tale importanza;
- 6) la scelta di Selinunte per le funzioni cui si è fatto riferimento e per i motivi sopraspecificati, costituirebbe un considerevole apporto per le sorti dell'economia e del livello culturale della Sicilia Occidentale, troppo a lungo, finora trascurata.

Segesta. C'è ancora un'altra area culturale, tipica della Sicilia Occidentale, che merita di essere segnalata: mi riferisco alle genti che abitavano in questa parte della Sicilia al momento della colonizzazione greca, cioè intorno alla metà dell'VII sec. a.C. Si tratta dei Sicani e degli Elimi per i quali pure si sa, sia pure ancora non certamente, della loro provenienza rispettivamente dall'Africa del Nord attraverso la Spagna, e dal Mediterraneo orientale, ma che vengono spesso considerati indigeni. Mostrare queste genti e rendere comprensibile e culturalmente produttivo l'argomento non è certo facile, anche perchè il materiale a nostra disposizione non è molto, e quel poco che esiste non è di facile e concorde interpretazione: è bene tentare comunque, anche perchè questo tentativo può spingere ad ulteriori ricerche e a maggiori approfondimenti; è bene inoltre fare il punto della situazione ad un dato momento, tenendo sempre presente che eventuali istituti museali o altri organismi simili dovranno essere sempre concepiti «in fieri», tali cioè da accogliere le testimonianze che continueranno sempre ad aggiungersi a quelle esistenti, dovranno inoltre, come prevede lo stesso progetto speciale, essere flessibili.

Per quest'area culturale, che potrebbe essere formulata così: «Indigeni e Greci nella Sicilia Occidentale», io penso a Segesta come centro museale per i seguenti motivi:

- 1) è una delle località archeologiche più note della Sicilia Occidentale, il suo nome, quindi, corre già per tutto il mondo;
- 2) dalle fonti storiche, e anche dalle poche testimonianze archeologiche di cui finora siamo in possesso (ma gli scavi sono appena agli inizi)

è giustamente considerata la principale città degli Elimi, di questa popolazione cioè ormai di quasi certa provenienza orientale, la cui esistenza, in parte storica e in parte leggendaria, avrebbe avuto origini a Troia e si confonde ad un dato momento con la leggenda e la storia legate all'origine di Roma;

- 3) gli Elimi furono sempre alleati dei Fenicio-Punici: questi rapporti potrebbero venire documentati a Segesta;
- 4) anche a Segesta è in fase di realizzazione un parco archeologico esteso circa 100 Ha, e un «antiquarium» di considerevoli proporzioni, tali comunque da ospitare un centro museale nel senso che si è detto sopra;
- 5) anche per Segesta si può ripetere quel che si è detto per Selinunte, l'opportunità cioè, anzi il dovere della «cosa pubblica», di dare una spinta risolutiva alla vita economica e al livello culturale della Sicilia Occidentale; e questa sarebbe la volta buona!

Al centro museale di Segesta si potrebbero collegare il piccolo museo e i monumenti archeologici di Erice, la zona archeologica di Poggioreale con relativo «parco» e «antiquarium» (questi ancora in fase di progettazione), il museo della Valle del Belice che si pensa di istituire a Gibellina da parte dell'Amministrazione Comunale di questa cittadina, le zone archeologiche di Entella e di Pantelleria, con i famosi «sesi», e altre ancora.

Come ho detto sopra, a mio giudizio la valorizzazione dei beni culturali e ambientali della Valle del Belice va vista in un contesto più generale, quanto meno in quello comprendente tutta la provincia di Trapani; è per questo motivo che accenno all'area culturale fenicio-punica alla quale, peraltro, non può non essere interessata anche la Valle del Belice: per quest'area penso a **Marsala** come sede del centro museale, per i seguenti motivi:

- 1) Lilibeo fu la principale città punica della Sicilia dopo la caduta di Mozia;
- 2) esiste un locale adatto a tale scopo, un vecchio stabilimento vinicolo dell'800, cioè il c.d. «Baglio Anselmi» nel contesto di un parco archeologico esteso circa 30 Ha, nell'area urbana;

- 3) Marsala è già lanciata sul piano turistico-culturale a seguito della scoperta della nave punica, che si trova già nel baglio Anselmi;
- 4) la vicinanza con Mozia che fu la principale città fenicio-punica dalla fine dell'VIII sec. a.C. fino alla sua distruzione avvenuta nel 397 a.C.;
- 5) la scelta di Marsala contribuirebbe notevolmente alla conoscenza e al lancio turistico-culturale della Sicilia Occidentale, fino ad ora rimasta sempre dimenticata per entrambi gli aspetti.

Al centro museale di Marsala potrebbero essere collocati vari musei locali. Anzitutto Mozia con il suo Museo (da fare con la massima urgenza, ex novo) e con i suoi resti archeologici esistenti in tutta l'isola, e poi Palermo, con la sezione fenicio-punica del Museo Regionale archeologico, Trapani con la sezione archeologica del Museo Pepoli dove sono già varie testimonianze fenicio-puniche soprattutto da Erice e dove potranno confluire materiali fenicio-punici della stessa zona, Monte Adranone nel Comune di Sambuca, l'antica «Adranon» fondata nel VI sec. a.C. quasi certamente da Selinunte, e dal IV sec. a.C. passata sotto il dominio politico cartaginese, come attestano i materiali archeologici portati alla luce in questi ultimi anni. Come si è detto sopra bisogna tener presente che gli istituti museali cui si è accennato, sia quello centrale che quelli periferici, sono da considerarsi «in fieri» dato che si è all'inizio di queste ricerche nella Sicilia Occidentale, e già si preannunciano la ricchezza e la quantità di materiali, appartenente a quest'area, esistenti nel sottosuolo di questa parte della Sicilia.

Con questi brevi e forse frettolosi accenni ho voluto solo fornire alcune indicazioni da servire eventualmente ai fini della valorizzazione turistico-culturale dell'enorme patrimonio archeologico che si trova, scoperto o meno, in questa parte della Sicilia, patrimonio che non ho inteso assolutamente descrivere ma solo, ripeto, indicare, e nelle grandi linee. Mi rendo conto che anche solo per formulare un progetto di massima per la valorizzazione del nostro patrimonio archeologico, nel senso da me indicato, occorrerebbe un lungo e approfondito studio. Io voglio sperare che questo studio si possa fare per giungere ad una fase operativa,

non solo per l'amore che porto alle cose di cui mi occupo, ma per la convinzione profonda che ho e che è frutto della mia esperienza che, insieme all'agricoltura, i beni culturali costituiscono l'unico vero bene della nostra isola in grado, se valorizzato convenientemente, di sollevare il livello culturale e il tenore di vita della nostra Sicilia.

Perché si faccia qualche passo avanti però è indispensabile che la classe politica che ci governa comprenda pienamente questa realtà e agisca in conseguenza, cosa che non ritengo sia avvenuta finora in maniera adeguata; è necessario che si dia attuazione alla legge regionale 80/77, emanata circa 5 anni fa e ancora non attuata, è necessario che si dia seguito alla legge regionale 116/80, emanata circa due anni fa e ancora non attuata, è necessario infine che gli organi preposti alla tutela e alla valorizzazione dei beni culturali vengano dotati di quelle strutture, umane soprattutto, che permettano loro di funzionare adeguatamente: si sappia che allo stato attuale delle cose non si è in grado nemmeno di attendere alla normale amministrazione. Voglio sperare che da questo incontro venga fuori una qualche azione che varrà a spingere nel senso auspicato.

** È il testo della relazione tenuta dal prof. V. Tusa a Gibellina il 9 Gennaio 1982, in occasione del convegno indetto dall'Amministrazione comunale in quella cittadina sulla valorizzazione dei Beni Culturali e Ambientali della Valle del Belice.*

Rilevante incremento del turismo nella provincia di Trapani

I beni archeologici tra le attrattive culturali più valide Avviato con successo il nuovo ciclo di spettacoli classici I.N.D.A.-E.P.T. al Teatro antico di Segesta

Un anno decisamente favorevole e significativo è stato il 1981 per lo sviluppo del turismo trapanese. Lo confermano i dati statistici ufficiali rilevati dall'E.P.T. di Trapani, a conclusione di un anno di attività particolarmente intensa. Le presenze,

cioè le giornate di permanenza dei turisti italiani e stranieri indicative dell'apporto economico del turismo, hanno fatto registrare, infatti, negli esercizi alberghieri ed extralberghieri i seguenti incrementi complessivi rispetto al 1980:

	1980	1981	Differenza	%
Italiani	439.060	520.737	+ 81.677	+ 18,60
Stranieri	112.476	134.644	+ 22.168	+ 19,70
Totale	551.536	655.381	+ 103.845	+ 18,82

In particolare, la componente dei movimenti negli esercizi alberghieri presenta i seguenti dati di incremento:

	1980	1981	Differenza	%
Italiani	273.633	314.379	+ 40.746	+ 14,89
Stranieri	100.530	108.433	+ 7.903	+ 7,86
Totale	374.163	422.812	+ 48.649	+ 13,00

ed anche nei soli esercizi extralberghieri i seguenti rilevanti dati di maggiore afflusso turistico:

	1980	1981	Differenza	%
Italiani	165.427	206.358	+ 40.931	+ 24,74
Stranieri	11.946	26.211	+ 14.265	+ 119,41
Totale	177.373	232.569	+ 55.196	+ 31,11

L'incremento turistico registrato complessivamente negli esercizi alberghieri ed extralberghieri, pari a 103.845 presenze, assume un significato assai rilevante non solo in valore percentuale (+ 18,82%), ma soprattutto in valore assoluto perchè supera le 100.000 presenze in più rispetto

al 1980, che in nessuna provincia siciliana si è registrato, e perchè ha contribuito a far raggiungere un movimento totale di presenze di ben 655.381.

Questo dato complessivo conferma la collocazione della provincia di Trapani al 4° posto del movimento turistico siciliano,

dopo le province di Messina, Palermo e Catania e dovrà essere tenuto quindi presente nelle sedi di programmazione statale e regionale per assicurare adeguati interventi, nelle materie di rispettiva competenza, così da sostenere tale favorevole andamento del turismo trapanese ed anzi superare le carenze già manifestatesi, soprattutto nei trasporti, in danno del settore.

Strozzature, insufficienze e ritardi, che hanno spesso reso difficile la gestione dei flussi turistici del 1981, specie nei trasporti marittimi ed aerei e nelle infrastrutture relative, vanno rapidamente eliminate con l'impegno coordinato e costante delle componenti politiche, sindacali ed imprenditoriali, senza rassegnazioni riduttive o concezioni subalterne del turismo trapanese.

Ben rilevanti sono le potenzialità di richiamo turistico delle attrattive culturali della provincia di Trapani, specialmente quelle relative ai beni culturali archeologici, ma sarebbe inutile insistere nell'impegno promozionale se non si risolveranno tempestivamente i problemi attuali e di prospettiva delle infrastrutture, dei servizi e delle tariffe, oggi penalizzanti, dei trasporti marittimi ed aerei.

Passando all'analisi qualitativa dei dati del movimento turistico sopra riportato, va notato che le presenze complessive degli stranieri vedono al 1° posto i francesi con 40.969 presenze (+ 38,54% rispetto al 1980), al 2° posto i tedeschi con 34.452 presenze (+ 10,05% rispetto al 1980) ed ancora di seguito svizzeri con 9.793 presenze, statunitensi con 8.436, inglesi con 8.349, austriaci con 5.294 e poi belgi, olandesi, danesi, ecc.

Trattasi di provenienze dai paesi nei quali la presenza dell'E.P.T. per la propa-

ganga e la commercializzazione dell'offerta turistica trapanese è stata costante, come sarà precisato nelle successive notazioni.

Quanto alla distribuzione territoriale del movimento negli esercizi alberghieri, va sottolineato che l'incremento rispetto al 1980 si è registrato sia nei centri più forniti di tale ricettività che in quelli meno forniti.

A Favignana si è passati da 47.557 a 71.758 presenze (+ 50,88%); a S. Vito Lo Capo da 47.929 a 62.891 presenze (+ 31,21%); a Pantelleria da 50.419 a 56.706 presenze (+ 12,46%); a Erice da 40.856 a 51.408 presenze (+ 25,82%); a Castelvetrano da 36.377 a 36.637 presenze (+ 0,71%); a Marsala da 24.465 a 27.476 presenze (+ 12,31%) e così via. Solo Mazara del Vallo ha registrato una flessione da 44.524 a 30.775 presenze, a causa della intervenuta chiusura dell'Hopps Hotel durante l'anno per i lavori di ampliamento, ristrutturazione e ammodernamento in corso, che consentiranno di riaprire ad aprile prossimo come albergo di prima categoria con circa 500 posti letto, destinato ad assorbire quella notevole parte della clientela italiana e straniera di alberghi di categoria superiore che finora non ha potuto essere accolta nella provincia di Trapani per mancanza assoluta di alberghi di categoria superiore.

A tal riguardo va anche sottolineato l'avvenuto completamente e l'apertura nel 1981 del nuovo albergo Astoria Park Hotel di 2ª categoria, i cui lavori di ampliamento stanno peraltro per iniziare.

Si tratta di un apporto qualificante, ai fini del superamento di uno stato di assoluta carenza in cui ristagnava da tempo la ricettività alberghiera trapanese e che sarà seguito da nuove altre iniziative in corso, delle quali vi è urgente necessità perché anche Trapani possa sempre più inserirsi tra le mete del turismo italiano e straniero più interessanti e suggestive, anziché continuare a svolgere il ruolo di città di transito per le isole Egadi, Pantelleria e l'Africa.

A corredo dei dati numerici sull'andamento del movimento turistico è opportuno riportare anche due tabelle che sono la sintesi più significativa del beneficio concreto che il suddetto movimento ha prodotto nel 1981 nella provincia di Trapani, e cioè l'apporto economico, ovvero il fatturato del settore, e la consistenza degli addetti occupati nel settore stesso:

VALUTAZIONE COMPLESSIVA DELLA SPESA SOSTENUTA DAI FORESTIERI NELLA PROVINCIA DURANTE L'ANNO 1981

	Presenze	Spesa media giornaliera	Spesa complessiva
Alberghi di lusso	—	—	—
Alb. 1ª catg.	12.720	84.000	1.068.480.000
Alb. 2ª catg.	268.702	54.000	14.509.908.000
Alb. 3ª catg.	51.095	39.600	2.023.362.000
Alb. 4ª catg.	65.851	31.200	2.054.551.200
Pens. 1ª catg.	—	—	—
Pens. 2ª catg.	—	—	—
Pens. 3ª catg.	20.489	31.200	639.256.800
Locande	3.955	16.800	66.444.000
Totale	442.812	48.154	20.362.002.000
Alloggi privati non censiti (dato induttivo)	200.000	16.800	3.660.000.000
Campeggi ed altri alloggi extralberghieri	232.569	15.000	3.488.535.000
Permanenze inferiori alle 24 ore (dato induttivo)	800.000	10.000	8.000.000.000
Totale	1.232.569	9.465	11.667.148.535
TOTALE GENERALE	1.655.381	19.348	32.029.150.535

SITUAZIONE DEL PERSONALE OCCUPATO NEGLI ESERCIZI RICETTIVI ALBERGHIERI DESUNTA DALLA DENUNZIA DELL'ATTREZZATURA PER LA CLASSIFICA NAZIONALE PER IL BIENNIO 1981-1982

Esercizi aperti tutto l'anno	Lusso	Ctg. 1ª	Ctg. 2ª e Pens. 1ª	Ctg. 3ª e Pens. 2ª	Ctg. 4ª e Pens. 3ª	Loc.	Totale
Mensa	—	5	26	13	22	3	60
Alloggio	—	5	46	20	31	7	109
Ricevimento	—	2	22	7	10	3	44
Amministrazione	—	3	26	11	23	3	66
Cucina	—	5	32	12	24	3	76
Portineria	—	2	19	11	10	1	43
Varie	—	5	41	17	16	3	82
TOTALE	—	27	212	91	136	23	489
Esercizi stagionali							
Mensa	—	—	41	7	10	—	58
Alloggio	—	—	73	16	10	2	101
Ricevimento	—	—	20	5	1	1	27
Amministrazione	—	—	20	6	8	1	35
Cucina	—	—	40	12	11	—	63
Portineria	—	—	20	6	1	1	28
Varie	—	—	62	8	6	3	79
TOTALE	—	—	276	60	47	8	391
TOTALE GENERALE							880

Alla forza lavoro direttamente occupata nel settore alberghiero va aggiunta quella occupata negli esercizi extralberghieri e nelle attività indotte (ristorazione, trasporti, negozi, ecc.), valutabile induttivamente in almeno altre 1500 unità.

A tali risultati si è pervenuti con l'impegno congiunto degli operatori e degli addetti del settore e certamente anche per effetto delle attività ed iniziative svolte dall'E.P.T. e di cui alle note che seguono.

Attività promozionali dell'EPT nel 1981

Come già accennato, l'Ente è stato presente nel 1981, nel quadro dei programmi coordinati dall'Assessorato Regionale per il Turismo ed in collaborazione con gli altri EE.PP.T. dell'isola, alle maggiori manifestazioni promozionali europee, intese a sviluppare gli incontri di contrattazione e commercializzazione dei servizi turistici siciliani.

In particolare è stata curata la presenza della offerta turistica trapanese alle Borse, Fiere ed ai Saloni di Utrecht, Monaco, Vienna, Parigi, Amburgo, Berlino, Bruxelles, Helsinki, Ginevra e Londra. Il coordinamento e i contatti con gli operatori sono stati curati dal Direttore dell'E.P.T. di Trapani dott. Antonino Allegra, assieme ad altri Direttori di E.P.T.

Alla Borsa di Utrecht la Sicilia è stata presente, con lo slogan «un'isola per l'Europa», con un proprio spazio nel padiglione Italia dell'ENIT.

Il secondo appuntamento è stato l'Internationaler Reisemarkt di Monaco nel quale è stato attivato uno stand autonomo di propaganda ed informazioni turistiche.

In questa occasione si è effettuata con tutti gli altri EE.PP.T. della Sicilia una campagna di inserzioni pubblicitarie sui maggiori quotidiani di Monaco e della Baviera con il coinvolgimento diretto di tremila agenzie di viaggio della regione bavarese e, nei giorni in cui ha avuto luogo la manifestazione, lo stand Sicilia è stato al centro dell'interesse sia del pubblico che degli operatori turistici.

Alla manifestazione di Monaco ha fatto seguito la Mostra del Turismo di Vienna, nella quale la partecipazione della Sicilia, ospitata nell'ambito dello stand Italia dell'ENIT, è consistita in una accurata presentazione dell'offerta turistica regio-

nale (materiale informativo, pacchetti di offerte, prezzi).

Contemporaneamente che a Vienna, la Sicilia è stata presente, con un proprio stand, alla Semaine Mondiale du Tourisme di Parigi ed al Reisen 81 di Amburgo.

Anche a Parigi è stata presentata una immagine della Sicilia turistica nei suoi vari aspetti integrati ed è stata conseguita una ulteriore affermazione del turismo siciliano: infatti, ancora una volta, la manifestazione di Parigi si è posta come la migliore occasione concreta di incontro operativo tra l'offerta siciliana e la domanda turistica francese, consentendo ad ambo le parti interessate di stringere i necessari accordi e concludere le relative contrattazioni, con quei risultati di maggiore afflusso turistico nella provincia di Trapani sottolineati dai dati statistici sopra esposti.

Al Reisen 81 di Amburgo lo stand Sicilia, ispirato alla tipica architettura dei pescatori delle isole, ha costituito già da sé forte richiamo per il numeroso pubblico di visitatori, al quale sono state fornite tutte le informazioni richieste in merito alle comunicazioni ed alla ricettività.

A Berlino la Sicilia è stata presente con un proprio stand di 48 mq., lo stesso utilizzato ad Amburgo, che è servito a presentare e propagandare il prodotto Sicilia in tutti i suoi più validi aspetti. Molto interessato si è dimostrato il pubblico tedesco per le attrattive archeologiche della Sicilia e particolarmente del trapanese.

Al Salone del Turismo di Bruxelles la Sicilia ha partecipato nell'ambito dello stand Italia dell'ENIT, mediante l'invio di ingrandimenti fotografici e di una informativa.

Alla Esposizione «Finn Travel di Helsinki», la Sicilia disponeva di uno spazio di 10 mq. nell'ambito dello stand Italia dell'ENIT nel quale è stato esposto il materiale utilizzato in occasione della partecipazione alla Semaine Mondiale du Tourisme di Parigi, mentre alla Mostra Internazionale del Turismo di Ginevra, nell'ampio spazio messo a disposizione della Sicilia nello stand Italia dell'ENIT(1), allestito con la esposizione di quattro ingrandimenti fotografici 70 x 100 (Agrigento, Taormina, Cefalù e Pantelleria) e di materiale d'artigianato (un paladino e dei pezzi in ceramica).

Alla Borsa Internazionale del Turismo di Milano, la Sicilia è stata presente con un proprio stand di 20 mq., in cui ha tro-

vato collocazione il materiale utilizzato in occasione della partecipazione alle manifestazioni di Monaco, Amburgo e Berlino (ingrandimenti fotografici, laterali di cartello, paladini, finimenti).

In tutte le manifestazioni in cui la Sicilia è stata presente con proprio stand è stato inviato del vino gratuitamente messo a disposizione dalle Case vinicole interessate alle iniziative, e particolarmente di quelle della provincia di Trapani, per la degustazione presso gli stands e per farne omaggio ad operatori ed a rappresentanti della stampa particolarmente interessati alla Sicilia.

Particolarmente proficua è stata poi la partecipazione dell'E.P.T. di Trapani al Salone della Nautica di Genova, in apposito elegante stand realizzato con l'E.P.T. di Palermo, ove oltre ad una massiccia propaganda per le località costiere e per le isole della provincia, è stata organizzata una conferenza stampa del Prof. Vincenzo Tusa, Soprintendente archeologico della Sicilia Occidentale, il quale ha illustrato i «Tesori del mare di Sicilia», ed in particolar modo l'eccezionale valore del relitto della nave punica a Marsala, rinvenimento di non minore valore dei celebrati bronzi di Riace.

L'Ente, infine, è stato presente con un proprio stand alla Mostra del Mare di Trapani, per testimoniare il riflesso turistico di tale manifestazione fieristica trapanese, proiettata verso un impegno futuro ben più rilevante.

Nel 1981 gli sforzi dell'E.P.T. sono stati peraltro rivolti a favorire un maggiore afflusso di turisti stranieri tramite incentivi e assistenza varia, compreso l'espletamento delle pratiche per i contributi nazionali sui voli charter.

Grazie anche all'apporto della Camera di Commercio di Trapani e del Consorzio del Porto, è stato inoltre possibile avere a Trapani tre navi crociera che hanno sostato nella città capoluogo. Si tratta delle navi Dalmazia (con turisti Jugoslavi), Argonaut (turisti tedeschi), e Mormoz (francesi). Tali iniziative dovranno essere ripetute durante il 1982 per fare di Trapani uno scalo fisso per le crociere nel Mediterraneo.

In bassa stagione autunnale, d'intesa con la Saistour di Palermo, l'E.P.T. ha promosso ed assistito i «Week-end» per la visita alla nave punica: un sabato ed una domenica in giro per la provincia (Segesta, Trapani, Erice, Marsala) per visitare il

patrimonio archeologico e storico monumentale, oltre che per gustare le specialità enogastronomiche trapanesi.

Produzione di materiale di propaganda turistica ed inserzioni sulla stampa estera e nazionale

L'attività promozionale ha potuto vedere la provincia di Trapani massicciamente presente mediante la distribuzione di notevoli quantitativi di materiale propagandistico appositamente edito dall'E.P.T.

Nel 1981 sono state prodotte 20.000 copie dell'Annuario Alberghi di Trapani in 4 lingue, 20.000 copie di Itinerari Archeologici in 4 lingue, 20.000 copie del pieghevole Nave Punica in italiano, 10.000 opuscoli Selinunte in italiano come estratto della rivista «Sicilia Archeologica», 5.000 copie dell'opuscolo «Processione dei Misteri» in 4 lingue, 2.400 copie della rivista Sicilia Archeologica (n. 44 e 45), 15.000 posters della serie Fiume di Trapani, Favignana e Pantelleria con 400 carpete per le copie su carta a mano, 10.000 copie del manifesto sugli spettacoli classici a Segesta realizzati in collaborazione con l'INDA ed il cui marchio, per la sua originalità, è stato depositato a termini di legge, 10.000 copie del numero unico su detti spettacoli, 18.000 volantini e 3.000 locandine degli stessi, 15.000 volantini per «Le Troiane» e 15.000 per «La Donna di Samo».

Per quanto concerne la presenza pubblicitaria sulla stampa estera e nazionale l'Ente ha partecipato ad una campagna speciale, assieme agli altri Enti ed all'Assessorato Regionale Turismo, sui maggiori organi di stampa in Francia, Gran Bretagna, Belgio, Olanda, U.S.A., Austria, Finlandia ed inoltre sulla stampa italiana di informazione e specialistica.

L'Ente ha inoltre avviato la produzione di un documentario turistico di grande respiro, della durata di circa mezz'ora ed affidato alla regia di Ugo La Rosa, che illustrerà con testo in 4 lingue ed a fini di propaganda turistica, il meraviglioso patrimonio di attrattive della provincia.

Centri di informazione e assistenza turistica

Un'ampia rete di centri di informazione ed assistenza turistica è stata sviluppata nel territorio provinciale e particolarmente



I resti della città fenicia di Motya, meta obbligata nelle escursioni turistiche.

nelle più importanti località turistiche, anche mediante il proficuo utilizzo dei giovani della Legge 285:

- 1) Trapani - centro storico
- 2) Trapani - porto
- 3) Trapani - aeroporto Birgi
- 4) Marsala - centro storico
- 5) Selinunte - parco archeologico
- 6) Castelvetro - centro storico
- 7) Mazara del Vallo - centro storico
- 8) Favignana (estivo).

A tali centri informazioni si aggiungono nel 1982 un ufficio alla Stazione ferroviaria, per il quale è imminente la concessione da parte delle Ferrovie dello Stato, ed un altro centro di assistenza ad Erice, nella piazza del Municipio, in un locale attiguo al Museo Cordici, cortesemente messo a disposizione dal Comune.

Di notevole significato e funzionalità per far fermare turisti nella provincia sarà altresì il nuovo centro informazioni e assistenza che, dal mese di marzo, sarà attivato a Segesta, da dove transitano migliaia di turisti che spesso, finora, hanno proseguito per una breve visita a Selinunte e pernottamento ad Agrigento.

Il personale dell'ufficio di Marsala del centro storico estenderà, con la collaborazione di quello di Mazara del Vallo, l'as-

sistenza anche al Baglio Anselmi, per la visita dei turisti al relitto della nave punica.

Un nuovo centro di assistenza è già stato attivato in questi giorni anche a Gibellina, presso la Galleria d'arte moderna, ed altri centri di informazione in estate sono previsti a Favignana, Pantelleria, San Vito Lo Capo e Castellammare del Golfo.

Per il personale che fornisce assistenza alle zone archeologiche saranno svolti ulteriori corsi di perfezionamento sulla materia, sotto la guida della competente Soprintendenza.

Assistenza a Congressi e Convegni - Escursioni turistiche e culturali

Oltre 25 congressi, convegni e corsi scientifici del Centro Majorana sono stati assistiti dall'Ente non solo con la fornitura di materiale di propaganda, ma anche mediante servizi e organizzazione di escursioni rivolte a far conoscere le attrattive della provincia e a produrre, quindi, ulteriori amplificazioni della propaganda turistica a livelli qualificati internazionali e nazionali.

Assistenza specializzata è stata altresì prestata a diversi operatori turistici ai fini

promozionali ed a personalità straniere ed italiane in visita nella provincia, nel quadro dei compiti istituzionali dell'Ente.

Le zone archeologiche sono state, ovviamente, la meta più frequente di tali escursioni culturali.

Manifestazioni turistiche

In primo luogo va ricordata, per il forte richiamo turistico che essa esercita, la settimana della Passione che culmina con i Misteri.

Va sottolineata la impostazione di quest'anno che, oltre ad un rilancio qualitativo della manifestazione realizzato ad esempio con il rifacimento delle tuniche degli incappucciati, ha visto affiancare alla Processione diverse altre iniziative di supporto, tra le quali la mostra fotografica sui Misteri, tenutasi nei locali del Liceo Classico «L. Ximenes» di Trapani. Foto di vecchie edizioni dei Misteri, che conservano ancora intatto tutto il loro fascino e testimoniano i valori di autentica tradizione della Processione.

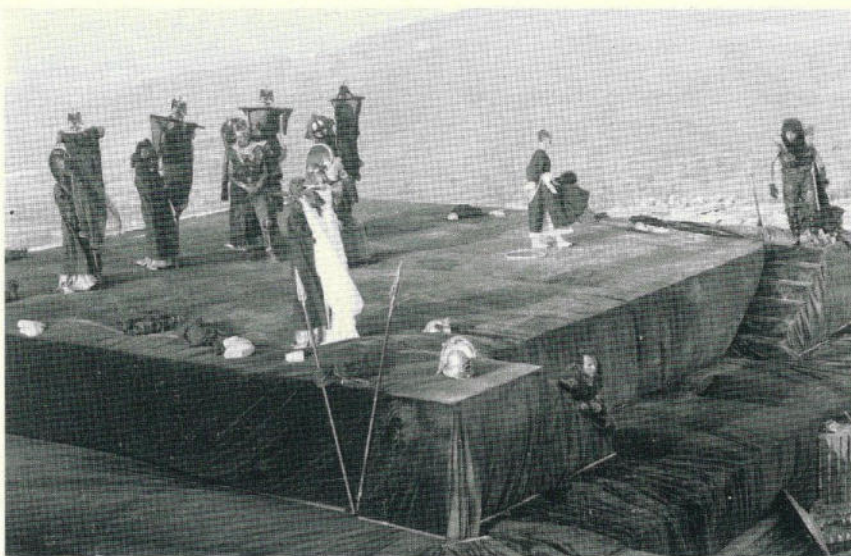
Alla mostra si è aggiunto un concerto di musica sacra e canti religiosi della cantante folk Maria Carta, a cura del Comune di Trapani.

Ma il 1981 è stato principalmente l'anno di due nuove iniziative: «La Settimana delle Egadi» ed il «Teatro di Segesta».

La prima edizione della «Settimana delle Egadi» è perfettamente riuscita. Nata per aprire la stagione turistica dell'arcipelago essa serve in primo luogo al recupero delle tradizioni marinare egusee, legate in particolare alla «mattanza» del tonno. Un'attività lavorativa un tempo prospera nelle Egadi, ed ora ridotta ai minimi termini per diverse cause, ma che consente ancora una sua riconversione produttiva turistica su base culturale.

Ciò è stato evidenziato nel corso di conferenze e dibattiti legati al problema, organizzati dall'E.P.T. nello splendido scenario della Villa Florio di Favignana. Ai dibattiti ed alle conferenze sono intervenute diverse personalità della cultura e della politica, oltre che, diretti interessati, i tonnaroti di Favignana.

Ma la «Settimana delle Egadi» è stata pure occasione di recupero delle tradizioni popolari più genuine, mediante l'intervento di cantastorie del calibro di Ciccio Busacca e di pupari famosi, nonché di valorizzazione turistica delle interessanti testimonianze archeologiche della Grotta preistorica del Genovese (Grotta Bianca).



Due immagini della rappresentazione de «Le Troiane» di Seneca al Teatro Antico di Segesta.

L'eco della «Settimana delle Egadi» ha fatto da supporto al buon andamento della stagione turistica dell'arcipelago.

Sempre a Favignana, grazie all'interessamento dell'E.P.T. di Trapani, si sono avuti concerti di musica classica tenuti dall'Orchestra Sinfonica Siciliana. Esperimento di integrazione tra turismo ricreativo e turismo culturale perfettamente riuscito, e che è stato ripetuto a Segesta davanti al Tempio illuminato, con un concerto di chitarra classica e liuto rinascimen-

tale, organizzato con la collaborazione della Associazione «Amici della musica» di Trapani.

Ma l'aspetto più esaltante dell'estate trapanese, e segestana in particolare, è stato l'avvio del ciclo degli spettacoli classici a Segesta, sotto il marchio «Il Teatro di Segesta», in collaborazione tra l'E.P.T., l'Istituto Nazionale del Dramma Antico e la Facoltà di Lettere dell'Università di Palermo.

Due le opere rappresentate: la tragedia

«Le Troiane» di Seneca e la commedia di Menandro «La donna di Samo».

Ambedue le rappresentazioni hanno riscosso un rilevante successo di pubblico e di critica per la validità dei testi e degli attori, che hanno consacrato ulteriormente la suggestione che esercita l'antico teatro attico-siciliota di Segesta. La cavea del teatro ha ospitato in 18 spettacoli ben 13.670 spettatori paganti, dei quali 6.386 per le Troiane e 7.284 per la Donna di Samo, con un incasso di circa L. 58 milioni che ha consentito di realizzare nuove attrezzature modulari per il corretto uso del Teatro antico.

Le rappresentazioni classiche segestane avranno periodicità biennale, in alternanza con quelle, pure biennali, di Siracusa.

Numerose sono state, inoltre, le manifestazioni minori di intrattenimento a carattere artistico o folkloristico nelle diverse località del territorio, o organizzate direttamente dall'Ente o dallo stesso sostenute in appoggio alle Pro-Loce, ai Comuni o ai complessi ricettivi interessati.

Le cene di S. Giuseppe a Salemi, con la esaltazione dell'autentica tradizione dei pani votivi, hanno consentito di organizzare escursioni interessantissime sul piano culturale, supportate da un bel manifesto e da apposito pieghevole.

Anche nel Belice, a Gibellina e Poggioreale, sono state effettuate manifestazioni del genere per avviare un nuovo discorso di valorizzazione turistica dell'entroterra della provincia.

Attività rivolte allo sviluppo della ricettività turistica

Gli EE.PP.T., in relazione alle competenze tecniche loro assegnate dalla legge per la disciplina del settore (classifiche, vigilanza, tariffe, ecc.), hanno anche il compito di esaminare i progetti dei nuovi impianti ai fini dei finanziamenti agevolati e di esprimere il proprio parere in merito.

Nel 1981 l'E.P.T. di Trapani, avendo svolto una costante azione di stimolo e di incoraggiamento, ha esaminato ed esitato con il prescritto parere i progetti relativi a 12 nuove iniziative, alle quali si aggiungono quelle in corso d'opera, quali ad esempio il già citato ampliamento e ristrutturazione dell'Hopps Hotel ed il complesso alberghiero Belice di Mare alla foce del Belice.

Si auspica infine che nel 1982 possano



La Grotta preistorica del Genovese di Levanzo, una delle attrattive archeologiche della Settimana delle Egadi.

essere avviate altre nuove iniziative, in atto allo studio, e che venga anche migliorata la ricettività esistente nella città di Trapani.

Altre attività istituzionali dell'Ente

Non può non ricordarsi, inoltre, la funzione dell'E.P.T. di organizzazione e disciplina delle attività del settore in tutto il territorio provinciale che lo impegna notevolmente specie in relazione al delicato momento di crescente sviluppo.

Classifiche alberghiere ed extralberghiere, vigilanza, rilevazioni statistiche, studi e analisi economiche, documentazioni, caratterizzano infatti la specificità tecnica e la specializzazione della struttura dell'Ente.

Programmi e prospettive per il 1982

Le linee di indirizzo che hanno ispirato l'attività dell'Ente nel 1981 sono state confermate per il 1982, avendo conseguito concreti risultati di sviluppo e incremento del turismo trapanese.

Trasporti, territorio, ambiente, salvaguardia e recupero dei beni culturali, sono le materie nelle quali l'Ente sarà sem-

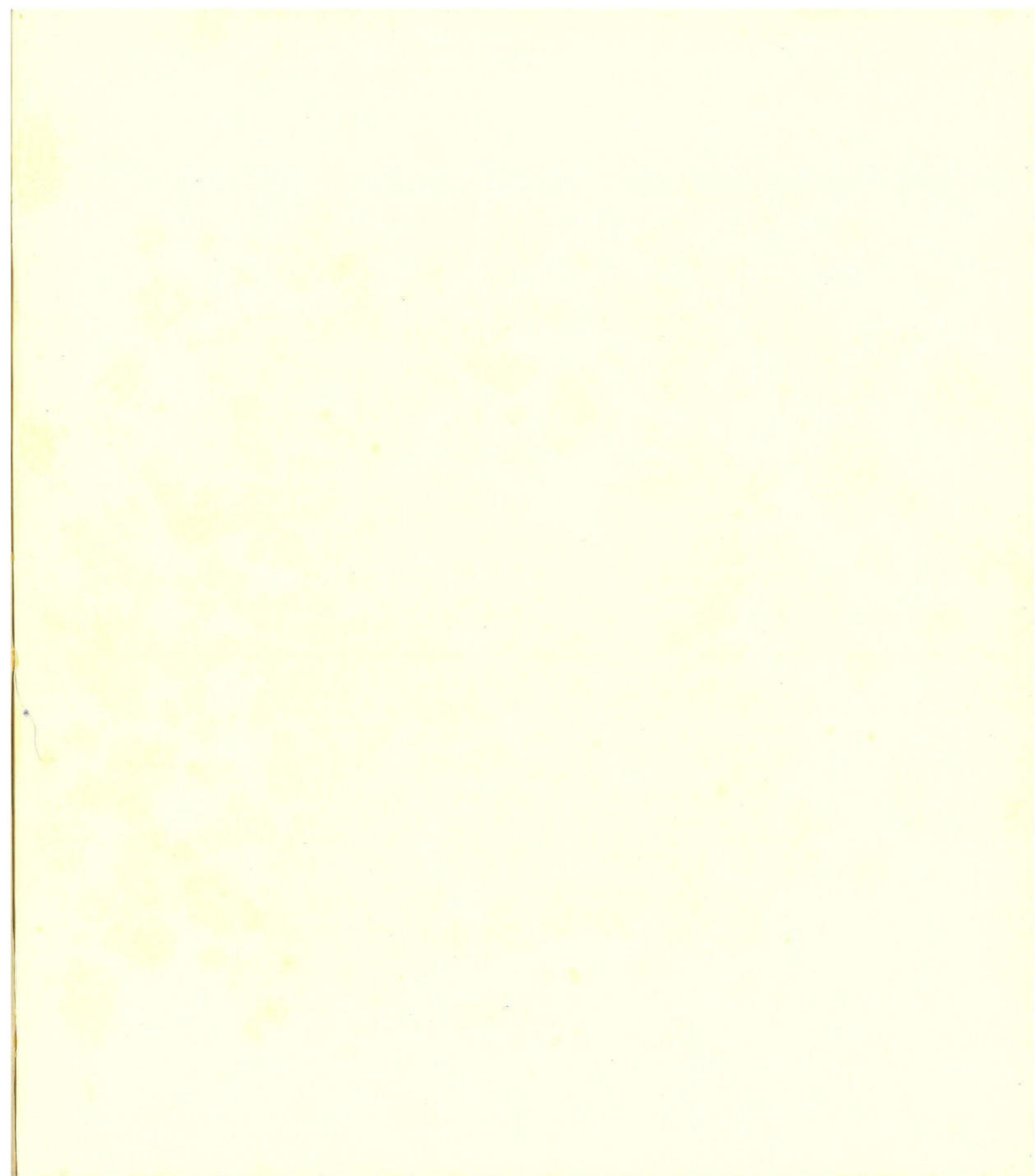
pre presente per rappresentare esigenze connesse allo sviluppo del turismo, per sollecitare interventi, per collaborare alla loro soluzione.

Difesa ecologica, in particolare, ed assetto del territorio impongono molta attenzione affinché la fondamentale risorsa turistica dell'ambiente non venga ulteriormente degradata ed anzi sia riqualficata.

Le attività specifiche dell'Ente, in questo quadro di sempre maggiore e più diffusa sensibilità ed impegno per il settore del turismo, saranno potenziate nel 1982.

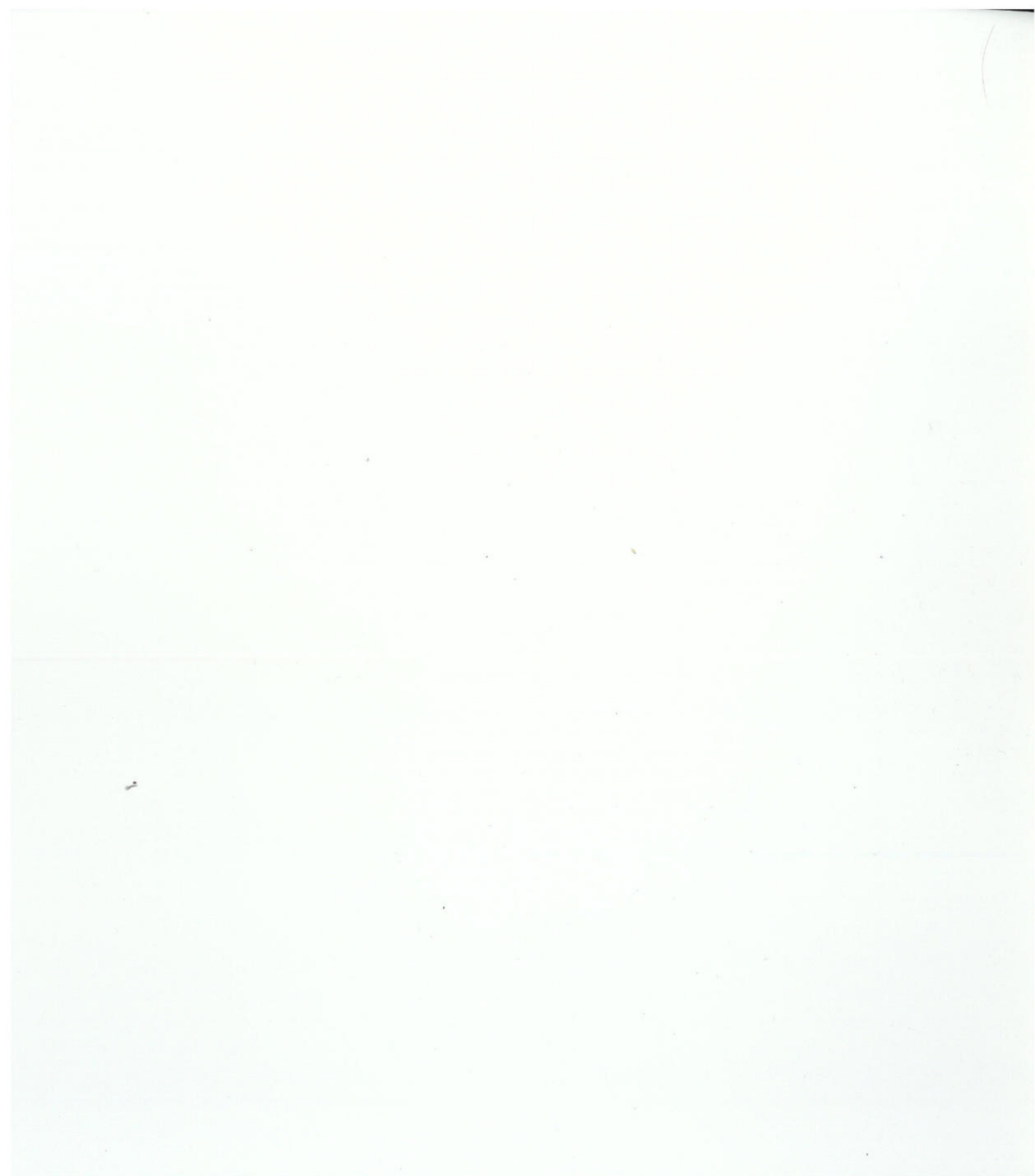
Saranno assicurati con maggiore organicità ed assiduità i servizi fondamentali di istituto relativi alla organizzazione e disciplina delle attività del settore, essendovi la esigenza che alla crescita quantitativa del prodotto turistico trapanese corrisponda anche un miglioramento del suo livello qualitativo, e saranno assunte tutte quelle iniziative che possano sempre più valorizzare le ingenti risorse di beni culturali ed archeologici del territorio trapanese.

Tra le più significative manifestazioni si spera poter realizzare a Selinunte la 1ª Rassegna Mediterranea del Balletto Classico, in collaborazione con l'E.A. Teatro Massimo di Palermo, ed a Trapani una importante Mostra dei Coralli al Museo Pepoli.



ISSN 0037-4571

L. 8.000





Selinunte - Tempio G